



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





600036029Q

G.145. N. 1.



E. BIBL. RADCL.

²⁵
~~848372~~

1692

e

$\frac{327}{1}$

1

BIBLIOTHÈQUE
DE
THERAPEUTIQUE.

**ON TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE LES OUVRAGES SUIVANS
DE M. BAYLE :**

Traité des Maladies du Cerveau et de ses membranes (maladies mentales). Un vol. in-8°, Paris, 1826. 7 fr.

Manuel d'Anatomie descriptive, ou Description succincte de tous les organes de l'homme, 3^e édit., Paris, 1827. Un vol. in-18. 6 fr.

BIBLIOTHÈQUE
DE
THÉRAPEUTIQUE,

OU
REGUEIL DE MÉMOIRES ORIGINAUX

ET DES TRAVAUX ANCIENS ET MODERNES
SUR LE TRAITEMENT DES MALADIES ET L'EMPLOI DES MÉDICAMENS.

PUBLIÉ
PAR A. L. J. BAYLE,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS,
AGRÉGÉ ET SOUS-BIBLIOTHÉCAIRE DE LA MÊME FACULTÉ,
MÉDECIN DES DISPENSAIRES DE LA SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ GABON, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N^o. 10 ;
A MONTPELLIER, CHEZ LE MÊME LIBRAIRE ;
ET A BRUXELLES, AU DÉPÔT GÉNÉRAL DE LIBRAIRIE MÉDICALE FRANÇAISE,
Marché aux Poulets, n^o. 1213, au coin de la rue des Filippiers :

1828.



600036029Q

G.145. N. 1.



E. BIBL. RADCL.

²⁵
~~84 B 372~~

1692

e

$\frac{327}{1}$

BIBLIOTHÈQUE
DE
THERAPEUTIQUE.

Persuadés qu'il n'y a rien que de faux et d'erroné dans la plupart des travaux thérapeutiques publiés avant eux, par la raison que les résultats de ces travaux contrariaient leurs idées dominantes, qu'ils regardent comme des dogmes, les partisans de ce système n'ont qu'un seul genre de moyens pour combattre toutes les maladies; on conçoit dès-lors combien la médecine est facile à apprendre et à pratiquer.

Mais l'expérience n'a pas confirmé ces idées: elle a prouvé qu'à l'exception d'un certain nombre de faits pathologiques très-précieux, dont la découverte et la propagation resteront à l'auteur de ce système comme un titre à la postérité, tout le reste, et surtout son application à la thérapeutique, est non-seulement faux, mais encore capable de produire les résultats les plus funestes dans une foule de circonstances: elle a prouvé que lors même que cette doctrine n'aurait par elle-même aucun danger, elle serait encore nuisible à l'art de guérir, en révoquant en doute ou en proscrivant les faits thérapeutiques que l'observation a constatés, et l'esprit d'investigation, qui peut seul conduire à en trouver de nouveaux.

Une autre cause qui a exercé une influence non moins nuisible sur l'art de traiter les maladies, c'est, sans contredit, l'esprit dans le-

quel nos *Traités de matière médicale* sont rédigés. Ces ouvrages sont consacrés en grande partie à des détails de botanique, de physique et de chimie, fort utiles sans doute pour rendre un médecin savant, mais aussi tout-à-fait inutiles pour lui donner la connaissance des vertus ou des propriétés médicales des agens médicamenteux. Quant à ces vertus, elles sont traitées d'une manière si succinte, si abrégée, si vague et si incomplète, qu'on dirait que le traitement des maladies n'est qu'un objet purement accessoire. On se contente en général de nommer les affections dans lesquelles on a employé les médicamens, et d'indiquer leurs doses et leurs formes. Ces notions sont trop insuffisantes pour permettre au médecin sage de faire usage, avec une certaine assurance, d'instrumens qui peuvent si facilement devenir pernicioeux si leur emploi n'en est pas parfaitement déterminé.

Nous croyons qu'il faut suivre désormais une marche bien différente. L'histoire naturelle des médicamens et la thérapeutique sont deux sciences tout-à-fait distinctes qu'il importe de séparer dans l'enseignement comme dans les ouvrages; leur réunion ne peut qu'être nuisible à l'art de guérir, en détournant l'attention de l'auditeur ou du lecteur de l'objet principal. L'anatomie, la

physiologie et la pathologie sont enseignées dans des cours particuliers, quoiqu'elles soient beaucoup moins indépendantes les unes des autres que l'histoire naturelle des médicamens ne l'est de leurs vertus médicinales.

Un traité de thérapeutique doit présenter la substance de tous les bons travaux publiés sur le traitement des maladies et l'emploi des médicamens; il doit faire connaître toutes les circonstances qui indiquent ou contre-indiquent les agens thérapeutiques, toutes les formes qu'il convient de leur donner, tous les cas où ils ont échoué comme ceux où ils ont réussi, tous les auteurs qui ont fait quelque travail sur ce sujet; et comme il importe non-seulement d'éclairer le praticien sur l'efficacité des substances médicamenteuses, mais encore de lui donner toute la confiance possible sur la réalité des résultats obtenus par les auteurs, il faut, autant que possible, que chaque fait thérapeutique soit accompagné d'un extrait des observations qui l'appuient et l'établissent.

Le seul moyen d'arriver à ce grand résultat, c'est de rassembler tous les bons écrits publiés sur la thérapeutique. On pense généralement qu'il en existe très-peu qui soient dans ce cas; on se trompe; nos richesses dans ce genre sont immenses. Des mémoires fort

importans, et tout-à-fait ignorés, sur presque tous les moyens thérapeutiques, sont épars parmi des milliers de volumes que bien peu de médecins peuvent consulter. Qu'en résulte-t-il ? c'est que les travaux les plus utiles restent souvent ensevelis pour toujours dans l'oubli, ou ne sortent de l'obscurité que lorsque, dans des siècles suivans, on s'occupe du même sujet : je pourrais en citer une foule d'exemples ; un seul suffira. L'écorce de racine de grenadier, dont l'efficacité contre le ténia est prouvée de la manière la plus évidente, et qu'on regarde comme une acquisition de notre époque, avait été indiquée pour la même maladie vers le milieu du dix-huitième siècle. Dans le premier siècle, Dioscoride, en parlant du grenadier, dit en propres termes que « la décoction de sa racine, prise en breuvage, tue les vers larges du corps et les fait sortir dehors. »

Profondément persuadé que l'esprit de système est essentiellement nuisible à la médecine pratique et à l'humanité, je professe hautement que la *thérapeutique ne doit avoir d'autres bases qu'un empirisme raisonné*, c'est-à-dire que dans le traitement de chaque maladie elle doit puiser sa méthode et ses principes dans les résultats d'une expérience constante, qu'ils s'accordent ou non avec telle

ou telle théorie; ainsi je pense que celui-là raisonne très-bien qui emploie telle substance dans une maladie donnée, par la raison qu'elle réussit ordinairement dans la même maladie et les mêmes circonstances, quoiqu'il ignore la manière dont elle agit sur l'économie.

Les acquisitions les plus précieuses de la médecine pratique confirment ces idées. Elles ont toutes dû leur origine au hasard, à l'empirisme, aux recherches expérimentales, et non aux systèmes qui ont tour-à-tour envahi le domaine de la science. Qu'on me dise si ce sont eux qui nous ont révélé les vertus du quinquina, du mercure, du soufre, etc.!

Quelque remarquables que soient les ouvrages sur les agens thérapeutiques, soit sous le rapport du talent qu'ils supposent dans leurs auteurs, soit par la manière dont ils sont écrits, nous croyons qu'on ne doit en faire aucun cas, s'ils ne sont point l'expression pure de l'expérience et de l'observation, si les principes généraux qu'ils contiennent ne sont point une déduction évidente de l'ensemble des faits particuliers, ou en d'autres termes, s'ils sont écrits sous l'influence de l'esprit de système, et si les histoires individuelles, au lieu d'être la base ou les élémens des points de doctrine, n'y sont

invoquées que pour appuyer une opinion préconçue. On chercherait vainement l'analyse de ces ouvrages dans la Bibliothèque de Thérapeutique ; ils ne doivent point s'y trouver. Mais on y donnera un extrait de tous les travaux qui sont les résultats de l'expérience. On y rassemblera même les faits isolés qu'on trouve épars çà et là dans les diverses collections scientifiques. On espère que leur rapprochement sous un même chef leur donnera un intérêt et une importance dont ils étaient privés jusqu'alors.

Nous devons prévenir aussi nos lecteurs que nous élaguerons de notre recueil tout ce qui ne se rapporte point directement au traitement des maladies et à l'emploi des agens thérapeutiques. C'est ainsi qu'on n'y trouvera aucun des détails d'histoire naturelle, de botanique, de physique et de chimie, qui occupent tant de place dans tous nos traités de matière médicale. La thérapeutique est une science assez belle, assez importante, et j'ose dire assez riche, pour qu'on ne la noie point au milieu de connaissances étrangères.

Tel est l'esprit qui présidera au choix des matériaux destinés à faire partie de la Bibliothèque de Thérapeutique.

Ce recueil n'est pas uniquement consacré aux travaux sur les substances médicamenteuses. Tous les agens, quels qu'ils soient,

capables de concourir au soulagement ou à la guérison des maladies, doivent nécessairement en faire partie. Mais cet ouvrage serait incomplet, si sa tâche se bornait là. Une foule de moyens usités en médecine ne pourraient point y trouver place. De plus, les articles relatifs à la même maladie se trouvant épars dans plusieurs volumes, les recherches spéciales sur une affection donnée deviendraient longues et difficiles. C'est ce motif, joint au désir de ne rien omettre de ce qui se rapporte à la thérapeutique, qui m'engage à consacrer les derniers volumes de ce recueil à une série d'articles dans lesquels le traitement de chaque maladie sera exposé dans tous ses détails, soit d'après les travaux renfermés dans la première partie, soit d'après les ouvrages spéciaux, anciens et modernes, publiés sur ce sujet.

Quant à la distribution des matériaux de cet ouvrage, je n'ai cru devoir adopter aucun ordre systématique. Les agents thérapeutiques étant indépendans les uns des autres, j'aime mieux traiter d'abord des plus actifs et des plus efficaces, et ensuite de ceux qui le sont moins, que de les ranger d'après une classification dont le moindre inconvénient serait d'être arbitraire et incomplète.

TRAVAUX

THERAPEUTIQUES

SUR

L'IODE ET SES PREPARATIONS.

PREMIER MÉMOIRE DE M. COINDET.

DÉCOUVERTE (1) d'un nouveau Remède contre le Goître.

Il y a une année que, cherchant une formule dans l'ouvrage de Cadet de Gassicourt, je trouvai que Russel conseillait contre le goître le varec (*fucus vesiculosus*), sous le nom d'étiops végétal.

Ignorant alors quel rapport il pouvait exister entre cette plante et l'éponge, je soupçonnai par analogie que l'iode devait être le principe actif commun dans ces deux productions marines; je l'essayai, et les succès étonnans que j'en obtins m'encouragèrent à poursuivre des recherches d'autant plus utiles, qu'elles avaient pour but de découvrir tout ce que l'on pouvait attendre d'un médicament encore inconnu, dans une maladie si difficile à guérir lorsqu'elle arrive dans l'âge mûr, ou que les tumeurs qui la cons-

(1) Communiquée à la Société Helvétique des Sciences naturelles de Genève, dans sa séance du 25 juillet 1820.

tituent ont acquis un certain volume et une certaine dureté.

Le goître est une tumeur le plus souvent indolente, formée par le développement du corps thyroïde, dont il peut occuper le centre, l'un ou l'autre de ses lobes, ou toutes ses parties en même temps : souvent plusieurs lobules se développent sur un lobe déjà augmenté de volume ; ils forment des saillies ou des bosses qui peuvent à la longue devenir les foyers d'une altération organique.

On voit des goîtres acquérir un volume très-considérable, atteindre même le poids de plusieurs livres. Il est rare qu'il n'y ait pas alors quelque lésion organique profonde, et qu'on ne trouve le centre de ces tumeurs ou cartilagineux, ou crétacé, ou osseux ; si elles s'ulcèrent, leur ulcération n'est ni phagédénique, ni douloureuse, bien différentes en cela de ce qui arrive aux ganglions lymphatiques.

Souvent le centre de ces tumeurs, outre ces altérations organiques, est formé par des kystes distincts les uns des autres, renfermant divers fluides, les uns sanguins, les autres purulens, gélatineux, aqueux, etc., semblables dans toutes ces apparences aux kystes des ovaires.

Les altérations organiques du goître sont probablement l'effet de douleurs très-vives, d'autres fois sourdes et obscurés, de spasmes, de serremens, de gonflemens, que les malades y ressentent, surtout au printemps, au changement de saisons, à l'approche des époques, symptômes trop souvent méconnus ou négligés, et qui demanderaient, dans un grand nombre de cas, un traitement particulier pour en prévenir les effets.

La fausse dénomination de glande thyroïde a trompé les médecins. Le corps thyroïde n'est peut-être pas une glande (ce qui explique pourquoi le goitre est une affection essentiellement distincte des scrophules); c'est un organe dont l'usage nous est encore absolument inconnu. Il diffère de volume selon les âges et les sexes; il est plus gros dans l'enfance que dans l'adulte, chez la femme que chez l'homme; il varie de couleur dans son tissu; on ne connaît pas sa nature intime; il n'a pas de tunique particulière; on n'y trouve point de conduit excréteur; il a des nerfs et des vaisseaux sanguins qui lui sont propres. Ces derniers acquièrent dans son développement un volume considérable, et rendent par-là l'excision du goitre souvent impossible et presque toujours dangereuse.

Une des formes du goitre qui n'est pas très-rare est ce qu'on nomme vulgairement ici *goitre en dedans*. Le développement de l'un ou des deux lobes se fait à l'intérieur. Il enveloppe la trachée-artère, l'enchatonne, la comprime, l'aplatit dans une certaine étendue. La voix est altérée, la respiration constamment gênée, surtout si le malade fait quelque exercice ou quelque marche pénible; il est peu saillant au-dehors.

Ces cas, heureusement rares, sont d'autant plus graves, que jusqu'à présent les secours de l'art ont été impuissans. J'ai vu, par l'usage de l'iode, une malade soulagée d'abord, et bientôt après guérie, lorsqu'elle était sur le point d'être suffoquée.

La cause immédiate de cette singulière maladie, que l'on doit isoler du crétinisme et des scrophules, est encore inconnue; elle n'a donné lieu qu'à des hy-

pothèses erronées ou à des conjectures accréditées par les noms d'hommes illustres, qui l'ont considérée plutôt en physiciens qu'en médecins, et qui s'en sont rapportés à quelques observations générales ou à des préjugés populaires qui ne soutiennent pas le plus léger examen, puisque le goître est endémique dans des pays où les causes que ces auteurs supposent n'existent pas, et que l'on trouve des communes entières où cette maladie est à peine connue, dans le voisinage d'autres communes dont la presque totalité des habitans en est atteinte, quoique les unes et les autres soient en apparence soumises aux mêmes influences, de l'air, des eaux, des vents, du genre de vie, etc.

Deux causes différentes m'ont évidemment paru produire le goître à Genève : la première est due à l'usage des eaux dures, ou eaux de pompe des rues basses de la ville ; elles produisent le goître dans un très-court espace de temps. Ainsi les soldats de la garnison, composée surtout de jeunes gens étrangers au canton, qui s'abreuvent de ces eaux, en sont-ils atteints d'une manière aussi remarquable que prompte.

Cette forme de la maladie, rarement grave, se dissipe d'elle-même en changeant de boisson ; l'eau distillée empêche son accroissement, et même contribue à sa diminution. J'ai remarqué que cette cause laisse souvent un principe de goître qui se développe plus tard.

La seconde se lie à des causes dont les unes peuvent être considérées comme mécaniques locales, les autres comme physiologiques.

Les premières sont les efforts produits par un ac-

couchement laborieux, par un vomitif, par la toux, par les cris, par la colère, par la coutume que les femmes ont ici de porter de pesans fardeaux sur la tête. Elles exercent surtout leur effet sur la classe la moins fortunée de la société.

Les causes physiologiques agissent plus particulièrement sur le sexe féminin : elles me paraissent dues à la sympathie qui existe entre le cou et le système reproducteur. C'est ainsi que le goitre commence le plus souvent avec la première des grossesses, et devient plus volumineux après chacune d'elles. Il en est de même pour l'allaitement.

Dans un grand nombre de cas, il se développe aux approches de l'âge critique; les chagrins, les attaques de nerfs, les affections morales, contribuent aussi à sa formation. Ces diverses causes expliquent pourquoi, dans l'âge adulte, le goitre est beaucoup plus fréquent chez les femmes que chez les hommes.

Le corps thyroïde est susceptible de se gonfler considérablement presque tout-à-coup pendant un certain temps, et de se dissiper ensuite. Un goitre se développa d'une manière excessive pendant une première grossesse chez une jeune femme; douze heures après être accouchée, il était entièrement disparu.

Jusqu'à présent l'éponge calcinée a fait la base de tous les remèdes qui ont eu quelque succès contre le goitre. C'est Arnaud de Villeneuve qui l'a fait connaître. On l'a donnée sous forme de vins, de tablettes, de poudres, etc., presque toujours combinée avec des médicamens toniques pour détruire son action fâcheuse sur l'estomac; mais quelque correctif que l'on emploie, elle donne des spasmes ou crampes nerveuses de cet organe, qui durent souvent long-

temps après qu'on a cessé l'usage de ce remède, et dans quelques cas deviennent une maladie chronique difficile à guérir.

Ces effets fâcheux ont lieu surtout lorsque le goître est volumineux, et que les malades sont peu éloignés de l'âge adulte, car les préparations de l'éponge produisent rarement ces mauvais effets chez les enfans, où il est peu volumineux ou plus récent. On avait attribué ces crampes nerveuses à la disparition du goître ; mais elles dépendent probablement de quelque combinaison particulière inconnue qui doit se trouver dans l'éponge calcinée, puisque l'iode ne produit rien de pareil, et qu'il fait disparaître des goîtres d'un volume bien autrement considérable, et bien plus rapidement que ne l'ont jamais pu faire l'éponge ou ses préparations.

Quelle est, dans l'éponge, la substance qui agit d'une manière spécifique contre le goître ? Il me parut probable que c'était l'iode : je fus confirmé dans cette opinion lorsque j'appris que M. Fise, d'Édimbourg, avait trouvé de l'iode dans l'éponge vers la fin de 1819. Déjà depuis six mois j'avais constaté ses effets surprenans dans cette maladie.

L'iode est en si petite quantité dans l'éponge, qu'il est impossible d'en déterminer la proportion relative sur une quantité donnée. Je me suis servi de celui qu'on obtient des eaux mères du varec.

L'iode, ainsi appelé à cause de la belle couleur violette qu'il affecte à l'état de gaz, ne paraît pas faire une des parties constituantes des productions marines : il semblerait n'y être qu'accidentellement mélangé, puisqu'il n'existe pas dans les alcalis préparés en Sicile, en Espagne et dans les états romains.

L'éponge lavée et macérée avant que d'être soumise à l'analyse, en offre une moins grande quantité.

Une propriété de cette substance encore si peu connue est de former un acide lorsqu'on la combine soit avec l'oxigène, soit avec l'hydrogène. Les sels qui résultent de sa combinaison avec l'oxigène étant peu solubles dans l'eau, je n'ai pas essayé d'en faire usage; j'ai préféré ceux qui s'obtiennent par l'hydrogène, avec lequel l'iode a une affinité telle, qu'il s'en empare partout où il le trouve : il en résulte un acide connu sous le nom d'*acide hydriodique*. Il sature toutes les bases et forme des sels neutres, parmi lesquels j'ai choisi pour médicament l'*hydriodate de potasse*. Je me suis servi avec un égal succès de celui de soude. L'*hydriodate de potasse* est un sel déliquescent, dont 48 grains, ou 2 de nos scrupules, dans une once d'eau distillée, représentent approximativement 36 grains d'iode. Cette préparation, à cette dose, est une de celles que j'emploie le plus fréquemment.

La solution de ce sel dans une suffisante quantité d'eau peut dissoudre encore de l'iode, et former ainsi un *hydriodate de potasse ioduré*, propriété dont je me suis servi pour augmenter la force du remède dans les cas où un goître plus dur, plus volumineux ou plus ancien, paraissait résister à l'action de la solution saline simple, et par ce moyen j'ai souvent obtenu les cures les plus remarquables.

L'iode se dissout en certaine proportion dans l'éther et dans l'esprit-de-vin. M. Gay-Lussac a trouvé que l'eau n'en dissolvait que $1/7000^e$ en poids.

Une once d'esprit-de-vin à 35° dissout à 15° therm.

Réaumur, et sous la pression ordinaire, 60 grains d'iode, soit environ un neuvième de son poids ; à 40° de concentration, et sous les mêmes conditions, il en dissout 84 grains, soit environ $1/6$; d'où il résulte que l'esprit-de-vin en dissout plus ou moins, selon le degré de rectification.

Pour éviter toute erreur de dose dans cette troisième préparation, dont je me suis servi sous le nom de *teinture d'iode*, j'ai prescrit 48 grains d'iode pour une once d'esprit-de-vin à 35°. J'ai employé cette préparation plus que les précédentes (peut-être avec un succès supérieur), parce qu'étant facile à préparer dans les plus petites cités, où il ne se trouve pas toujours des pharmaciens assez exercés pour obtenir les hydriodates salins purs, j'ai dû en faire l'objet principal de mes recherches, pour m'assurer de l'effet d'un remède qui doit devenir d'un usage général.

On ne doit pas préparer cette teinture trop à l'avance, parce qu'elle ne peut se conserver longtemps sans déposer des cristaux d'iode ; d'ailleurs la grande quantité d'hydrogène que l'alcool contient, et l'extrême affinité de cette première substance avec l'iode, sont cause que la teinture est bientôt convertie en acide hydriodique ioduré, remède sans doute très-actif ; mais comme il y a, dans certains cas, quelque raison de choisir de préférence une des trois préparations que j'ai indiquées, chacune d'elles doit être telle que le médecin la désire, pour qu'il puisse diriger plus sûrement son traitement et en tirer des conséquences plus justes.

Je prescris aux adultes dix gouttes de l'une de ces trois préparations dans une demi-verrée de sirop de

capillaire et d'eau, prise de grand matin à jeun, une deuxième dose à dix heures, et une troisième dans la soirée, ou en se couchant.

Sur la fin de la première semaine, j'en prescris quinze gouttes au lieu de dix, trois fois par jour; quelques jours plus tard, lorsque l'iode a un effet très-sensible sur les tumeurs, j'augmente encore cette dose, que je porte à vingt gouttes trois fois par jour, pour en soutenir l'action. Vingt gouttes contiennent environ un grain d'iode.

J'ai rarement dépassé cette dose; elle m'a suffi pour dissiper les goîtres les plus volumineux, lorsqu'ils n'étaient qu'un développement excessif du corps thyroïde, sans autre lésion organique.

Après une huitaine de jours de traitement, la peau devient moins tendue, elle est comme plus épaisse; la tumeur se ramollit d'abord avant que de diminuer, ce qu'on reconnaît sûrement au toucher; quelques jours plus tard ce ramollissement est encore plus évident: les goîtres, ou les tumeurs goitreuses s'il en existe plusieurs, deviennent plus distinctes, plus séparées les unes des autres; elles se ramollissent et se fondent graduellement; dans plusieurs cas, le noyau qui les forme, ou plus exactement la partie qui est organiquement malade, devient plus dure; elle diminue, elle s'isole; quelques-unes deviennent mobiles à mesure que ce qui les entoure se dissout par l'iode; avantage précieux de ce remède, puisque par-là, dans les cas graves où une opération est indispensable, ce remède, en diminuant le volume du goitre, et permettant par conséquent, au bout d'un certain laps de temps, aux artères et aux veines trop

dilatées de revenir sur elles-mêmes, l'opération en sera d'autant moins difficile et moins dangereuse. Quelques-unes de ces tumeurs, en apparence goitreuses, ont résisté à l'action de ce remède sous quelque forme que je l'aie donné, et quel que soit le temps que je l'aie fait continuer; j'ai lieu de croire que ces cas-ci étaient tout autres que le goître, ou que sa presque totalité avait subi une altération organique.

Dans quelques cas, le tissu cellulaire qui entourait la tumeur reste gonflé et donne au toucher la sensation d'un kyste vide.

Souvent le goître se dissipe incomplètement, mais assez pour n'être plus ni incommode ni difforme.

Dans un grand nombre de cas, il se dissout, se détruit, se dissipe dans l'espace de six à dix semaines, de manière à ne laisser aucune trace de son existence.

Afin d'obtenir l'effet isolé de ce remède et qu'il fût dégagé de toute combinaison étrangère, j'ai évité de me servir d'aucune application locale, comme sachet, colliers, etc., moyens qui par la compression qu'ils opèrent, ainsi que par les substances salines ou résolutives qui entrent dans leur composition, ne sont pas sans une sorte d'efficacité.

L'iode est un stimulant; il donne du ton à l'estomac, excite l'appétit; il n'agit sur les selles, ni sur les urines; il ne provoque pas les sueurs, mais il porte son action directement sur le système reproducteur, et surtout sur l'utérus. Si on le donne à une certaine dose, continuée pendant quelque temps, c'est un des emménagogues les plus actifs que je con-

naïsse : c'est peut-être par cette action sympathique qu'il guérit le goître dans un grand nombre de cas.

Je l'ai employé avec un succès complet dans un de ces cas de chlorose où j'eusse prescrit la myrrhe, les préparations de fer, etc., si je ne lui eusse soupçonné cette action particulière.

Cette substance mérite encore, sous ce nouveau point de vue, l'attention des médecins, et je ne doute pas qu'elle ne devienne entre des mains habiles un des plus puissans remèdes dont la chimie moderne ait enrichi la matière médicale. (*Biblioth. univers. de Genève*, tom. 14, pag. 190. Sciences et Arts.)

II^e. MÉMOIRE DE M. COINDET.

NOUVELLES RECHERCHES sur les Effets de l'Iode et sur les précautions à prendre dans le traitement du Goître par ce nouveau remède.

Lorsque je communiquai à la Société Helvétique des Sciences naturelles réunie à Genève, en juillet dernier, ma découverte d'un nouveau remède contre le goître, je m'étais assuré, pendant l'espace d'une année, d'un assez grand nombre de faits qui la confirmaient, et qui constataient les effets de ce puissant spécifique et son innocuité (1).

(1) Je compris tout l'avantage pécuniaire que je pouvais retirer de ma découverte, si je voulais en faire un remède secret; mais outre qu'une telle spéculation est fort au-dessous du respect qu'un docteur doit à l'honorable état qu'il exerce, j'éprouvai une joie si vive, en pensant que, médecin suisse, j'avais découvert un remède propre à une maladie si fréquente et presque endémique dans mon pays, que je m'empressai de rendre public le fruit de mes recherches.

J'ai eu, depuis, connaissance de symptômes fâcheux, particuliers à l'iode, qui se sont manifestés chez des personnes qui, par leur rang et leur mérite, ont attiré l'attention du public dans cette cité. Il en est résulté qu'on s'est élevé ici contre l'emploi de ce remède, et que certaines personnes ont jeté sur lui une terreur telle, que je ne connais que les clameurs excitées contre l'antimoine, l'inoculation de la petite vérole et la vaccine qui puissent être comparées à cette vive opposition.

Je dois cependant rendre hommage à la vérité, en disant que ceux de mes confrères, tant genevois qu'étrangers, qui ont administré l'iode, ne le décrivent point, mais le proclament, au contraire, comme un puissant remède encore peu connu, et qu'on doit par conséquent employer avec discernement et prudence. Le bien public exige que je fasse connaître jusqu'à quel point ces reproches et ces craintes sont fondés, et que je cherche à en déterminer les causes. Comme sur cent cinquante malades à qui j'ai administré l'iode ou ses diverses préparations, pas un seul de ceux qui ont suivi strictement et avec régularité mes conseils n'a été exposé d'une manière grave aux accidens fâcheux attribués à l'iode, ce n'a pas été sans un vif chagrin que j'ai eu connaissance de ce qui est arrivé à trois ou quatre personnes dont aucune n'était confiée à mes soins (1).

(1) M. Colladon, pharmacien, m'a communiqué une lettre de M. Irmingier, de Zurich, dont je transcris les passages suivans, relatifs à l'iode : — « Zurich, 2 février 1821. — J'ai traité, écrit ce savant praticien, environ septante individus des deux sexes et d'un âge différent avec la teinture d'iode selon la formule et les doses indiquées par M. le docteur Coindet. Deux onces de cette teinture suffisaient d'ordinaire pour fondre des goitres très-vieux et volumineux ; quelquefois il a fallu une troisième

Fort de pareils succès, et pour les mieux constater, je demandai aux facultés de médecine, chirurgie et pharmacie, réunies le 13 janvier dernier à l'Hôtel-de-Ville sous la présidence d'un syndic, si quelqu'un des membres avait connaissance d'un cas fâcheux parmi les personnes confiées à mes soins ; je les invitai solennellement à vouloir bien nous l'indiquer, annonçant que je regarderais une telle déclaration comme une marque d'amitié de la part de celui qui la ferait ; et comme nul accident fâcheux n'était arrivé à aucun de mes malades, nul ne put être cité. Un des malades à qui j'ordonnai l'iode avait un goître du volume d'une pomme reinette, lequel fut entièrement dissous dans l'espace de six semaines. Je ne pus réfléchir sur l'étonnante activité de ce remède, auquel, sous ce rapport, aucun autre ne peut être comparé, sans présumer aussitôt que l'iode ne fût un remède très-dangereux s'il était mal appliqué, c'est-à-dire s'il était ou pris à des doses trop fortes ou continué trop longtemps sans aucune interrup-

« dose pour les détruire totalement. Dans quelques cas, l'iode n'a eu aucun succès pour détruire les goîtres, mais je n'en ai jamais observé d'effets fâcheux. Des enfans de cinq à dix ans se sont servis de ce remède à doses plus petites que les adultes sans le moindre désavantage, au contraire avec le meilleur effet possible. Je préfère la teinture aux hydriodates de soude et de potasse, parce que cette préparation est plus simple et moins coûteuse.

« Sur ces septante personnes que j'ai traitées, aucune n'en a éprouvé de mauvais effets lorsqu'on suivait mon ordre ; au contraire, les deux tiers ont été délivrés de leurs goîtres, et chez les autres il est considérablement diminué. Il n'y en a que peu qui s'en soient servis sans avantage. »

Ce succès, dont je ne suis point surpris, vu les talens reconnus de M. Imminger, confirme les opinions que j'émetts dans ce Mémoire, et que l'on doit attendre de l'iode toutes les fois qu'il sera confié à des mains sages et prudentes.

tion, ou surtout si on le donnait à des sujets faibles, délicats, ou atteints de quelque autre maladie.

Je ne doutai pas que l'iode mal administré ne pût produire quelques accidens fâcheux ; aussi, pour les éviter et les reconnaître aussitôt qu'ils paraîtraient, je refusai et je refuse encore formellement de l'administrer à ceux à qui il me semble ne pas convenir ou pouvoir être décidément nuisible. Ne choisissant ainsi que des personnes d'ailleurs très-bien portantes, les observant avec beaucoup d'attention et de régularité, je saisis bientôt toute déviation de leur état de santé ordinaire ; par-là j'apprécie d'une manière exacte quels sont les symptômes propres à ce remède : s'il en survient quelqu'un, je le suspends aussitôt ; je remplis les diverses indications qui se présentent ; le malade ne tarde pas à revenir à son état naturel. Je juge alors si je dois le reprendre ou y renoncer.

J'ai rencontré quelques personnes auxquelles j'ai cru devoir en interdire absolument l'usage après quelques jours d'essai.

En réfléchissant à la difficulté que j'avais à administrer convenablement l'iode, à saisir les cas où il était prudent de le refuser, de le prescrire ou de le suspendre, je ne tardai pas à penser qu'il eût été convenable d'inviter les pharmaciens à ne le livrer au public que sur une ordonnance d'un médecin, ou, en d'autres termes, à ne vendre ce remède qu'à des personnes qui étaient sous la direction immédiate d'un des membres de la faculté. Si je ne l'ai pas fait, ce fut un sentiment de délicatesse qui m'en empêcha, et la crainte que cette démarche ne fût ici mal interprétée.

J'ai applaudi à la sagesse du Conseil de Santé du pays de Vaud, qui a pris des mesures pour en régler ainsi le débit; mais je n'ai pu m'empêcher d'être surpris que des médecins qui jouissent à juste titre de l'estime de leurs confrères comme savans, et d'une grande confiance comme praticiens, s'étayant probablement sur les expériences d'Orfila, aient signalé ce remède *comme un poison corrosif*.

Ces expériences n'ont aucun rapport avec la manière dont je prescris l'usage de l'iode. Il n'est personne qui ne sache que certains médicamens, tels que les acides minéraux concentrés, le sublimé corrosif, l'arsenic, etc., n'aient deux manières différentes d'agir: lorsqu'on en donne tout-à-la-fois une certaine quantité, l'estomac en est instantanément corrodé; mais introduits journellement dans l'estomac à des doses assez petites pour ne pas l'offenser, ils produisent à la longue pour l'économie animale des effets qui sont propres à chacun d'eux, et c'est sur cette seconde manière d'agir qu'est basé l'emploi de ces substances en médecine. Si donc le Conseil de Santé du pays de Vaud, ou quelque physiologiste, eût voulu motiver son opinion sur des faits, il ne fallait pas le faire d'après des expériences dans lesquelles on a donné à des chiens d'énormes quantités d'iode, telles qu'elles ne sont jamais prescrites, par exemple plus d'un gros, mais bien par des expériences où en en donnant tous les jours à ces animaux une certaine quantité, on aurait fini par produire les symptômes qui sont propres à cette substance si singulière.

Il n'est pas inutile de rapporter ici la quantité d'iode employé à Genève, pour qu'on sache jusqu'à

quel point il a obtenu la sanction de l'expérience.

Les rapports des pharmaciens m'ont signalé un débit de plus de cent quarante onces, ce qui, à quarante grains par bouteille d'une once de véhicule, et en supposant que la moyenne ait été de deux par tête, prouve que plus de mille personnes ont été traitées depuis ma découverte jusqu'à ce jour.

Or, en admettant que la moitié l'ait été dans la ville même, on reconnaîtra qu'aucun des remèdes héroïques dont les médecins se servent tous les jours, tels que les préparations de mercure, d'antimoine, d'arsenic, d'opium, etc., n'occasionne dans la même proportion un aussi petit nombre d'accidens fâcheux.

J'ai cru remarquer que les diverses préparations d'iode ont une action et des symptômes qui sont propres à chacune d'elles. Ainsi l'éponge calcinée occasionne des accidens différens de ceux de la teinture spiritueuse d'iode; celle-ci agit plus spécialement sur l'estomac, se manie plus difficilement et produit plus promptement les symptômes que j'appellerai *iodiques*, que ne le font les hydriodates; et de toutes ces préparations, celle d'hydriodate de potasse ioduré m'a paru être la plus facile à manier et produire le moins d'accidens; c'est ce qui m'a déterminé à m'en servir presque exclusivement. On dissout trente-six grains de ce sel et dix grains d'iode dans une once d'eau distillée. J'en prescris d'abord de six à dix gouttes dans une demi-tasse d'eau sucrée, trois fois par jour, augmentant ou diminuant cette dose selon ses effets. Je regrette de n'avoir pas encore employé l'acide hydriodique seul, sans combinaison. Pour préparer l'hydriodate de potasse ou de soude, on sature la base ou son carbonate avec l'acide hydriodique. On peut

se procurer cet acide par le procédé suivant : on fait passer dans une suspension d'iode dans l'eau, ou mieux dans une solution alcoolique, un courant d'hydrogène sulfuré : le soufre se précipite et l'iode s'unit à l'hydrogène ; on filtre et chauffe la liqueur pour enlever l'excès d'hydrogène sulfuré et l'alcool : l'acide hydriodique reste pur.

Cette différence d'action de l'iode selon sa préparation n'est pas particulière à cette substance ; on la retrouve surtout dans le mercure, avec lequel l'iode a les plus grands rapports pour la manière d'agir. Ainsi, l'oxide gris de mercure, le calomel et le sublimé, sont trois préparations identiques quant à leur base et quant à la maladie dont le métal est le spécifique, mais dont on emploie l'un ou l'autre selon la forme de la maladie, l'état de santé du malade, la saison, etc., et dont les effets sont très-différens.

D'après ces considérations, j'espère que les recherches réunies des médecins et des chimistes feront connaître tôt ou tard d'autres préparations plus sûres et plus faciles à manier que celles dont je me suis servi jusqu'à ce jour, et qu'elles seront assez en harmonie avec l'économie animale pour n'être pas tout-à-la-fois utiles ou nuisibles, suivant la sagacité des médecins qui les prescriront.

En étudiant l'action de l'iode, un phénomène me frappa et ne tarda pas à modifier mon traitement ; c'est qu'il me parut saturer l'économie animale, et qu'alors, dans quelques cas, il se développait plus ou moins subitement des symptômes iodiques, à la manière dont se manifestent les symptômes mercuriels ; mais en examinant attentivement ce qui se

passé, on verra qu'ils ne paraissent jamais si subitement que déjà l'action de l'iode ne se soit manifestée par un ramollissement ou une diminution du goître, soit par la fréquence du pouls, soit par quelques autres symptômes qui lui sont particuliers; et comme il me semble que toute action ultérieure est non-seulement inutile, mais devient d'autant plus nuisible que l'iode continué sature le corps davantage, on doit suspendre ce remède; c'est là une partie essentielle de ma pratique, à laquelle j'attribue très-spécialement les succès qui l'ont accompagnée. Je crois qu'il faut épier le moment où l'iode va manifester son action pour le suspendre sur-le-champ et le reprendre huit à dix jours après, c'est-à-dire au moment où doit finir l'action de celui qu'on a précédemment administré; le quitter de nouveau pour le reprendre et le laisser encore, en observant à-peu-près les mêmes règles à cet égard que tout médecin prudent suit dans l'administration du mercure, règle que je ne sache pas avoir été observée par tous ceux qui se sont servis de l'iode, et dont l'omission a nécessairement nui au succès du remède. Je ne saurais trop appeler l'attention des praticiens sur cette partie de mon traitement.

J'ai imposé à tous mes malades la condition de venir me voir au moins tous les cinq ou six jours; c'est à la négligence de cette précaution que quelques-uns ont dû d'avoir été plus ou moins éprouvés par l'iode. Il en est qui, sans consulter aucun médecin, ont pris ce remède d'eux-mêmes et l'ont continué jusqu'à ce qu'ils en fussent saturés; d'autres, voyant qu'après en avoir usé une quinzaine de jours à la dose de dix gouttes trois fois dans les vingt-quatre

heures, le goître avait diminué d'un demi-pouce, par exemple, sans qu'ils en eussent éprouvé aucun effet fâcheux, ont cru qu'en doublant la dose ils en seraient guéris le double plus vite; mais les uns et les autres ont souffert de leur imprudence. Ils m'ont fait appeler lorsque des symptômes iodiques fâcheux s'étaient manifestés.

Voici ce que j'ai alors observé chez ceux qui en ont été fortement affectés : accélération du pouls, palpitations, toux sèche, fréquente, insomnie, amaigrissement rapide, perte des forces; chez d'autres, seulement enflure des jambes, ou des tremblemens, ou une dureté considérable dans le goître; quelquefois, diminution des seins, augmentation remarquable et soutenue d'appétit; et dans presque tous ceux que j'ai vus, au nombre de cinq ou six, diminution très-rapide ou disparition plus ou moins complète d'un goître dur, volumineux et ancien, pendant la durée de ces symptômes.

J'ai fait suspendre l'iode et prescrit le lait, surtout celui d'ânesse, les bains tièdes, la valériane, le kina, l'alcali volatil concret, les préparations d'opium, et autres antispasmodiques. Dans la dureté douloureuse du goître, j'ai ordonné les sangsues et les fomentations émollientes. Chez une femme très-âgée qui avait un tremblement et des palpitations, l'acide prussique produisit un soulagement remarquable subit, mais passager.

Ce traitement a dissipé ces symptômes plus facilement que je ne l'aurais cru; mais quelques-uns ont conservé assez long-temps de la maigreur, une faiblesse musculaire et de la pâleur.

Cette disparition du goître, qui a lieu si rapide-

ment, ou parce que le traitement a été poussé trop loin, ou parce que le malade est trop sensible à l'action de l'iode, doit fixer toute l'attention des praticiens. Elle prouve que les accidens fâcheux sont l'effet d'une saturation portée trop loin; que le médecin doit s'en tenir à une saturation plus lente, il est vrai, mais exempte de danger. La durée moyenne du traitement m'a paru devoir être de huit à dix semaines.

Je n'ai vu qu'une seule fois une action trop forte de l'iode; elle est remarquable par la lumière qu'elle jette sur la manière dont le remède agit. Je l'ai observée dans le cas suivant : Un homme de cinquante ans portait depuis plusieurs années un goître énorme dans les deux lobes du corps thyroïde. Le volume allait en augmentant; il était très-dur au toucher, mais point douloureux; le malade se plaignait d'étranglement, d'oppression, lorsqu'il marchait, se baissait ou montait un escalier; du reste il jouissait d'une bonne santé. Je lui prescrivis trente gouttes par jour de la solution d'hydriodate de potasse ioduré. Le cinquième jour, il se plaignit d'une augmentation de volume dans son goître, de dureté, d'aphonie, de douleurs assez vives; son pouls était dur et fréquent. Le lendemain, aggravation de tous ces symptômes; douleurs fixes aiguës dans le milieu de la trachée : il attribuait ces douleurs à l'iode.

Je ne fus pas de son avis, vu la rapidité de l'invasion du mal : je pensai que le malade avait peut-être pris froid.

Cependant je fis suspendre l'iode; j'ordonnai dix sangsues sur le goître, particulièrement sur la trachée; un cataplasme émollient, diète, lit, etc. Le lendemain, les sangsues ne l'avaient soulagé que mo-

mentanément : retour des douleurs et de la dureté dans le goitre : nouvelle application de sangsues , continuation du cataplasme , etc.

Au bout de quinze jours de ce traitement, le malade était dans son état naturel , seulement sa voix était restée rauque. En examinant le goitre, je ne fus pas peu surpris de le trouver considérablement diminué et ramolli ; je me rangeai alors de l'avis de mon malade, et je pensai que l'iode y était pour plus que je ne l'avais pensé.

Un mois après, le malade vaquant à ses affaires, et se trouvant très-bien de la diminution de son goitre, désira faire un second essai. J'y accédai d'autant plus volontiers que cette action de l'iode était nouvelle et douteuse pour moi ; je le vis tous les jours ; le quatrième , tous les mêmes accidens reparurent avec la même violence, et le même traitement eut le même succès.

Au bout de quinze jours, le goitre , sans être entièrement dissipé, était assez diminué pour que le malade n'en fût nullement incommodé.

Cette observation , intéressante sous plus d'un rapport, m'a confirmé dans l'opinion que rien n'est plus incertain que la dose moyenne de l'iode pour un traitement, et qu'il est tels malades sur lesquels l'iode agit presque aussitôt, tandis qu'il en est d'autres sur qui, après plusieurs semaines d'un usage continu, il n'a aucune action apparente.

Cette observation prouve encore toute l'importance qu'un médecin doit mettre à suivre pas à pas l'action de l'iode ; car, si cette personne eût pris l'iode de son chef, qu'elle eût fait la règle de trois qui a toujours été fâcheuse à plusieurs de ceux qui

se sont dirigés par eux-mêmes, ou qu'un médecin l'eût prescrit sans se défier de ses effets, et ne l'eût pas suspendu de suite, je ne doute pas que ce malade n'en eût éprouvé les accidens les plus graves.

Au reste, l'iode ne doit pas être donné indistinctement dans tous les goîtres, ni toujours au premier abord; il en est dans lesquels il existe un véritable état inflammatoire local caractérisé par de la tension, de vives douleurs, ou un état nerveux qui se reconnaît aux serremens de cou, à l'étranglement, ou à une gêne passagère dans la respiration : souvent même le goître est accompagné d'une disposition bilieuse : dans ce cas-là, on doit faire précéder l'emploi de l'iode par des sangsues sur le goître, des fomentations émollientes, quelques antispasmodiques, ou par des remèdes qui rétablissent l'estomac, sans quoi l'on s'expose à ce que l'iode ne puisse être supporté.

Ces différens symptômes arrivent aussi pendant le traitement; ils exigent les mêmes remèdes. Il ne s'agit donc pas de donner uniquement de l'iode à une personne atteinte d'un goître; il y a d'autres indications à remplir, dont l'omission rend la guérison plus ou moins chanceuse.

D'après la manière d'agir de l'iode sur l'économie animale, on conçoit qu'il est des cas où il ne doit jamais être employé; tels que la grossesse, la disposition à la ménorrhagie, aux maladies de poitrine menaçantes ou commencées; l'état de marasme ou de fièvre lente, quelle qu'en soit la cause. On doit le refuser aux personnes délicates, nerveuses ou d'une trop faible constitution.

Il m'a, au contraire, admirablement bien réussi

sur les individus qui n'avaient d'autre incommodité que le goitre, surtout chez ceux qui avaient dépassé l'âge adulte, ou qui étaient plus avancés en âge. Une femme de soixante-quinze ans me fit appeler, l'automne dernier, pour des maux de tête, une tendance à l'assoupissement, une faiblesse et un engourdissement dans le bras droit tels, qu'elle croyait ne plus toucher les objets qu'à travers un gant. Ces accidens allaient en croissant à mesure qu'un goitre énorme se développait dans le lobe droit du corps thyroïde d'une manière en quelque sorte aiguë par la rapidité de son accroissement, car, quoiqu'il eût commencé trente ans auparavant, il avait augmenté depuis trois mois du volume du poing à-peu-près. Il gênait évidemment la circulation du cerveau et comprimait le plexus brachial. Elle avait bu beaucoup d'eau pendant cet été.

Cette dame était effrayée de tout ce qu'on lui avait dit contre mon remède pour le goitre; cependant, ne connaissant aucun moyen qui pût la guérir, ni même ralentir la marche de cette maladie, je crus qu'il était de mon devoir de lui prescrire l'iode.

Je la suivis avec tout l'intérêt que la gravité du cas demandait. Au bout de quinze jours la maladie était arrêtée; au bout d'un mois, avec la diminution du goitre, l'embarras du cerveau fut moindre et le toucher plus sensible. Alors elle commença à sentir l'amélioration de son état, et elle me remercia de mon traitement.

Un mois plus tard, le goitre était entièrement dissipé, et avec lui tous les accidens de paralysie et d'embarras du cerveau cessèrent. Elle jouit aujourd'hui d'une santé parfaite.

Dans mon premier mémoire, j'ai jugé par analogie que l'iode ou ses préparations étaient utiles dans certains cas d'aménorrhées; je ne doute pas, lorsque ce remède aura été mieux étudié et qu'il sera mieux connu, qu'il ne devienne utile en des mains habiles dans quelque une des maladies chroniques de l'utérus.

En observant que, dans un petit nombre de cas, l'iode a paru avoir une action marquée sur les glandes mammaires, j'ai été conduit à l'employer avec succès dans l'engorgement indolent des glandes lymphatiques du sein à la suite de couches.

Sa puissante action sur le système absorbant m'a encore engagé à l'employer dans des cas de scrophules sans fièvre, et où les glandes engorgées du cou étaient indolentes. J'en ai obtenu dans ces cas les succès les plus satisfaisants. Ce dernier fait, qui donne une importance de plus à ma découverte, a été confirmé par un des médecins les plus distingués de cette ville.

Je regarde donc l'iode comme un remède qui doit être placé parmi les plus utiles que nous connaissons, quelles que soient les attaques dirigées contre son emploi, et les préventions dont on a voulu ici l'entourer. Il partage le sort de tous les remèdes actifs dans l'origine de leur découverte. Il faudra sans doute l'étudier encore long-temps pour le bien connaître.

Je dissuade toute personne de s'en servir sans consulter son médecin, et j'invite les gens de l'art à ne le prescrire qu'aux malades qu'ils seront à portée de suivre jour par jour, à ne pas le donner à trop fortes doses, à le suspendre à-propos pour éviter l'état nuisible que j'ai désigné sous le nom de saturation, et

surtout à le refuser à tout individu qui se trouverait dans l'un des cas que j'ai signalés. Par-là les fautes de celui qui l'emploiera ne seront pas rejetées sur le remède lui-même. (*Biblioth. Univers. de Genève*, tom. 16, pag. 140. Sciences et Arts. 1821.)

III^e. MÉMOIRE DE M. COINDET.

NOTICE sur l'administration de l'iode par frictions, et sur l'application de ce médicament au traitement des scrophules et de quelques maladies du système lymphatique.

Dans mon précédent Mémoire sur l'emploi de l'iode en médecine, j'ai témoigné l'espérance que les efforts réunis des chimistes et des médecins parviendraient à faire connaître une préparation qui, plus en harmonie avec l'économie animale que celle qu'on connaît jusqu'à présent, ne serait pas tout-à-la-fois utile et nuisible suivant la sagacité de celui qui la prescrirait.

Le but de celui-ci est d'indiquer une nouvelle manière de se servir de l'iode, qui soit d'une application simple et facile, et exempte de la plupart des reproches qu'on a pu faire à l'action médicamenteuse de ce remède.

Cette nouvelle manière est d'autant plus à préférer, que dans un grand nombre de cas elle n'exige point une surveillance aussi active de la part du médecin, et qu'il n'est guère possible aux malades de dépasser les doses prescrites du remède.

J'espère encore, dans cette notice, appeler et fixer

principalement l'attention de mes confrères sur l'emploi de l'iode dans les *scrophules*; car si les succès que j'en ai obtenus se confirment, ce médicament deviendra d'autant plus précieux que la maladie est plus généralement répandue, et que jusqu'à présent les secours de la médecine ont été incertains contre elle, et sa guérison toujours très-lente, ou souvent même impossible.

Il semblerait que plusieurs des symptômes fâcheux causés par l'iode dussent être attribués, les uns à l'action locale de cette substance sur la membrane muqueuse de l'estomac chez un petit nombre d'individus (qui, par une sorte d'idiosyncrasie ou disposition particulière, peut-être momentanée, ne supportent pas impunément ce remède s'il est prescrit sans interruption, ou si la dose est augmentée sans discernement), et les autres à son action particulière sur le système lymphatique.

Les symptômes diffèrent essentiellement dans l'un et l'autre de ces cas; mais ils peuvent se compliquer, ou avoir lieu isolément.

Pour éviter ces deux actions et surtout la première (car c'est sur la seconde, mais modérée et dirigée par une main prudente et exercée, que sont fondés les succès de ce remède dans les maladies du système lymphatique), j'ai pensé que si l'on pouvait introduire l'iode dans l'économie animale par une autre voie que par celle de l'estomac, on lui conserverait toute son efficacité, en évitant les symptômes fâcheux qui peuvent résulter de son action sur la membrane muqueuse de l'estomac.

En conséquence, je fis préparer une pommade avec un *demi-gros* d'hydriodate de potasse et une *once* et

demie de graisse de porc. Je prescrivis d'en faire soir et matin, avec gros comme une noisette, des frictions sur le goitre même, ou sur les glandes engorgées dans les scrophules, ou sur celles du sein, etc., soit aussi sur le trajet des lymphatiques, jusqu'à ce que la pommade fût entièrement absorbée.

Une dame âgée de vingt-huit ans portait depuis long-temps un goitre volumineux dans le lobe droit, mais bien plus encore dans le lobe gauche du corps thyroïde. Il s'était considérablement accru il y a trois ans pendant une grossesse. Je jugeai que ce n'était qu'une augmentation de volume sans lésion organique. Ce goitre altérait la voix et gênait la respiration. Après huit jours de frictions les tumeurs étaient sensiblement plus molles, la peau était devenue plus épaisse et plus lâche; après quinze jours, la diminution était encore plus considérable; le goitre était divisé en plusieurs petits lobules très-distincts les uns des autres. Au bout d'un mois il a entièrement disparu, et la voix et la respiration sont redevenues naturelles, sans que la malade ait éprouvé aucun autre effet sensible de l'effet du remède.

Encouragé par un tel succès, j'ai traité par ce nouveau procédé vingt-deux malades d'âges et de sexes différens et ayant tous un goitre plus ou moins volumineux: plus de la moitié d'entre eux ont été complètement guéris dans l'espace de quatre à six semaines; les autres l'ont été à des degrés différens.

L'iode, introduit ainsi directement dans le système absorbant, présente donc des résultats semblables à ceux que l'on obtient lorsqu'on le prescrit intérieurement. La durée du traitement, l'épaississement et la souplesse de la peau, le ramollissement

du goître, sa diminution, sa séparation en plusieurs kystes, tumeurs ou lobules, la cessation des symptômes de gêne dans la respiration et d'altération dans la voix, suivent exactement la même marche.

Ce nouveau procédé m'a paru tout aussi actif que celui qui consiste à prescrire l'iode intérieurement, lorsqu'il s'agit de traiter une maladie du système lymphatique sans lésion organique.

Je le considère comme le complément de ma découverte, puisqu'il présente un moyen sûr et facile de se servir du puissant remède de l'iode, qui, par-là, est exempt des reproches qu'on a faits à son usage intérieur.

Dans un grand nombre de cas, cette nouvelle manière suffira seule pour obtenir une guérison complète, et dans ceux où elle ne serait qu'imparfaite, on pourra la terminer par une moindre quantité d'iode donnée à l'intérieur.

C'est ici le lieu de dire qu'une dame avait employé cinq onces de la solution d'hydriodate de potasse iodurée, sans en obtenir d'autre effet qu'une diminution d'un des goîtres les plus durs et les plus volumineux que j'aie vus : elle avait cessé le remède depuis six mois. Dans l'espace de six semaines, ce nouveau procédé a presque entièrement dissous le reste de la tumeur : ce qui me prouve que, dans certains cas, ces deux méthodes pourront être auxiliaires l'une de l'autre.

Chez trois malades, les tumeurs, kystes ou noyaux, que je ne croyais pas pouvoir faire disparaître, ont continué de se dissoudre entièrement après qu'on eut cessé les frictions depuis plusieurs jours.

Quoique je n'aie aperçu par ce nouveau procédé

aucun des symptômes fâcheux attribués à l'iode, j'ai suivi avec tous les malades la même marche de prudence et de défiance que lorsque je l'ai prescrit intérieurement, faisant suspendre les frictions aussitôt que l'action sur le goitre était bien prononcée, pour les reprendre huit jours après, lorsque je supposais qu'elle commençait à se rallentir, ignorant jusqu'à quel point la disparition trop prompte de tumeurs souvent aussi volumineuses et aussi anciennes pourrait être nuisible, et voulant d'ailleurs éviter ces symptômes fâcheux que je crois être dus à une espèce de *saturation*, ou à une trop forte action sur les lymphatiques.

J'ai apporté pour chacun de ces malades, comme pour tous ceux auxquels j'ai prescrit l'iode intérieurement, la plus grande importance au traitement local du goitre, soit avant de prescrire ce remède, soit pendant son usage.

Ce traitement local contribue puissamment à la guérison; ce sont surtout les sangsues, quelquefois des fomentations émollientes, qui me paraissent dans plusieurs cas favoriser l'action de l'iode. J'en ai vu où le goitre, bien loin de se ramollir, se durcissait et devenait légèrement douloureux; il survenait alors nécessairement de la gêne dans le cou : des sangsues faisaient disparaître cette irritation locale particulière à l'iode; le goitre se guérissait ensuite facilement. Souvent aussi j'ai vu l'iode ne produire aucun effet sensible sur le goitre, et quelques applications de sangsues déterminer assez rapidement la guérison.

Il ne suffit donc pas de prescrire d'une manière banale l'iode contre le goitre, les scrophules ou telle autre lésion du système lymphatique; il y a d'autres

indications à remplir pour obtenir tout le succès que l'on doit attendre de ce remède.

La puissante action de l'iode sur le système absorbant m'a engagé à l'employer dans des cas de scrophules sans fièvre, c'est-à-dire dans ces cas d'engorgemens indolens des glandes du cou, qui font la désolation des familles.

Les succès que j'en ai obtenus ont surpassé mes espérances.

Je l'ai donné en solution à plus petite dose et avec les mêmes précautions que pour le goître; mais comme dans ces cas il y avait une sorte de faiblesse qu'on retrouve chez un grand nombre de scrophuleux, je l'ai combiné avec des amers et quelque sirop aromatique. La marche de la guérison a été la même que celle du goître. Les tumeurs se sont détachées, sont devenues plus mobiles, plus petites, plus molles; mais l'engorgement du tissu cellulaire, donnant au toucher la sensation d'un kyste vide, a persisté assez long-temps avant que de se dissiper entièrement. Entre quelques cas, je citerai les deux suivans : Une jeune fille, âgée de dix-sept ans, portait depuis quinze mois sous l'angle de la mâchoire et le long du cou des paquets de glandes scrophuleuses, dont une d'elles, la plus basse, restait ulcérée. On avait inutilement fait un grand nombre de remèdes. Je prescrivis une solution d'hydriodate de potasse ioduré. Dans l'espace de six semaines toutes les glandes se sont dissipées, suivant la marche que je viens d'indiquer, excepté celle qui était ulcérée. Une fistule pénétrant dans son centre a nécessité un traitement chirurgical pour compléter la guérison.

Une autre jeune fille, âgée de quatorze ans, portait

depuis six mois, le long du cou, un paquet de glandes engorgées. On avait inutilement fait tous les remèdes généraux et locaux indiqués en pareil cas : dans l'espace d'un mois, l'usage de la solution d'hydriodate de potasse iodurée a suffi pour la guérir.

Il est d'autres malades chez qui je n'ai obtenu aucun effet, ni bon ni mauvais, sans que j'aie pu soupçonner la cause d'une pareille différence. Même chose arrive pour le goitre.

J'ai connaissance de plusieurs cas où des préparations d'iode, prises à l'intérieur, ont eu le plus grand succès dans certaines apparences de scrophules, telles que l'ophthalmie, etc.

J'ai employé dans les scrophules ma nouvelle méthode par frictions avec un succès presque égal à celui qu'on obtient par la solution saline. Cependant j'ai cru devoir donner la préférence à cette dernière, parce qu'à petites doses elle est éminemment tonique (1).

Un médicament qui manifeste une action si puissante sur le système lymphatique n'aura-t-il pas des succès admirables lorsqu'il sera alterné avec le mercure, ou lorsque l'iode, combiné avec ce métal sous forme d'iodure ou d'hydriodate de mercure, sera administré dans les cas de syphilis combinée avec les scrophules, complication malheureusement trop fréquente chez la classe peu fortunée des grandes villes, où la débauche est le plus souvent réunie à la plus

(1) J'essayai chez deux personnes de couvrir, chez l'une un engorgement scrophuleux, chez l'autre un goitre, avec un emplâtre composé de quelques grains d'hydriodate de potasse mêlé avec l'emplâtre de vigo et de mercure; mais il survint une éruption de pustules semblables à celles produites par la pommade d'Autenrieth, ce qui m'a forcé de renoncer à son usage.

affreuse misère? Le mercure cesse alors d'être le spécifique d'une maladie dégénérée, et le traitement n'est plus que celui des symptômes, sans qu'aucun remède puisse atteindre le principe du mal.

Cette combinaison de l'iode et du mercure ne peut-elle pas aussi devenir la préparation la plus efficace dans ces cas où, selon le savant auteur du *Traité des Maladies de la peau*, le virus syphilitique d'un des parens peut développer les scrophules chez leurs enfans? (*Voy. Alibert, Descript. des Maladies de la peau*, in-fol. 226.)

Il existe une analogie très-remarquable, par les conséquences pratiques qu'on en peut déduire, entre les lésions organiques des ovaires et celles du corps thyroïde. Dans l'une et l'autre de ces lésions, une enveloppe commune renferme les kystes dont chacun présente une nature et des productions bien différentes, telles que des concrétions osseuses ou cartilagineuses, des épanchemens gélatineux, quelques-uns sanguins, d'autres purement lymphatiques ou séreux. Ces derniers peuvent acquérir un volume considérable.

Ayant observé quelques goîtres qui me semblaient être assez évidemment des kystes séreux, et qui cependant avaient été guéris, calculant par-là l'action étonnante de l'iode sur le système absorbant, j'ai raison d'espérer que ce remède sera employé un jour avec succès dans quelques-uns des cas d'hydropisie, soit générale, soit enkystée, sans complication particulière, où l'indication principale est d'activer l'absorption.

Que l'on se garde bien de croire cependant que je veuille faire de l'iode une panacée universelle; l'ex-

périence de deux années sur plus de deux cents malades m'a prouvé que ce remède est un des stimulans les plus énergiques que nous connaissions du système lymphatique; et la multiplicité des maladies contre lesquelles je l'ai proposé, telles que le goître, les scrophules, l'engorgement des glandes, soit du sein, soit d'autres parties, quelques dégénérescences ou complications de la maladie syphilitique, certaines affections de l'utérus, quelques cas d'hydropisie, soit générale, soit enkystée, etc.; cette multiplicité, dis-je, n'est qu'apparente, puisque toutes ces maladies ne sont que des lésions du même système.

Tout est neuf sur ce sujet : le médicament, le choix de la préparation, la meilleure manière de s'en servir, son mode d'action, les circonstances particulières du système ou générales ou locales, qui neutralisent ses effets, qui les rendent si puissans, et celles où l'on doit s'en abstenir; il ouvre un vaste champ aux recherches de la physiologie et à celles de la médecine-pratique; mais je ne saurais trop répéter cet axiôme si connu de Boerrhaave, *at prudenter à prudente medico si methodum nescis, abstine.* (*Biblioth. univers.*, t. 16, Sc. et Arts.)

PREMIÈRE LETTRE de M. JEAN DE CARRO, médecin à Vienne, aux éditeurs de la Bibliothèque universelle, sur l'emploi de l'iode contre le goître.

Je viens de lire dans votre cahier de décembre 1820 (*Sc. et arts*, p. 230), votre *Avis concernant le remède de l'Iode contre le goître*, d'après lequel vous

croyez « qu'il n'est pas exempt de danger, lors même » qu'il est administré par un médecin prudent et » avec des précautions convenables; et que, d'après » les observations qu'on vous a communiquées, il » paraîtrait que certaines constitutions sont grave- » ment affectées des mêmes doses que d'autres sujets » prenaient impunément, c'est-à-dire que les effets » en sont irréguliers. » En engageant le public à suspendre son opinion et l'usage du remède pendant l'instruction du procès, vous offrez de recueillir dans votre excellent recueil, qui a si souvent rendu à la science des services éminens de ce genre, toutes les pièces qu'on vous communiquera à charge et à décharge de l'iode. Vous observez très-justement, Messieurs, que « tout nouveau remède a ses détracteurs » comme ses prôneurs. » Ce n'est à aucun de ces titres que j'accepte votre invitation, n'ayant jamais eu de ma vie, dans les grandes innovations médicales auxquelles j'ai pris part, d'autre but que la recherche de la vérité et le bien de l'humanité.

Le Mémoire du docteur Coindet fit sur moi, je l'avoue, une vive impression, tant par l'importance de la découverte que par le nom de l'auteur. Je conçus à l'instant le projet de donner à ce nouveau médicament toute mon attention, et afin de trouver plus facilement les occasions de l'administrer, je publiai dans les gazettes de Vienne l'*Avis* suivant, que mille autres ont copié, soit dans les états autrichiens, soit dans l'étranger.

« Les habitans de la Suisse et d'autres pays de montagnes sont, comme on sait, plus sujets à cette tumeur du cou, connue sous le nom de *goître* (struma), » que ceux des pays plats; mais, quoiqu'on l'observe

» plus ou moins presque partout, la connaissance
» des causes qui le produisent est encore très-obscur.
» On pouvait s'attendre que ce serait dans les con-
» trées où ce mal est le plus fréquent, qu'on décou-
» vrirait un remède plus efficace que les préparations
» *strumales* employées jusqu'à présent, qui, quoi-
» qu'utiles dans divers cas récents et peu considéra-
» bles, réussissent rarement dans les tumeurs invé-
» térées et volumineuses.

» M. le docteur Coindet, de Genève, médecin
» d'une grande expérience et avantageusement connu
» par un Mémoire sur l'hydropisie de cerveau, cou-
» ronné par la Société médicale de Bordeaux, vient
» de publier une méthode ingénieuse de dissiper ces
» tumeurs, qu'on ne doit pas confondre avec le cré-
» tinisme et les scrophules. Ses recherches sur les fonc-
» tions et sur les maladies de la glande thyroïde,
» qui en est le siège, sur la préparation chimique
» qui fait la base de son traitement, et les succès
» étonnans qu'il a obtenus, éclaireront les médecins
» dans cette nouvelle route.

» Ayant étudié la méthode de mon savant com-
» patriote, et fait préparer ses remèdes suivant ses
» formules, j'invite ceux qui sont affectés de ce mal,
» et qui veulent faire l'essai de cette importante dé-
» couverte, à s'adresser à moi. Mon but est, comme
» il l'a toujours été, de secourir l'humanité souf-
» frante, et de vérifier les assertions du médecin de
» Genève, c'est-à-dire de constater les diverses causes
» locales et individuelles qui produisent ces tumeurs;
» les espèces de goîtres qui sont ou ne sont pas sus-
» ceptibles de guérison ou de diminution, selon l'âge,

» le sexe et la manière de vivre, l'ancienneté, la durée et la complication du mal; en un mot, tout ce qui concerne ce nouveau traitement. Le docteur Coindet nous assure que la préparation chimique qui constitue ce remède, et qui ne se trouve pas encore dans les pharmacopées, ne cause jamais ces crampes d'estomac qu'occasionne souvent le long usage de l'éponge et autres productions marines calcinées, et que cette préparation n'est sujette à aucun danger. Il prévient en même temps qu'elle s'est montrée inefficace dans ces cas invétérés où le mal avait déjà produit des lésions organiques de la glande thyroïde ou des parties adjacentes.

» L'explication de cette méthode n'étant pas du ressort d'une simple annonce, et les médecins qui veulent s'en instruire pouvant consulter le Mémoire de l'inventeur, je me borne à prendre d'avance l'engagement de rendre, quand il en sera temps, un compte fidèle de mes observations et des résultats de ma pratique. »

A-peu-près dans le même temps je reçus de Berlin un Mémoire sur le même sujet, intitulé : *Bemerkungen über den Kropf und Nachricht über ein dago-gen neu entdecktes wirksames Mittel*, c'est-à-dire *Observations sur le Goître, et Annonce d'un remède nouveau et efficace contre ce mal*, par L. Formey, docteur et professeur en médecine, conseiller intime et médecin de S. M. le roi de Prusse, Berlin, 1820, dont la préface est du 27 octobre, tandis que mon premier *Avis* est du 20 novembre. Ce médecin, ayant été l'automne dernier, à Genève, témoin du succès du docteur Coindet, s'empressa, à son retour à Berlin,

de faire connaître à ses confrères, en Allemagne; la découverte de notre compatriote (1). Cette coïncidence fortuite de but et d'opinion avec un praticien aussi distingué que M. le docteur Formey, qui parlait d'après le témoignage de ses yeux, tandis que je n'avais pour garantie de la proposition que je faisais au public, que la confiance que m'inspirait le nom de Coindet, cette coïncidence, dis-je, me fit bien augurer de mon entreprise. Les goîtres se présentèrent bientôt, et le succès ayant répondu à mon attente, autant que je pouvais raisonnablement l'espérer, je ne saurais mieux faire, Messieurs, que de vous transcrire mon *second Avis*, que je vais publier dans les mêmes gazettes où parut le premier.

« Après quatre mois et demi d'expérience, je m'em-
» presse de communiquer au public le résultat sa-
» tisfaisant de mes premiers essais du nouveau re-
» mède découvert par le docteur Coindet de Genève.

» J'ai guéri complètement huit goîtres, plus ou
» moins gros, dans l'espace moyen de six semaines à
» deux mois. Plusieurs autres, qui avaient résisté aux
» remèdes connus jusqu'alors, sont en bon chemin de
» guérison.

» Quoique ce traitement se soit quelquefois montré
» inefficace, et surtout dans les cas invétérés où le

(1) Voici la manière dont s'exprime M. Formey : « Dans un voyage que j'ai fait en Suisse cette automne, il m'a été fort intéressant d'observer les diverses formes et les nuances du goître, maladie si fréquente dans ce pays.

« Je puis dire avoir vu à cette occasion une infinité de goîtres que j'ai examinés avec le plus grand soin. J'ai surtout fixé mon attention sur le traitement de cette maladie, et je me suis convaincu que l'iode est réellement le souverain remède contre le goître. » (Ext. du *Journal allemand de Médecine pratique de Hufeland*, 1821. V. *Nouv. Journ.*, t. 10, p. 594.)

(Note de l'Éditeur.)

» mal avait déjà produit des lésions organiques de la
» glande thyroïde ou des parties adjacentes, j'ai vu
» deux goîtres considérables devenir plus mobiles et
» moins durs, le son rauque de la voix s'améliorer,
» et les mouvemens de la tête rendus plus faciles,
» quoique le volume de la tumeur ait fort peu di-
» minué en apparence.

» Le médicament qui fait la base de cette méthode,
» et dont les propriétés physiques, chimiques et
» médicales méritent toute l'attention des médecins,
» est du nombre de ceux dont l'abus est dangereux,
» et qui ne doivent être administrés que par les gens
» de l'art. Employé avec la prudence requise, je n'en
» ai jamais vu résulter le moindre inconvénient.
» Pendant un traitement qui dure souvent deux mois
» et même plus, mille accidens peuvent survenir,
» qu'on ne doit point confondre avec ceux que
» causerait l'abus du remède. Il en est de même
» des principaux médicamens avec lesquels l'art de
» guérir s'est familiarisé. Un célèbre professeur de
» Berlin, M. le docteur Formey, médecin de Sa
» Majesté le roi de Prusse, a de son côté, et en même
» temps que moi, fait connaître en Allemagne la
» découverte du docteur Coindet : ses propres ob-
» servations, publiées au mois de février, dans la
» seconde édition de son *Mémoire sur le Goître*, coïn-
» cident entièrement avec les miennes. »

J'ai déjà prescrit l'iode à trente-huit goitreux, parmi lesquels, il est vrai, j'en compte cinq hors de Vienne, qui ne m'ont écrit qu'une ou deux fois après l'avoir reçu, ou qui même ne m'ont pas donné de leurs nouvelles. Je dois croire cependant que s'ils avaient éprouvé de mauvais effets des premières doses,

ils me l'auraient fait savoir, ou que j'en aurais entendu parler. Quant à ceux que je traite à Vienne même, et que je vois au moins une fois la semaine, aucun n'a eu à se plaindre, ni ne s'est plaint, des effets de l'iode, quoique quelques-uns l'aient pris pendant près de trois mois.

Je n'ai jamais encore outre-passé quinze gouttes trois fois par jour, quoique le docteur Coindet permette d'aller jusqu'à vingt. Ma dose moyenne est de dix gouttes, et pour de très-jeunes personnes six ou huit. Dans deux cas de goîtres excessivement durs, j'ai donné pendant le premier mois la teinture, et pendant le second l'hydriodate de potasse dissous dans l'eau, sans aucun succès, mais aussi sans inconvénient. Dans tous les cas susceptibles de guérison, la teinture m'ayant parfaitement réussi, et étant beaucoup plus facile à préparer, je ne vois aucune raison valable de lui préférer les autres préparations.

Pour rendre l'iode moins désagréable au goût, j'ai fait faire, d'après le conseil du docteur Coindet, des tablettes de guimauve, parfumées d'eau de fleurs d'orange, contenant chacune un quart de grain d'hydriodate de potasse; mais réflexion faite, je ne les ai pas encore employées, dans la crainte qu'on n'abusât trop facilement d'un remède agréable au goût et portatif. Cette préparation, sans doute aussi efficace que les autres, pourrait cependant être utile avec des personnes qui auraient une répugnance insurmontable à prendre la teinture, la plus désagréable de toutes, et la solution d'hydriodate de potasse ou de soude, qui l'est beaucoup moins. Je n'en ai pas encore rencontré, et j'ai même observé que les gens les plus délicats s'y habituent bientôt, et que quelques-uns

même finissent par l'avaler avec plaisir, mêlé avec du sirop de capillaire ou de l'eau sucrée. Le docteur Formey fait prendre la teinture dans du lait d'amandes.

Les seuls effets sensibles de ce remède, que j'aie, jusqu'à présent observés, sont : 1°. une expectoration augmentée, sans toux ni salivation ; et quoique la glande thyroïde n'ait pas de conduit excréteur, je ne suis pas éloigné de croire que cette expectoration contribue indirectement à la diminution de la tumeur, ou des tumeurs, car on en rencontre quelquefois deux ou trois sur le même individu ; 2°. une sensation de brûlure au gosier, qui dure environ un demi-quart d'heure après chaque dose, et qui doit servir à la régler, vu qu'on ne l'outré-passerait probablement pas sans causer des symptômes inflammatoires qu'il faut soigneusement éviter.

J'ai dit dans mon second Avis qu'on ne doit point confondre les divers accidens qui peuvent survenir pendant ce traitement anti-strumal, qui dure deux ou trois mois (quoique j'aie vu trois goîtres disparaître en un mois), avec ceux que causerait l'abus du remède. Ce n'est que par mes correspondans que j'ai eu connaissance des effets fâcheux attribués à l'usage de l'iode ; tels que grande débilité, surtout des jambes, insomnie, toux sèche, faiblesse de la vue, tremblemens, etc., car je n'ai rien observé de semblable, quoique depuis le 24 novembre jusqu'à ce jour j'aie déjà prescrit au-delà de quarante onces de teinture d'iode entre tous mes goitreux. Quelques-uns ont dû interrompre le traitement par des accidens naturels et passagers, et tout-à-fait indépendans du remède : l'un, par exemple, pour une fièvre catar-

rhale, l'autre pour une ophtalmie, un troisième pour une diarrhée, et j'ai eu même la douleur de voir périr un jeune garçon de treize ans, qui, après avoir pris l'iode pendant près de deux mois, sans succès, il est vrai, mais aussi sans aucun mauvais effet quelconque, fut attaqué subitement d'un croup violent, qui l'emporta dans trente-six heures, malgré les sangsues, les vésicatoires, les cataplasmes émolliens, les sinapismes et le calomel. Cette maladie a été meurtrière à Vienne pendant tout l'hiver, et un homme de quarante-un ans en a même été victime. Ne serait-il pas absurde de mettre sur le compte de l'iode des accidens pareils, qui en sont évidemment indépendans, et qui peuvent venir à la traverse de tout traitement médical de quelque durée ?

En supposant même, contre ma propre expérience, que l'iode, administré prudemment, ne soit pas exempt d'inconvéniens, il se présente une autre question délicate à résoudre et de la plus haute importance, savoir, si les accidens qui en résultent sont plus fréquens et plus graves que ceux causés si souvent par l'usage de l'éponge marine calcinée ?

En parcourant le journal de mes goitreux, que je tiens avec la plus grande exactitude, je trouve que parmi les cas invétérés où l'on a employé auparavant l'éponge brûlée, soit en poudre, soit en décoction, simple ou mêlée avec des amers et autres correctifs, au moins les trois-quarts, quoique traités régulièrement, en ont éprouvé des crampes et autres maux d'estomac plus ou moins violens, qui les ont fait renoncer à ce remède. Un respectable ecclésiastique qui prend maintenant de l'iode sans inconvénient, pour un goitre énorme qui le gêne excessivement

dans ses fonctions sacerdotales , et le menace de suffocation , m'a écrit que l'usage méthodique de l'éponge calcinée lui avait causé, à l'âge de soixante ans , une diarrhée qui dura cinq mois entiers , pendant lesquels il eut au moins vingt évacuations par jour , qui le mirent à la dernière extrémité , et à laquelle il aurait probablement succombé , sans un empirique , qui lui fit avaler tout-à-la-fois une seule verrée d'une forte décoction d'oranges mal mûres dans de l'excellent et vieux vin de Hongrie , remède qui le fit suer abondamment , et tomber dans un long et profond sommeil , dont il se réveilla délivré , non de son goître , mais de ce flux de ventre qui avait résisté à tant d'autres remèdes.

Supposant encore à l'iode et à l'éponge brûlée une somme égale de vertus et d'inconvéniens (quoique ce ne soit pas l'objet actuel de la question , puisqu'on ne me paraît pas nier ses vertus , mais seulement en craindre les mauvais effets), je pense que l'impossibilité d'empêcher la vente de l'éponge calcinée , si facile à se procurer et à préparer , serait encore une raison de préférer l'iode , qu'il est aisé de soumettre à des réglemens sanitaires, dont l'autre remède, sanctionné par une si longue habitude et l'usage domestique , n'est absolument pas susceptible.

Je ne suis pas le seul médecin à Vienne qui emploie l'iode , depuis que j'en ai donné l'exemple ; et aucun de nous n'en a encore éprouvé le moindre inconvénient , non-seulement contre les goîtres , mais dans diverses maladies utérines. Mon expérience , à ce dernier égard , est trop peu considérable pour que je puisse en parler d'une manière instructive.

M. le docteur Formey , qui dans son *post-scriptum*

à la seconde édition de son Mémoire susmentionné, a pris en considération les accidens arrivés à Genève, déclare positivement n'avoir pas observé le moindre effet fâcheux de l'iode, qu'il a administré avec le discernement et la prudence qu'on pouvait attendre d'un praticien tel que lui. Il cite plusieurs guérisons de goitres, deux cas intéressans de maladie des ovaires, dont l'un a été essentiellement amélioré par la teinture d'iode, et avoue l'avoir trouvée inefficace comme emménagogue. En attribuant les résultats fâcheux que ce remède a produits à Genève, à quelque imprudence dans son emploi et à la facilité avec laquelle on a pu dans les commencemens s'en procurer sans ordonnance médicale, il exhorte ses confrères à ne s'en servir qu'avec cette prudence qu'exige indispensablement l'usage de tout nouveau remède héroïque. (*Biblioth. univ.*, Tom. 17, *Sc. et Arts*, p. 65.)

DEUXIÈME LETTRE DE M. de CARRO, aux éditeurs de
la Bibliothèque universelle.

Les *Considérations physiologiques sur les effets de l'iode* par M. le Dr. A. Matthey, insérées dans votre cahier de mai dernier (*Sc. et Arts*, p. 75), que je viens de recevoir, me prouvent que les médecins de Genève sont encore dans le cas de rechercher la cause des effets secondaires ou *véniens* de l'iode, administré même prudemment et à petites doses.

M. le Dr. Coindet, dans ses trois Mémoires sur ce médicament, pense qu'on peut les éviter en n'en saturant pas l'économie animale, et en en suspendant l'usage dès qu'on commence à s'apercevoir de

cette *saturation*; tandis que M. le Dr. Matthey, rejetant cette théorie, n'attribue les phénomènes fâcheux de l'iode qu'à l'irritation qu'il produit, dans certains cas, sur l'estomac.

Je ne chercherai point, à concilier ni à réfuter ces deux opinions, ne voulant parler que d'après ma propre expérience. M'appuyant sur le traitement de près de cent vingt malades, soit sous mes yeux soit par correspondance, je déclare sur mon honneur n'avoir jamais observé, ni entendu dire que d'autres aient observé aucun de ces symptômes *iodiques* délétères, qui ont inspiré à Genève et dans le reste de la Suisse de si grandes terreurs et une prévention aussi marquée contre ce remède. Si le bruit de ces accidens observés à Genève (dont je suis loin de nier la vérité, malgré l'extrême différence de ces résultats et des miens), si ce bruit, dis-je, ne nous fût pas parvenu par des lettres, et par des rapports de voyageurs ou de gazettes, personne à Vienne ne se seroit douté que l'iode, administré comme il doit l'être, pût avoir des effets *véneux*. J'ai bien vu deux ou trois personnes à qui il a causé, dès les premières doses, quelques crampes d'estomac, qui ont passé en diminuant le nombre des gouttes, et surtout en changeant de préparation; mais jamais je n'ai vu d'effets secondaires.

J'invite donc les gens de l'art à Genève et partout ailleurs où de pareils effets ont lieu, à rechercher, comme objet de la plus haute importance, les causes de cette différence de résultats; car il est vraiment singulier d'entendre crier *au meurtre* dans un pays, et presque *au miracle* dans d'autres.

J'ai dit, dans ma précédente lettre du 2 avril,

insérée dans le cahier de mai de votre Recueil, avec quel soin nos pharmaciens, d'après les lois autrichiennes, ont toujours refusé de vendre l'iode sans ordonnance d'un médecin. Je crois à la haute importance de ces précautions de police médicale; mais suffisent-elles pour expliquer cette différence de résultats entre la Suisse et l'Allemagne, où plusieurs praticiens continuent à l'administrer sans accidens? Je pense que non. Où donc trouver la cause de cette différence?

Nos pharmaciens, ainsi que ceux de Genève, tirent leur iode de France; et soit la teinture, soit la solution aqueuse d'hydriodate de soude ou de potasse, simple ou renforcée d'iode, soit les tablettes, soit l'onguent d'hydriodate, toutes ces formes du même remède ont été scrupuleusement préparées d'après les instructions de M. le Dr. Coindet. Non-seulement j'ai prescrit beaucoup d'iode à Vienne, mais de nombreuses consultations m'ont été adressées de Hongrie, de Transylvanie, du Bannat, de Bohème, de Styrie, de Carinthie, de Silésie, pays si différents par le sol, le climat, les alimens, les boissons, et surtout par la race même de leurs habitans, et nulle part il n'a été question d'accidens *iodiques* fâcheux, du moins à ma connoissance.

Les seules plaintes qu'on m'ait faites contre ce remède sont qu'il ne guérit pas tous les goîtres, qu'il est désagréable au goût, et qu'il coûte cher.

Quant à son manque de succès en plusieurs cas, ni le Dr. Coindet, ni le Dr. Formey, ni moi, ni tant d'autres qui ont marché sur les traces de l'inventeur, n'ont prétendu que l'iode fût infaillible;

Si nous l'eussions affirmé, qui nous auroit cru? Mais le fait est qu'il guérit infiniment plus de goîtres *guérissables*, que l'éponge calcinée et tous les autres remèdes employés jusqu'à présent.

Quant à son goût désagréable, reproche que l'iode partage à bon droit avec les principaux articles de la matière médicale, il ne peut guères s'adresser qu'à la teinture, car les hydriodates en solution aqueuse, et surtout incorporés aux tablettes de guimauve parfumées d'eau de fleur d'orange, sont si peu désagréables au goût, que dans la crainte qu'on ne les trouve trop bonnes, et qu'on n'en abuse, je ne prescris ces tablettes qu'aux personnes sur la prudence desquelles je puis compter. D'ailleurs, si l'onguent d'hydriodate de soude, que je préfère à celui de potasse, comme moins déliquescent, est aussi efficace que les préparations internes, l'objection disparaît.

Quant au prix du remède, il me paraît moins haut que celui de bien d'autres. Une fiole, à bouchon de verre, contenant une demi once de teinture, ou de solution aqueuse d'hydriodate, coûte à Vienne deux florins, bon argent, par conséquent 120 kreutzers. A la dose moyenne de dix gouttes trois fois par jour, cette quantité suffit pour vingt jours. C'est donc six kreutzers par jour, pour un remède dont l'emploi plus ou moins long offre la chance de guérir une difformité qui, à mesure qu'elle augmente, peut, outre l'altération de la voix, avoir les plus fâcheux effets sur la santé, par la gêne que la pression d'une tumeur plus ou moins dure et volumineuse produit sur la circulation et

la respiration. L'addition d'un peu de sucre, qui n'est pas indispensable, pour chaque dose, est une dépense trop insignifiante pour en parler.

Dira-t-on peut-être que j'ai eu un bonheur tout particulier, en ne rencontrant jusqu'à présent que des individus insensibles à l'action nuisible de l'iode, et que ce qui n'est pas encore arrivé peut avoir lieu plus tard ? Une pratique de dix mois, considérable, et sans accidens, prouve cependant assez que, dans nos pays du moins, ce remède, prudemment administré, est sans danger, et que les médecins des contrées où l'on observe si fréquemment le contraire, doivent rechercher avec le plus grand soin la cause, ou les causes de cette étonnante différence de résultat, quant aux accidens, car nulle part on ne paraît révoquer en doute la vertu anti-strumale de l'iode.

J'ai raconté dans ma lettre précédente quelques accidens survenus à trois ou quatre de mes malades pendant l'emploi de ce remède, qui en étoient tout-à-fait indépendans. Voici deux faits très-différens qui prouvent avec quel soin on doit examiner les maux quelconques dont peuvent être atteints les goitreux qui prennent l'iode, afin d'éviter les conclusions, souvent si fausses, du *post hoc*, *ergo propter hoc*.

Une femme de trente-huit ans, née à Vienne de parens non goitreux, portait depuis dix-sept ans un goitre très-considérable, divisé en deux tumeurs rondes et dures, sur toute la partie antérieure du cou. Il commença à l'occasion d'un accouchement très-laborieux, et augmenta graduellement à chaque nouvelle grossesse, quoique à chaque retour de

ses incommodités périodiques le goître parût diminuer pour quelque temps. Sa respiration était très-gênée par la pression des tumeurs, et elle ne pouvait avaler que de fort petits morceaux. Sa santé était du reste assez bonne, à l'exception de maux de tête périodiques et d'une congestion plus grande après les repas, quoiqu'elle ne bût que de l'eau, vu que le vin empirait son état. Deux ans auparavant elle avait fait usage d'éponge calcinée, qui l'incommoda beaucoup, et lui causa une toux sèche, qui la força à abandonner ce remède au bout de quinze jours. La circonférence de son cou était d'un pied quatre pouces et demi. Le 24 avril ne voyant aucun obstacle à l'emploi de l'iode, considérant les progrès alarmans de cette tumeur, et espérant d'en dissoudre au moins les parties encore molles, car d'autres me paroissoient déjà ossifiées, enfin, sans promettre à la malade une guérison, vu la dureté, l'ancienneté et le volume de son goître, je lui prescrivis dix gouttes de teinture d'iode, trois fois par jour. Elle le prit pendant deux jours seulement, et le suspendit pendant une évacuation périodique qui survint. Le 5 mai, avant de recommencer, elle se sentit incommodée; et son médecin, qui avait aussi conseillé un essai d'iode, lui trouvant le bas-ventre très-dur et constipé, lui prescrivit des remèdes désobstruans. Je la vis aussi le lendemain, et lui conseillai de ne reprendre l'iode qu'après son rétablissement. Dès lors, tous les symptômes empirèrent, et l'état de son bas-ventre, aggravé par la gêne que le goître causait dans la circulation et la respiration, entraîna une hydropisie et la fin la plus languissante. Elle mourut au commencement

d'août. Ni son médecin ordinaire, ni ceux qui furent appelés en consultation dans le courant de la maladie, ni elle-même, ni sa famille, ne songèrent à accuser ces soixante gouttes de teinture d'iode, prises en deux jours, de ces maux qu'une mort douloureuse termina; et en effet, c'eût été trop absurde. Mais supposons que cette goitreuse, ainsi que tant d'autres l'ont fait impunément, eût pris l'iode pendant trois, quatre ou cinq mois, et que les symptômes graves dont je viens de parler eussent commencé au bout de ce temps-là, au lieu de se manifester après deux jours de traitement iodique, qu'aurait-on dit, que n'aurait-on pas pu dire du remède? Et comment le justifier d'un reproche qu'on n'aurait pas manqué de lui faire?

Le second cas exige moins de détails, mais il ne prouve pas moins avec quelle circonspection on doit observer les malades qui prennent l'iode, avant de prononcer définitivement sur le bien ou le mal que la médecine peut espérer ou craindre de ce puissant remède.

Je l'avais prescrit à une femme de vingt-cinq ans, bien portante, à tous égards, sauf l'incommodité d'un goitre, qu'elle avait depuis cinq ans, qu'elle attribuait à de trop fréquens éclats de rire. Au bout de six semaines la diminution était considérable. Un mois plus tard, je la rencontrai dans les rues, pâle, maigre et défaite, et elle me raconta qu'elle éprouvait une faiblesse générale, de la soif, un peu de tremblement, un défaut d'appétit, et des vomissemens de glaires. En un mot, je crus apercevoir les symptômes iodiques délétères, pour la

première fois. Le lendemain je lui prescrivis du lait, une infusion de valériane, de feuilles et de fleurs d'oranger ; je commençai à soupçonner une grossesse. Au bout de quinze jours tous ces symptômes disparurent, et mes soupçons furent changés en certitude.

Le Dr. Coindet nous dit que le meilleur moyen d'éviter les accidens *iodiques*, est d'interrompre le remède au moment où le corps en paraît saturé. Cette précaution est la même qu'on observe en général dans l'administration du mercure, avec lequel l'iode semble avoir quelque affinité ; et chacun sait qu'il convient d'arrêter le traitement mercuriel dès que la salivation commence, que les gencives se gonflent, que l'haleine prend une mauvaise odeur ; sauf à y revenir lorsque ces symptômes *mercuriels* ont disparu d'eux-mêmes, ou à l'aide de remèdes, si le mal n'est pas dompté.

L'iode excite particulièrement l'expectoration, sans toux ni salivation, et n'agit ni sur les gencives ni sur l'haleine. Cette expectoration augmentée a souvent lieu dès les premiers jours du traitement, et précède par conséquent la *saturation*. Si j'ai interrompu quelquefois l'usage de l'iode, ce n'est pas par crainte de ses mauvais effets, que je n'ai jamais vus ; mais parce que j'ai observé que la diminution du goître une fois commencée continue d'elle-même, quand la première impulsion est donnée. Il est difficile de prescrire des règles précises sur cette partie délicate du traitement, que le tact médical seul peut diriger.

J'ai eu dernièrement un exemple frappant de la promptitude avec laquelle l'iode agit quelquefois

sur les tumeurs strumales. Le goître d'un homme de trente-huit ans, dont la circonférence du cou, très-exactement mesurée, était de 1 pied 7 $\frac{1}{2}$ p. fut réduit au bout de dix-sept jours à 1 — 3 $\frac{3}{4}$

Différence 3 $\frac{3}{4}$ p.

J'ai eu aussi l'occasion d'observer l'étonnante promptitude des effets de l'hydriodate de soude sur une très-petite levrette, âgée de treize ans, bien constatés dans la famille de son maître, où elle a toujours été, et atteinte depuis plus de cinq ans d'un goître très-gros, qui donnait à sa voix le son le plus désagréable. Vu la difficulté de faire avaler des gouttes à un chien, on eut recours aux tablettes. Son maître lui en donnait une trois fois par jour, contenant d'abord un huitième, puis un quart, puis un demi-grain d'hydriodate de soude, dans un morceau de viande ou de pain. Au bout de vingt-un jours il ne restait pas le moindre vestige de ce gros goître, et la voix avait repris son timbre naturel.

Si l'on considère l'âge avancé de cet animal, qui, en proportion de la durée ordinaire de sa vie, peut être comparé à celui d'un homme octogénaire, l'extrême ténuité de tout son corps, et la santé dont cette chienne (que j'ai revue depuis) jouit malgré son âge et ce traitement, on conviendra que cette expérience prouve, autant que toute autre, l'efficacité et l'innocuité de l'iode. Il n'est peut-être pas hors de propos de dire que cette expérience fut suivie avec soin par deux hommes très-distingués, M. le baron de Jacquin, professeur de chimie et de botanique à l'université de Vienne, et M. le Dr.

de Schreibers, son gendre, directeur des cabinets impériaux de minéralogie et d'histoire naturelle, à qui appartient cette levrette. La promptitude de cette guérison a fait sur ces deux savans une très-vive impression.

Les chevaux sont dans plusieurs pays sujets au goître, qui en diminue souvent le prix. Si l'iode dissout les tumeurs dans l'homme et dans le chien, il est probable qu'il peut rendre le même service au cheval. J'invite les vétérinaires et les amateurs à vérifier cette conjecture. (*Biblioth. univ.*, t. 18, p. 62, *Sciences et Arts.*)

OBSERVATIONS sur les Effets de l'Iode contre le goître;
par M. BAUP, médecin suisse.

Malgré la défaveur que l'on a voulu jeter sur les effets de l'iode et ses préparations, quelques cas de guérison de goître et d'engorgemens lymphatiques étant parvenus à ma connaissance, où ce remède avait eu un plein succès, j'ai voulu me convaincre par ma propre expérience des avantages que l'on pourrait en obtenir dans des maladies jusqu'à présent si difficiles à guérir : j'ai apporté dans son administration toute la prudence que l'inventeur du remède exige dans ses Mémoires.

Depuis le mois de juillet 1820, époque où M. le Dr. Coindet fit connaître sa découverte par un Mémoire qu'il lut à la Société Helvétique des Sciences naturelles à Genève, j'ai employé la teinture d'iode chez trente malades, desquels vingt-huit ont été guéris sans éprouver la plus petite atteinte à leur santé;

le vingt-neuvième en a pris quatre flacons et n'a senti aucun malaise : le goître n'a pas été diminué.

Le trentième malade, âgé d'environ quarante ans, portait un goître assez considérable, qui en diverses circonstances avait beaucoup diminué par l'usage intérieur d'un opiat composé d'éponge calcinée, de quinquina et de sirop d'absinthe; il prit le tiers d'un flacon de teinture d'iode : son goître a été presque entièrement dissipé; mais il a éprouvé les symptômes décrits par M. le D^r. Coindet sous le nom de *iodiques*, savoir : amaigrissement, faiblesse, fièvre, soif, altération particulière des traits de la figure, diarrhée, augmentation d'appétit, insomnie, etc. Je fus très-affecté de ces symptômes, qui me donnèrent un moment d'inquiétude; quelques bains chauds, du lait de vache, des boissons adoucissantes, du laudanum, un régime doux, le rétablirent lentement; je prescrivis un jour une infusion de quinquina à froid avec de la valériane : il en fut incommodé, on la discontinua.

Ces observations ont été faites sur des sujets de l'un et de l'autre sexe, d'âge et de constitutions différentes.

Jusques alors je n'avais prescrit l'iode qu'à l'intérieur; je jugeai prudent de suspendre momentanément son usage, afin de m'éclairer des observations et de l'expérience de leur auteur, qui écrivit un deuxième et un troisième Mémoire sur les effets de l'iode.

Je lus ces Mémoires avec tout l'intérêt que commandent le nom de leur auteur et le zèle vraiment philanthropique avec lequel il a fait connaître sa découverte.

Encouragé par ses succès, je repris l'usage intérieur de l'iode avec toute la prudence possible; mais M. le Dr. Coindet ayant mis en usage des frictions sur le goître et les *scrophules ou engorgemens lymphatiques*, composées d'hydriodate de potasse ou de soude mélangé avec de l'axonge, je me servis plus particulièrement de sa nouvelle méthode par absorption.

Depuis le mois de mai dernier jusqu'à ce jour, j'ai administré la teinture d'iode à l'intérieur chez quatre malades, et les frictions d'iode sous forme de pommade chez seize. Cette dernière méthode est d'une application aisée : on évite par-là, en partie, l'action de ce médicament sur l'estomac.

Deux sœurs, âgées l'une de cinq et l'autre de douze ans, prirent la teinture, composée avec vingt grains d'iode dissous dans une once d'esprit-de-vin; non-seulement leur goître disparut, mais des *engorgemens scrophuleux dessous la mâchoire inférieure* furent aussi complètement guéris, sans que ni l'une ni l'autre aient éprouvé aucun dérangement dans leur santé habituelle.

Un jeune homme de dix-sept ans portait un goître volumineux et un ulcère établi sur un engorgement considérable vers l'angle de la mâchoire inférieure gauche : cet ulcère existait depuis plusieurs mois, et aucun remède n'avait encore pu atteindre le principe de ce mal; il prit la teinture, composée de vingt grains d'iode sur une once d'alcool par gouttes; dans l'espace de cinq semaines il fut débarrassé de son goître et fort bien guéri de l'*ulcère scrophuleux* : il n'a éprouvé aucun des effets fâcheux attribués à ce médicament.

Un garçon de douze ans avait un goître fort dur et des engorgemens chroniques de deux *glandes parotides*. Il prit la teinture ci-dessus indiquée : dans l'espace de neuf semaines il fut guéri de ses deux infirmités : il ne s'est plaint pendant ce temps-là que de l'ennui causé par la régularité avec laquelle on lui administrait le remède.

Des seize malades traités par la pommade d'hydriodate de potasse, quatorze ont été complètement guéri de leur goître dans l'espace de six à dix semaines sans avoir éprouvé le plus léger malaise.

La quinzième malade, âgée de vingt-sept ans, après avoir employé en frictions quinze grains d'hydriodate de potasse mélangé avec six gros d'axonge, éprouva de la douleur et de la dureté dans son goître. Je lui fis appliquer huit sangsues sur le goître (d'après l'indication précise de l'auteur en pareil cas); trois jours après, il avait considérablement diminué. La malade, ne voulant plus continuer les frictions parce que je l'obligeais à porter une cravate, prit une cuillerée à café d'une dissolution de quinze grains d'hydriodate de potasse dissous dans quatre onces d'eau distillée. Dans l'espace de trois semaines elle fut guérie radicalement.

Le seizième malade, âgé de quarante-huit ans, portait depuis bien des années un goître considérable, dur, inégal, qui lui occasionait de l'oppression; plusieurs fois j'avais diminué sa dureté et son volume avec l'opiat que j'ai déjà indiqué; mais la tumeur revenait toujours, ainsi que la difficulté de respirer. Le malade avait souvent la figure rouge, des maux de tête. Le gonflement du cou, en comprimant les vaisseaux veineux, explique la fréquence des cépha-

lalgies par la difficulté avec laquelle le sang du cerveau revient au cœur. Le malade avait quelquefois de la fièvre; il se plaignait d'un rhumatisme à l'épaule gauche, qu'aucun remède n'avait amendé; je lui conseillai d'appliquer vingt-quatre sangsues sur l'épaule, et de prendre quelques bains chauds; après ce traitement préparatoire, que j'administrerai par absorption, il se frictionna le goître tous les soirs avec gros comme une bonne noisette de la pommade; il commença le 6 août; au bout de quelques jours le malade fut si content de voir diminuer son gros cou, qu'il fit des frictions matin et soir, tellement abondantes, qu'en trente jours il employa trois doses de pommade d'hydriodate de potasse dans l'intention de se guérir plus promptement. Je fis cesser les frictions, parce que le malade avait maigri; il les reprit dix jours après.

M. le D^r. Coindet avait déjà signalé le danger de l'usage abusif de ce remède, même sous cette forme. Dès le 26 septembre, le malade éprouva tous les symptômes produits par ce que l'auteur appelle *saturation iodique* ou *affection constitutionnelle*. On cessa les frictions tout aussitôt; je lui conseillai pour remède eau sucrée et du lait, tous les soirs un grain d'opium mélangé à un scrupule de gomme arabique, matin et soir dix onces de lait de vache chaud et sucré, un régime doux, l'abstinence du vin, du café et de tout stimulant. Il est aujourd'hui en pleine convalescence.

Ce remède spécifique du goître et des divers engorgemens glanduleux est un puissant stimulant du système lymphatique; il augmente son action absorbante, et par-là facilite la résolution de ces engorgemens connus anciennement sous le nom d'humeurs

froides : il deviendra probablement entre les mains d'habiles praticiens le spécifique de ces maladies.

Il me paraît que c'est à ce mode d'action de l'iode qu'est due la guérison du goître : cette maladie doit être rangée dans la classe des maladies asthéniques : on observe rarement des goîtres avec des symptômes inflammatoires spontanés : la douleur, la tension et l'inflammation, sont presque toujours occasionnés par une cause extérieure, telles que des contusions, des constrictions, des cris, des efforts dans le travail de l'accouchement, des applications irritantes.

L'iode pris intérieurement, ou en frictions, détermine quelquefois une tension douloureuse du goître : ce symptôme, qui ne doit pas échapper à l'observation du médecin, cède à l'application des sangsues et à un cataplasme émollient ; on comprend qu'on doit suspendre de suite l'emploi du remède.

Il est donc évident que l'iode excite dans le système lymphatique un mode particulier d'irritation, qui est léger, inaperçu, lorsque le remède est bien administré, ou qui, dans le cas contraire, peut être assez fort pour déterminer le développement des symptômes qui lui sont propres, et qui ont été signalés sous le nom de *symptômes iodiques*.

Cette irritation varie suivant la disposition particulière du sujet et la quantité d'iode employée : elle réagit sympathiquement sur le système nerveux ; de là viennent les foiblesses, la difficulté de marcher et le tremblement.

L'action de l'iode sur l'économie animale est très-analogue à celle du mercure : en effet, celui-ci,

comme l'iode, porte particulièrement son influence sur le système lymphatique : quand il a affecté les glandes salivaires au point de déterminer un léger ptyalisme, il est bien difficile d'empêcher l'augmentation de la salivation et des autres symptômes mercuriels, lors même qu'on cesse l'usage du mercure : de même, l'iode produit également le développement des symptômes iodiques, lorsque le malade est arrivé au degré de saturation, quoiqu'on le suspende aussitôt après qu'on s'en est aperçu.

Son action sur le goître continue encore malgré que le malade ait suspendu le remède ; le même phénomène se remarque dans les traitemens par le mercure, quand celui-ci a déterminé la salivation ; quoiqu'on le supprime aussitôt.

C'est d'après cette action excitante de l'iode que je recommande aux malades qui en font usage d'éviter pendant le traitement les excès de vin, les alimens trop épicés, toute cause d'irritation, d'échauffement ; je les invite à observer un régime doux, à faire usage de laitage, de bains chauds, et s'ils éprouvent le plus léger dérangement dans leur santé, je fais discontinuer l'iode, pour le reprendre plus tard.

Je ne vois pas qu'il y ait plus de danger à administrer l'iode, qu'il y en a pour le sublimé corrosif, les narcotiques, la solution minérale de Fowler, remèdes qui sont d'un emploi journalier : ce médicament, comme tout autre, exige de la part du médecin une surveillance attentive, et de celle du malade, de ne pas dépasser les doses qui lui sont indiquées.

J'ai observé que vingt grains d'iode dissous dans une once d'esprit-de-vin guérissaient aussi vite et

tout aussi bien le goître que quarante-huit grains dissous dans la même quantité d'alcool ; néanmoins le remède est aussi actif, et moins coûteux, comme l'observe M. le D^r. de Carro à Vienne, dans sa seconde lettre sur l'emploi de ce médicament.

M. le D^r. Coindet met une grande importance à l'emploi de l'iode dans les scrophules, il le signale comme une précieuse acquisition contre cette maladie.

J'ai employé ce remède avec succès dans ce genre de maladie. (*Biblioth. univ.*, t. 18, p. 304; *Sc. et Arts*, 1821.)

OBSERVATIONS sur l'Emploi de l'Iode dans le goître, les scrophules, les dartres et la leucorrhée; par M. GIMELLE.

Les trois premières observations sont relatives à des goîtres, dont un était fort volumineux et très-ancien, et gênait la respiration, la voix et même la prononciation d'une manière extrêmement pénible pour la malade. Elle avait fait usage d'un grand nombre de moyens lorsqu'elle s'adressa à M. Gimelle, qui lui administra l'iode à la dose d'un quart de grain, matin et soir, représenté par cinq gouttes de teinture dans un verre d'eau gommée. Il fit bientôt doubler la dose de cette liqueur et y fit joindre les frictions. Le goître ne tarda pas à diminuer, et au bout de trois mois il avait entièrement disparu.

Les sujets des deux autres observations de goître étaient encore en traitement au moment où M. Gimelle écrivait son mémoire ; cependant, quoiqu'ils fussent depuis peu confiés à ses soins, il avait

obtenu une diminution considérable de la tumeur. M. Cormac lui a raconté un fait analogue.

IV^e OBSERV. *Scrophules guéris par l'iode.* La petite D...., fille du tailleur rue du Faubourg-du-Roule, n^o 14, âgée de neuf ans, présentait le *facies* scrophuleux au plus haut degré, et surtout l'engorgement des ganglions sous-maxillaires, au nombre de vingt à vingt-cinq. Le moins gros avait le volume d'une grosse noisette, et deux étaient ulcérés. Je la vis dans cet état au commencement de février de cette année. Je la mis immédiatement à l'usage des amers; j'épuisai, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, les mercuriaux, les antimoniaux et tous les dépuratifs, sans obtenir aucun succès. La malade était encore dans le même état le 10 mai. Rebuté par l'opiniâtreté de cette maladie, et craignant les effets de médicamens aussi actifs, j'avais résolu d'abandonner cette enfant aux ressources de la nature. Cependant, en réfléchissant sur les bons effets que j'avais déjà obtenus de l'emploi de l'iode dans le goître de mademoiselle V., je pensai qu'on pourrait y avoir recours avec avantage contre les scrophules, d'après l'analogie qui existe entre ces deux maladies. Je résolus dès-lors d'administrer l'iode à l'intérieur et en frictions, et dès le lendemain la petite fille fut mise à l'usage du sirop dépuratif ioduré, à la dose d'une cuillerée à café matin et soir. Ce sirop est préparé par M. Reymond, jeune pharmacien rempli de mérite, auquel je me plais à rendre hommage pour le zèle et le désintéressement qu'il a mis à me procurer les médicamens nécessaires à mes expériences. Les tumeurs furent frictionnées avec la pommade d'hydriodate de potasse, même celles

qui étaient ulcérées. Sous l'emploi de ce médicament, les ganglions ont diminué d'une manière très-rapide, et il n'en reste d'autres traces aujourd'hui que les deux cicatrices, et une petite tumeur du volume d'un petit pois au-dessous de l'oreille droite. On continue encore l'usage de ce médicament, et le petit ganglion dont je viens de parler perd chaque jour de son volume.

V^e OBSERV. *Tumeurs volumineuses au cou presque entièrement guéries par l'iode.* Voyant les bons effets que j'obtenais sur cette petite fille, j'administrerai l'iode au nommé V., cultivateur, âgé de vingt-trois ans, que je croyais dans un état désespéré, attendu que tous les médicamens employés par moi et par d'autres avaient été sans aucun succès. Voici quel était son état : il avait à la partie latérale gauche et supérieure du col, au-dessous et en arrière de l'oreille, une tumeur du volume de la tête d'un enfant à terme, divisée en plusieurs lobes et ulcérée au sommet. Les deux côtés du col présentaient un long cordon de glandes squirrheuses qui suivait le trajet des veines jugulaires internes, jusqu'à la partie supérieure du thorax ; les ganglions des aines et des aisselles étaient également engorgés. Le malade avait une petite toux sèche sans expectoration, le pouls était fébrile, le sommeil était à-peu-près perdu. V. éprouvait, en outre, des coliques fréquentes et des diarrhées séreuses ; ses forces étaient épuisées, son teint d'une pâleur extrême ; les chairs étaient molles et flasques, et la digestion des alimens les plus légers était extrêmement pénible. Je lui administrerai dès le 1^{er} juin la teinture d'iode, à la dose de cinq gouttes matin et soir ; les tumeurs

furent frictionnées avec deux gros de cérat ioduré, composé de cérat blanc, $\mathfrak{z}$ iv ; teinture d'iode, $\mathfrak{z}$ ij, que l'on incorpora bien exactement. Je surveillai d'une manière spéciale l'effet de ce moyen ; mais voyant, au bout de quinze jours, que l'appétit se faisait sentir, que les digestions étaient plus faciles, que le malade reprenait un peu de force, que le moral était moins affecté, mais surtout que les tumeurs diminuaient d'une manière notable, je commençai à concevoir quelques espérances. Je fis doubler la dose de la teinture d'iode, en continuant toujours les frictions : il en résulta une amélioration plus marquée, tant dans la diminution des engorgemens que dans l'état général du malade. Au commencement de ce mois, la dose a été portée à quinze gouttes matin et soir (à-peu-près trois-quarts de grain d'iode) pendant dix jours ; le malade n'en a nullement été incommodé, et les progrès de la guérison ont été de jour en jour plus sensibles. Au bout de quarante jours de ce traitement V.. a éprouvé quelques symptômes d'irritation gastro-intestinale, qui ont cédé, deux jours après, à l'administration des mucilagineux. Le quarante-troisième jour il a repris son traitement, et dans le moment où j'écris (quarante-huitième jour de l'usage de l'iode), son état est entièrement changé. Les tumeurs du col ont diminué des deux tiers de leur volume, la toux n'existe presque plus, la digestion se fait avec facilité ; le sommeil est long et profond, il répare les forces du malade, qui a repris de la gaieté, parce qu'il a recouvré maintenant assez de forces pour se promener plusieurs heures dans la journée. J'espère que par la continuation de ces moyens je

le conduirai à une guérison qui a été regardée comme impossible dans plusieurs hôpitaux et par un grand nombre de médecins.

VI^e OBSERV. *Tumeurs scrophuleuses guéries par l'iode.* N..., Suisse d'origine, domestique, âgé de vingt-six ans, portait depuis l'âge de onze ans, sur les parties latérales supérieures du col, quatre glandes, dont trois à gauche, derrière la branche de la mâchoire, et au-dessous de l'oreille, où elles formaient une tumeur circonscrite et sans changement de couleur à la peau, du volume d'un œuf de canne. La quatrième, de forme oblongue et du volume d'un œuf de pigeon, occupait la base de la mâchoire, au-dessous de l'angle de cet os, du côté droit. Je fus consulté par ce malade le 5 juin; je conseillai l'application de dix-huit sangsues qu'on laissa saigner; les parties furent ensuite recouvertes d'un cataplasme émollient pendant trois jours, au bout desquels N.... fut mis à l'usage de la teinture d'iode, à la dose de dix gouttes matin et soir; les tumeurs furent frictionnées avec la pommade iodurée. Au bout de huit jours les tumeurs avaient éprouvé une diminution sensible; on sentait facilement au toucher qu'elles étaient composées de plusieurs ganglions. La dose de la liqueur fut portée à quinze gouttes matin et soir. Les fonctions intérieures n'ont pas éprouvé le moindre dérangement, et aujourd'hui, quarante-troisième jour de traitement, on ne sent plus, à la place de ces engorgemens énormes, que quelques petits globules dont le plus volumineux a tout au plus la grosseur d'un pois. Le tissu cellulaire qui recouvrait ces glandes était également engorgé; mais il n'a pas participé d'une manière aussi active à la

résolution que les glandes, sur lesquelles le médicament paraît avoir porté spécialement son action. Cette dernière considération est applicable au tissu cellulaire qui entoure les goîtres.

Enhardi par les succès que j'obtenais, et désespérant de la guérison de plusieurs individus affectés de dartres qui avaient résisté à divers traitemens ; convaincu d'ailleurs que la plupart des maladies du système lymphatique tiennent, à peu de différence près, aux mêmes causes, je résolus, vers le commencement du mois de juin, d'appliquer à ces maladies le traitement dont je me trouvais si bien dans les goîtres et dans les écrouelles : je ne pris cette résolution qu'après avoir épuisé sur deux sujets tous les médicamens que l'expérience semblait avoir sanctionnés.

VII^e OBSERV. *Dartre ulcérée guérie par l'iode.* C..., ancien militaire, maintenant garçon jardinier, âgé de trente-huit ans, avait depuis plusieurs années des éruptions dartreuses qui disparaissaient l'hiver, et étaient remplacées par des ophthalmies. Au mois de janvier 1821, il se développa vers l'angle de la mâchoire, du côté droit, une ulcération de la grandeur d'une pièce de deux sous, qui prit en fort peu de temps l'aspect dartreux ; elle fut suivie de beaucoup d'autres de même caractère, qui recouvrirent presque tout le menton. Soupçonnant chez lui une cause syphilitique, je le soumis à un traitement mixte qui dura quatre mois, pendant lequel, le malade prit deux bouteilles de liqueur de Van-Swieten, et vingt-six frictions à quatre jours d'intervalle : ce traitement ne produisit aucune amélioration. C..., désolé du peu de succès d'un traitement si long et si désagréable, ayant d'ailleurs éprouvé l'inefficacité

des autres moyens anti-herpétiques, avait résolu de ne plus rien faire pour sa guérison. Il vint me voir le 8 juin et me fit part de son dessein, que j'aurais approuvé si je n'eusse point connu les bons effets de l'iode; je lui en proposai l'usage, et, malgré sa répugnance, il se rendit à mes désirs. Je le mis donc à l'usage de la teinture d'iode, à la dose de dix gouttes matin et soir; il frictionnait ses ulcères avec une pommade composée de deux onces d'axonge, dans laquelle on incorporait un demi-gros d'hydriodate de potasse. Ce traitement fut commencé le 9; en onze jours de temps sa maladie changea entièrement de caractère; la démangeaison, qui auparavant était insupportable, avait considérablement diminué. La dose du médicament fut portée à vingt gouttes à l'intérieur matin et soir, et la quantité de sel fut doublée dans la pommade. Au bout d'un mois, à dater de cette dernière époque, tous les symptômes avaient disparu, les plaies étaient cicatrisées, et le malade ne portait d'autres traces de sa maladie qu'une rougeur considérable au menton, dans les places qu'avaient occupées les ulcères. Il est inutile d'observer que la barbe manque entièrement dans ces mêmes endroits. Quoique la guérison me paraisse assurée, cet homme continuera encore, pendant quelque temps, l'usage du moyen dont il a retiré un si bon effet.

VIII^e. OBSERV. *Dartre rongeanle guérie par l'iode.*
Le nommé F..., garçon tailleur, âgé de trente-deux ans, portait depuis l'âge de dix-huit ans une dartre rongeanle qui occupait toute la partie interne de la jambe gauche. Il avait subi, à plusieurs reprises, divers traitemens qui n'avaient produit que des

améliorations momentanées, sans arriver à une guérison complète. Je le mis, le 6 juin, à l'usage de la teinture d'iode et de la pommade iodurée, la première à la dose de dix gouttes matin et soir, la seconde à la dose de deux gros. En peu de jours il éprouva une amélioration marquée. Le 3 de ce mois je doublai les doses. Aujourd'hui, quarantième jour de ce traitement, toutes les pustules et toutes les ulcérations ont entièrement disparu. F....éprouve un état de bien-être qu'il avait cherché en vain depuis douze ans; il continuera pendant quelque temps l'usage de l'iode pour consolider cette guérison aussi prompte qu'inespérée. (*Revue médicale*, 1821, tom. 6, pag. 81.)

Une observation que M. Gimelle n'avait point été à portée de faire lorsqu'il publia les observations précédentes, c'est que, lorsqu'on veut obtenir la résolution d'une tumeur quelconque, par le moyen de l'iode ou de ses préparations, il faut avoir bien soin de ne l'administrer que lorsque l'irritation inflammatoire a entièrement cessé dans l'organe malade; car, pour peu qu'il en reste, dit-il, loin de produire la résolution, l'iode détermine au contraire un nouvel état fluxionnaire dans la partie, et toujours la suppuration en est la suite. Cette dernière est d'une qualité louable et se termine en peu de temps. Plusieurs exemples de cette terminaison se sont présentés depuis peu à mon observation. Au reste, quels que soient les effets que produise l'iode dans les engorgemens qui en réclament l'emploi, ils sont toujours préférables aux terminaisons qu'on ne pouvait prévenir avant la découverte de ce médicament : on a un phlegmon au lieu d'un abcès froid.

L'iode occasione des phénomènes particuliers dans certains cas de maladie des membranes muqueuses des parties génitales. Ce médicament combat avec un grand succès les écoulemens anciens et abondans dont sont atteintes quelques personnes du sexe, sans qu'on puisse leur attribuer d'autre cause que l'idiosyncrasie de la personne qui en est affectée. Il en est de même de ceux qui reconnaissent pour cause une irritation primitive à laquelle a succédé un état fluxionnaire vers l'organe utérin, tels que l'inflammation de cet organe, un accouchement laborieux, etc., et qui persistent après la cessation de la cause qui les a produits. Ce médicament enfin combat avec avantage la leucorrhée.

Il est bon de répéter qu'on ne doit avoir recours à l'iode que lorsque les symptômes inflammatoires ont entièrement disparu, tant dans l'organe primitivement affecté que dans ceux sur lesquels l'irritation sympathique développe de la sensibilité. Il faudra surtout surveiller l'état de la membrane muqueuse gastro-intestinale, sur laquelle le médicament porte son premier effet, et s'en abstenir complètement pour peu que la langue offre de la rougeur ou de la sécheresse, parce que ces symptômes sont des indices certains de l'irritation des voies digestives : il faut surveiller scrupuleusement l'effet de ce remède chez les personnes douées d'un tempérament nerveux, parce que chez elles la moindre irritation peut donner lieu à des accidens graves. Les sujets d'un tempérament lymphatique retireront au contraire un très-grand avantage de l'emploi de l'iode, et l'on peut le leur administrer à une très-haute dose sans qu'il en résulte aucun inconvénient.

Quelques observations confirmeront ce que je viens de dire.

IX°. OBSERV. *Leucorrhée et engorgemens lymphatiques guéris par l'iode.* Madame de C^{***}, âgée de vingt-huit ans, d'un tempérament lymphatique au plus haut degré, caractérisé par la mollesse des chairs, la décoloration de la peau, la couleur cendrée des cheveux, la faiblesse et la lenteur du pouls, etc., éprouvait depuis son enfance un écoulement leucorrhéique fort abondant, qui augmenta en quantité à l'époque de l'apparition des menstrues (dix-sept ans); elle se maria un an après, devint enceinte et accoucha heureusement. Depuis cette époque elle n'est plus devenue mère, et l'écoulement a persisté avec la même abondance. Pendant sept ans elle employa divers traitemens sans aucun succès, et elle avait entièrement renoncé à tout espoir de guérison, lorsqu'au mois de janvier 1821 il se développa plusieurs tumeurs glanduleuses à la base de la mâchoire inférieure. Dans le principe, elles avaient occasionné quelques douleurs qui cessèrent bientôt; les tumeurs persistèrent; elles étaient mobiles sous le doigt, assez dures, indolentes; la peau qui les recouvrait était dans son état naturel. J'avais employé pendant plusieurs mois les fondans les plus énergiques sans succès lorsque je résolus de recourir à l'iode. Ce cas était un de ceux où ce médicament est le mieux indiqué. Madame de C^{***} en commença l'usage au mois de juin. Elle prit matin et soir une once de sirop dépuratif ioduré préparé avec soin; le soir elle frictionna ses tumeurs avec un gros de pommade d'hydriodate de potasse. Peu de jours après qu'elle eut fait usage de ce remède, Madame de C^{***} éprouva plus d'appétit et devint plus gaie.

Au quinzième jour, elle s'aperçut que les glandes se dissipaient, et que son écoulement avait considérablement diminué; elle était plus forte qu'avant l'emploi de l'iode, elle digérait beaucoup mieux. Au quarantième jour, les glandes étaient entièrement dissoutes, et l'écoulement était réduit à fort peu de chose; l'état général était de plus en plus satisfaisant. Au cinquantième jour, tous les symptômes avaient disparu. Madame de C*** a continué encore pendant un mois et demi l'usage du sirop dépuratif ioduré, quoiqu'elle n'éprouvât plus le moindre symptôme d'écoulement, et que les glandes engorgées fussent parfaitement guéries. Elle a cessé tout traitement depuis deux mois, et elle n'a éprouvé aucune récurrence de ses deux maladies; elle jouit au contraire d'une très-bonne santé et tout porte à croire qu'elle est à l'abri des rechutes.

X^e. OBSERV. *Leucorrhée guérie, et goitre amélioré par l'iode.* Madame de Saint-P**, âgée de trente-deux ans, d'un tempérament lymphatique, portait un goitre très-volumineux, dont le principal développement avait lieu dans le lobe droit du corps thyroïde; elle avait aussi un écoulement considérable par la vulve. L'une et l'autre de ces maladies dataient de quatre ans, époque de la dernière couche de cette dame. Elle avait employé divers moyens pour obvier surtout à la difformité qu'occasionait le goitre; mais elle éprouva divers accidens par suite de l'usage de ces moyens, sans en retirer aucun avantage. Je la vis au commencement du mois de septembre. Je ne fus d'abord consulté que pour la difformité du cou; après un examen attentif je lui conseillai l'usage du sirop ioduré, à la dose d'une

once, soir et matin, et les frictions sur la tumeur tous les soirs avec la pommade à la dose d'un gros. Ce ne fut qu'au cinquième jour de ce traitement qu'elle me déclara qu'elle avait un écoulement fort abondant. Après m'être assuré, par les questions que je lui adressai, qu'elle n'éprouvait point de douleur dans la région de l'utérus, que le passage de l'urine ne causait ni chaleur ni cuisson, je lui annonçai que le traitement qu'elle mettait en usage contre son goître serait également efficace contre cet écoulement, et je l'assurai que ce dernier serait plutôt guéri que la tumeur du cou. Madame de Saint-P*** continua le traitement que je lui avais prescrit, et s'aperçut bientôt que les deux maladies dont elle était atteinte perdaient de leur intensité et qu'elles diminuaient progressivement. Au bout de vingt-cinq jours, l'écoulement était réduit à presque rien, et au quarantième il n'existait plus. Le flux menstruel, qui auparavant était peu abondant et précédé de coliques violentes, est devenu plus considérable et n'a été précédé d'aucun accident; la seconde époque s'est passée de même et tout me porte à croire que dorénavant Madame de Saint-P*** sera exempte de cet écoulement, à moins qu'il ne se développe de nouveau sous l'influence d'autres causes. Le traitement durera encore deux mois au moins, pour obtenir la résolution complète du goître dont il reste encore la moitié en volume, et le moyen employé contre la maladie de la gorge consolidera, s'il est possible, la cure de la maladie de l'utérus. Au reste, Madame de Saint-P*** éprouve un bien-être qu'elle cherchait en vain depuis quelques années : ses fonctions s'exécutent plus régulièrement; la digestion,

qui souvent était pénible, est aujourd'hui beaucoup plus facile; elle se sent plus de forces et tout fait présumer que cette amélioration s'accroîtra.

On vient de voir, par les deux observations précédentes, que j'administras l'iode contre des maladies externes, et que le premier résultat que j'obtins fut la disparition d'un écoulement que je ne cherchais point à combattre. Instruit de ces faits et voyant que non-seulement il n'en résultait aucun accident, mais que l'état général des malades s'améliorait sensiblement, je résolus d'employer l'iode au traitement de la leucorrhée simple, c'est-à-dire sans autre maladie qui nécessitât l'usage de ce médicament. Je n'ai eu qu'à me louer de l'avoir employé.

XI^e. OBSERV. *Leucorrhée guérie par l'iode.* V*** avait eu, dès l'âge de dix ans, un écoulement leucorrhéique qui augmenta considérablement à l'approche de la menstruation survenue à quatorze ans, avec des coliques très-fortes, des douleurs aux cuisses et aux hypocondres. A la suite de cette première apparition, il y eut un retard de cinq mois, pendant lesquels on chercha à exciter la menstruation par des infusions d'absinthe, du vin antiscorbutique, du café, etc.; on n'obtint d'autre effet que d'augmenter la leucorrhée et les accidens à l'approche des périodes menstruelles: les coliques devinrent plus fortes; elle éprouvait des tiraillemens d'estomac, et parfois l'écoulement était si âcre qu'il excoriait les parties externes de la génération. Enfin les règles se rétablirent, mais l'écoulement persistait pendant les intervalles. La malade perdit l'appétit, sa gaité, ses couleurs et son embonpoint; elle avait du dégoût pour tout et principalement pour l'exercice. A l'âge

de quinze ans elle donna sa confiance à un médecin qui lui fit abandonner tous les stimulans et la mit à l'usage des émolliens et des alimens féculens; son état s'améliora pendant six mois : elle reprit un peu de fraîcheur et d'embonpoint, mais le flux menstruel était toujours peu abondant, quoique régulier, et l'écoulement leucorrhéique excessif. Cet état empira un peu pendant l'hiver; la belle saison produisit encore la même amélioration. V*** se soutint dans cet état jusqu'au mois d'avril 1821, qu'elle perdit sa mère. Le chagrin qu'elle éprouva de cette perte produisit une ménorrhagie considérable qui dura huit jours, à laquelle succéda un flux excessif de flueurs blanches, avec altération remarquable des traits, débilité extrême, insouciance profonde, et quelquefois des syncopes de peu de durée. Cet état dura trois mois, pendant lesquels le flux menstruel fut interrompu et remplacé par une plus grande quantité de flueurs blanches aux époques périodiques.

Enfin, au mois de juillet, les règles reparurent, en petite quantité à la vérité; l'écoulement blanc persista aussi abondamment pendant l'intervalle. Après avoir employé tous les moyens usités jusqu'à ce jour sans obtenir aucun résultat avantageux, le médecin qui la soignait lui dit qu'il regardait son état comme incurable, et lui prescrivit un régime propre à calmer les accidens qu'elle éprouvait, sans la guérir complètement. Je vis cette jeune personne le 17 août; elle avait alors dix-sept ans, et d'après les bons effets que j'avais retirés de l'iode, je lui conseillai d'en faire usage. Elle prit en effet une cuillerée à bouche de sirop ioduré, matin et soir, dans une tasse d'infusion pectorale; au bout de dix jours elle avait plus d'ap-

pétit, elle se sentait plus de force et avait moins d'insouciance pour la promenade; l'écoulement était encore fort abondant. Je lui conseillai de prendre une troisième cuillerée de sirop à midi. Quinze jours après, elle avait repris des couleurs, elle était beaucoup plus forte; ses digestions se faisaient facilement; elle avait de la gaité et se livrait avec plaisir à l'exercice; l'écoulement était diminué de moitié. Enfin la continuation de ces moyens avait entièrement dissipé les restes de sa maladie au 10 octobre. Depuis cette époque, l'écoulement n'a reparu qu'un jour avant et un jour après la menstruation, qui a été assez abondante. Cette jeune personne est aujourd'hui fraîche et bien portante; ses forces sont revenues, elle digère facilement; enfin elle jouit d'un état de santé auquel elle avait entièrement renoncé depuis l'âge de dix ans.

XII^e. OBSERV. *Leucorrhée guérie par l'iode.* Madame H^{me}, âgée de trente-six ans, d'une haute stature et assez bien proportionnée, s'était bien portée jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, qu'elle eut un accouchement laborieux à la suite duquel il se manifesta un écoulement très-abondant par les parties génitales; la matière en était jaunâtre et formait sur le linge des taches qu'on ne faisait disparaître qu'avec la plus grande difficulté par le frottement. Madame H^{me} était dans un état d'accablement profond et de pâleur excessive; la digestion était très-pénible et accompagnée de tiraillemens d'estomac très-incommodes. Le pourtour des yeux était bouffi, elle ne prenait de l'exercice qu'avec difficulté. Elle subit divers traitemens par les toniques et les astringens, qui procurèrent des soulagemens momentanés. En 1817,

elle fut traitée par les toniques, et spécialement par le baume de Copahu; elle avait repris des forces, de l'embonpoint, mais surtout un appétit excessif, et la digestion se faisait parfaitement. Malgré cet état, l'écoulement leucorrhéique persistait toujours en grande abondance, quoique la menstruation fût régulière; la malade n'éprouvait plus aucune douleur dans le bassin, aucune pesanteur dans les aines, et toute irritation avait complètement cessé. Je lui fis part des trois premières observations: entraînée par le désir d'être débarrassée d'un écoulement fort incommode, elle résolut de faire l'essai du sirop ioduré. Elle prit d'abord une cuillerée de sirop, matin et soir, dans une tasse d'infusion de gentiane; au bout de quinze jours, l'écoulement avait éprouvé une diminution notable; elle en prit alors trois cuillerées, dont une à midi. Au bout de cinquante jours de ce traitement, l'écoulement avait entièrement disparu; elle a continué pendant un mois, et depuis cette époque elle se porte bien et elle est débarrassée d'une leucorrhée fort incommode, qu'elle avait en vain cherché à guérir depuis huit ans. (*Jour. Univ. des Sciences Médicales*, t. 25, p. 5.)

EMPLOI de l'iode dans le goître, les scrophules et les dartres, par M. KOLLEY, médecin à Breslau.

Ce médicament m'a paru très-énergique dans le goître et les scrophules, et sans le regarder comme un spécifique certain, je l'ai jugé bien supérieur à tous les moyens qu'on emploie ordinairement.

Si l'on veut le donner avec succès contre le goitre, il faut s'assurer d'abord :

1°. Que le gonflement réside dans le corps thyroïde ; 2°. qu'il n'y a pas une dégénérescence trop considérable ; que le goitre n'est ni squirrheux, ni carcinomateux, et qu'il ne renferme dans sa masse ni concrétions pierreuses ni autres productions analogues ; 3°. que la tumeur n'est pas trop ancienne ; 4°. qu'il n'y a ni cachexie, ni fièvre hectique, ni saburres dans les premières voies, ni aucune altération dans la masse des humeurs ; 5°. que le goitre lui-même n'est point enflammé et douloureux. Lorsqu'on a égard à toutes ces circonstances, il est rare qu'on soit trompé dans son attente.

L'iode développe une activité extraordinaire dans les scrophules ; mais il faut que le malade ne soit frappé ni de phthisie, ni d'hétisie, et qu'il n'ait de disposition ni à l'un ni à l'autre de ces deux états, que l'administration de l'iode ferait développer. Peu importe, d'ailleurs, que les scrophules soient générales ou locales ; mais il faut faire observer un régime sévère aux enfans, les entretenir propres, et les tenir, autant que possible, dans une température uniforme. S'ils gardent toujours la chambre, il faut au moins les faire jouer, ou leur donner quelque autre occupation qui leur procure de l'exercice. Chez ceux qui sont très-irritables, d'une constitution faible, et sujets à la diarrhée, ou qui ont de la disposition à l'hydrocéphale, on doit employer l'iode avec beaucoup de circonspection, sinon même s'en abstenir tout à fait. J'ai trouvé cette substance utile, associée aux mercuriaux, dans différentes formes de scrophules, même lorsque la maladie existait déjà depuis plusieurs an-

nées, par exemple dans des ophthalmies. Lorsque j'avais à combattre des ophthalmies et des éruptions scrophuleuses fort anciennes, j'unissais l'iode à l'oxyde noir de mercure, au calomélas ou au soufre doré, mais cependant toujours de manière à ce qu'il restât le moyen principal. S'il y avait à craindre que ce moyen devint nuisible par son administration continuée pendant long-temps, ou qu'il excitât des accidens fâcheux, je restais huit à dix jours sans le donner, faisant seulement prendre les mercuriaux à très-petite dose. On ne peut pas m'objecter que la guérison a été opérée par les préparations mercurielles, tirer de là une induction contre l'efficacité de l'iode, car les malades que je soumis au traitement indiqué avaient été pendant plusieurs années entre les mains de médecins fort habiles, qui avaient épuisé sur eux l'arsenal entier des remèdes vantés dans tous les temps contre les scrophules.

Ayant remarqué, comme l'ont fait aussi d'autres praticiens, que l'iode a la propriété de modifier l'assimilation, ou plutôt de porter une puissante excitation sur le système lymphatique, j'ai cru pouvoir aussi l'employer avec avantage dans les maladies chroniques, et il m'a été d'une grande utilité dans les exanthèmes herpétiques.

Je crois encore devoir dire un mot des doses de cette substance. M. Coindet prescrit de donner trois fois par jour dix gouttes de teinture dans du sirop. A peine ce nouveau médicament fut-il publié, que je me déterminai à l'employer sur moi-même, étant atteint d'un goître considérable, qui datait déjà de dix ans, et contre lequel j'avais eu recours inutilement à tous les remèdes divulgués ou tenus secrets.

Ma respiration était très-gênée ; je ne pouvais marcher ni vite ni long-temps , et il m'était difficile de monter un escalier , de gravir un coteau , de parler haut et long-temps. J'étais en outre tourmenté par de fréquentes et violentes congestions vers la tête. Tant que je fis usage de l'iode , je suivis scrupuleusement la recette de M. Coindet ; je pris pendant quinze jours la dose prescrite , sans en éprouver aucun inconvénient ; durant la seconde quinzaine , survint ce que j'appellerais volontiers la période de ramollissement ; j'éprouvais les effets désagréables de l'augmentation de la glande , la respiration était très-gênée , la voix rauque , la tumeur indolente , les congestions violentes , une saveur désagréable se faisait sentir dans la bouche , et l'appétit était un peu diminué. Je ne m'aperçus pas que les excrétiions fussent changées. Ensuite la glande diminua , et elle disparut presque entièrement dans l'espace de douze semaines , durant lesquelles je continuai l'emploi de l'iode sans interruption. Il n'y eut que le lobe inférieur droit qui conserva un peu de dureté. La difficulté de respirer disparut , autant que le permettait la conformation de ma poitrine. Je dois faire remarquer que je n'observai d'augmentation ni dans les déjections alvines , ni dans les urines , ni dans les sueurs ; j'eus seulement la diarrhée pendant quelques jours , lorsque je pris quarante gouttes à-la-fois. Je ne ressentis point de douleurs d'estomac ; je n'eus qu'un peu moins d'appétit , et des maux de tête causés par de fréquentes congestions. Les désirs vénériens ne s'accrurent pas non plus. Je rapporte ce cas le premier , parce que j'ai observé les effets de l'iode sur moi-même , et que je l'ai pris à des doses

qu'on peut regarder comme les plus fortes possibles. Quoique j'en eusse continué l'usage pendant douze semaines, je n'aperçus aucun des signes assignés par M. Coindet à ce qu'il appelle la période de saturation; je ne maigris point non plus. Il paraîtrait donc que les symptômes produits par l'iode varient selon les individus. M. Coindet conseille de commencer par donner trois fois par jour dix gouttes de sa teinture, et de s'élever peu à peu jusqu'à vingt. Cette dose doit être également variée suivant les personnes, car il y en a qui ne supportent pas même les plus légères doses d'iode. Je prescrivis la teinture à une femme de quarante-cinq ans, très-irritable, qui avait éprouvé les accidens hystériques les plus variés, et qui, depuis sa jeunesse, était sujette à des spasmes, héréditaires chez elle : elle ne put prendre une dose de trois à quatre gouttes sans éprouver une grande anxiété, des tremblemens, des sueurs froides, des envies de vomir, et une rapidité extrême dans tous les mouvemens, tous accidens semblables à ceux qui caractérisaient ses accès d'hystérie. Son aversion pour l'iode devint telle, que je ne pus la déterminer à en faire usage sous une autre forme. D'un autre côté, il y a des malades qui ne peuvent prendre cette substance qu'à très-petites doses. J'ai rencontré des hommes, des femmes et des enfans, qui n'en supportaient d'abord que cinq à six gouttes, et chez lesquels je ne parvenais à porter la dose que jusqu'à douze gouttes.

L'association de l'iode avec le mercure et les toniques m'a paru fort efficace dans toutes les affections scrophuleuses très-invétérées, en particulier chez les enfans dont le corps avait pris peu de développe-

ment, qui avaient la peau pâle et flasque, les facultés intellectuelles peu développées, le ventre tendu, les membres tors, les glandes du cou, des aisselles et du mésentère engorgées, chez lesquels il existait en même temps une disposition continuelle à la suppuration, sans que le travail lent de la formation d'un pus séreux remédiât à la dégénérescence des ganglions, chez lesquels enfin les remèdes administrés à l'intérieur et à l'extérieur procuraient une prompte guérison des plaies, suivie bientôt après de la rupture des cicatrices. Ces enfans sont sujets à être constipés jusqu'à quatre et huit jours de suite, et il se forme souvent des amas de mucosités dans leurs organes respiratoires et génitaux. Dans tous les cas semblables, l'iode donné alternativement avec le calomélas et les toniques m'a rendu de grands services. Les tumeurs diminuaient de volume et finissaient par disparaître, la suppuration se tarissait dans les ganglions, les fonctions du canal intestinal reprenaient de la régularité, et la couleur de la peau s'amendait. Je me suis trouvé fort bien aussi de ces associations dans les affections scrophuleuses locales, dans les ophthalmies, les éruptions dartreuses et la teigne. J'ai vu de ces maladies, qui dataient déjà de plusieurs années, qu'on croyait depuis long-temps incurables, céder à l'iode pour ne plus reparaitre. Le mercure, associé à cette substance, s'est également montré efficace dans des éruptions herpétiques qui lui avaient résisté avec opiniâtreté tant qu'on l'avait employé seul. Mon expérience propre ne me permet pas de dire si l'iode serait utile de même dans les accidens consécutifs et les complications de la syphilis.

Avant de passer aux observations, je dois ajouter que, durant l'emploi de l'iode, je prescrivais un régime, à la vérité analeptique et tiré du règne animal, mais fort sévère et bien calculé, surtout chez les personnes atteintes de dartres, auxquelles je conseillais de ne boire ni vin, ni bière, ni eau-de-vie, mais beaucoup d'eau, de manger assez peu pour éprouver toujours de la faim, et de se tenir dans une atmosphère modérément échauffée. Lorsque j'augmentais la dose du médicament, je recommandais surtout l'exercice et la modération dans le boire et le manger. C'est en suivant cette marche que, sur plus de vingt malades, je n'ai vu survenir aucun des accidens si redoutés, et que je pense qu'on pourrait y remédier s'ils venaient à se déclarer.

PREMIÈRE OBSERV. *Goître volumineux guéri.* Une paysanne âgée de dix-huit ans, d'un pays de plaine situé à six lieues de Breslau, et d'une santé florissante, annonçait peut-être quelque trace de scrophules par le léger aplatissement de sa face et le renversement de ses lèvres; mais elle n'avait eu, dans son jeune âge, ni gonflemens glandulaires, ni croûtes à la tête. Depuis cinq ans elle portait un goître considérable, contre lequel elle n'avait rien fait autrefois, parce qu'il ne la gênait pas, mais qui avait fini par se développer tellement, que les moyens vantés ordinairement contre cette affection n'avaient pu le dissiper. Je vis la malade pour la première fois le 16 octobre 1822. La tumeur avait un volume considérable, avec un enfoncement longitudinal sur son milieu; on ne distinguait pas de limite entre elle et le menton; la respiration était anxieuse, gênée et bruyante. Le goître était dur au toucher, tendu, bosselé, couvert

de vaisseaux sanguins dilatés, mais d'ailleurs indolent. La digestion et les autres fonctions n'étaient point dérangées, et il n'y avait pas de fortes congestions vers la tête. Je n'hésitai pas à prescrire la teinture d'iode, dont je fis prendre trois fois par jour six gouttes dans de l'eau sucrée, recommandant à la malade de manger peu. Au bout de quinze jours le goître n'avait pas encore diminué de volume; au contraire, il paraissait plus tendu, sans être ramolli, et la respiration était plus pénible. J'augmentai alors chaque dose de deux gouttes. A la fin de la seconde quinzaine il y avait des changemens notables dans la tumeur; sa partie supérieure avait manifestement diminué, on pouvait y plisser la peau, et les vaisseaux n'étaient plus aussi variqueux. La partie inférieure était encore aussi volumineuse que par le passé, mais plus molle. La respiration se faisait toujours avec gêne. Au bout de quinze autres jours le goître avait beaucoup diminué de toutes parts; sa partie inférieure seule paraissait être moins disposée à céder, mais la respiration se faisait sans difficulté. La malade continua l'iode pendant seize semaines, avec diminution évidente de la tumeur et de la gêne de la respiration. Aucun accident particulier ne se déclara durant cet intervalle. Au commencement d'avril, la malade se plaignit d'inappétence, de maux de tête, de nausées et de vomissemens. Je fis alors discontinuer l'iode, croyant que j'allais voir se développer l'état maladif dont quelques médecins parlent avec tant de frayeur, mais il ne survint rien. Je dis à la malade de revenir me voir trois mois après, espérant que l'action consécutive de l'iode acheverait de dissiper le goître. Je la revis au com-

mençement de juillet, pâle et maigrie, ayant le ventre tuméfié. D'abord je me reprochai de n'avoir pas suivi les conseils des autres médecins, qui repoussaient l'iode, d'autant plus que la malade assurait que le gonflement du ventre avait paru aussitôt après l'usage de la teinture, et n'avait fait qu'aller en augmentant depuis. Mais en y regardant de près, je m'aperçus qu'elle était enceinte. Le goître avait complètement disparu, et, six mois après, la paysanne accoucha d'un enfant bien portant. Si l'iode était un emménagogue aussi puissant qu'on l'a prétendu, quelle n'aurait pas été son action ici, au commencement d'une grossesse? La jeune fille m'assura que les règles n'avaient plus reparu depuis leur première disparition, et qu'elle ne ressentit aucune contraction de l'utérus pendant toute la durée de leur suppression. A cette occasion, je ferai remarquer que je n'ai observé d'exaltation des désirs vénériens chez aucun des malades auxquels j'ai fait prendre l'iode.

II°. OBSERV. *Goître guéri.* Un homme de trente-six ans, robuste et bien portant, qui ne se souvenait pas d'avoir jamais été malade, ressentit à seize ans les premières atteintes du goître, et ne fit rien ou presque rien contre cette affection. Lorsque je le vis, la tumeur était assez volumineuse, uniformément arrondie, élastique, solide, sans inégalités ni incisions; on n'apercevait pas de veines dilatées à l'extérieur. La gêne qu'elle causait était grande. Le malade marchait la tête relevée, et le cou aussi roide que s'il eût été comprimé par une cravate trop serrée. La respiration était gênée, ce que prouvaient un léger sifflement pendant l'inspiration, une toux fréquente et la voix très-voilée. L'action de monter

ou de marcher vite déterminait de suite ces accidens désagréables. Les autres fonctions étaient dans l'état normal. Comme le sujet se plaignait de fréquens maux de tête, je lui prescrivis seulement six gouttes de teinture, trois fois par jour, et deux fois par semaine un léger laxatif. Cette prescription réussit parfaitement bien. Il ne survint pas d'accidens particuliers : le goître diminua beaucoup, sans devenir douloureux, et la respiration ne fut plus aussi gênée. Au bout de huit semaines de traitement la tumeur était fort réduite, et même à tel point, que je fis discontinuer l'iode, d'autant plus que le malade commençait à se plaindre de maux d'estomac, qui se dissipèrent au bout de quelques jours. Dans ce cas encore les effets consécutifs de l'iode furent évidens, puisque les derniers restes du goître ne disparurent qu'au bout de douze semaines.

III°. OBSERV. *Accidens de l'iode.* Elle se rapporte à une fille de dix-neuf ans, affectée de goître, chez laquelle on fut obligé de suspendre l'iode à cause d'une grande anxiété et d'une faiblesse extrême qui en suivirent l'emploi.

IV°. OBSERV. *Goître guéri.* Un homme sujet à un resserrement très-incommode dans le cou, qui le déterminait à cracher souvent, qui augmentait beaucoup lorsqu'il portait la tête en arrière ou qu'il marchait un peu vite, portait un goître qui était la cause de tous ces accidens, et qui fut guéri par l'iode en cinq semaines.

V°. OBSERV. *Scrophules guéries.* Une fille de quinze ans avait les mains et les pieds tors par suite d'une affection rhumatismale; sa tête était volumineuse en tous sens, son regard stupide, sa figure vieille et ri-

dée, ses yeux petits et mornes, sa bouche large et béante, ses dents cariées, son haleine fétide, sa poitrine déformée, le sternum déjeté en devant et de côté, le bas-ventre dur et tuméfié, sans qu'on pût distinguer aucune dureté dans son intérieur. Les bras et les cuisses étaient forts pour l'âge, et couverts de poils durs et roides. L'enfant était constipée, au point qu'elle restait souvent huit à neuf jours sans aller à la selle. L'appétit était bon, de même que le sommeil, durant lequel la respiration était ronflante. Les glandes du cou étaient toutes tuméfiées, ainsi que celles de la nuque, depuis la grosseur d'un pois jusqu'à celle d'un œuf de poule; plusieurs suppuraient depuis des années. Le pus était de mauvaise qualité et séreux; son écoulement ne faisait pas diminuer les glandes. Quelquefois les ulcères superficiels guérissaient, mais ils ne tardaient pas à se rouvrir, et cet état alternatif durait depuis plusieurs années. L'enfant avait peu de mémoire, et ne parlait guère que par signes; elle ne répondait que par un sourire, ou par oui et non, aux questions qu'on lui adressait; elle ne savait ni lire ni écrire, et elle avait eu beaucoup de peine à apprendre à tricoter.

On conçoit que j'eus peu d'espoir de la guérir, surtout lorsque j'appris que d'habiles médecins l'avaient déjà soignée inutilement pendant plusieurs années. Tous les antiscrophuleux n'avaient procuré aucun soulagement, et il y avait un an déjà que l'enfant ne prenait plus rien, sinon des choses insignifiantes. Sur les prières instantes de la mère, je lui prescrivis des pilules de calomélas, de ciguë et d'ipécacuanha, dont on discontinuait l'usage au moindre signe de salivation, pour le reprendre en-

suite. Ce traitement, continué pendant huit semaines, demeura sans effet. J'ordonnai alors l'iode à la dose de cinq gouttes, trois fois par jour. Au bout de quatre semaines, les points en suppuration présentèrent quelque changement. Le pus devint plus épais et plus jaune; les plaies elles-mêmes semblaient se cicatriser, et les glandes diminuer de volume. Au bout de huit semaines, les plaies étaient fermées, et les glandes bien moins grosses et moins dures: j'avais porté l'iode jusqu'à cinq gouttes; pour qu'il n'occasionât pas une maladie artificielle, je jugeai convenable d'administrer le calomélas en poudre jusqu'à ce que la salivation commençât à survenir, et d'attendre ensuite quelques jours pour reprendre l'iode. Au moyen de ces précautions, en soumettant d'ailleurs la malade à un régime animal léger, lui faisant boire du vin, lui prescrivant sur la fin quelques toniques, et lui conseillant l'exercice en plein air, j'eus le plaisir, au bout de huit semaines, d'avoir, sans provoquer aucun accident, amélioré son état autant qu'il était permis de l'espérer. Il n'y avait plus de gonflemens glandulaires, ni de plaies suppurantes; le visage n'était plus gonflé, il avait repris sa couleur naturelle et des traits plus en rapport avec l'âge. La respiration cessa d'être râlante, et le ventre d'être resserré. Aujourd'hui, dix mois après la fin du traitement, la jeune fille se trouve bien: il n'a reparu ni glandes ni plaies.

VI.^e OBSERV. *Scrophules guéries.* Une fille de dix-sept ans, menstruée depuis l'âge de seize, et dont les règles avaient toujours coulé régulièrement, était atteinte, depuis son enfance, de scrophules sous toutes les formes, engorgemens glandulaires, érup-

tions à la tête et sur le reste du corps, ophthalmie, ballonnement et dureté du ventre, etc. La tête et la face avaient une largeur extraordinaire, les lèvres étaient pâles et épaisses, les ganglions du cou tuméfiés et durs; ils avaient suppuré autrefois, mais une cicatrice solide les couvrait depuis huit ans. Le bas-ventre était tendu, mais on n'y sentait pas de dureté à travers les tégumens extérieurs. La malade n'avait cessé, depuis l'âge de cinq ans, d'être tourmentée par des ophthalmies scrophuleuses, contre lesquelles on avait dirigé une foule de moyens, mais inutilement. Lorsque je la vis (au mois de mai 1822), elle ne pouvait supporter la lumière, souffrait beaucoup des yeux, et avait un abondant épiphora. Il s'était formé de larges et profonds ulcères au bord supérieur de la cornée et au bord inférieur de la sclérotique. La partie supérieure de la cornée de l'œil droit était poussée en avant sous la forme de cône, les ulcères ayant détruit ses lamelles antérieures, et faisait saillie entre les paupières. Plusieurs vaisseaux se montraient dilatés et très-rouges sur la sclérotique, mais n'y pénétraient pas profondément, et se perdaient vers son bord externe et inférieur. Les fréquentes et violentes ophthalmies avaient laissé des cicatrices à la surface de la cornée, sur laquelle pendaient un grand nombre de vaisseaux émanés du segment supérieur de la sclérotique, qui s'étendaient jusques sur son milieu, et dégénéraient en un pterygion terminé lui-même par une membrane très-mince qui empêchait presque entièrement la vue. Dans les changemens de temps et les coryzas, l'œil droit souffrait beaucoup, la malade y ressentait une douleur perferante qui s'étendait jusqu'à l'occiput;

et devenait souvent assez forte pour lui faire jeter les hauts cris. Il y avait peu de fièvre. Jugeant l'ophtalmie plus profonde qu'elle ne paraissait l'être, je crus devoir recourir à un traitement fort actif: les saignées locales, les vésicatoires, les frictions avec la pommade stibiée, et de fortes doses de calomélas, produisirent bientôt des effets salutaires; en moins de huit jours les symptômes les plus redoutables se dissipèrent, la photophobie et le larmoyement disparurent, et je n'eus plus qu'à m'occuper de prévenir toute récédive en combattant la disposition scrophuleuse. Comme tous les autres moyens s'étaient montrés inefficaces, je prescrivis l'iode à la dose de six gouttes par jour, recommandant de ménager l'œil, d'user d'un régime léger, et de prendre beaucoup d'exercice en plein air. Au bout d'une quinzaine, je donnai le calomélas pendant huit jours, puis je revins à l'iode, dont j'augmentai la dose de deux gouttes. Ce traitement alternatif fut continué pendant trois mois, au bout desquels je l'interrompis. Comme alors l'œil supportait sans peine tous les excitans, la lumière, l'air et les changemens de temps, ce qui n'avait pas lieu autrefois, je dirigeai mes efforts contre le ptérygion, produit des phlogoses réitérées, et terminai heureusement la cure par sa destruction. Encore aujourd'hui la malade se trouve bien, et les coryzas même n'influent pas sur l'œil. Comme tous les antiscrophuleux avaient échoué, le succès ne peut être attribué qu'à l'iode.

VII^e. OBSERV. *Ophthalmie scrophuleuse guérie par l'iode et les mercuriaux.* Une fille de quatre ans, avait toujours souffert, depuis l'âge de deux ans, de violentes ophtalmies scrophuleuses. Les vaisseaux de

l'œil étaient dilatés et d'un rouge pâle ; il y avait aversion pour la lumière, écoulement abondant de larmes corrosives, suppuration des glandes de Meibomius, et obstruction du nez, qui était rempli de croûtes. Presque en face de la pupille il s'était formé des taches et des cicatrices, qui occasionaient le strabisme. Plusieurs médecins avaient traité l'enfant, chacun à sa manière. En septembre 1822, et même plusieurs mois auparavant, la malade ne pouvait plus écarter les paupières, collées par du mucus, et si on les lui nettoyait, elle se tenait couchée tout le jour sur la face : il fallait fermer les rideaux de sa chambre, et la garantir de l'impression de la lumière artificielle. Les larmes avaient corrodé les joues ; la surface de l'œil était couverte d'un grand nombre de petits ulcères, et les croûtes qui existaient dans le nez gênaient beaucoup la respiration. Cependant les remèdes convenables administrés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, calmèrent les accidens inflammatoires les plus pressans. L'œil devint moins sensible à l'impression de la lumière. Alors je fis prendre l'iode à la dose de cinq gouttes, et je le fis alterner avec les mercuriaux, d'après la méthode indiquée plus haut. Je portai bientôt la dose à sept gouttes, que la malade ne put supporter, et je fus même obligé de redescendre jusqu'à trois, parce qu'il était survenu des vomissemens, avec de violens maux de tête. Je continuai ce traitement alternatif pendant deux mois, et l'état de la malade s'amenda à un point extraordinaire. L'inflammation disparut totalement, et l'enfant put supporter la lumière et les changemens de temps ; un coryza, et plus tard la rougeole, qui survinrent, n'exercèrent point d'influence fâ-

cheuse sur la vue, le strabisme disparut, et des topiques appropriés guérissent même les taches de la cornée, ainsi que les croûtes du nez, qui ne repaurent plus.

Certainement l'association de l'iode au calomélas a produit ici de bien meilleurs effets que n'aurait pu faire l'un ou l'autre de ces moyens isolément : c'est un motif pour engager les praticiens à y recourir.

J'ai déjà fait remarquer précédemment qu'on pourrait très-vraisemblablement se servir de l'iode avec avantage dans les cas où des exanthèmes dénotent une disposition scrophuleuse latente ou refoulée, et dans ceux où l'on est autorisé à soupçonner cette complication. Mais je soutiens ici que l'iode peut être et est réellement d'une grande utilité, sous certaines conditions, dans les maladies de la peau où l'on ne saurait admettre l'existence de cette prédisposition. Je ne l'ai point essayé dans les éruptions cutanées qui dépendent d'une cause syphilitique. Quant aux dartres, j'ai soigné beaucoup de malades qui en portaient, mais les uns étaient trop pauvres pour pouvoir continuer assez long-temps l'usage de l'iode, d'autres y mirent de la négligence, et plusieurs logeaient trop loin de moi pour qu'il me fût possible de les observer avec tout le soin nécessaire. Je ne rapporterai donc que l'histoire de ceux qu'il m'a été permis de voir souvent et d'observer avec attention.

VIII^e. OBSERV. *Ulcères et croûtes scrophuleuses guéries.* Un célibataire, âgé de trente-cinq ans, robuste et bien conformé, assurait cependant avoir toujours été valétudinaire depuis sa jeunesse. Ses paupières inférieures étaient enflammées, rouges, tumé-

fiées et presque renversées. La lèvre supérieure toute entière formait une surface suppurante, couverte en partie de croûtes, en partie de fissures profondes, dont le fond paraissait jaune et lardacé. Les cavités nasales étaient pleines de croûtes, qui tombaient d'elles-mêmes et renaissaient ensuite. La bouche et le nez étaient sains, comme aussi les dents et les gencives. La respiration et les fonctions du bas-ventre n'étaient pas dérangées. L'aspect du sujet était en tous points celui d'un scrophuleux, et comme il n'y avait eu, ni chez lui, ni chez ses parens, aucune autre maladie, telle que syphilis ou gale, je fus obligé de penser que le mal local était d'origine scrophuleuse. Le malade prit l'iode à la dose de dix gouttes, sans faire usage d'aucun remède à l'extérieur. J'augmentai, de huit en huit jours, la dose du médicament, de sorte qu'à la fin de la cinquième semaine le malade en prenait vingt-cinq gouttes. Durant les premiers jours il n'y eut pas de changement; il en survint même très-peu dans le cours de la seconde semaine, et j'eus beaucoup de peine à déterminer le malade à continuer l'iode; mais l'amendement fut sensible la troisième et la quatrième semaines; l'ophthalmie s'apaisa, la croûte nasale tomba sans reparaître, les fissures de la lèvre supérieure se cicatrisèrent, et les ulcères prirent un meilleur aspect. Au bout de deux mois tout était cicatrisé, l'inflammation guérie et le nez dégagé; le sujet se trouve encore bien aujourd'hui.

IX^e. OBSERV. *Éruption non guérie.* Exanthème à la lèvre supérieure, qui, après avoir résisté à tous les moyens, cède ensuite momentanément aux anti

phlogistiques; mais, après avoir récidivé, il n'éprouve aucune espèce d'amélioration par l'emploi des mêmes moyens, ni par celui de l'iode.

X^e. OBSERV. *Dartre guérie.* Un homme peu fortuné, maigre, mais bien conformé, avait presque l'aspect d'une femme chlorotique. Rien n'annonçait qu'il eût été atteint du rhumatisme, de la goutte ou des scrophules dans sa jeunesse, ou qu'il eût eu quelque exanthème répercuté. Il n'avait jamais contracté la vérole, mais il se plaignait d'une éruption qui s'étendait du bras à l'épaule, et des lombes au genou, et qui couvrait aussi quelques parties du bas-ventre. Cette éruption avait paru en 1820, sous la forme de petites pustules, au milieu d'une forte démangeaison, accompagnée de chaleur brûlante; ces pustules se couvrirent quelques jours après d'une croûte, qui tomba, puis se régénéra, et resta ensuite, sans s'étendre, ni s'épaissir, jusqu'à l'époque où le malade vint me trouver. Il se montra aussi à la lèvre supérieure des pustules semblables, qui éprouvèrent les mêmes changemens, avec cette seule différence que, quand je vis le sujet, elles grandissaient et se chargeaient de fissures, qui, pénétrant profondément dans la substance de la lèvre, produisaient des ulcères de mauvais aspect, dont le fond était lardacé et les bords gonflés et saignans. La surface ulcérée s'étendait jusque vers le milieu de la joue gauche, et simulait parfaitement un ulcère vénérien. A la partie supérieure des os du nez on apercevait une tumeur considérable, molle, élastique et douloureuse. Les narines n'étaient point ulcérées, la cavité buccale était saine, et l'on n'y voyait aucune trace de cicatrices. Du reste, il n'y avait rien de suspect, si ce n'est

quelques faibles restes d'une violente salivation qu'avait éprouvée le malade; les gencives étaient pâles et fongueuses, les dents noires et déchaussées, la langue fendillée sur les côtés. Je prescrivis un régime sévère, l'abstinence totale des liqueurs spiritueuses, l'iode à la dose de dix gouttes, et l'application sur les ulcères des lèvres d'un onguent préparé avec le charbon de tilleul, le beurre de cacao et le jaune d'œuf. Au bout de quinze jours l'état du malade présentait de grands changements : les ulcères étaient détergés, et le pus de meilleure apparence ; l'éruption cutanée avait même diminué. Depuis lors, la guérison marcha à grands pas, puisqu'au bout d'un mois les plaies de la lèvre supérieure étaient cicatrisées, et l'exanthème disparu sur tout le corps, sans qu'il fût resté la moindre trace de lésion dans aucun organe. Le malade supporta très-bien l'iode, mais je n'augmentai pas la dose. A la fin de décembre, je discontinuai de le voir ; il n'a pas encore éprouvé de rechute.

XI^e. OBSERV. *Dartre non guérie*. Au mois de mars 1822, un homme atteint d'une dartre générale, qui n'avait pas même épargné le visage, avait essayé, sans succès, un grand nombre de remèdes : il prit ensuite pendant six semaines de l'iode. Cette substance augmenta la toux et les douleurs de poitrine auxquelles le malade était sujet, et fit craindre le crachement de sang. Il survint alors un accès de goutte, qui dura trois semaines. Lorsqu'il fut terminé, le malade alla prendre les bains de Warmbrunn, d'où il revint deux mois après, guéri de son exanthème. M. Kolley pense que l'iode a contribué à cette guérison, attendu que ses effets se prolongent pendant longtemps, et durent souvent encore après.

SCROPHULES, LEUCORRHÉE, AMÉNORRHÉE. 93
qu'on en a suspendu l'usage. (*Journ. compl.*, t. 17,
pag. 307.)

OBSERVATIONS sur l'heureux emploi de l'Iode dans
le traitement des scrophules, de la leucorrhée et
de l'aménorrhée ; par M. J. SABLAIROLES.

PREMIÈRE OBSERV. *Scrophules guéries par l'iode.* Le
nommé Louis Fabre, âgé de quatorze ans, né de
parens lymphatiques, avait les glandes du cou affec-
tées de scrophules depuis environ six ou sept mois.
Plusieurs remèdes, quoique employés avec beaucoup
d'exactitude, ne produisirent aucun amendement.
Appelé pour lui donner mes soins, et désireux de
connaître par moi-même l'action de l'iode sur l'éco-
nomie animale, je ne balançai point à le mettre en
usage. Je prescrivis, en conséquence, d'après les con-
seils de M. Coindet et de M. Gimelle, une pommade
préparée avec axonge deux onces, hydriodate de po-
tasse un gros, et je commençai par faire frictionner
tous les soirs les glandes engorgées avec demi-gros de
cette pommade, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement
absorbée. Je crois utile d'observer qu'avant d'avoir
recours à ce traitement, j'employai pendant trois ou
quatre jours des fomentations émollientes, qui me
paraissent très-propres à favoriser l'action de ce mé-
dicament. Il est aussi utile de dire que depuis quelque
temps le malade ne digérait que très-difficilement,
même les alimens les plus légers, et qu'il était d'une
pâleur extrême. Son sommeil était très-agité, ses
chairs molles et flasques, ses forces presque épuisées,
et sa vue s'affaiblissait de jour en jour. Je dois encore

ajouter qu'il était d'une tristesse et d'une mélancolie difficiles à dépeindre. Le troisième jour du traitement, le malade éprouva un sentiment de chaleur et de sécheresse dans l'estomac ; nous remarquâmes en outre un peu de tension et de fréquence dans le pouls ; la respiration nous parut tant soit peu accélérée. Il fit dès-lors usage d'une boisson légèrement acidulée qui calma aussitôt cet état contre nature ; il continua ensuite ce même mode de traitement. Neuf jours s'étaient déjà écoulés sans que la partie engorgée nous eût offert aucune amélioration sensible : je résolus dès-lors d'en augmenter la dose, que je portai à un gros pour chaque friction. Par ce moyen, au bout de onze ou douze jours, le malade recouvra son appétit, les digestions devinrent plus faciles, son moral fut moins affecté, ses forces revinrent de jour en jour, et peu de temps après l'engorgement des glandes avait presque entièrement disparu, etc. Enfin, par l'usage de ce moyen, continué encore quelques jours de la même manière, je conduisis le sieur Fabre à une guérison qu'on regardait comme impossible.

II^e. OBSERV. *Leucorrhée guérie par l'iode.* Madame B^{re}, âgée de vingt-six ans, d'un tempérament lymphatico-sanguin, mère de plusieurs enfans, éprouva, il y a environ un an et demi, des chagrins domestiques qui la rendirent très-mélancolique. Bientôt après, elle se plaignit de fleurs blanches, suivies de douleurs très-vives ; dès-lors elle eut quelques affections hystériques et des tiraillemens d'estomac, avec des coliques très-fortes. La digestion ne se faisait plus qu'imparfaitement, et parfois elle vomissait des matières bilieuses. Je conseillai quelques moyens qui, loin d'être utiles, ne firent qu'aggraver la maladie.

Je prescrivis alors à madame B^{re} le sirop ioduré à la dose d'une cuillerée à bouche, matin et soir, dans une tasse d'infusion pectorale. Je lui recommandai en même temps toutes sortes de distractions, comme pouvant contribuer beaucoup à sa guérison. Au bout d'une quinzaine de jours, l'écoulement était moins abondant; la malade avait repris de la gaieté; son appétit était revenu, et les digestions devenaient de jour en jour plus faciles; en un mot, elle se sentait déjà très-soulagée, mais elle conservait encore une très-grande faiblesse. Encouragé par ces demi-succès, je crus devoir augmenter le sirop d'une cuillerée, que je fis prendre à midi, et je substituai une infusion de gentiane à la place de l'infusion pectorale. A ma grande satisfaction, l'amendement fut toujours en augmentant, et en moins d'un mois et demi l'écoulement avait entièrement disparu. Néanmoins, madame B^{re} n'abandonna pas tout de suite ce même mode de traitement, qu'elle se félicitait tous les jours d'avoir suivi. Ses forces sont maintenant bien rétablies; elle a repris des couleurs, et se livre avec plaisir à l'exercice; enfin, elle jouit d'une santé à laquelle elle était loin, disait-elle, de s'attendre, et qu'elle cherchait en vain depuis plusieurs mois.

III^e. OBSERV. *Leucorrhée guérie par l'iode.* La nommée Catherine P^{re}, menant une vie sédentaire et se livrant à un coït immodéré, fut atteinte, après un accouchement laborieux, d'un catarrhe utérin, pour lequel elle n'employa d'abord aucun moyen; elle m'avoua même que, dès le début, il avait augmenté ses appétits vénériens; ce qui ne contribua pas peu à aggraver la maladie. Dans la suite, elle se plaignit de douleurs du dos et des reins, avec chaleur

vers la matrice. Le flux devint si abondant, qu'il traversait les linges dont elle avait le soin de s'envelopper. Son estomac était dans un état de débilité extrême, et elle maigrissait considérablement; toutes ses forces étaient presque épuisées. Elle mit en usage plusieurs médicamens qui ne produisirent aucun effet. Comme à cette époque l'écoulement leucorrhœique était si âcre que les parties en étaient excoriées, et que d'ailleurs la malade éprouvait des douleurs atroces dans la cavité abdominale, on me fit appeler pour lui donner mes soins. Je la trouvai dans un état assez alarmant : son teint était blême et altéré; ses yeux cernés par une couleur livide d'autant plus apparente, que les fleurs blanches devenaient plus abondantes et plus anciennes; tous ses traits portaient l'empreinte de la plus sombre tristesse, de la plus noire mélancolie. Après cet examen, j'eus promptement recours à la découverte heureuse de M. Coindet, dont je n'avais eu déjà qu'à me féliciter. Cependant je dois observer qu'avant d'employer ce médicament, qu'on ne sait pas assez apprécier, j'eus le soin de combattre, par des moyens appropriés, une légère irritation inflammatoire. Après cette précaution, qu'il est très-important de ne pas négliger, je prescrivis la teinture d'iode à la dose de dix gouttes, trois fois par jour, en suspension dans une potion mucilagineuse. Mais m'étant aperçu que son action n'était pas assez sensible, j'en portai graduellement la dose à dix-huit gouttes, à prendre trois fois dans la journée. Dans deux mois et quelques jours l'écoulement fut entièrement dissipé, et Catherine P** avait déjà recouvré sa santé primitive. (*Nouv. Bibliothèque Médicale*, tom. 2, pag. 185.)

IV°. OBSERV. *Aménorrhée guérie par l'iode.* A. C., couturière, âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament lymphatique, avait éprouvé la plupart des accidens qui accompagnent une menstruation difficile. A dix-sept ans, elle fut réglée, mais à des époques différentes ; nous observerons même que la quantité de sang qu'elle perdait à chaque période n'était pas plus régulière que leur durée. A vingt ans les menstrues se supprimèrent sans cause connue : depuis ce moment C. a été exposée aux symptômes inséparables de l'aménorrhée, symptômes que je n'entreprendrai point d'énumérer, parce que je me verrais forcé à tracer l'histoire de toutes les affections qu'elle peut occasioner.

On chercha à combattre cet état pathologique par plusieurs moyens, tels que les bains de vapeurs dirigés vers les parties génitales, les demi-bains tièdes, les pédiluves sinapisés, l'application souvent répétée des sangsues aux cuisses et à la vulve, des lavemens d'assa-foetida, des potions camphrées, éthérées et opiacées, des fomentations soit aromatiques, soit émollientes, sur l'hypogastre, des préparations martiales, des purgatifs avec le jalap et l'aloès ; en un mot, presque toutes les substances qu'on a si pompeusement décorées du nom d'emménagogues.

Il est aisé de voir combien peu était rationnel ce mode de traitement : aussi, loin d'obtenir d'heureux résultats, l'on vit au contraire tous les symptômes s'exaspérer sous ce monstrueux assemblage d'agens thérapeutiques. Alarmés de cet état, les parens consultèrent alors un praticien distingué de cette ville, qui, prenant en grande considération le tempérament de la malade, fit suspendre aussitôt tous les

moyens dont nous venons de faire mention, et y substitua, après quelques préparations préliminaires, l'usage modéré des bains froids, des lotions aromatiques, des frictions sèches, une nourriture tonique, un vin généreux pour boisson pris avec parcimonie, un exercice varié et constant. A ces moyens vraiment emménagogues dans cette circonstance, on joignit des infusions amères, toniques, des préparations ferrugineuses, des lavemens stimulans, etc. Quelque bien indiqués que fussent ces moyens, ils ne produisirent pourtant point l'effet qu'on était en droit d'attendre de leur emploi. La malade, en effet, était toujours dans le même état, avec cette différence que les digestions qui avant étaient extrêmement pénibles, très-laborieuses, se faisaient en ce moment avec assez de facilité. Mais, fatiguée de tant de remèdes, ou plutôt découragée de leur peu de succès, C. abandonna toute espèce de traitement, bien décidée de laisser à la nature le soin de sa guérison.

Trois mois s'étaient déjà écoulés depuis le moment où C. avait pris cette résolution, quand, appelé pour traiter sa mère d'une ophthalmie, je fus consulté en même temps sur la maladie qui fait le sujet de cette observation, et qui durait depuis plus d'un an et demi.

Parmi les symptômes que A. C. m'offrit, je me contenterai de signaler les suivans : douleurs générales; pesanteur au pubis et aux lombes, tuméfaction considérable de l'abdomen; goûts dépravés, digestions viciées; nausées, parfois vomissemens; pesanteur de tête, vertiges; grincement de dents pendant un sommeil rarement paisible; respiration

difficile, surtout en montant un escalier ou tout autre endroit élevé; palpitations; engourdissement dans les extrémités inférieures, dont le mouvement était gêné, etc., etc. Je pourrais enfin ajouter à ce tableau tous les traits qui caractérisent la constitution scrophuleuse.

Si nous analysons maintenant les symptômes que nous venons d'exposer, nous serons naturellement conduit à attribuer cette suppression du flux menstruel à deux causes : la première, au genre de vie que la profession de la malade l'obligeait à mener ; la seconde, et qui nous paraît la principale, l'essentielle, au tempérament lymphatique dont elle était douée. Ce tempérament, en effet, expose les femmes à l'aménorrhée par l'appauvrissement du sang qui le suit, et par la faiblesse et la langueur qu'il imprime, et qu'il avait imprimée ici à toute la machine. Dès lors, je pensai qu'un médicament qui pourrait dissiper cette constitution scrophuleuse, et relever par suite les forces du système en général, serait le meilleur emménagogue. L'iode, dont j'avais obtenu des résultats très-satisfaisans chez des sujets atteints de scrophules (1), me parut pouvoir remplir le double but que je me proposais. En conséquence je conseillai la teinture alcoolique de cette substance médicamenteuse à la dose de vingt gouttes à prendre en trois fois dans la journée, dans une tasse de tisane mucilagineuse. Huit jours après, j'augmentai la dose de vingt gouttes ; de plus, je fis employer sur

(1) M. Sablaireoles veut parler des observations précédentes qu'il avait insérées dans la *Bibliothèque médicale*, à une époque antérieure à celle où il publia celle-ci dans le *Journal général de médecine*. (N. de l'édit.)

les glandes mammaires, à raison de l'étroite sympathie qui existe entre ces organes et l'utérus, une pommade faite avec demi-gros d'iode par demi-once d'axonge de porc, à la dose d'un scrupule pour chaque friction à faire matin et soir, afin d'activer par là la vitalité qui portait l'empreinte de la plus grande torpeur. Le seizième jour, la teinture fut portée à soixante gouttes. C. supportait très-bien l'action de ce remède héroïque, et commençait à en ressentir un peu l'heureuse influence : la plupart des fonctions, en effet, offraient beaucoup moins d'irrégularité dans leur marche. Mais la scène changea bientôt : le vingt-deuxième jour du traitement, la malade se plaignit de coliques d'estomac, de douleurs dans la poitrine, etc. Je fais suspendre l'iode, et j'ordonne les délayans en grande quantité, pour calmer les accidens qu'il avait sans doute déterminés, quoiqu'il me répugnât, je l'avouerai, de les attribuer à la dose de ce médicament, vu la facilité avec laquelle il était pris et supporté. J'appris, en effet, qu'encouragée par une certaine amélioration dans son état, C. avait de son chef augmenté la dose de ce puissant stimulant; elle faisait trois frictions au lieu de deux, et prenait quatre-vingts gouttes de teinture au lieu de soixante depuis trois ou quatre jours. Certes, après un pareil aveu, loin de trouver extraordinaires les symptômes dont il a été question, je fus surpris au contraire qu'un usage aussi inconsidéré n'eût pas donné naissance à une gastrite des plus aiguës. Ici donc c'est sur l'artiste et non sur l'instrument que le blâme doit tomber. Aussi, après avoir calmé tous les désordres produits par l'activité de cette substance, je soumis de-

rechef mademoiselle C. à l'emploi des préparations iodiques, en ayant le soin de lui faire suivre la même marche que j'avais adoptée, avec ordre de ne jamais prendre plus de soixante gouttes de teinture par jour, et de ne point dépasser le nombre des frictions ci-dessus conseillées. Ce traitement, ainsi continué pendant deux mois, rétablit enfin l'écoulement menstruel, et avec lui un équilibre parfait dans toutes les fonctions.

V*. OBSERV. *Aménorrhée et leucorrhée guéries par l'iode.* La nommée V..., d'un tempérament lymphatique, âgée de dix-sept ans, vit paraître ses menstrues il y a environ un an. Cette évacuation naturelle, qui fut annoncée par des symptômes assez graves, a continué de se montrer périodiquement presque au milieu du même appareil de phénomènes que la première fois. Mais à peine une année s'était-elle écoulée que le flux menstruel disparut complètement sans cause connue. Il survint, peu après, une métrorrhée, qui fut, dit-on, déterminée par un chagrin domestique, et pour laquelle je fus consulté trois mois après.

Soumise à mon examen, V... me présenta les phénomènes suivans : douleurs et tiraillemens dans la région lombaire, sentiment de pesanteur dans l'épigastre, tranchées utérines très-violentes, yeux ternes, visage pâle et livide, céphalalgie intense, insomnie et parfois vomissement de matières aqueuses. Elle était triste, rêveuse, mélancolique; le moindre exercice la fatiguait et lui causait des oppressions et des palpitations de cœur; son pouls était ordinairement fébrile vers le soir.

Convaincu que la prédominance lymphatique

avait seule déterminé la suppression, je crus devoir m'abstenir de tout moyen dirigé contre l'utérus, pour n'administrer que des substances appropriées à la faiblesse du système entier. Quant à la métrorrhée, elle me parut de nature à pouvoir être combattue efficacement par les mêmes remèdes. Les amers, les toniques, les préparations ferrugineuses, les bains de siège aromatiques, etc., auraient pu sans doute faire cesser un écoulement, en même temps qu'ils auraient pu déterminer la réapparition de l'autre; mais afin de laisser à l'iode tout l'honneur de la cure, je me bornai à l'employer seul. J'en prescrivis donc la teinture à la dose de trente gouttes à prendre en trois fois dans la journée, dans un verre de tisane pectorale. Le huitième jour, je voulus doubler la dose; mais comme la malade avait un peu de répugnance pour cette boisson, j'y substituai des pilules composées d'un grain d'iode incorporé dans suffisante quantité d'extrait de sureau et de poudre de réglisse, pour faire deux pilules à prendre deux le matin et deux le soir, et après lesquelles je faisais avaler un verre d'eau sucrée. Le vingt-quatrième jour, j'administrai deux pilules de plus; ce qui faisait trois grains dans la journée, un le matin, l'autre à midi, et le troisième le soir. A l'aide de ce traitement, la métrorrhée n'existait plus à la fin du mois, et le quarantième jour, V..., dont les forces étaient bien rétablies, vit reparaitre le flux menstruel, qui n'a plus éprouvé depuis la moindre interruption.

VI°. OBSERV. *Aménorrhée guérie par l'iode.* Mademoiselle E..., âgée de dix-huit ans, pas encore réglée, avait eu deux ou trois catarrhes pulmonaires, qui avaient considérablement détérioré sa santé. Si

nous joignons à l'action affaiblissante que cette maladie pouvait avoir exercée sur une constitution naturellement délicate, une vie sédentaire, une habitation humide et mal aérée, l'usage presque immodéré des boissons tièdes après les repas, dans la vue de hâter le travail lent de la digestion, la fréquence des affections de l'âme, mais surtout un tempérament lymphatique, on concevra aisément le retard du flux menstruel qui, nous ne devons pas le passer sous silence, n'avait entraîné, jusqu'au moment où je fus appelé, aucun ou presque aucun des accidens inséparables d'un pareil état. Il est même digne de remarque que les symptômes dont se plaignait la malade, lorsque je fus consulté, se bornaient à une céphalalgie plus intense, à des douleurs passagères dans les yeux, les dents, les seins et la cavité abdominale, à quelques envies de vomir, etc. Quelque légers que fussent ces symptômes, il était impossible de méconnaître la source d'où ils émanaient : aussi je n'hésitai point à administrer l'iode à la dose d'un grain par jour en trois fois, afin de produire d'abord une douce excitation tonique sur l'estomac, et de déterminer par là une plus grande activité de ce viscère à digérer les alimens. Le sixième jour, je doublai la dose de ce médicament ; le douzième, j'y joignis l'usage de la pommade d'hydriodate de potasse, préparée avec un demi-gros de sel par chaque once et demie de graisse, et dont on employa un scrupule pour chaque friction que je faisais faire sur les glandes mammaires matin et soir. Le vingt-huitième jour du traitement mademoiselle E... vit naître une menstruation assez abondante, et qui reparut un mois après ; mais, je dois dire, avec assez

de difficulté, et en petite quantité. Afin d'obvier à toute espèce de retard, et de prévenir des symptômes plus ou moins fâcheux, je prescrivis, quinze jours avant l'apparition du flux menstruel, trente gouttes de teinture alcoolique à prendre en trois fois dans la journée, dans un demi-verre d'eau sucrée, et que je portai à soixante-dix graduellement. Les menstrues se manifestèrent sans aucune difficulté à l'époque marquée, et ont continué de reparaitre régulièrement et abondamment tous les mois. Mademoiselle E... jouit depuis près d'un an de la meilleure santé. (*Journ. général de Méd.*, t. 97, p. 3.)

ESSAI sur les effets de l'iode dans le goître, les scrophules, et les affections tuberculeuses de la poitrine et de l'abdomen; par W. GAIRDNER, médecin anglais.

L'iode fut d'abord accueilli avec un tel enthousiasme, qu'une foule d'individus en portaient sans cesse avec eux et en faisaient usage sans aucune espèce de précaution et à des doses beaucoup trop considérables; aussi des *accidens* nombreux et très-graves ne tardèrent pas à se manifester. Il ne sera pas inutile de les rappeler succinctement; ils consistaient en des vomissemens opiniâtres avec de vives douleurs dans les voies gastriques et des spasmes violens du dos et des jambes; le pouls était généralement très-fréquent, petit et déprimé; les yeux ternes et creusés, la figure pâle et renversée. Quelquefois les jambes se gonflaient et devenaient bientôt fort minces et très-maigres. D'autres fois, il sur-

venait un amaigrissement si prompt, que les malades et les médecins même en étaient effrayés. Un magistrat de Genève remplissant de hautes fonctions, robuste, assez gros, avec des formes athlétiques, fut tellement exténué et amaigri par le remède, que ses plus anciennes connaissances avaient de la peine à le reconnaître. Le fait suivant, observé par M. Gairdner, mérite d'être cité comme un exemple des accidens que produit l'iode administré à trop haute dose.

PREMIÈRE OBSERV. *Accidens de l'iode à trop haute dose.* Une jeune pensionnaire dans une maison d'éducation à Paris était depuis quelque temps affectée d'un goître; son frère, étudiant en médecine dans la même ville, résolut de faire sur sa sœur l'essai de l'iode dont il avait entendu parler. Il n'eut pas beaucoup de peine à la persuader. Le remède réussit comme à l'ordinaire et diminua en grande partie la tumeur, sans qu'il survînt aucun effet fâcheux. Comme il restait encore un léger engorgement dans le lieu où avait existé la tumeur, on voulut le faire disparaître entièrement, et on força la dose du remède. Aussitôt il se manifesta de vives douleurs d'estomac, beaucoup d'anxiété et d'oppression. On ne fit aucune attention à ces symptômes, et le remède fut encore continué pendant une semaine. La malade devint alors très-maigre; elle était affectée de vomissemens fréquens; les douleurs de l'abdomen devinrent plus fortes et plus constantes, et le septième jour elles étaient très-aiguës.

Je fus appelé le matin à cause d'une diarrhée très-forte qu'elle avait eue pendant la nuit, et je trouvai la jeune malade dans un état déplorable. Elle était cruellement tourmentée par des douleurs à l'estomac,

des spasmes violens et des convulsions dans les muscles du bras, du dos et des jambes, qui lui laissaient rarement des intervalles de repos. Les vomissemens et les déjections étaient continuels, et celles-ci, au commencement copieuses et fécales, devinrent sanguines, visqueuses et très-rares. La matière vomie était verte, mêlée de stries de sang; les traits de la malade étaient pâles, tirés et avaient l'expression propre aux maladies abdominales. Le pouls était petit, dur et extrêmement fréquent. J'ordonnai quatre grains d'opium en lavement, qui ne furent point gardés et produisirent peu d'avantage; on fit alors des embrocations calmantes sur le creux de l'estomac, des fomentations aux pieds, et dès qu'elle put être transportée on la mit dans un bain chaud. L'irritation de l'estomac diminua beaucoup, la malade put avaler trente gouttes de laudanum, qui lui procurèrent près d'une heure de soulagement. Pendant dix jours cette jeune personne resta dans cette affreuse position, fréquemment tourmentée de diarrhée avec de vives douleurs intestinales. Sa maigreur devint si grande, qu'elle était, suivant l'expression de la garde-malade, entièrement décharnée et que je n'ai jamais vu un amaigrissement aussi complet et aussi prompt. L'usage continué de l'opium à haute dose la rétablit un peu; mais je la vis encore un mois après sa maladie, elle était toujours sujette à de violens spasmes d'estomac que l'opium seul pouvait calmer.

J'ai appris depuis des nouvelles de cette jeune personne. Elle est beaucoup mieux portante, elle a recouvré un peu d'embonpoint. Cependant son estomac a toujours conservé une certaine sensibilité

qui l'oblige à être très-soigneuse dans sa nourriture. Le goître n'a point reparu, mais le petit engorgement qui avait pris la place de la tumeur demeure sensible au toucher.

L'iode mal administré produit quelquefois des symptômes nerveux, dont le plus grave consiste en des tremblemens assez analogues à ceux qui surviennent dans l'empoisonnement par le plomb. On les remarque plus particulièrement chez les femmes. Sur dix exemples d'accidens de cette espèce, observés par M. Gairdner, il n'y avait qu'un seul homme. Il est toujours parvenu facilement à s'en rendre maître. Les effets de l'iode à haute dose varient beaucoup. M. Magendie a pris sans accident une cuillerée de teinture représentant un scrupule de cette substance. Un enfant de quatre ans en a pris une semblable quantité impunément. Mais ces faits sont rares. M. Gairdner rapporte la mort d'un enfant de dix ans, qui ne survécut que quelques heures à une prise trop forte de cette substance; mais il n'a jamais observé de phénomène fâcheux lorsqu'elle était administrée avec les précautions convenables. Ces précautions consistent à commencer par de faibles doses, et à la suspendre lorsqu'il survient quelque symptôme tant soit peu grave. Ce médecin emploie contre les accidens occasionés par l'iode, l'opium, les bains chauds et les mucilagineux.

Indépendamment des cas où M. Gairdner a fait usage avec succès de l'iode contre le goître, et dont il ne cite pas le nombre, il rapporte quelques faits d'affections scrophuleuses où il a employé ce médicament avec avantage.

II°. OBSERV. *Tumeur au sein guérie par l'iode.* Une

OBSERVATIONS sur l'emploi de l'iode dans diverses maladies scrophuleuses de l'abdomen et de la poitrine ; par J. BARON.

M. Baron pense que les moyens qui sont efficaces contre les affections scrophuleuses externes, doivent être utiles dans celles qui sont internes et dans la phthisie pulmonaire, maladie qui paraît de la même nature. Parmi ces moyens il met au premier rang l'hydriodate de potasse, qui lui a réussi dans les cas suivans.

PREMIÈRE OBSERV. *Tumeur dans l'abdomen guérie par l'iode* (1). Une femme portait une tumeur dans le ventre, qui était développé comme dans le dernier mois de la grossesse ; cette tumeur avait été plusieurs fois réduite de volume par l'usage, longtemps continué, du mercure et de l'alcoolat de potasse, *liquor potassæ*, mais elle ne disparut jamais complètement. La malade, chez laquelle il survint plus tard une autre tumeur à la mamelle, prit d'abord huit gouttes, deux fois par jour, d'une solution d'hydriodate de potasse, et continua régulièrement pendant cinq mois. Pendant cet intervalle, le ventre diminua d'une manière sensible ; une sensation désagréable dans la tête et l'estomac en fit suspendre l'usage pendant trois mois environ. Plus tard la tumeur devint si petite, qu'il fallait apporter beaucoup d'attention pour la découvrir par le toucher dans la région iliaque où elle était située.

II^e. OBSERV. *Tumeur abdominale diminuée de*

(1) M. Baron suppose qu'elle était de nature tuberculeuse, mais rien ne le prouve. (N. de l'édit.)

moitié par l'iode. Une femme avait ressenti des douleurs violentes qui empêchaient toute espèce de mouvement; elle avait dans le côté gauche de l'abdomen une tumeur du volume de la tête d'un enfant, très-dure et très-douloureuse au toucher. Je prescrivis des sangsues et des fomentations avec la ciguë pour calmer les douleurs. Ensuite je fis faire des frictions, soir et matin, avec une pommade contenant l'hydriodate de potasse, en même temps que je fis prendre à l'intérieur l'alcoolat d'alcali caustique. Il y avait à peine quatre semaines que la malade était soumise à ce traitement, que la tumeur avait diminué de moitié. La douleur avait tout-à-fait cessé, la malade pouvait marcher et se livrer à presque toutes ses occupations. (1)

III^e. OBSERV. *Tumeurs cervicales scrophuleuses guéries par l'iode.* Un homme avait une collection de tumeurs qui s'étendaient depuis l'angle de la mâchoire jusqu'à l'acromion; quelques-unes égalaient le volume d'un œuf d'oie, et descendaient au-devant du cou. On fit usage de divers moyens énergiques, tels que les pilules composées de calomel, l'alcoolat de potasse, sans obtenir aucun effet. On administra l'hydriodate de potasse à l'intérieur à la dose de dix gouttes deux fois par jour : on continua ce traitement pendant plusieurs mois. Au bout de ce temps les tumeurs avaient presque entièrement disparu; il n'en restait qu'une très-petite du volume d'une noisette.

Emploi de l'iode dans la phthisie pulmonaire. M. Baron a fait usage de ce médicament dans un

(1) Toute curieuse qu'elle est, cette observation ne prouve point l'efficacité de l'hydriodate de potasse, puisque d'autres médicamens avaient été employés. (N. de l'édit.)

grand nombre de cas de cette maladie où la désorganisation était très-avancée. Aussi n'en a-t-il obtenu aucun avantage (1), il pense qu'il n'en serait pas de même si on l'employait pendant la première période; à l'appui de son opinion il cite le fait suivant.

IV°. OBSERV. *Phthisie pulmonaire commençante guérie par l'iode.* Un jeune homme d'une constitution délicate était affecté depuis long-temps d'une toux fréquente. D'abord il n'y eut point du tout d'expectoration; le malade maigrissait, le pouls était devenu plus fréquent, la respiration souvent gênée. Cet état durait depuis plusieurs mois, lorsqu'après un accès de toux plus violent qu'à l'ordinaire le malade expectora une petite masse de matière tuberculeuse, de forme globulaire, partiellement teinte de sang. Cet événement me donna la conviction qu'il existait des tubercules dans les poumons (2); l'expectoration de cette matière s'étant renouvelée très-souvent, venait encore fortifier mon opinion et mes craintes. *Traitement* : vésicatoire, tartre émétique, régime végétal absolu, calmans contre la toux. Mais sachant bien qu'à moins de détruire les tubercules, tous ces moyens produiraient peu d'effet, je lui administrai l'alcoolat d'alcali caustique, mêlé à une infusion d'écorce d'orange. Après avoir employé ces moyens pendant quelques semaines, je donnai l'hydriodate de potasse: le malade commença par huit gouttes deux fois par jour pendant trois semaines; ensuite il resta quinze jours sans en pren-

(1) Les essais que M. Laennec a faits à la Charité il y a trois ans n'ont pas été plus heureux. (*N. de l'édit.*)

(2) Cette preuve me paraît très-insuffisante. (*N. de l'édit.*)

dre, et recommença; la dose fut de dix à douze gouttes. En voici les résultats : cessation presque entière de la toux, plus d'expectoration, liberté entière de respirer, retour du pouls à l'état naturel, régularité des fonctions de l'estomac et des intestins, augmentation de la force et de l'embonpoint. A l'époque où M. Baron écrivait ce fait, il était encore trop récent pour qu'on pût regarder la guérison comme tout à fait positive. (*Extr. des recherches sur les maladies tuberculeuses*, par sir John Baron, trad. de l'ang. par mad. Boivin, Paris 1825, p. 479.)

OBSERVATIONS sur l'emploi thérapeutique de l'iode contre plusieurs affections scrophuleuses, par M. G. BENABEN, D. M.

PREMIÈRE OBSERV. *Gonflement scrophuleux du poignet guéri par l'iode.* Mademoiselle A. L., âgée de neuf ans, d'un tempérament lymphatique, remarquable par la délicatesse de ses traits, par la blancheur de sa peau et par ses cheveux blonds et soyeux, ayant une sœur affectée de tumeurs blanches, dont les suites avaient occasionné la claudication de la jambe gauche, s'amusant avec ses compagnes, tomba de trois pieds d'élévation; son corps porta sur le poignet gauche au moment où la main était fléchie sur l'avant-bras; il y eut un tiraillement violent, l'articulation radio-cubito-carpienne se tuméfia considérablement. Je n'ai pu me procurer des renseignemens positifs sur les moyens opposés à cet état de choses. La jeune malade fut confiée tour-à-tour à des médecins, à des empiriques, voire

même à des devins ; elle passa cependant assez rapidement entre les mains de tous ces guérisseurs , de telle sorte qu'à peine avait-elle commencé un remède qu'elle en abandonnait l'usage pour exécuter la prescription du dernier consulté ; est-il besoin de dire que sous l'influence de ce traitement à bâtons rompus la maladie fit des progrès effrayans ? Mais ses parens , lassés par l'inutilité de ces secours , croyant l'infirmité de leur fille au-dessus des moyens médicaux , firent suspendre toute espèce de traitement ; les douleurs , jusques-là fort vives , cessèrent peu-à-peu , mais le gonflement du poignet persista ; il devint excessif et gênait les mouvemens de la main au point de rendre la préhension impossible. Ce fut dans cet état que la malade me fut présentée dans le mois de février 1823 , deux ans environ après son accident.

L'articulation était ensevelie dans une tumeur dure et rénitente , dans laquelle se cachaient les tendons qui se dessinent ordinairement sur la face antérieure de l'avant-bras ; la pression y déterminait des douleurs assez vives. Je soupçonnai que la persistance de ce gonflement était dû aux scrophules , et je ne regardai l'entorse que comme cause occasionnelle , avec d'autant plus de raison que j'avais vu plus d'une fois le tiraillement des articulations donner naissance à des tumeurs blanches chez des individus scrophuleux ; je pense même que parmi les causes qui déterminent l'apparition de ces gonflemens redoutables on doit ranger ces tiraillemens.

Dix-huit sangsues furent d'abord appliquées autour de l'articulation malade , qui , à la chute de ces insectes , fut enveloppée d'un cataplasme émollient ;

à peine quatre jours s'étaient écoulés que la tumeur, sans avoir sensiblement diminué de volume, n'était plus aussi dure; sa pesanteur, qui fatiguait beaucoup la malade, était infiniment moindre. Les cataplasmes furent continués, l'application des sangsues fut renouvelée trois fois, à des intervalles de six à sept jours; le bras était contenu par un mouchoir passé autour du cou, et j'avais recommandé la plus stricte immobilité de la partie malade. Je jouissais déjà du plaisir d'avoir réduit presque à rien cet énorme engorgement dans l'espace d'un mois. La tuméfaction peu considérable qui restait était molle et me permettait d'examiner les os, qui au fait me parurent sains et dans leurs rapports réciproques. Mais quel fut mon étonnement en voyant tous les symptômes se renouveler tout-à-coup sans aucune cause apparente! peu s'en fallait que la tumeur de l'articulation n'eût repris son volume primitif: je fus d'autant plus désappointé que j'avais opéré une guérison facile, d'après le prompt décroissement de la maladie. Enfin la cause de ce retour du mal me fut connue: la petite malade se sentant presque guérie trompait la surveillance de ses parens, allait folâtrer, et malgré ma défense se servait de sa main; elle reçut même sur l'articulation malade un coup assez violent: ces détails m'auraient échappé, si dans mes courses je n'eusse pris la petite Marie sur le fait, et ce fut devant moi qu'elle accusa son jeune frère de l'avoir frappée avec sa chaussure. De nouvelles applications de sangsues suivirent les premières, mais avec un succès bien différent; cette fois leur emploi ne produisit aucune amélioration évidente. Dès-lors je me décidai à tenter un autre trai-

tement. Il est un remède populaire que M. le professeur Fages, de Montpellier, m'avait souvent préconisé à titre de résolutif, et que j'avais même vu réussir entre ses mains dans une circonstance à-peu-près analogue; c'est un topique composé avec du gros vin rouge, dans lequel on a fait fondre du suif en ajoutant de l'opium, du soufre et du camphre.

Je fis envelopper le poignet avec cette espèce d'embrocation; je secondai même l'effet par des moyens internes pris parmi les toniques; la malade fut mise à l'usage de la tisane de houblon et des pilules composées avec le deuto-chlorure de baryte et la poudre de gentiane. Ces moyens furent inutilement employés pendant deux mois. La compression échoua également. Je songeai enfin à l'iode; je fis composer une pommade avec l'hydriodate de potasse (formule de M. Coindet), j'en frictionnai l'articulation, j'appliquai encore un bandage roulé pour faire concourir au même but la compression et le médicament. Dans l'espace de huit jours, avant d'avoir consommé une once de pommade, la tumeur était devenue très-molle et avait diminué d'une manière étonnante. Enfin, l'engorgement disparut entièrement à la soixante-sixième friction. On en fit deux par jour sans interruption.

II°. OBSERV. *Carreau guéri par l'iode et quelques autres moyens auxiliaires.* L. N., âgé de sept ans, issu d'une mère scrophuleuse et portant lui-même les stygmates de cette maladie, faciles à reconnaître à l'engorgement des glandes sous-maxillaires, à la grosseur relative des articulations, à la longueur des doigts et des ongles, à la flaccidité des chairs, à la pâleur de sa

carnation, à son nez épaté, à l'élévation de la lèvre supérieure et à l'apathie de son caractère, ayant été mal allaité et mal nourri dans un village des Pyrénées, par une nourrice mercenaire à laquelle on l'avait confié, fut atteint, durant le mois de mai 1823, d'une dysenterie qui fut traitée par les toniques et les astringens. La maladie cessa, c'est-à-dire les selles devinrent moins fréquentes; les douleurs aiguës devinrent obtuses ou plutôt se changèrent en une espèce d'endolorissement, que le malade exprimait en disant qu'il avait la fièvre au ventre. Quelques frissons se firent sentir à des époques assez éloignées. Le mois d'août survint, et une diarrhée fétide et abondante se déclara; les matières étaient glaireuses, blanchâtres, la maigreur des membres contrastait singulièrement avec la bouffissure du visage. Dans les premiers jours de septembre le ventre parut acquérir plus d'ampleur; ce gonflement de l'abdomen alarma ses parens, qui me présentèrent cet enfant le 7 septembre. Sa figure, large et blafarde, semblait oedématisée, la lèvre supérieure était proéminente et pâle, les gencives et les caroncules lacrymales ne présentaient pas cette teinte rosée que la santé leur donne; les pupilles étaient dilatées; la bouche exhalait une odeur nauséabonde qui n'était pas décidément aigre, la paume des mains était chaude; le malade suait quelquefois le matin; le pouls était petit et lent, la peau chaude et sèche; le ventre était volumineux et inégalement tendu, laissant cependant distinguer dans l'hypocondre gauche un endurcissement dont le volume était difficile à déterminer. Le malade avait faim continuellement, et on a cru reconnaître dans ses déjections des portions

d'alimens qui n'avaient pas été altérées par le travail de la digestion. C'est surtout sur les légumes qu'il était aisé de remarquer ce défaut d'élaboration : ils étaient rendus presque intacts. A ces signes, à l'histoire de la maladie qui me fut faite avec assez d'intelligence par l'oncle du malade, je crus reconnaître une mésentérite chronique. Je venais de guérir une maladie analogue au moyen du muriate de baryte et d'un régime convenable, je résolus cette fois d'employer l'iode, dont j'avais plusieurs fois observé la vertu évidemment excitante.

Je fis donc préparer la teinture d'iode suivant la formule de M. Coindet, et je prescrivis au malade d'en prendre trois fois par jour cinq gouttes dans un demi-verre de tisane de houblon ; j'ordonnai qu'on surveillât son régime, qu'on ne lui donnât que des viandes rôties, des soupes de bœuf bien rapprochées, pas en trop grande quantité, afin de mettre les alimens en rapport avec les forces digestives, car celles-ci ont besoin d'autant plus d'énergie, que les substances soumises à leur action contiennent plus de principes nutritifs, comme l'a démontré, par des expériences très-nombreuses et très-concluantes, M. le professeur Lallemand (1).

J'engageai le petit malade à surmonter son aversion pour le vin et d'en boire quelques cuillerées de vieux après le repas ; pour boisson ordinaire, la tisane de houblon, dans laquelle on faisait dissoudre six gros de sulfate de soude. J'ordonnai encore le changement d'habitation, et le jeune Louis fut établi chez un de ses oncles. Son régime dut se ressen-

(1) *Observations pathologiques propres à éclairer quelques points de physiologie et de pathologie.* In-4^o, Thèse, 1819.

tir de l'aisance qui régnait dans cette maison, d'ailleurs bien exposée.

Ce fut le 10 septembre que le malade commença son traitement : je ne lui rendis visite que le 20, et déjà les selles, bien que fréquentes encore et fluides, n'offraient plus des portions d'alimens mal dirigés ; il ne mangeait pas de végétaux ; sa figure noire, bouffie, n'était pas aussi pâle, le ventre n'était plus douloureux ; cependant l'engorgement n'avait pas diminué d'une manière sensible, mais les glandes du cou offraient dans leur volume une diminution notable. (*Suppression du sulfate de soude, tisane de houblon ferrée, la teinture d'iode portée à huit gouttes trois fois par jour.*) Le 29 septembre la diarrhée a disparu ; suppression des sueurs ; pouls plus fort, pommettes légèrement colorées, gencives d'un noir-pâle. Le malade, jusqu'ici sédentaire, désire participer aux jeux de son âge, et les personnes qui l'entourent notent comme un phénomène remarquable deux ou trois légers accès de colère auxquels il s'est livré parce qu'on lui refusait la permission de sortir par un temps frais et humide. (*Iode porté à douze gouttes ; frictions aromatiques sur tout le corps.*) Depuis cette époque jusqu'au 23 octobre j'ai vu le malade tous les deux jours à cause de la dose plus considérable d'iode ; la guérison s'avancait régulièrement. Le 23, Louis N. n'était pas allé depuis deux jours à la garde-robe ; on avait cru apercevoir une légère fièvre la veille. (*Suspension de l'iode, deux lavemens.*) Le 27 octobre, ventre libre, souple dans toutes ses parties, cependant il est encore volumineux ; l'appétit est soutenu et sans voracité ; l'usage de l'iode est repris ; langue et gen-

cives vermeilles, le malade prend de l'embonpoint : c'est sans doute par le développement que les membres acquièrent, autant que par le progrès de la guérison, que les articulations reprennent leurs proportions. Le 30, le malade montre de la répugnance pour la tisane, qui est remplacée par l'eau simplement ferrée; continuation des mêmes moyens. Enfin le 5 novembre tous les phénomènes alarmans ont disparu, l'abdomen ne présente nulle part aucune altération sensible, cependant sa capacité ne paraît pas en rapport avec la taille de l'individu; du reste, il n'y a plus de fièvre, le poulx a acquis une vigueur qui contraste avec son état précédent, les glandes cervicales ont repris leur volume naturel, (*Suppression de l'iode.*) Je recommande la continuation d'un régime tonique et l'usage du vin Séguin.

Réflexions. De cette observation on pourrait déduire des conséquences favorables à l'emploi de l'iode dans le traitement d'une maladie redoutable; cependant on aurait tort, je pense, de conclure trop précipitamment d'après de pareils faits. Est-ce réellement l'iode qui a opéré la guérison? Aux yeux de ceux qui savent apprécier l'influence heureuse du régime dans les maladies, et surtout dans les scrophules, ce serait trop de lui en faire exclusivement les honneurs, lorsque les moyens diététiques paraissent revendiquer une portion du succès.

III^e. OBSERV. *Engorgement peut-être squirrheux du sein guéri par l'iode.* J. L., âgée de cinquante et un ans, a cessé depuis cinq ans de payer son tribut hémorrhagique et porte l'empreinte remarquable du développement extraordinaire du

système nerveux, dont l'influence s'est fait sentir dans toutes les maladies dont elle a été atteinte. Il y a environ dix-huit ans, qu'un de ses enfans qu'elle allaitait lui enleva la moitié du mamelon du sein droit; une inflammation très-vive survint et se dissipa par l'usage des moyens convenables; mais il resta une induration d'environ deux pouces d'étendue. Dans le mois de septembre dernier elle fit une chute sur un bâton fiché en terre, contre lequel vint se heurter le sein *déjà malade*, car depuis environ deux ou trois ans quelques élancemens fugaces s'y faisaient ressentir à des intervalles assez éloignés: il se gonfla aussitôt, et malgré les applications émollientes l'inflammation parcourut toutes ses périodes. La mamelle s'abcéda vingt-un jours après l'accident: je fus consulté à cette époque; j'agrandis un peu l'ouverture que la nature avait spontanément pratiquée, et fis continuer l'application des cataplasmes émolliens: ce fut le 2 octobre que je donnai ce conseil, et, le 12, la suppuration avait tari, l'ouverture de l'abcès était parfaitement cicatrisée; tous les signes de l'inflammation avaient disparu, mais l'endurcissement primitif s'était accru considérablement, il s'était même formé un second noyau distinct et séparé du premier, dont il n'avait pas encore atteint la dureté; la peau n'était plus rouge, et les élancemens, rares autrefois, étaient plus rapprochés et plus poignans. Je ne dissimulai pas au mari le danger que courait sa femme. Ces engorgemens, leur siège, la nature des douleurs, la période de la vie où se trouvait la malade, me présageaient la prochaine dégénérescence cancéreuse des glandes mammaires; quelques douleurs s'irra-

diaient, comme par éclair, vers les glandes. Je prescrivis l'iode, je fis en conséquence préparer la pommade hydriodurée (*un gros de sel par once d'axonge*). Pour accélérer la guérison je désirais aussi administrer l'iode à l'intérieur, et parmi ses préparations je choisis la teinture. Une réflexion m'arrêta un moment. N'avais-je pas à craindre quelque résultat fâcheux de l'administration d'un médicament si actif, chez une femme qu'un loch blanc, une potion purgative ordinaire, mettaient en convulsion? Il me parut convenable de modifier cette excessive sensibilité, et je jetai les yeux sur l'opium. La malade commença le 28 octobre (cet intervalle me parut nécessaire pour laisser entièrement éteindre l'éréthisme qui aurait pu subsister après la disparition de l'inflammation) à frictionner l'organe malade et à prendre trois fois par jour six gouttes de teinture d'iode; je conseillai l'usage du sirop diacode à la dose d'une demi-cuillerée avant d'avaler le remède. La femme L., qui avait une aversion insurmontable pour tous les sirops, ne put supporter celui-ci, et je le remplaçai par le laudanum de Sydenham. Ce moyen correctif n'a pas nui à l'effet de l'iode, dont la dose a été progressivement augmentée suivant des règles posées à ce sujet: bien loin de là, il a avancé la guérison, car j'ai cru avec son secours ne pas devoir suspendre l'usage de ce remède, et aucun accident n'est survenu. L'effet salutaire de l'opium a été tel, que l'ayant suspendu un jour, la malade a rejeté l'iode quelques instans après l'avoir pris, et a été tracassée toute la journée par un sentiment de resserrement et de cuisson à la gorge. Je voulais répéter cette expérience; mais la

malade s'y opposa formellement : du reste, le traitement n'a présenté aucune autre particularité et s'est terminé avec un plein succès le 30 novembre 1823.

IV^e. OBSERV. *Rétrécissement de l'urèthre guéri par l'iode.* C. R...., âgé de quarante-deux ans, ancien militaire, ayant été sujet dans son enfance aux engorgemens des glandes sous-maxillaires, et ayant long-temps porté du mal à la tête, présentant encore les traits qu'on assigne au tempérament lymphatique, a éprouvé plusieurs symptômes syphilitiques, tels que chancres, bubons, etc., dont il a été traité à l'hôpital de Grenoble, il y a long-temps; il a en outre contracté plusieurs blennorrhagies qu'il avait l'habitude de couper avec de la poudre à canon et du poivre délayé dans l'eau-de-vie : le dernier écoulement contracté à Lyon en 1814, a été arrêté par des injections. R.... n'avait jamais eu le canal de l'urèthre bien libre; mais la difficulté d'uriner fut bien plus considérable après ses premières contaminations : depuis la dernière, la coarctation est devenue fort incommode, le malade est obligé d'uriner plusieurs fois dans une heure et de faire de longs efforts pour lancer le premier jet d'urine. Il vint me consulter le 25 septembre 1823. Réfléchissant à la nature de sa maladie, me rappelant l'organisation, la manière d'être physiologique et pathologique des membranes muqueuses, ayant remarqué entre celles-ci et les glandes des relations anatomiques, sympathiques et pathologiques, sur la démonstration desquelles je passe, parce que tous les médecins ont eu occasion de faire de pareilles remarques, je jugeai par analogie que les rapports thérapeutiques devaient

être à-peu-près identiques. J'avais vu l'iode résoudre promptement des engorgemens glanduleux considérables; ce médicament est un puissant *fondant*, pour parler le langage des praticiens. R.... n'avait jamais eu le canal libre : la sonde, au moyen de laquelle je tâchai d'en reconnaître l'état, me fit trouver deux obstacles situés à quatre ou cinq pouces de profondeur. Il fallait prononcer sur la nature de ces engorgemens. Le malade avait eu, il est vrai, la vérole; mais il m'assurait en avoir été soigneusement traité par *les grands remèdes*; d'ailleurs rien n'annonçait la présence de cet hôte dangereux. N'était-il pas possible que ces coarctations fussent le résultat des scrophules, car la muqueuse uréthrale renferme des glandes? pourquoi cet état maladif n'affecterait-il pas celles-ci comme toutes les autres, surtout lorsqu'elles se sont trouvées sous l'influence de causes occasionnelles, énergiques, par exemple, de fréquentes irritations blennorrhagiques?

Ces considérations m'engagèrent à essayer l'iode : des frictions furent faites sur le corps de la verge avec la pommade hydriodurée (*un gros de sel par once et demie d'axonge*). Aux premières applications, le pénis se couvrit de boutons, et le malade suspendit le traitement : instruit de cet accident, j'augmentai la proportion de l'excipient, et les symptômes d'irritation locale ne reparurent plus. Les frictions étaient faites deux fois par jour, et la verge était constamment enveloppée d'une flanelle : douze jours n'étaient pas encore écoulés, que mon malade se plaignit de cuissons dans le canal, et me dit sérieusement que le remède allait rappeler l'écoulement qu'il avait imprudemment arrêté, il y a dix

ans. Je fis suspendre le traitement pendant dix jours, j'appliquai quatre sangsues sur le corps de la verge, et les symptômes d'irritation ayant cessé, les frictions furent reprises et continuées avec tant de succès, que soixante-dix suffirent pour améliorer tellement l'état du malade, qu'il urine maintenant sans peine et que la sonde parvient dans la vessie sans aucune difficulté. J'oubliais de dire qu'un an avant de me consulter on avait appliqué plusieurs fois des sangsues.

Réflexions. Tels sont les faits sur lesquels j'ai désiré fixer l'attention des praticiens. Il me reste un regret, celui de n'avoir pu varier les expériences afin de leur donner plus de poids. Peut-être a-t-on trop vanté la substance dont nous nous occupons, car elle n'a pas toujours répondu à mes espérances; mais ces cas de non-réussite peuvent tenir aussi à l'administration vicieuse du médicament. Ce n'est point un spécifique que le vrai médecin doit chercher dans l'iode, c'est un médicament actif, qui paraît donc de vertu énergiquement résolutive; mais les maladies contre lesquelles on le dirige sont rarement dans un état de simplicité tel, que l'iode n'ait besoin d'aucun secours pour en venir à bout. J'ai vu, et je l'ai vu plus d'une fois, des engorgemens lymphatiques résister long-temps et ne céder qu'après l'application de quelques sangsues. Des moyens opposés ne seraient-ils pas nécessaires pour que l'iode pût développer toutes ses propriétés dans certaines constitutions affaiblies? (*Revue méd. et journal de clinique*, t. 4, 1824, pag. 83.)

d'iode. Il fut bientôt en proie aux symptômes suivants : agitation , chaleur extrême , palpitations , pouls très-fréquent , bouche pâteuse , érections violentes et soutenues , diarrhée abondante , soif inextinguible , tremblement , amaigrissement , quelquefois défaillances. Ils continuèrent sans interruption , mais avec une légère diminution pendant cinq semaines , au bout desquelles le malade mourut tout-à-coup après avoir poussé une plainte. On ne put pas faire l'ouverture du cadavre.

V. OBSERV. *Autre cas d'empoisonnement lent par l'iode.* M. Zink fut appelé pour faire l'autopsie du corps d'une dame , dont la maladie était survenue après l'usage abusif de la teinture d'iode , qu'elle avait prise pendant un long temps , et à dose beaucoup trop forte , pour dissiper un goitre volumineux. Voici les altérations qui s'offrèrent à son examen : intestins boursoufflés , fortement phlogosés dans certains endroits , et présentant dans d'autres la teinte qui précède le sphacèle. Estomac offrant à l'extérieur , aux deux tiers de sa petite courbure , une excoriation de la grandeur de deux pouces carrés ; à l'intérieur , une rougeur générale ; près du pylore , il était corrodé ; la membrane séreuse s'était détachée dans un diamètre de deux ou trois pouces ; foie plus volumineux , très-pâle , ayant une couleur lilas très-claire. (*Journ. compl.*, t. 18, p. 126.)

ESSAI sur l'iode et ses préparations, d'après les résultats obtenus à la clinique médicale de Padoue, par M. V. L. BRERA, professeur de l'université de la même ville, et conseiller-d'état de S. M. l'Empereur d'Autriche (1).

M. Brera, après avoir rappelé succinctement les travaux de MM. Coindet, Formey et de Carro sur l'iode, cite dix-sept observations dans lesquelles l'efficacité de ce médicament a été manifeste. L'intérêt qu'elles présentent nous engage à les rapporter en entier.

PREMIÈRE OBSERVATION. *Carreau commençant guéri par l'iode.* Jeanne Giurina, qui fait le sujet de cette observation, était âgée de seize ans, non réglée, d'une constitution pellagreuse, considérablement débilitée et amaigrie par une diarrhée dont elle était atteinte. C'est en vain que durant les premiers mois on combattit cette affection par la rhubarbe torréfiée, la cascarille et l'oxide noir de manganèse; la diarrhée n'en devint que plus opiniâtre. Aux remèdes précédens on substitua les toniques, les astringens, sans oublier le rathania; mais ce fut encore infructueusement. Alors, M. Brera pensant que ces substances ajoutaient encore par leur irritation à la trop grande sensibilité du tube digestif, fit usage des boissons mucilagineuses: la diarrhée cessa. Ayant ensuite pris particulièrement en considération la constitution pellagreuse de la malade, et plus encore son état d'aménorrhée et les phénomènes d'engorgement des glandes mésentériques observés journellement, on

(1) *Saggio clinico sull' iodio*, etc. Padova, 1822; in-8°.

résolut d'administrer l'iode sous la forme suivante :

℥ Teinture d'iode, gouttes 10 ; eau distillée, onces 3 ; sirop simple, once 1 ; M. On donne cette dose trois fois par jour, à sept heures et à dix heures du matin, et à trois heures de l'après-midi.

Cette prescription, unie à un bon régime nourrissant, rétablit manifestement les forces de la malade ; la peau reprit une coloration plus naturelle, et la respiration devint plus facile. Ce remède fut continué exactement pendant dix-sept jours, en portant progressivement la dose de la teinture jusqu'à quinze gouttes par fois. On observa alors un peu de gonflement dans la parotide droite. On résolut donc de changer de formule et d'administrer l'iode avec l'oxide noir de manganèse, pour provoquer la menstruation :

℥ Iode en poudre, grain $1/2$; oxide de manganèse, grains 3 ; Faites un bol avec s. q. de miel et de poudre de réglisse. Cette dose se prend deux fois par jour, matin et soir.

Après trois jours la malade fut atteinte d'un accès de fièvre marqué par une vive douleur frontale accompagnée de chaleur intense, qui se termina par un abondant épistaxis : ce qui procura un grand soulagement. L'usage du médicament fut suspendu, et après une quinzaine de jours la jeune fille recouvra toute la fraîcheur et la force de son âge. S'étant ensuite retirée à la campagne, les menstrues se déclarèrent spontanément.

11°. OBSERV. *Hémoptysie succédant à la suppression des règles, avec expectation de matière mucosopurulente, guérie par l'iode.* Marie Philippine, âgée d'environ dix-sept ans, vint à Padoue en 1821, jouissant de la plus parfaite santé. Quatre mois après,

elle fut atteinte de la suppression de ses règles, qui furent remplacées par un crachement de sang, plus abondant à chaque époque où l'évacuation utérine avait coutume de se faire. Admise dans les salles de clinique, on observa qu'elle était d'un tempérament asthénico-excitabile, et qu'il lui survenait tous les jours des accès fébriles accompagnés de gastricisme. Après quelques évacuans on lui fit prendre les extraits de marrube, d'aloës, de myrthe, de sabine, associés aux préparations martiales. Ce traitement fut suivi d'un léger retour des menstrues. Cependant la fièvre continuant à inquiéter la malade, l'application des sangsues, tantôt à la vulve, tantôt à l'anus, produisit un prompt soulagement. Dans cet état, ces irritations inflammatoires étant calmées, on eut recours à l'iode, quoique le sang craché par la malade fut mêlé de beaucoup de mucosités et de matières puriformes. On suivit le même mode d'administration que dans l'observation précédente, et les premiers effets du remède furent la diminution de la fièvre, une diaphorèse abondante, le calme complet des symptômes thoraciques. La teinture d'iode fut portée à la dose de vingt gouttes, trois fois par jour, pendant l'espace de vingt-deux jours; après quoi, il se manifesta un sentiment de douleur vers la région lombaire et utérine; puis, les règles parurent avec abondance. Cette jeune fille est restée dans l'hôpital en qualité d'infirmière, et elle continue à jouir de la meilleure santé.

III°. OBSERV. *Autre hémoptysie par suite de la suppression des règles, compliquée d'hépatalgie, guérie par l'iode.* Antoinette Masa, âgée de vingt-un ans, était atteinte depuis quatre mois d'une sup-

pression de règles, qui étaient remplacées par des crachats sanguinolens accompagnés des phénomènes d'une inflammation lente du foie. La couleur ictérique de la malade faisait craindre une altération organique de ce viscère, qui avait considérablement augmenté de volume, et qui était douloureux sur tous les points.

Après avoir mis en usage les évacuations sanguines par le moyen des sangsues appliquées successivement à l'anus, à la vulve, sur l'hypocondre droit, la digitale, le nitrate de potasse, les pédiluves, on eut recours à l'iode. L'effet de ce remède ne tarda pas à se faire sentir par l'apparition abondante des règles, par le retour de l'appétit et l'entier rétablissement de la santé. L'iode fut encore employé ici à la manière ordinaire.

IV. OBSERV. *Dyssenterie par suite de la suppression des règles, guérie par l'iode.* Catherine Ghillini, âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament asthénique, peu excitable, était privée de l'écoulement utérin depuis deux ans, par suite de mauvaise nourriture et des fatigues de la campagne. Depuis cette époque elle était atteinte tous les mois d'un flux dysentérique pendant l'espace de cinq ou six jours, et quelquefois avec des symptômes de fièvre. Entrée dans l'hôpital, on lui donna l'iode, dont la dose fut portée à vingt gouttes, trois fois par jour. Après quatorze jours de traitement on observa un peu de gonflement des gencives, des glandes sous-maxillaires, de la douleur dans l'oreille droite, avec sentiment de pesanteur vers les régions lombaires. Le ténisme disparut peu-à-peu; la diarrhée, moins abondante, n'était plus accompagnée de stries sanguine-

lentes, et la fièvre cessa entièrement. On suspendit alors l'usage de l'iode, et la malade s'en tint à de simples émulsions de gomme arabique. La menstruation se rétablit et reparut également le mois suivant. Au moyen d'un bon régime la malade recouvra une parfaite santé.

V°. OBSERV. *Usage de l'iode dans un cas de phthisie laryngée.* Madeleine Cilini, âgée de trente-six ans, se trouvait au dernier degré de phthisie laryngée, privée de ses règles depuis trois ans. Elle était atteinte de violentes attaques de fièvre, sans que les saignées générales et locales lui apportassent le moindre soulagement. Les symptômes ne laissaient aucun doute sur l'existence d'une ulcération profonde du larynx. Mise à l'usage de la teinture d'iode pendant dix-neuf jours, il se manifesta peu-à-peu une pesanteur vers la région utérine; alors les fomentations émollientes sur le pubis, l'application de sangsues à la vulve firent cesser les symptômes utérins; l'accès inflammatoire du larynx ne reparut plus; cependant la malade succomba au bout de trois semaines. L'autopsie cadavérique fit voir que le larynx était profondément détruit par de larges ulcérations et par la carie des cartilages.

VI°. OBSERV. *Chlorose et aménorrhée accompagnées d'hémorrhagie à l'angle interne de l'œil gauche, guéries par l'iode.* Marie Giacomini, âgée de vingt-trois ans, d'une constitution assez faible et d'un tempérament asthénico-excitabile, était privée de ses règles depuis trois mois, lorsqu'elle entra à l'hôpital. Au lieu de l'évacuation menstruelle, elle perdait régulièrement, vers le milieu de chaque mois et pendant l'espace de deux jours, une petite quantité de

sang très-fluide qui s'écoulait par l'angle interne de l'œil gauche. Ce phénomène était précédé par des douleurs intenses dans les deux yeux, et suivi de douleurs du foie, accompagnées d'évacuations alvines sanguinolentes, ou bien de gonflement rapide de l'abdomen, qui disparaissait aussitôt sous l'application des sangsues aux vaisseaux hémorrhéïdaux. Outre les phénomènes ordinaires de la chlorose, on observait encore chez cette malheureuse une extrême faiblesse des voies digestives, et une couleur jaune terreuse.

Tous les jours elle était atteinte d'accès de fièvre qui ne se montraient pas à des heures réglées. Le traitement fut commencé par l'application des sangsues à la vulve et à l'anús; ensuite on passa à l'usage des martiaux, que l'on fut obligé de suspendre à cause des vomissemens qu'ils produisaient, sous quelque forme qu'on les administrât. On eut recours aux amers, tels que les extraits d'absynthe et de marrube, mais ce fut sans succès. Dans cet état de choses, on employa la teinture d'iode suivant le mode indiqué plus haut, et on en poussa la dose jusqu'à vingt gouttes chaque fois. Au bout de seize jours on observa une amélioration générale, cessation des phénomènes fébriles, augmentation extraordinaire de l'appétit. On continua l'usage de l'iode associé à l'oxide noir de manganèse. L'écoulement menstruel arriva avec abondance, dix jours après cette prescription, qui fut continuée durant tout cet intervalle. Les douleurs d'yeux, l'hémorrhagie de l'angle interne de l'œil gauche, et les affections hépatiques et abdominales disparurent en même temps. La jeune fille fut retenue à l'hôpital pour qu'on pût observer si ses règles reparaîtraient le mois suivant : ce qui arriva en effet.

VII^e. OBSERV. *Aménorrhée guérie par l'iode.* Le sujet de cette observation est une femme d'environ trente-quatre ans, à laquelle les règles manquaient depuis cinq ans. Lorsqu'elle vint à l'hôpital, la suppression des menstrues avait développé un peu d'inflammation dans le foie et les poumons, dont il restait encore quelques traces. Après avoir apaisé le travail inflammatoire par les moyens appropriés, on se décida à administrer une solution d'hydriodate de potasse iodurée pour vaincre l'aménorrhée qui persistait encore. Le premier jour on employa la formule suivante :

℞ Solution d'hydriodate de potasse iodurée, gouttes 5; eau distillée, onces 3. A prendre en trois doses, le matin, à midi et le soir.

Après les deux premières doses on observa un trouble général accompagné de violentes douleurs de tête; la troisième dose produisit beaucoup d'ardeur dans l'estomac; la dose suivante fut réduite à quatre gouttes et divisée en trois prises. Les effets du remède sur l'utérus ne tardèrent pas à se manifester par un sentiment de pesanteur accompagné de douleurs passagères.

L'ardeur de l'estomac et la douleur de tête augmentèrent en même temps; la solution d'hydriodate de potasse fut suspendue et remplacée par une émulsion de gomme arabique. On eut recours aux bains chauds, puis à l'application des sangsues, et les règles reparurent.

VIII^e. OBSERV. *Menstruation difficile et peu abondante, améliorée par l'iode.* La menstruation pénible et peu abondante qui fait le sujet de cette observation était compliquée de catarrhe pulmonaire. La personne atteinte de cette affection était âgée de

vingt-quatre ans, d'un tempérament fort et robuste; néanmoins elle était fréquemment atteinte d'une grande oppression de forces et de palpitations de cœur, surtout après avoir monté l'escalier, ou exécuté quelques mouvemens un peu violens. Après avoir calmé les symptômes catarrhaux avec des décoctions d'orge nitrées, avec le kermès et une émulsion mucilagineuse, on soumit la malade à l'action de l'iode, pour provoquer un état de pléthore vers l'utérus et déterminer l'évacuation menstruelle. La formule sous laquelle l'iode fut administré est comme la précédente, c'est-à-dire, *cinq gouttes de solution d'hydriodate de potasse ioduré dans trois onces d'eau distillée*; cette dose étant répétée trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, pendant l'espace de sept jours consécutifs. Pendant ce temps, l'état de la malade s'améliorait très-sensiblement. Elle n'éprouvait plus de palpitations, et l'oppression des forces était considérablement diminuée. Néanmoins on augmenta la dose de la solution, qui fut portée jusqu'à huit gouttes par fois. Dix jours s'étant encore écoulés, la vue s'obscurcit un peu, et il arriva une menstruation abondante qui précéda de six jours l'époque ordinaire. Le remède fut suspendu, et la jeune personne sortit de l'hôpital assez bien portante.

IX°. OBSERV. *Chlorose fébrile et aménorrhée guéries par l'iode.* Cette affection attaquait une jeune fille de quatorze ans, dont la mère était morte par suite de phthisie pulmonaire. Elle était elle-même d'une constitution grêle, scrophuleuse et n'était pas encore réglée. Une fièvre continue rémittente se manifestait tous les jours par des exacerbations et des rémissions irrégulières. Après avoir mis la malade à

l'usage de quelques boissons de rhubarbe, on passa à la prescription suivante :

℞ Iode très-pur, grain 1 ; extrait de sureau et poudre de réglisse, quantité suffisante. Pour deux bols, à prendre l'un le matin et l'autre le soir.

Une décoction d'orge servit de boisson ordinaire pendant ce traitement. Après trois jours, qui ne furent suivis d'aucun changement dans les symptômes morbides, on porta la dose de l'iode à un grain et demi, dont on fit trois pilules, à prendre une le matin, l'autre à midi et la troisième le soir. La même dose fut continuée pendant huit jours. La fièvre restait la même; cependant l'action de l'iode commençait à se faire sentir. La vue devint trouble, les orbites douloureux. La malade accusait, en outre, un sentiment d'ardeur le long de l'œsophage et dans l'estomac. On ramena la dose d'iode à un seul grain à prendre en trois fois; mais l'iode en substance devenant insupportable, trois jours après on donna cinq gouttes de solution d'hydriodate de potasse ioduré, dissous dans trois onces d'eau distillée. On prescrivit en même temps des bains entiers chauds, pour rendre plus supportable l'action de l'iode, et pour modérer en même temps un prurit incommode de la peau. Pendant l'espace de dix jours la malade prit six bains et fit continuellement usage de la dose d'iode indiquée. Les accidens produits par l'iode se dissipèrent, et la fièvre cessa. La jeune fille sortit de l'hôpital, et deux mois après ses règles parurent.

x°. OBSERV. *Chlorose avec œdème des extrémités inférieures, améliorée par l'iode.* Le sujet de cette observation est une femme de trente-quatre ans, d'une constitution cachectique, d'un teint jaunâtre, abattue

et tourmentée par une oppression de poitrine. Il y avait onze mois qu'elle était dans cet état lorsqu'elle entra à l'hôpital. Outre cela, ses règles avaient cessé de couler depuis un an, les extrémités inférieures étaient oedémateuses, et une diarrhée opiniâtre l'affaiblissait considérablement. Cette malade fut mise d'abord à l'usage de l'iode pur, puis à celui de l'éther sulfurique ioduré à la dose de cinq gouttes étendues dans trois onces d'eau distillée.

Après quelques jours il se manifesta une violente douleur dans les yeux, la vue fut totalement troublée, et une ardeur insupportable se faisait sentir depuis la gorge jusqu'à l'estomac. On fit prendre des bains chauds pour calmer ces accidens. La santé de la malade s'améliora peu-à-peu; mais comme les vacances arrivèrent, on ne put pas continuer les observations. La malade sortit à cette époque assez bien portante; mais ses règles n'avaient pas encore reparu.

XI^e. OBSERV. *Gonflement et endurcissement des glandes sous-maxillaires d'origine scrophuloso-syphilitique, guéris par l'iode.* Ce cas est très-intéressant, car outre la condition pathologique énoncée de toutes les glandes sous-maxillaires, les glandes sous-axillaires du côté gauche participaient encore de cet état. La femme qui fait le sujet de cette observation était âgée de vingt-trois ans, bien réglée. Elle était convalescente d'une blennorrhagie et d'ulcères vénériens placés à l'entrée du vagin, qui furent guéris par des injections d'abord émollientes, puis astringentes. On pensa que c'était le cas d'entreprendre une cure par l'usage interne et externe de l'iode. Pour satisfaire à la première indication, on

fit usage du liniment gastro-iodé, et pour remplir la seconde on employa une solution alcoolique de deuto-iodure de mercure de la manière suivante :

℞ Liniment ioduré, ℥j divisé en deux parties, pour faire des frictions matin et soir sur les glandes affectées. ℞ Solution alcoolique de deuto-iodure de mercure, gouttes x (1), eau distillée ℥iij. A prendre en deux doses, matin et soir.

Après deux jours on augmenta la dose du liniment jusqu'à deux scrupules matin et soir, et celle de la solution fut portée jusqu'à dix-huit gouttes par prise. L'amélioration ne tarda pas à se manifester, puisque le sixième jour le volume des glandes tant sous-maxillaires que sous-axillaires était diminué d'un bon tiers. On continua d'employer le liniment à la même dose, que l'on porta jusqu'à trente gouttes pendant sept autres jours. A cette époque, il fallut suspendre les prescriptions tant internes qu'externes, à cause de l'apparition des phénomènes ordinaires iodiques, c'est-à-dire, douleur des orbites, trouble de la vision, ardeur de l'estomac accompagnée de démangeaison, de douleur et de rougeur des parties affectées. On se borna pendant six jours aux boissons d'orge et à l'application d'un cataplasme émollient. Les accidens cessèrent. Ensuite on reprit l'usage du liniment gastro-iodé à la dose d'un scrupule pour deux frictions, et celui de la solution alcoolique à la dose de vingt gouttes matin et soir, avec l'eau distillée comme à l'ordinaire. Les tumeurs diminuèrent de moitié. On continua le liniment, mais on substitua à la solution de deuto-iodure de mercure l'iode

(1) Elles contiennent un seizième de grain de deuto-iodure de mercure.

pur à la dose d'un grain, réduit en pilules avec l'extrait de sureau. Cette dose fut donnée trois fois le jour, le matin, à midi et le soir. Neuf jours après cette nouvelle prescription, la malade sortit de l'hôpital, emportant à peine quelques légères traces des tumeurs volumineuses qu'elle y avait apportées en entrant, vingt jours auparavant. La menstruation ne souffrit pas la moindre altération.

XII^e. OBSERV. *Tuméfaction et congestion de caractère syphilitique des glandes sous-maxillaires droites, guéries par l'iode.* Un homme âgé de quarante-trois ans était porteur d'un gonflement considérable des glandes sous-maxillaires droites, depuis un traitement mercuriel qu'il avait subi pour une vérole constitutionnelle dont il était infecté, et dont il avait été guéri, à l'exception des tumeurs dont nous parlons. Il fut reçu en cet état dans l'hôpital, où l'on devait en outre lui pratiquer l'amputation de la jambe. Mais comme l'état des glandes s'opposait à cette opération, on fit les frictions avec le liniment gastro-iodé, à la dose d'un scrupule, puis d'un scrupule et d'un demi-grs. Aussitôt que les parties affectées se montraient un peu rouges et douloureuses, on suspendait ces frictions, pour leur substituer un cataplasme émollient; ce que l'on fut obligé de pratiquer trois fois dans l'espace de trente-cinq jours. En même temps on administrait à l'intérieur le deuto-iodure de mercure, dont on suspendait également l'usage, lorsqu'il survenait des irritations iodiques. Ce traitement soutenu par une diète nourrissante, fit disparaître complètement l'engorgement des glandes, et le malade se rétablit au point qu'on put lui pratiquer sans crainte l'amputation de

la jambe. Aujourd'hui il se promène dans les rues de Padoue, jouissant de la plus parfaite santé.

XIII^e. OBSERV. *Bronchocèle d'origine syphilitique guéri par l'iode.* Une femme, âgée de trente-cinq ans, avait été guérie d'une vérole constitutionnelle, qu'elle avait gagnée à l'âge de vingt-deux ans; mais elle conservait une tumeur fort dure, de la grosseur d'une noix, laquelle était survenue dans le corps thyroïde, à l'époque où elle avait gagné la vérole. Elle fut soumise à l'usage d'un grain de proto-iodure de mercure divisé en huit pilules, dont elle prit d'abord une matin et soir, puis deux, et ensuite quatre. On fit faire des frictions sur la tumeur, avec un scrupule de liniment gastro-iodé, dont la dose fut doublée au bout de deux jours. L'action de l'iode sur le corps thyroïde fut très-prompte, car au bout de sept jours de traitement il se manifesta dans la tumeur un véritable travail inflammatoire, auquel on remédia par la suspension de l'emploi de l'iode, par une application de dix sangsues autour de la tumeur, par l'usage abondant du lait en boissons et en bains. L'inflammation s'étant apaisée, on reprit l'usage de l'iode, des bains furent administrés chaque jour, et après quelque temps le goître avait presque entièrement disparu, au point qu'on ne sentait plus qu'une petite tumeur de la grosseur d'un pois, dans le centre du corps thyroïde.

XIV^e. OBSERV. *Scrophules guéries par l'iode.* Un enfant de huit ans, rachitique dans son enfance, eut plus tard un engorgement des glandes du cou, des aines et des aisselles; la rougeole, qui fut mal traitée, et des ophthalmies sans cesse renaissantes et d'une grande opiniâtreté. Après la guérison de ces der-

nières, il resta faible, avec tous les signes scrophuleux les plus marqués, et une rougeur de la conjonctive. Il commença la teinture d'iode à la dose de cinq gouttes dans un peu d'eau sucrée, qu'on répéta trois fois par jour. Cette dose fut portée jusqu'à huit. Dès les premiers jours, l'état de cet enfant, ses digestions, ses mouvemens s'améliorèrent; les glandes endurcies se ramollirent, diminuèrent de volume, et finirent par se résoudre; la conjonctive reprit sa couleur naturelle.

XV^e. OBSERV. *Scrophules presque guéries par l'iode.* L'iode fut prescrit de la même manière à une petite fille scrophuleuse, chez laquelle tous les moyens avaient échoué. Après deux semaines, les glandes du cou, des aisselles, des aines, ainsi que le ventre avaient perdu les deux tiers de leur tuméfaction. La malade était plus colorée et avait l'esprit plus vif. Elle partit avant que sa guérison fût entièrement achevée.

XVI^e. OBSERV. *Scrophules guéries par l'iode.* La sœur de l'enfant qui fait le sujet de la précédente observation, était sujette à des ophthalmies très-fréquentes, donnée d'ailleurs d'une constitution rachitico-scrophuleuse, héritage de son père. Elle avait les glandes du cou dures et gonflées, surtout une, qui gênait les mouvemens de cette partie. Elle avait fait usage d'une foule de médicamens, lorsqu'on lui donna la teinture d'iode. Une demi-once suffit pour rendre les paupières saines, pour amollir et résoudre les engorgemens lymphatiques, pour rendre les couleurs, améliorer la nutrition, et pour faire naître un appétit tel que la malade n'en avait jamais éprouvé de semblable. Elle consuma encore deux gros de

cette substance, et finit par se rétablir complètement.

XVII^e. OBSERV. *Goutte guéri par l'iode.* Une dame de trente-cinq ans, sujette à des accès d'hystérie, fut prise, à la suite de deux couches, d'un goître qui avait le volume d'un gros œuf de poule. La teinture d'iode le dissipa très-promptement.

Les treize premières observations ont été recueillies par M. Brera, et traduites dans les *Archives* (tom. 2), par M. Coster (1). Les quatre dernières ont été communiquées au célèbre professeur de Padoue, par le D^r. Marcolini d'Udine.

Voici les formules de M. Brera, sur l'emploi de l'iode.

(1) M. Coster, ayant passé huit mois à Genève auprès de M. Coindet, rapporte que sur près de cent individus affectés de goître dont il a recueilli les observations, plus des deux tiers ont été complètement guéris par l'iode appliqué en frictions sur la tumeur même. Ce résultat mérite d'être indiqué, parce que l'illustre médecin de Genève ne l'a point fait connaître d'une manière précise. M. Coster a vu également beaucoup de tumeurs scrophuleuses céder à l'emploi du même moyen. Dans un cas de broncho-cèle, où il l'avait employé sans succès, l'addition de la pile lui réussit d'une manière remarquable. Voici ce fait :

OBSERV. *Goutte guéri par l'iode et la pile voltaïque.* Un jeune homme portait un goître de la grosseur de trois œufs de poule; il fut attaqué inutilement par l'iode à l'intérieur et en frictions, et par les sangsues. On suspendit ce traitement, et on soumit le malade pendant huit jours au courant de la pile et aux étincelles, tout cela sans succès. M. Coster revint alors à l'iode, qu'il employa concurremment avec ce dernier agent. La tumeur était mise deux fois par jour pendant l'espace de dix à douze minutes sous l'influence du pôle positif, avec le soin de changer de côté chaque fois qu'on en faisait usage, de sorte que le matin M. Coster frictionnait le côté droit et faisait agir la pile sur le côté gauche, tandis que le soir il se conduisait d'une manière inverse. Le dixième jour, le goître était réduit au tiers, et au vingtième il n'en restait pas la moindre trace. La quantité d'iode employée à chaque friction était de deux grains incorporés à un scrupule d'axonge. Il ne survint aucune espèce d'accident. (*Archives de médecine*, t. 2, p. 432.)

(Note de l'Editeur.)

Alcool iodique, ou teinture d'iode.

℥ Alcool à 5°.	℥ j.
Iode pur.	gr. XLVIII.

M. On conserve dans un vase bien fermé.

Vingt gouttes de cet alcool contiennent environ un grain d'iode. La dose est de cinq, dix, quinze, vingt gouttes, trois fois par jour, dans un demi-verre d'eau édulcorée avec du sucre, ou du sirop simple. Cette préparation s'altère si on la conserve trop long-temps.

Ether sulfurique ioduré.

℥ Ether sulfurique à 66°.	℥ j.
Iode pur.	gr. VI. M.

Mélez.

Trente gouttes contiennent un grain d'iode. Les malades ne supportent guère au delà de dix gouttes par dose.

Pilules d'iode.

Iode pur.	gr. j.
Extrait de sureau.	
Poudre de réglisse, q. s. pour faire deux pilules.	

On en administre une le matin, l'autre le soir.

Pommade d'iode.

℥ Iode pur.	℥ s.
Axonge très-pure.	℥ j. s.

M. Faites une pommade.

On la prescrit à la dose d'un scrupule, pour chaque friction, dans les cas où il convient de faire usage de l'iode en substance.

Solution simple d'hydriodate de potasse.

℥ Hydriodate de potasse.	gr. XXXVI.
Eau distillée.	℥ j. M.

Mélez.

Cette solution produit tous les effets de la teinture d'iode, sans en déterminer les accidens. Elle s'administre de la même manière que la teinture, et s'emploie dans la cure du goître ainsi que dans celles d'autres tumeurs. Il est cependant à présumer que la solution d'hydriodate de baryte ou de chaux, serait préférable dans les cas de scrophules.

Solution d'hydriodate de potasse iodurée.

℥ Hydriodate de potasse.	gr. xxvi.
Iode pur.	gr. x.
Eau distillée.	℥ x.

Cette préparation est plus efficace que la précédente.

On l'administre en commençant par quatre à cinq gouttes, trois fois par jour.

Pommade simple d'hydriodate de potasse.

℥ Hydriodate de potasse.	℥ 6
Axonge pure.	℥ j 6.

M. Faites une pommade.

On l'administre en friction sur le goître ou autres tumeurs, à la dose d'un scrupule, matin et soir. Cette pommade suffit le plus souvent seule pour résoudre les engorgemens du corps thyroïde; quelquefois seulement on lui associe l'usage de l'iode à l'intérieur.

Pommade gastro-hydriodatée de potasse iodurée.

℥ Hydriodate de potasse.	℥ j.
Iode pur.	℥ j.

Suc gastrique de veau dépuré, q. s. pour en opérer la digestion dans l'espace de vingt-quatre heures; ensuite avec q. s. d'axonge faites une pommade.

Cette pommade est beaucoup plus active que la

précédente, et s'emploie de la même manière. Elle mérite la préférence.

Solution alcoolique de deuto-iodure de mercure.

7 Alcool à 36° 3 j 6.
Deuto-iodure de mercure gr. xx. M.

Vingt-six gouttes de cette solution correspondent à-peu-près à $1/8^{\circ}$ de grain de deuto-iodure. Dose, dix, quinze, vingt gouttes dans un demi-verre d'eau distillée. L'eau ordinaire la décompose très-facilement. Elle réussit très-bien dans les affections scrophuleuses compliquées de vérole.

Ether sulfurique avec la deuto-iodure de mercure.

C'est la même préparation que la précédente, excepté que l'éther remplace l'alcool. Comme elle est plus active que la précédente, la dose doit être moindre.

RECHERCHES sur les effets de l'Iode dans le bronchocèle, la paralysie, la chorée, les scrophules, la fistule lacrymale, la surdité, la dysphagie, les tumeurs blanches, les difformités de la colonne vertébrale, par Alexandre MANSON, médecin de l'Hôpital général de Nottingham, en Angleterre.

Le goître, contre lequel M. Manson a fait ses premiers essais, est endémique à Nottingham, et paraît dépendre de la nature des eaux dont les habitants font usage. Voici les résultats qu'il a obtenus par l'usage et les purgatifs, parmi les malades confiés à ses soins.

BRONCHOCÈLE, PARALYSIE, CHORÉE, etc. 147

Nombre total des malades. 120
 sur lequel il faut déduire quatre femmes ad-
 mises deux fois, reste. 116

Hommes guéris. 10
 ——— très-soulagés. 1
 ——— renvoyés pour défaut d'exactitude.. 1
 ——— dont l'état fut amélioré pendant le
 traitement 3

Total des hommes. 15

Femmes guéries. 66
 ——— très-soulagées. 9
 ——— sorties sans soulagement. 2
 ——— renvoyées pour défaut d'exactitude. 10
 ——— dont l'état fut amélioré pendant le
 traitement. 14

Total des femmes. 101

Parmi les malades désignés dans ce tableau, comme ayant éprouvé une amélioration sous le traitement, onze furent guéris plus tard, de manière qu'en réunissant ce nombre aux précédens, on trouve que, sur cent seize individus atteints de goitre, soixante-dix-sept furent guéris et dix très-soulagés. Ce succès est un des plus heureux qui ait encore été obtenu jusqu'ici.

Paralysie. M. Manson fut conduit par ces faits à penser que l'iode pourrait être utile dans les cas de paralysie produite par des tumeurs scrophuleuses, ou des fluides comprimant soit le cerveau, soit la moelle épinière, ou même par l'épaississement de leurs membranes. Les résultats de ces essais sont certainement dignes d'intérêt.

Sur cinq paraplégiques, auxquels il administra

l'iode concurremment avec les purgatifs, un fut guéri, deux éprouvèrent du soulagement, un resta dans le même état, et un autre succomba, malgré les moyens mis en usage.

Il obtint des succès très-variables dans onze cas d'hémiplégie. Le fait le plus remarquable est celui d'un soldat privé en grande partie des mouvemens du côté droit du corps, à la suite de deux attaques qu'il avait eues assez long-temps avant. Il avait un tremblement très-fort dans la main droite; le sentiment était très-imparfait dans tout le côté; il sentait une vive douleur dans l'occiput et au bas du dos; il articulait difficilement et se plaignait d'avoir la mémoire très-mauvaise, et l'ouïe dure. Constipation, excrétion de l'urine très-difficile. (Dix à quinze grains de gomme guttée en pilules, teinture d'iode vingt gouttes, trois fois par jour, dans de l'eau, qu'on porte bientôt à trente.) Trois mois après, le malade sent beaucoup mieux, la main tremble moins, la mémoire est meilleure, l'articulation facile. Après être resté encore deux mois soumis au même traitement (les purgatifs et l'iode), le malade sort de l'hôpital ne conservant qu'un léger tremblement de la main et du bras, jouissant des mouvemens du côté droit, comme de ceux du gauche; ayant recouvré à-la-fois l'ouïe, la mémoire et l'articulation.

Chorée. M. Manson a essayé l'iode sur soixante-douze individus atteints de chorée, dont dix-neuf hommes et cinquante-trois femmes. Il a guéri la moitié environ des malades.

Scrophules. Ce médecin a traité environ quatre-vingts sujets affectés de scrophules ou d'ophtalmies scrophuleuses, par la teinture d'iode prise à l'inté-

rieur, et administrée quelquefois concurremment avec des frictions de la même substance. Dans un très-grand nombre de ces cas, lorsque le médicament a été employé d'une manière soutenue, la maladie a été ou guérie ou très-améliorée, ainsi que la santé générale. Plusieurs des scrophuleux que j'ai soignés, ajoute M. Manson, après m'avoir fait appeler deux ou trois fois pendant le premier mois, et se trouvant eux-mêmes beaucoup mieux, ne m'ont plus donné de leurs nouvelles, de manière que j'ignore l'issue finale de leur maladie; mais j'apprends de temps en temps, par hasard, la guérison de quelques-uns. Je ferai observer, continue-t-il, que ceux qui espéreraient de guérir tous les cas de scrophules avec l'iode ou tout autre remède, seraient bien trompés: car les symptômes externes des scrophules sont très-souvent compliqués avec les tubercules pulmonaires, dont la résolution, lorsqu'ils sont tout-à-fait formés, est au-dessus du pouvoir de l'iode ou de tout autre moyen. Je dois dire en même temps que je ne suis pas sans l'espoir que nous ne possédions dans l'iode un moyen supérieur à tout autre de prévenir la formation des tubercules ou de les dissiper lorsqu'ils commencent. J'ai eu occasion d'administrer cette substance à plusieurs personnes de famille phthisique; j'en ai surveillé l'emploi, pour le dernier malade, deux ou trois ans; mais je demande encore plusieurs années et des observations plus nombreuses pour donner mes conclusions sur cet important sujet. Mais relativement à l'efficacité de l'iode dans les scrophules et l'ophthalmie scrophuleuse, l'expérience m'a prouvé qu'il est éminemment utile dans ces maladies, infiniment

supérieur à tous les moyens employés jusqu'aujourd'hui contre elle.

M. Manson a encore employé l'iode, avec avantage, dans divers cas de surdité, de dysphagie, de tumeurs blanches, de coxalgie, et de déformation de la colonne vertébrale. Il en a essayé dans un si grand nombre de cas de toute espèce, qu'il a consommé cent quatre-vingts onces de cette substance. (*Trad. et ext. de l'ouvrage anglais publié à Londre en 1825.*)

OBSERVATIONS sur l'emploi de l'iode contre la syphilis, les engorgemens lymphatiques et l'anasarque, par E. BUISSON.

M. Buisson a vu M. Cullerier neveu administrer avec avantage, contre la syphilis, l'iode uni au mercure, surtout lorsque la maladie était récente et existait chez des sujets lymphatiques; il a vu disparaître par ce moyen des bubons dont la résolution paraissait devoir être interminable. Il a employé lui-même ce médicament dans quelques cas de cette maladie et dans quelques autres où il a parfaitement réussi. Il cite les six observations suivantes.

PREMIÈRE OBSERV. *Syphilis guérie par l'iode et le mercure.* Un jeune homme avait une blennorrhagie syphilitique et un engorgement léger des glandes inguinales, qu'il négligea; deux mois après il avait deux bubons indolens, dont un de la grosseur d'une noix et l'autre de celle d'une amande, un écoulement assez peu abondant, une dureté cartilagineuse du prépuce, avec ulcération du gland.

M. Cullerier excisa le prépuce et prescrivit un verre d'infusion de houblon dans lequel on mettait matin et soir une cuillerée à café de la solution suivante : *deuto-hydrochlorate de mercure*, huit grains ; *eau distillée*, une livre ; *teinture d'iode*, deux gros. Il fit en outre frotter une fois par jour les bubons avec la teinture iodique. Un mois après le malade était parfaitement guéri.

II^e. OBSERV. *Tumeur indolente syphilitique qui avait résisté au mercure, presque entièrement résolue par l'iode.* M. T., âgé de vingt-huit ans, outre une ophthalmie intense et des douleurs ostéocopes, portait depuis quatre ans, sous le menton, une tumeur du volume d'une pomme ordinaire, qui ne gênait que par sa difformité. Elle n'avait éprouvé aucun changement pendant un traitement mercuriel des plus méthodiques. Les frictions avec les préparations d'iode la réduisirent en trois mois au quart de son volume. Le malade fut obligé de partir avant la fin du traitement.

III^e. OBSERV. *Tumeur syphilitique indolente guérie par le proto-iodure de mercure.* Une demoiselle, chez laquelle tous les symptômes de la syphilis s'étaient dissipés, conservait sous le menton une tumeur analogue à celle de l'observation précédente. On employa successivement en frictions la teinture iodique, l'hydriodate de potasse, mais surtout la pommade d'iodure de mercure. La tumeur s'enflamma, s'abcéda et guérit en moins de trois semaines.

IV^e. OBSERV. *Tumeur blanche au genou guérie par la teinture d'iode et le proto-iodure de mercure.* Un enfant lymphatique, dont le genou était enflé depuis six mois à la suite d'une chute, en fit une

nouvelle, qui augmenta la tuméfaction et la rendit très-douloureuse; il s'y joignit de la fièvre. Les sangsues, les cataplasmes et les délayans firent cesser la plupart des symptômes; mais le gonflement, quoique moindre, persistait. (Infusion de houblon; cinq gouttes de teinture d'iode, matin et soir, dans cette infusion.) Point de changement pendant la première semaine, ensuite éruption de petits boutons miliaires sur toute la cuisse et le genou du côté malade; elle ne dura que six jours. Dès lors ce gonflement diminua; peu-à-peu la jambe put s'étendre; quatre jours après, frictions avec le proto-iodure de mercure, divers cataplasmes émolliens; dix jours plus tard, le malade était bien guéri.

V^e. OBSERV. *Anasarque passive guérie par l'iode.* Madame Chovot, portière, rue Leclerc, n^o 1, avait vu se développer après la cessation des menstrues, sur les parties latérales et inférieures du cou, deux tumeurs, dont les pulsations étaient plus fortes lorsqu'elle se mettait en colère, ce qui lui arrivait assez souvent, ou lorsqu'elle s'occupait à un ouvrage pénible. Quelque temps après, ses jambes se tuméfaient, surtout le soir. L'œdème, qui avait marché assez lentement pendant un mois, se répandit rapidement sur la cuisse, et gagna bientôt l'abdomen. Le médecin appelé employa d'abord avec succès les vésicatoires et les diurétiques; mais bientôt ils furent sans effet. Madame Chovot, fatiguée de se voir dans le même état depuis trois mois, et croyant que l'opération qu'elle avait vu pratiquer autrefois à un malade qu'elle soignait (elle avait été garde-malade) la débarrasserait de cette énorme quantité d'eau qui l'accablait, me fit appeler le 5 juillet.

Sa figure était plombée, couverte de poils blancs ; l'œdème occupait principalement les paupières et la partie inférieure des joues. Sur les parties latérales du cou, au-dessus de la clavicule, on voyait deux tumeurs anévrysmales volumineuses et les deux jugulaires externes variqueuses. La poitrine était d'une maigreur excessive : sa percussion faisait entendre un son clair du côté droit ; du côté gauche, surtout en bas, il était obscur ; je crus reconnaître un anévrysme du cœur. Les membres thoraciques étaient peu œdématiés ; mais, à partir de la base de la poitrine, tout le reste du corps avait acquis un volume énorme ; on sentait avec peine les apophyses épineuses des vertèbres lombaires ; les cuisses et les jambes étaient froides, le pouls était mou, irrégulier ; la soif assez forte ; elle mangeait des cerises avec du pain, seule nourriture qu'elle prenait depuis huit jours. Je pensais depuis plusieurs mois que l'iode pourrait être employé dans les hydropisies, à cause de ses propriétés excitantes du système lymphatique. Je saisis promptement l'occasion de m'assurer de ce que je présumais. Après l'avoir rassurée sur son état, je fus chercher de l'iode, je lui administrai dix gouttes de teinture dans un demi-verre d'eau sucrée, et je lui fis des frictions sur le ventre et sur l'abdomen avec la même teinture.

Le 6, en me voyant entrer, elle se mit à pleurer, en m'appelant son *sauveur*. Elle avait uriné cinq fois dans la nuit, et très-copieusement ; elle n'urinait ordinairement qu'une fois tous les deux jours. Comme je ne lui avais permis qu'une soupe et des cerises sans pain, elle m'en demanda à manger. (Teinture d'iode, dix gouttes ; mêmes frictions,

trois soupes maigres.) La sécrétion de l'urine fut si abondante, qu'elle avait continuellement besoin de deux personnes pour la changer de linge. Les 7, 8, 9, même prescription, même succès. Le 10, outre la sécrétion toujours abondante de l'urine, dévoiement séreux, accompagné de coliques. Je cessai l'iode à l'intérieur. Le 14, le dévoiement cessa, l'abdomen et les cuisses avaient perdu la moitié de leur volume. J'appliquai un bandage roulé sur les deux membres abdominaux. Le 20, elle était très-bien, excepté des douleurs aiguës qu'elle ressentait quelquefois dans les articulations et dans les muscles. Le 24, les douleurs cessèrent; elle put se tenir debout; la respiration était facile, malgré les anévrysmes. Le 3 août, elle put se promener dehors, et se regardait comme guérie. Le 15, elle fut habiter avec son mari une petite maison hors Paris, au-delà du Gros-Caillou; depuis je l'ai perdue de vue. (*Thèse de la Faculté de Paris*, 1825, n° 223.)

OBSERVATIONS *de scrophules et de cancer traités par l'iode*, par M. DELISSER, médecin de l'établissement national de vaccine de Londres.

PREMIÈRE OBSERV. *Tumeur blanche guérie par l'iode.* Une jeune femme de dix-neuf ans était atteinte, depuis deux ans et demi, d'un gonflement scrophuleux du genou avec contraction de l'articulation; on lui ordonna des frictions d'une heure, matin et soir, sur la partie malade, avec un liniment d'un gros et demi d'iode dissous dans une once et demie d'alcool. En dix jours la préparation d'iode fut por-

tée à deux gros. Un mois après, le genou était parfaitement rétabli.

II^e. OBSERV. *Scrophules guéris par l'iode.* Un enfant de trois ans, né de parens très-srophuleux, était affecté de la même maladie au plus haut degré. L'iode lui fut donné à l'intérieur. On fit dissoudre un gros de cette substance dans dix gros d'esprit-de-vin, et l'on mit quinze gouttes de cette teinture dans une mixture faite avec demi-once de gomme arabique et autant d'eau anisée, à prendre, chaque jour, en trois parties égales. Le onzième jour, on porta la dose à trente gouttes; le vingt-unième à soixante; le quarante-cinquième à soixante-quinze: on en discontinua ensuite l'usage pendant quinze jours. L'enfant se rétablit parfaitement, après avoir pris deux cent vingt-deux grains d'iode en moins de deux mois.

III^e. OBSERV. *Cancer du sein non guéri par l'iode.* Une dame avait un sein squirrheux, pour lequel on lui avait conseillé l'extirpation. Le 19 juin, elle commença à prendre une pilule composée d'un grain d'iode et de deux grains de poudre de ciguë, trois fois par jour. La dose en fut graduellement augmentée jusqu'au 22, époque où elle commença à prendre trente grains d'iode et dix-huit de ciguë toutes les vingt-quatre heures. Cette dose fut continuée jusqu'au 1^{er}. août. Elle perdit alors l'appétit; le poulx qui, le 17 juin, était à soixante-dix, monta à cent trente; la bouche présenta une sorte d'ulcération, avec haleine fétide, différant cependant de celle causée par le mercure, et, si c'est possible, plus désagréable. Mais les plaintes de la malade diminuèrent un peu. L'on suspendit le traitement. Le 9, ces der-

niers symptômes avaient cessé ; on reprit l'iode à trente-neuf grains par jour ; mais le 20, les accidens renaissant, et la malade n'en ayant retiré aucun avantage, on le cessa entièrement. Cette dame prit en tout, dans l'espace de deux mois, mille dix-neuf grains d'iode ; quantité la plus considérable qui ait été prise jusqu'ici par la même personne. (*The Edinburgh Journal*, vol. 21, p. 231.)

DE L'EFFICACITÉ de la teinture d'iode contre les scrophules et la leucorrhée ; par M. GOEDEN.

M. Goeden a administré l'iode dans quatre cas d'affections scrophuleuses parvenues à leur summum chez des sujets de six à douze ans ; outre les signes généraux de la diathèse scrophuleuse, ces malades présentaient des pustules dans plusieurs endroits, et notamment à la partie interne des cuisses, pustules qui sécrétaient une humeur âcre, corrosive ; une ophthalmie qui avait résisté à un nombre prodigieux d'agens thérapeutiques. Dans le plus grave de ces cas, chez une jeune fille de douze ans, la teinture d'iode fut administrée, d'abord à la dose de cinq gouttes matin et soir, dans une bouillie ; puis successivement en augmentant d'une goutte par jour, la dose fut portée à dix gouttes matin et soir. Ce médicament détermina de l'inappétence, des symptômes d'irritation intestinale, tels qu'alternatives de diarrhée et de constipation, symptômes que combattit avec succès un élixir amer. Le quatorzième jour du traitement, amélioration notable, rougeur de la conjonctive moindre, sécrétion des larmes moindre, matière

puriforme moins abondante et moins âcre. A la fin de la quatrième semaine, il ne restait d'autre trace de la maladie qu'une grande sensibilité d'yeux, à laquelle on opposa un collyre avec l'eau de rose et le laudanum. A dater de ce moment la teinture d'iode ne fut administrée que de trois en trois jours jusqu'à la huitième semaine, époque à laquelle on en cessa l'usage. Les trois autres cas présentent les mêmes circonstances et les mêmes résultats ; cependant, vu l'âge des sujets et la moindre intensité des accidens, la dose de la teinture d'iode ne fut que de deux à huit gouttes matin et soir.

L'iode est, selon M. Goeden, de tous les médicamens le plus avantageux dans les affections scrophuleuses parvenues à leur summum, surtout lorsqu'il existe une ophthalmie. La tuméfaction des glandes n'indiquant qu'un faible degré de la maladie, ce médecin ne pense pas qu'on doive lui opposer la substance citée. En échange, il la croit indiquée lorsque l'inflammation de l'œil existe avec sécrétion d'une lymphe âcre, puriforme, avec des éruptions pustuleuses fournissant une sérosité âcre, corrosive, enfin contre toute maladie scrophuleuse qui a résisté pendant long-temps aux moyens par lesquels on l'a combattue.

Dans deux cas de fleurs blanches caustiques. L'auteur nomme ainsi la leucorrhée qui accompagne la dysménorrhée, ou remplace la menstruation, soit qu'elle ne paraisse qu'aux mêmes époques que celle-ci, ou que seulement la matière d'écoulement soit alors plus âcre et plus abondante. Ce genre de fleurs blanches s'établit ordinairement à l'âge cri-

tique et plus particulièrement chez des sujets scrophuleux.

PREMIÈRE OBSERV. Madame M..., âgée de trente-huit ans, d'un tempérament éminemment lymphatique, offrant des glandes cervicales engorgées, sujette à des éruptions teigneuses et à des ulcères à la tête, était affectée depuis son dernier accouchement, c'est-à-dire depuis six années, de fleurs blanches; ce flux, dont elle avait été complètement exempte jusqu'alors, était presque continu, et se montrait plus abondant aux époques de la menstruation. La matière excrétée était alors verdâtre, et corrodaient les cuisses; la malade ne pouvait marcher, et gardait le lit. Elle fut long-temps traitée par une foule de moyens qui n'eurent aucun effet. L'action que l'iode exerce sur les seins, et la sympathie de ceux-ci avec la matrice, suggérèrent à M. Goeden l'idée d'essayer l'emploi de ce médicament. En conséquence il prescrivit huit gouttes de la teinture matin et soir, puis augmenta d'une goutte par jour, jusqu'à ce que la dose fût élevée à quinze gouttes; il joignit à cela un élixir amer. L'écoulement diminua immédiatement, mais peu à peu, et cessa après six semaines de traitement; dès lors il ne se montra qu'un peu, et seulement aux époques de la menstruation; la matière, fort peu abondante, avait perdu ses premières qualités. La constitution générale de la malade s'était améliorée d'une manière remarquable. M^{me}. M. continua de prendre la teinture d'iode jusqu'à la seizième semaine inclusivement; pendant les deux dernières semaines elle n'en prenait que tous les deux jours. L'usage de l'iode fut suivi de celui de quelques

toniques. Au moment où l'auteur écrivait, l'écoulement ne reparaisait qu'à peine aux époques menstruelles. La deuxième observation offrant les mêmes résultats que celle que nous venons de rapporter, nous nous contentons de la citer comme confirmant celle-ci. (*Journ. de Méd. prat. de Hufeland : art. extr. et trad. de l'allemand par M. Hollard.*)

OBSERVATIONS sur les effets thérapeutiques de l'iode dans la céphalalgie et les engorgemens lymphatiques, par M. LOCHER-BALBER.

PREMIÈRE OBSERV. *Céphalalgie guérie par l'iode.*

Une dame, âgée de vingt-cinq ans, d'une bonne constitution, était sujette, depuis sa puberté, chaque fois que l'époque de la menstruation était arrivée, à des céphalalgies telles, qu'elle était contrainte de garder le lit; quelquefois des douleurs de dents ou des coliques très-intenses remplaçaient les maux de tête. Une demi-once de teinture d'iode l'a délivrée de toutes ces incommodités, et depuis ce temps les règles se montrent régulièrement et sans que leur apparition soit précédée d'aucune sensation pénible.

II^e. OBSERV. *Céphalalgie guérie par l'iode.* Une domestique âgée de trente-cinq ans éprouvait habituellement une douleur de tête qui acquérait beaucoup d'intensité à chaque apparition des menstrues, lesquelles se montraient, du reste, régulièrement : deux gros de teinture d'iode eurent pour effet une augmentation considérable du flux menstruel, et par suite la disparition de la céphalalgie.

III^e. OBSERV. *Tic facial guéri par l'iode.* Une de-

moiselle de vingt-cinq à trente ans était affectée depuis huit mois d'un mouvement convulsif de la paupière et de la lèvre supérieure. L'auteur de ces observations remarquant que cette espèce de spasme était plus intense aux époques menstruelles, le combattit par la teinture d'iode. Ce médicament eut pour effet, au bout de quelques semaines, une telle diminution du mouvement convulsif, qu'il était presque imperceptible. Pendant tout ce temps le flux menstruel fut très-abondant.

IV^e. OBSERV. *Gonflement lymphatique non guéri par l'iode.* Un petit engorgement lymphatique que portait une dame, d'ailleurs très-bien portante, résista aux frictions avec l'hydriodate de potasse, et à l'usage intérieur de la teinture d'iode.

V^e. OBSERV. *Tuméfaction guérie par l'iode.* Un engorgement de la glande sous-maxillaire, tel que les grains dont elle se compose offraient au toucher la forme de grains de raisin, se dissipa sous l'influence des mêmes frictions.

Dans tous ces cas, l'iode, administré avec ménagement, n'a jamais porté le moindre trouble dans la santé générale.

VI^e. OBSERV. *Teigne et engorgement lymphatiques guéris par l'iode.* Un enfant de six ans, affecté de la teigne depuis assez long-temps, portait au col des ganglions engorgés, dont les plus petits avaient le volume d'une noix. M. Locher-Balber lui fit prendre cinq gouttes de teinture d'iode trois fois par jour, et bientôt les engorgemens lymphatiques diminuèrent considérablement, et la teigne ne tarda pas à être radicalement guérie. Ce médicament dut être suspendu quelquefois, parce qu'il occasionait au

bout d'un certain temps un sentiment très-vif de chaleur dans l'estomac. Le malade s'étant soustrait aux soins de M. Locher, ce dernier ne put en avoir des nouvelles ultérieures.

Les autres observations de ce médecin sont relatives à des cas où la teinture d'iode déterminait des accidens gastriques, et dans une circonstance une émaciation générale, qui firent renoncer à son emploi. (*Annales littéraires de médecine*, par C. Hecker, juin 1825, trad. de l'allemand par M. HOLLARD.) (1)

OBSERVATIONS sur les effets nuisibles de l'iode.

1^{re}. OBSERV. , par le Dr. Schmid. *Accidens de l'iode*. Une demoiselle douée d'une constitution faible et irritable, âgée de vingt-huit ans, fit usage de la teinture d'iode pour un goître; il survint au bout de quelques jours de violentes palpitations, des vertiges, des mouvemens spasmodiques des muscles de la face, un abattement général, un prompt amaigrissement et une privation d'appétit et de sommeil. De plus, le goître était le siège de vives douleurs, et elle ressentait un besoin continuel d'uriner. A ces symptômes se joignait un état fébrile accompagné d'alternatives de chaud et de froid. La malade cependant assura n'avoir pris que de faibles doses de ce remède. La valériane, la liqueur de corne de cerf, la jusquiame firent disparaître cet état.

(1) M. Henning, médecin allemand, a guéri, avec la teinture d'iode, huit individus, dont six étaient atteints de goîtres plus ou moins volumineux et plus ou moins anciens; les deux autres étoient scrophuleux. (*Journal de Hufeland*, 1825.) (Note de l'Editeur.)

II°. OBSERV. *Ménorrhagie probablement causée par l'iode.* Une femme âgée de vingt-quatre ans, d'un tempérament sanguin, avait des règles abondantes, paraissant régulièrement toutes les trois semaines, depuis sa treizième année. Cette femme, mariée et devenue enceinte, les eut constamment jusqu'au quatrième mois de trois grossesses. Son troisième accouchement fut des plus laborieux, et dès lors la menstruation devint encore plus abondante. Vers cette époque elle prit de la teinture d'iode pour un goitre qu'elle avait; mais il survint subitement une violente hémorrhagie du vagin, qui ne fut arrêtée qu'après qu'on eut cessé l'emploi de l'iode, et qu'on l'eut combattue par les ferrugineux, le quinquina, etc.

III°. OBSERV. *Disparition des mamelles, occasionnée par l'usage de l'iode.* Sur trois cas où cette substance a exercé sur les seins une funeste influence, M. Hufeland en cite un qui présente cet effet de la manière la plus remarquable. Une fille âgée de vingt ans, douée d'une bonne constitution, fit usage pendant environ six mois de la teinture d'iode pour résoudre un goitre : elle réussit en effet; mais elle s'aperçut que ses mamelles s'étaient affaïssées et qu'elles avaient diminué de volume. Malgré la cessation de cette substance, la diminution continua à s'opérer, de manière qu'au bout de deux ans il ne restait aucun vestige de la glande mammaire. (*Journ. de méd.* de Hufeland; 1824; analysé par M. D., dans le *Bulletin des Sc. méd.*, t. 4, p. 177.)

EMPLOI de l'iode dans le traitement de la blennorrhagie et des bubons vénériens; par M.A. RICHOND, D. M., chirurgien aide-major de l'hôpital militaire de Strasbourg.

Quoique nous possédions dans le mercure, le remède par excellence des maladies vénériennes, et que son usage soit presque toujours couronné de succès, plusieurs médecins se sont livrés à de nouvelles recherches pour trouver d'autres moyens de les guérir. L'un d'eux, M. Richond, a tenté l'iode contre ces affections.

De l'iode dans la blennorrhagie. Sur cinquante observations qui démontrent l'utilité de cette substance contre la blennorrhagie, et qu'il a été à portée de recueillir, il en cite *vingt-trois* dans lesquelles on voit la maladie disparaître après un temps de traitement qui varie en général de quinze à trente-cinq jours, sous l'influence des applications de sangsues et de l'emploi de la teinture d'iode; dans un certain nombre de cas, cette dernière substance a été employée seule. Je vais en rapporter quelques-unes de celles-ci.

PREMIÈRE OBSERV. *Blennorrhagie guérie par l'iode, en vingt-trois jours.* Montague, caporal dans le 61^e. régiment, âgé de vingt-un ans, entra dans mes salles, le 25 octobre 1823, pour y être traité d'une urétrite aiguë qui déterminait quelques douleurs pendant l'émission de l'urine, et donnait lieu à un écoulement abondant de mucosités verdâtres. Les bains émolliens, les boissons rafraîchissantes lui fu-

rent administrés, et furent continués pendant dix jours. Plus tard, la teinture d'iode fut prescrite aux doses de vingt, trente et quarante gouttes, matin et soir; l'écoulement diminua; mais le malade se plaignit bientôt d'éprouver un sentiment de râclure, ou d'astiction au pharynx, chaque fois qu'il avalait l'iode. La langue rougit un peu, la soif devint vive et l'appétit diminua. Je supprimai alors la teinture et me bornai, pendant quatre à cinq jours, à l'usage des émolliens. Mais quand tous ces symptômes furent dissipés, je la réadministrai, et, par elle, j'obtins rapidement la guérison du malade. Montague sortit le 18 novembre, vingt-troisième jour à dater de son entrée.

II^e. OBSERV. *Blennorrhagie guérie par l'iode.* Guillon, soldat au quarante-septième régiment, âgé de vingt-cinq ans, entra à l'hôpital le 17 septembre 1823, pour y être traité d'une urétrite dont il était affecté depuis quinze jours. Il éprouvait des douleurs légères, qui augmentaient au moment où les dernières gouttes d'urine étaient excrétées. L'écoulement était abondant, blanchâtre. Pendant quinze jours il resta à l'usage des boissons nitrées, des bains émolliens opiacés; et ce ne fut que lorsque les douleurs eurent totalement disparu, que je lui administrai la teinture d'iode, dont la dose fut bientôt portée à quarante gouttes matin et soir. Pendant les premiers jours de son usage l'appétit resta bon, mais bientôt il diminua; la bouche devint sèche, amère; la langue devint rouge sur les bords; trois à quatre selles liquides furent expulsées, et la tête devint un peu douloureuse. A ces signes je ne pus méconnaître l'irritation gastro-intestinale. Je crus donc devoir suspendre l'iode; je

prescrivis de l'eau de gomme, un lavement mucilagineux et la diète. Quatre jours après, tout était rentré dans l'ordre naturel; mais l'écoulement que les premières doses d'iode avaient diminué, s'était accru beaucoup et était alors très-abondant. C'est ce qui m'engagea à revenir promptement à son usage; mais de peur de reproduire les accidens que je venais de calmer, je me contentai d'en donner vingt gouttes soir et matin. Au bout de cinq à six jours l'écoulement était diminué considérablement, et il était totalement dissipé au bout du dixième. Quelques doses furent encore administrées après la cure, et le malade sortit le 3 novembre, quarante-sixième jour de son séjour.

III^e OBSERV. communiquée par M. Guyennot. *Blennorrhagie guérie par l'iode.* M. V..., officier dans le 43^e régiment, d'un tempérament nervoso-sanguin, était atteint depuis quinze jours d'un écoulement urétral, accompagné de douleurs dont l'intensité était pourtant un peu moins grande depuis qu'il faisait usage de bains et de boissons émollientes. Après avoir continué ces moyens pendant quelques jours, M. V... réclama mes soins le 2 juillet 1824. A cette époque, l'écoulement était très-abondant, et sa nature bien caractérisée. Les douleurs étaient fort légères, et n'étaient appréciables qu'au moment des érections, qui d'ailleurs étaient peu fréquentes. L'irritation ne me paraissant point assez vive pour nécessiter une application de sangsues, j'eus recours à la teinture d'iode, que j'administrai à l'intérieur, comme le conseille M. le docteur Richond, aux doses de dix, quinze, vingt et même trente gouttes soir et matin, dans un verre d'eau édulcorée avec le sirop de gomme.

aucune irritation gastrique ne se manifesta pendant son emploi ; l'écoulement diminua chaque jour d'une manière notable et disparut entièrement le 22 juillet, après dix-neuf jours de traitement et malgré l'imprudence qu'eut quatre fois M. V... d'exercer le coït pendant son traitement.

IV^e OBSERV. *Blennorrhagie qui avait résisté au baume de copahu et à la térébenthine, guérie par l'iode.* Roussel, soldat dans le 47^e régiment, entra dans mes salles le 30 août 1823, septième jour de sa maladie, avec une uréthrite qui déterminait de légères douleurs au moment de l'émission de l'urine, et un écoulement abondant de mucosités verdâtres. Après avoir employé pendant quelques jours des boissons adoucissantes et des bains émolliens, je recourus à l'usage de la térébenthine cuite, aux doses d'un, deux et même trois gros par jour, dissous dans du vin blanc : l'écoulement persista au même degré. Après quelques jours je remplaçai cette substance par le baume de copahu, qui fut aussi inefficace aux mêmes doses. Le malade l'avalait avec répugnance et en était un peu incommodé. Cependant, comme il désirait guérir promptement, il continua à en prendre. A quatre gros, il détermina des coliques, et, plus tard, une diarrhée assez forte. Pendant les sept à huit jours qu'elle dura, l'écoulement *diminua notablement*. Il devint épais, blanc et filant. Je donnai des boissons adoucissantes, des lavemens amidonés, et prescrivis un régime convenable. A mesure que la diarrhée diminua, l'écoulement *augmenta*. Après que celle-ci eut disparu, je recourus à la teinture d'iode, que je portai rapidement à la dose de trente gouttes soir et matin. Huit jours étaient à peine écou-

lés, que la guérison était complète. Le malade n'éprouva, pendant son administration, qu'un peu de sécheresse de la bouche et un sentiment léger de chaleur interne.

M. Richond administre la teinture d'iode à la dose de quinze, vingt, trente, quarante et même cinquante gouttes matin et soir dans une potion gommeuse. Il commence ordinairement par la plus faible, et augmente ensuite graduellement. Mais il est bon de remarquer que les observations de ce médecin ont été faites sur des soldats, la plupart fort robustes et peu excitable. Malgré les succès qu'il a obtenus de l'iode, il est loin de le regarder comme infailible. Il est, dit-il des individus chez lesquels il paraît tout-à-fait sans action, et qu'on rendrait malades en augmentant les doses, sans parvenir à dissiper leur blennorrhagie. (1)

De l'iode dans les bubons vénériens. Pour retirer des avantages de la teinture d'iode contre les engorgemens vénériens, il faut avoir préalablement calmé l'inflammation qu'ils présentent. Sans cela, elle augmenterait la phlegmasie et favoriserait la suppuration. Cette substance doit être administrée seule, en frictions sur la partie même, à la dose d'un gros ou même deux gros par jour, suivant le volume et l'ancienneté de la tumeur ainsi que l'excitabilité des

(1) Nous croyons inutile de citer quelques autres observations éparses dans divers journaux sur l'efficacité de l'iode contre la blennorrhagie. Nous devons cependant en indiquer deux rapportées par M. L. Henry, dans le *Bulletin de la Société d'émulation*, novembre 1824. Les malades avaient inutilement employé divers moyens. L'un d'eux avait eu recours à la liqueur de Van-Swiéten, au baume de copahu, aux injections astringentes : l'écoulement était abondant. Ils furent guéris par la teinture d'iode en six jours. (*Note de l'Editeur.*)

sujets (1). Les frictions doivent être renouvelées plusieurs fois par jour et durer chacune cinq à six minutes au moins. Il n'est pas rare d'obtenir par ce moyen la guérison d'engorgemens contre lesquels le mercure avait été inefficace. Mais l'inverse s'observe souvent aussi. M. Richond, persuadé que la syphilis est une inflammation analogue aux affections du même ordre, et qui n'a rien de spécial capable de la distinguer de ces dernières, combat principalement cette maladie par les émissions sanguines (2).

Il cite *vingt-six observations* de bubons vénériens

(1) Cette dose ne serait pas sans danger chez des sujets délicats, nerveux et irritables. (*Note de l'Editeur.*)

(2) Ce médecin, partisan très-ardent de la médecine physiologique, est un des premiers qui se soient élevés en France contre l'admission du virus vénérien, et qui, repoussant le métal bienfaisant qui, jusqu'aujourd'hui, avait guéri la syphilis, aient tenté de le remplacer par les anti-phlogistiques. Pour se former une opinion sur ce nouveau mode de traitement, il ne sera pas sans utilité de citer les faits suivans, que M. Renoult vient d'exposer à l'Académie de médecine, dans la discussion des questions à mettre au concours :

• On avait observé un si grand nombre de rechutes sur les hommes
 • traités, dans les hôpitaux de la marine et de la guerre, de la syphilis,
 • sans ou presque sans mercure, comme on sait que les Anglais le font
 • depuis long-temps, que l'on avait pris un arrêté pour ordonner l'emploi
 • de ce médicament sur tous les sujets atteints de maladie vénérienne :
 • hé bien, cette nécessité s'est aussi présentée dans les hôpitaux militaires
 • français. Dans une ville frontière de France, où siège une faculté de
 • médecine, un chirurgien militaire est connu pour traiter les maladies véné-
 • riennes sans mercure. Les soldats, sortant de l'hôpital militaire, arrivent
 • dans un tel état de faiblesse, qu'ils ne peuvent reprendre leur service ;
 • et lorsque les forces commencent à revenir, les accidens syphilitiques
 • reparaissent. Il en résulte que ces militaires allaient acheter du mercure,
 • et se traitaient eux-mêmes, avec tous les inconvéniens des traitemens
 • mal dirigés. Les chirurgiens-majors ayant constaté ces faits, les colonels
 • ont adressé des réclamations à l'autorité supérieure. Le chirurgien de
 • l'hôpital militaire, interpellé, a répondu qu'il ne devait compte de sa
 • méthode de traitement qu'à ses chefs de service. Les chirurgiens-majors
 • ont continué à traiter aux casernes, par les préparations mercurielles,
 • les hommes sortis de l'hôpital et prétendus guéris ; les traitemens des

qu'il a guéris avec l'iode. Nous en rapporterons quatre comme exemples.

PREMIÈRE OBSERV. *Bubons guéris par la teinture d'iode.* Le nommé Joy, âgé de vingt-quatre ans, soldat dans le 61^e régiment, entra à l'hôpital de Strasbourg le 26 du mois d'octobre, pour être traité d'un bubon dur, élevé, légèrement douloureux, du volume d'une grosse noix, situé dans la région inguinale gauche, lequel s'était manifesté à la suite d'ulcères du prépuce qui se dissipèrent en trois ou quatre jours par le seul usage des bains émolliens. Des cataplasmes, des bains, le repos furent prescrits et employés pendant cinq à six jours. A cette époque, les douleurs étant totalement dissipées, j'administrai la teinture d'iode à la dose d'un demi-gros d'abord, et puis d'un gros par jour; les frictions étaient employées à peine depuis quatre jours, que la diminution était déjà très-notable. Les jours suivans elle continua à s'opérer; la cure était complète au bout du quinzième. Le malade sortit le 20 novembre, vingt-quatrième jour à dater de son entrée.

II^e OBSERV. Pelletier, soldat dans le 47^e régiment, âgé de vingt-sept ans, entra le 26 septembre 1823, présentant dans la région inguinale gauche un bubon dur, peu élevé, légèrement douloureux, du volume d'une noix, qui existait depuis quinze jours. Les cataplasmes émolliens furent employés jusqu'au

* maladies vénériennes sont ainsi tombés à la charge des corps. » (*Journal général*, tom. 102, pag. 275.)

M. Vulpès, médecin d'un des hôpitaux de Naples, m'a assuré que la plupart des vénériens traités par la méthode antiphlogistique, dans un des hospices de cette ville, et guéris en apparence, étaient repris, quelque temps après, de symptômes consécutifs qui les obligeaient de rentrer à l'hôpital, où ils passaient par le grand traitement. (*Note de l'Éditeur.*)

13 octobre. A cette époque, la tumeur étant tout-à-fait indolente, je commençai l'usage des frictions avec la teinture, à la dose d'un gros; trois jours après, l'amélioration commençait à être appréciable. Le sixième jour, j'en donnai deux gros dont la continuation détermina rapidement la résolution de la tumeur. La cure était complète le 26 octobre. Le malade sortit le premier novembre, trente-quatrième jour à dater de son entrée.

III^e OBSERV. *Bubon consécutif à des ulcères, guéri par l'iode.* Mourot, soldat dans le sixième régiment d'artillerie, entra, le 13 octobre 1823, portant un bubon large, saillant, du volume d'un œuf de poule au moins, légèrement douloureux, lequel s'était développé après l'apparition d'ulcères du gland, que quelques émolliens dissipèrent, et qui n'existaient plus au moment où j'examinai le malade. J'employai les cataplasmes émolliens jusqu'au 12 novembre. A cette époque, la tumeur étant dure, indolente, assez volumineuse encore, je recourus aux frictions d'iode : l'effet fut d'abord peu prononcé; mais il devint très-appréciable dès que j'administrai en même temps des potions iodurées. Le malade sortit guéri, après avoir continué l'iode pendant seize jours.

IV^e OBSERV. *Bubon rebelle au mercure, guéri par l'iode.* Gossuc, vétéran dans le 61^e régiment de ligne, entra dans mes salles, le 29 juillet 1823, pour y être traité d'un bubon qu'il portait depuis quinze jours. Il était au moins du volume du poing et paraissait formé par la réunion de trois ou quatre ganglions engorgés. Quelques douleurs qu'il y ressentit pendant les premiers jours de son séjour à l'hôpital furent dissipées par quinze sangsues. Les frictions mercu-

rielles, dans lesquelles le malade avait une grande confiance, furent ensuite commencées et scrupuleusement faites chaque jour : mais il en fit plus de trente, dont vingt à un gros, sans observer la plus légère amélioration. Je me décidai alors à recourir à l'usage de la teinture d'iode. J'en prescrivis d'abord un gros, puis deux gros par jour en frictions, et en même temps vingt gouttes soir et matin dans une potion gommeuse. La diminution de la tumeur commença à être appréciable pour le malade vers le cinquième jour. Vers le quinzième, elle était déjà réduite au tiers de son volume. Cependant l'amélioration ne parut pas aussi prononcée pendant les jours suivans. Supposant que l'habitude pouvait émousser l'action du médicament, je crus devoir en suspendre l'usage pendant une semaine ; puis je le réadministrai aux mêmes doses qu'auparavant. Trois jours après sa reprise, la tumeur était encore diminuée ; mais un point borné de son étendue, trop fortement excité, était rouge, douloureux : des cataplasmes furent appliqués ; mais la suppuration ne fut point prévenue. Après les avoir continués pendant sept à huit jours, j'employai l'iode contre l'engorgement qui restait, et la guérison fut obtenue complète.

De tous les faits contenus dans ses mémoires, et de plusieurs autres qu'il a recueillis, M. Richond tire les conclusions suivantes :

1°. La teinture d'iode, administrée en potion, est un des meilleurs moyens dont on puisse se servir contre les écoulemens blennorrhagiques ; 2°. employée en frictions, elle est le meilleur résolutif des engorgemens lymphatiques ; 3°. son action est plus prononcée lorsqu'elle est administrée en même temps en po-

tions et en frictions; 4°. elle doit être préférée dans la majorité des cas au mercure; 5°. on ne doit pas regarder son action comme spécifique: elle ne guérit qu'en stimulant les parties sur lesquelles on l'applique; 6°. son usage doit ordinairement être précédé de celui des émolliens ou des antiphlogistiques. (*Archiv. de médecine*, t. 4, p. 321; *Ann. de la médecine physiol.*, par M. Broussais, t. 9, p. 527, t. 10, p. 49 et 145.)

DE L'EMPLOI de l'iode contre les engorgemens vénériens chroniques des testicules, par M. EUSÈBE DE SALLE, D. M.

Les observations publiées par M. de Salle sont au nombre de quatre; elles se rapportent à des individus qui, après avoir contracté une ou plusieurs blennorrhagies syphilitiques, avaient vu l'écoulement se supprimer tout-à-coup à la suite d'écarts de régime ou de mauvais traitemens, et être suivi d'un gonflement plus ou moins volumineux et plus ou moins dur d'un testicule. A l'époque où M. de Salle fut appelé, l'engorgement existait depuis long-temps et avait passé à l'état chronique, malgré l'usage des émissions sanguines, des applications émollientes, etc. M. de Salle parvint à guérir assez promptement les quatre malades avec la teinture d'iode à l'intérieur et les frictions sur le testicule avec la pommade d'hydriodate de potasse. Citons le plus remarquable de ces faits.

PREMIERE OBSERV. *Engorgement syphilitique chronique d'un testicule d'apparence squirrheuse, guéri par l'iode.* René Méderic Détombes, autrefois tambour

aux armées, et maintenant tambour de la première légion de la garde nationale parisienne, avait eu, à plusieurs reprises, des écoulemens blennorrhagiques, des chancres et excroissances, et tous les symptômes que l'on regarde, à tort ou à raison, comme caractéristiques de la maladie vénérienne. Le testicule gauche ayant éprouvé plusieurs inflammations, il y était resté un engorgement qui, pendant plusieurs années, augmenta de volume, sans causer au malade d'autre incommodité que la gêne et quelques douleurs passagères. Cependant ces douleurs devinrent de plus en plus vives, et se firent sentir à des intervalles moins éloignés. Enfin, au commencement de 1824, elles étaient continues, souvent lancinantes, et la moindre erreur de régime les exaspérait au point de donner la fièvre et de faire perdre le sommeil. Cet accident était assez fréquent, à cause des habitudes intempérantes que la vie militaire avait dès-long-temps fait prendre au malade. Le testicule était bosselé, dur, très-pesant dans la main qui le soulevait, et avec la peau du scrotum qui le recouvrait, il s'en fallait de peu qu'il n'eût un volume égal à celui du poing fermé; ces symptômes semblèrent décisifs aux praticiens recommandables qui sont à la tête des hôpitaux de la capitale. Partout où Détombes se présenta, il entendit prononcer le terrible mot de *sarcocele*, et proposer, comme unique remède, une opération plus terrible encore. La perspective des souffrances physiques et de l'affliction morale qui s'attache à la perte d'un organe dont l'homme est si fier, n'offrit pas ici le dédommagement accoutumé d'assurer la paisible possession, et d'augmenter la force de l'organe pair

qui serait resté de l'autre côté. Il en était ici, ou du moins le malade en avait la ferme croyance, comme chez le borgne à qui la perte d'un seul oeil suffit pour causer une cécité complète. Le testicule du côté opposé était réduit à un volume si exigü, que ce n'était pas sans peine qu'on le trouvait dans la bourse qui l'enveloppait; il avait tout au plus le volume d'une petite olive. L'atrophie d'un testicule a été remarquée par les praticiens comme un symptôme assez souvent concomitant à l'engorgement chronique ou au sarcocèle du testicule voisin. Ce symptôme me fit regarder comme d'autant plus juste le diagnostic et le pronostic qui avaient été portés par les médecins que le malade avait consultés les premiers. N'ayant encore jamais employé l'iode contre des engorgemens aussi anciens et aussi avancés que celui-ci, je ne cachai pas au malade combien étaient faibles les chances de succès. Le voyant fermement résolu à essayer de tout plutôt que de se soumettre à l'opération, je lui prescrivis de se raser exactement le pubis et le scrotum, et d'y appliquer vingt-cinq sangsues sur ce dernier, en remontant le long du cordon des vaisseaux spermatiques du côté gauche. Quand les sangsues furent détachées, des cataplasmes de farine de graine de lin, renouvelés deux fois par jour, empêchèrent les piqûres de s'enflammer, et permirent au sang de couler le plus long-temps possible. Le repos, la diète et les boissons délayantes furent continués jusqu'à l'entière cicatrisation des piqûres de sangsues. Ce fut alors (4 juillet 1824) que le malade commença à frictionner soir et matin le scrotum du côté affecté avec la pommade d'hydriodate de potasse; il en consommait chaque fois

gros comme une petite noisette. Au bout de quatre jours, une rougeur érysipélateuse, accompagnée de vives démangeaisons, occupa toute la place qui avait été en contact avec la pommade. Tenant à ne pas suspendre ce traitement, je prescrivis à Détombes de coucher avec un cataplasme de farine de graine de lin, arrosé d'acétate de plomb, sur les bourses. Ce palliatif ne fut pas suffisant : deux nouvelles frictions augmentèrent l'irritation, au point qu'il fallut les suspendre pendant quatre jours, et leur substituer des cataplasmes, qui furent gardés le jour aussi bien que la nuit. Le 14 juillet, lorsque le scrotum, diminué d'épaisseur, me permit d'explorer l'état du testicule, je fus frappé du changement qui y était survenu : son volume n'était pas diminué ; au contraire, il était un peu au-dessus de celui qu'il m'offrit quand le malade vint me consulter pour la première fois. Mais sa consistance était bien différente : j'y reconnus beaucoup de ramollissement, avec augmentation de sensibilité. La promptitude avec laquelle les propriétés vitales de cette glande s'étaient réveillées et exaltées, était bien faite pour me donner l'espoir qu'en maintenant cette exaltation dans de justes bornes elle pourrait faire revenir la glande à l'état normal. Je trouvais, de plus, une indication manifeste du lieu sur lequel je devais agir principalement, dans la facilité avec laquelle le testicule s'était associé à l'inflammation du scrotum, qui le recouvrait. Cette vive sympathie et la propriété rubéfiante de la pommade d'hydriodate, je les avais déjà remarquées à plusieurs reprises ; je ne pouvais plus douter maintenant que leur réunion ne

devint un auxiliaire puissant de l'action spéciale, mais lente, que l'iode exerce sur les glandes.

Le 14 juillet au soir, une nouvelle friction fut pratiquée, et la nuit, un cataplasme fut maintenu sur le scrotum. Le lendemain, la friction fut répétée matin et soir, sans exciter ni des démangeaisons, ni une rougeur aussi vive qu'auparavant. Cependant je conseillai encore une fois le cataplasme pour la nuit. Depuis, je n'ai plus eu besoin d'y recourir. Avec la précaution de faire baigner le malade à l'eau tiède, une ou deux fois la semaine, la rubéfaction du scrotum n'a jamais dépassé la limite dans laquelle il était essentiel de la contenir.

Le 25 juillet, revoyant Détombes, après quatre jours d'absence, je constatai dans le volume du testicule une diminution d'un bon tiers. Le malade, quoique peu compétent pour décider à ce sujet, parce qu'il voyait son testicule plusieurs fois par jour, reconnut pourtant la vérité de mon estimation. La plupart des bosses dont la glande était parsemée au commencement, s'étaient tellement fondues, qu'on avait peine à reconnaître la place qu'elles avaient occupée : les douleurs lancinantes n'étaient plus revenues; le sommeil était parfait; les forces et l'appétit se maintenaient, malgré la privation des liqueurs spiritueuses et des alimens épicés que j'avais imposée au malade. Son moral était bien revenu de la pusillanimité et de l'abattement que j'y avais trouvés quand il me fit sa première visite.

Comme je pouvais maintenant augmenter la dose d'iode qui était consommée chaque jour, je jugeai convenable de le faire pénétrer dans l'économie par

deux voies à la fois ; dix gouttes de teinture dans une tasse de tisane d'anis et de saponaire édulcorée avec le sirop de capillaire , furent prises le premier d'août , à égale distance des deux frictions , c'est-à-dire vers le milieu du jour. Au bout de trois jours , je portai la dose à vingt gouttes ; mais dès lors les digestions se troublèrent , et il me fallut chercher une autre préparation dans laquelle le remède principal , pris aux mêmes doses , pût continuer les bons effets que je lui avais vus produire , sans les contre-balancer par le dérangement des fonctions digestives. Les pilules dont je vais donner la formule remplirent parfaitement cette indication. J'ai fait entrer dans leur composition des excipients qui , en enveloppant la base , devaient , par leur propriété connue , aider son effet fondant ; elles entretenirent constamment l'appétit , sans causer une trop forte constipation.

℥ Extrait de gentiane, deux gros ; hydriodate de potasse et assa-fœtida , de chaque, un grain ; sirop de safran , suffisante quantité pour soixante pilules. Le malade en prit quatre par jour en deux temps ; par-dessus chaque dose il prit une tasse de bouillon fait avec parties égales de chicorée sauvage , d'oseille et de cerfeuil. Le traitement par les pilules et par les frictions fut continué sans aucun accident digne de remarque , jusqu'à la fin du mois d'août.

Lorsque Détombes vint me voir à cette époque , il était rayonnant de joie ; mais ce ne fut qu'après l'avoir visité attentivement que je pus comprendre les motifs d'un sentiment qui était si étranger à son caractère. Le testicule du côté gauche était réduit à ce que j'aurais pris pour le volume normal , si Détombes ne m'eût appris qu'avant sa maladie ces

organes étaient de très-petite dimension. Néanmoins, la diminution était parvenue même au-delà de ce que j'osais espérer. Il me recommanda d'explorer aussi celui du côté droit, et, à ma grande surprise, je le trouvai considérablement augmenté. Sans doute les dimensions qu'il avait à ce moment me frappèrent davantage, à cause de la diminution qu'avait éprouvée l'objet habituel de comparaison; mais les assurances réitérées de Détombes me confirmèrent que je n'étais pas la dupe d'une illusion. On se souvient que j'ai noté au commencement l'état d'atrophie où se trouvait réduit le testicule droit : il avait tout au plus la grosseur d'une olive; maintenant il était au moins trois fois plus volumineux. (*Journal complém. du Dict. des Sciences méd.*, tom. 19, pag. 193; et *Journal univers. des Sciences méd.*, t. 40, p. 346.)

EMPLOI de l'Iode contre les maladies cancéreuses.

Parmi les essais qui ont été faits contre ces affections traitées par l'iode, et dont les résultats sont consignés dans les recueils périodiques, la plupart sont insignifiants ou contraires aux conclusions que leurs auteurs ont voulu en tirer; ils confirment en général cette triste vérité, que l'art est impuissant contre ces redoutables maladies. Quelques faits méritent cependant d'être cités, comme tendant à prouver l'utilité de l'iode dans certains cas d'affection cancéreuse ou d'apparence cancéreuse. Ils pourront encourager les médecins à répéter les essais du même genre.

PREMIÈRE OBSERV. Indurations du cou et de la

langue, d'apparence squirrheuse, guéries par l'iode. Mademoiselle D..., fille de vingt-deux ans, de petite stature, d'une constitution sèche, d'ailleurs saine, a toujours joui d'une bonne santé, si on excepte un mal au pied, produit par une cause externe et passé à l'état chronique. Au mois d'octobre 1820, elle fut atteinte de douleurs continues, et de telle nature, à la nuque et entre les épaules, qu'elle ne pouvait lever la tête sans la soutenir. Trois mois plus tard il survint une tumeur à la glande thyroïde, de la grosseur d'une noix, et presque au même temps il parut une tumeur dans la partie postérieure de la bouche qui produisit un sentiment de brûlure, une toux sèche, et qui rendait la déglutition et la respiration pénibles. Au mois de juillet 1820, cet abcès s'ouvrit sous l'influence d'injections et d'autres remèdes, et resta béant jusqu'au mois de septembre, pendant lequel temps il sortit, suivant le commémoratif de la maladie, une grande quantité de matière couenneuse et stéatomateuse. La tumeur externe s'était aussi ouverte par l'usage de remèdes irritans, et resta béante jusqu'au mois de février 1822; il s'en écoula beaucoup de pus, mais sans douleurs. Tels sont les renseignemens défectueux et confus fournis par la malade.

A la fin du mois de mars 1822, le docteur Hirsch trouva les altérations suivantes : gonflement très-dur de la glande thyroïde, à-peu-près de la circonférence d'une grosse prune; à la partie inférieure de la glande une forte cicatrice qui avait été autrefois ouverte; puis une angine pharyngée (*angina faucium*) ancienne, mais pas violente; enfin, au bord droit de la langue, et en arrière, une toute petite induration.

La voix était altérée, rauque et enrouée. On administra d'abord à la malade, avec beaucoup de succès, l'éthiops minéral et un gargarisme de ciguë; l'angine disparut entièrement, et le goître diminua considérablement; mais malheureusement peu de temps après l'amélioration s'arrêta, le goître augmenta de volume, le nombre de tumeurs du côté gauche du cou, et l'induration à la langue s'accrurent aussi. La malade éprouvait en même temps des douleurs terribles dans l'oreille droite et dans un autre endroit de la partie antérieure de la tête. A ces douleurs se joignaient celles causées par des indurations, siégeant sous la mâchoire. Insomnie et grand dépérissement des forces. L'eau de laurier-cerise, la calendule avec la ciguë, le calomel, l'usage réitéré de l'éthiops, l'onguent et l'emplâtre mercuriel, tous ces remèdes ne purent arrêter la marche de la maladie. L'éponge brûlée (*spongia usta*) et la teinture d'iode avaient été infructueusement employées pendant trois semaines.

Au milieu du mois de juin, époque à laquelle la maladie avait atteint son plus haut degré d'intensité, l'état de M^{lle} D... était celui-ci : le goître avait la même grosseur que trois mois auparavant, mais il était dur comme une pierre, entièrement immobile, d'ailleurs indolent; la glande sous-maxillaire du côté droit offrait une tumeur d'un volume égal à la grosseur d'un œuf de poule, très-dure, immobile, assez sensible et réunie à la glande thyroïde par un tissu cellulaire endurci. Plus haut, vers l'angle de la mâchoire, il y avait plusieurs petites tumeurs glanduleuses qui étaient extrêmement douloureuses. Sur le bord droit de la langue on voyait deux petits points

placés l'un derrière l'autre, égalant le volume de noyaux de cerises, d'une consistance à-peu-près égale à celle des tubercules pulmonaires, de temps en temps douloureux, et gênant beaucoup la production de la parole. Lorsque la malade voulait montrer la langue, elle se portait très-obliquement à droite; les indurations glanduleuses et celluluses de la partie antérieure du cou rendaient impossible la flexion en arrière de la tête. Les douleurs d'oreille et de tête étaient très-violentes; elles l'avaient réduite à une telle faiblesse qu'elle ne pouvait quitter la chambre. Cette dureté, cette immobilité et cette sensibilité des glandes tuméfiées, portaient à croire que c'étaient des squirrhes qui, en se manifestant en différens organes, étaient évidemment la suite d'une dégénération dont la nature pouvait être scrophuleuse, du moins le mal de pied semblait l'indiquer. Il n'y avait aucune trace d'ancienne syphilis. Les douleurs terribles et fixes de l'oreille et de la tête ne sauraient être expliquées autrement que par une pareille induration dans l'intérieur du crâne, peut-être dans la dure-mère. Le pronostic était alarmant, car le corps ne pouvait plus long-temps endurer ces douleurs, et il y avait à craindre que les glandes ne restassent pas long-temps dans l'état décrit sans passer à l'état carcinomateux. Dans ces circonstances, le *traitement linitif* (schmierkur), de M. Rust (1), était indiqué comme remède extrême, quoique cependant il ne fût nullement le plus sûr, surtout depuis que l'expérience

(1) Le traitement linitif de Rust n'est autre chose que la méthode employée par Louvrier contre la maladie vénérienne. Il consiste dans l'emploi des purgatifs, une diète stricte, des frictions d'onguent mercuriel successivement faites sur tout le corps, et des bains.

a appris que ce traitement, employé pour détruire des reproductions fongueuses, ne peut pas toujours anéantir la maladie en affamant le malade; et si plus tard on accorde de la nourriture au malade, on augmente de nouveau les forces du mal.

Le 21 juin le traitement linitif fut commencé; dès les premiers jours les douleurs diminuèrent considérablement et cessèrent bientôt entièrement; ce qui produisit un effet si avantageux, que la malade acquit de l'embonpoint et des forces malgré la diète. La tuméfaction des glandes commença également à diminuer. Lorsque les frictions, qui furent faites au nombre de douze, eurent commencé à agir, l'amélioration fit des progrès rapides; de jour en jour les glandes diminuèrent de volume; la grosse tumeur, située à la région de la glande sous-maxillaire, se convertit peu-à-peu en plusieurs glandules molles qui furent résorbées l'une après l'autre. La salivation était abondante, les accidens pénibles; et, chose étonnante, le côté droit seul, où se trouvaient les altérations, était aussi celui qui présentait des ulcères de la langue et l'ébranlement des dents.

Mais vers le milieu du mois d'août, quatorze jours après la terminaison du traitement linitif, les glandes du menton commencèrent à augmenter de volume et de nombre d'une manière très-alarmante, particulièrement vers les deux angles de la mâchoire inférieure, où il n'y en avait point auparavant; les glandes au-dessous du menton se réunirent de nouveau les unes aux autres et à la glande thyroïde par du tissu cellulaire endurci, et formèrent bientôt une masse telle que la tête ne pouvait plus être renversée en arrière: l'induration de la langue devint de même plus

dure: son côté gauche en fut aussi atteint, la parole en devint encore plus difficile, et dès-lors les progrès de la maladie devinrent aussi rapides que le furent ceux de l'amendement. La répétition du traitement linéitif était trop dangereuse pour qu'on pût y avoir recours, les forces commençant à peine à se rétablir, la salivation n'ayant pas encore cessé entièrement, et le succès du premier essai étant trop passager. L'emplâtre de Rust, le mercure, le camphre et l'opium n'arrêtaient pas les progrès du mal. Dans ces circonstances les frictions avec l'hydriodate de potasse, suivant l'ordonnance de Coindet, semblaient être indiquées.

Le 23 septembre, jour où la première partie de l'onguent prescrit (*hydriodate de potasse dr. ß; saindoux 3 ß*) fut consommée, les indurations avaient déjà diminué considérablement, les squirrhés de la langue avaient même disparu pour la plupart. L'état général de la malade était meilleur que jamais; sa figure était bonne.

Elle employa les frictions pendant plus de deux mois avec un tel succès que les indurations à la mâchoire et à la langue disparurent et ne laissèrent pas la moindre trace. Il n'existe plus de la tumeur de la glande thyroïde qu'un petit reste, toutefois mou et très-mobile, de la résolution duquel d'ailleurs on ne saurait douter. De cette manière les frictions d'iode ont produit ce que n'avaient pu produire les moyens héroïques et très-pénibles du traitement linéitif, et elles ont vaincu un mal très-dangereux et disposé à passer rapidement à l'état carcinomateux. (*Magas. de Rust; voy. Rev. méd. t. 3, p. 119, 1826*).

11°. OBSERV. *Cancer de la matrice au dernier degré, amélioré momentanément par l'iode; par le*

docteur Hennemann, à Schwerin. Une femme de trente-six ans était arrivée au dernier degré d'une affection cancéreuse de la matrice : toute la portion vaginale de l'utérus était squirrheuse, et l'orifice de cet organe considérablement érodé ; de fréquentes hémorrhagies avaient lieu ; les douleurs atroces qu'éprouvait la malade ne pouvaient être calmées que par de fortes doses d'opium, et son état constitutionnel répondait à la gravité de l'affection locale. Une foule de moyens avaient été déjà employés, lorsque M. Hennemann pensa à l'iode, qui, disait-il, ayant évidemment la propriété de fondre les glandes mammaires, pourrait peut-être exercer une action analogue sur la matrice. Il fit en conséquence préparer une teinture avec six grains d'iode sur un gros d'alcool, dont il fit prendre soir et matin, chaque fois, dix gouttes dans un peu d'eau de canelle édulcorée avec du sirop d'orange. Toutes les autres drogues, à l'exception de l'opium, furent mises de côté. Ce médicament n'occasiona aucune incommodité, et bientôt on remarqua une amélioration sensible : les douleurs que la malade avait éprouvées dans l'intérieur des os disparurent ; les évacuations alvines ne produisirent plus chaque fois une hémorrhagie et s'exécutèrent avec facilité. Enfin le volume de la matrice n'était presque plus perceptible extérieurement au-dessus du pubis ; le vagin était devenu beaucoup plus large ; les excroissances charnues avaient considérablement diminué, et ne rendaient plus de sang. Toutefois, l'état des forces et l'assimilation des substances nutritives ne répondirent pas à ce changement avantageux, on fut obligé de suspendre le traitement au bout de

vingt-neuf jours pour recourir à quelques toniques, et la malade succomba. Elle a pris en tout une once de teinture d'iode. Il résulte essentiellement de l'ouverture du cadavre, que l'affection cancéreuse de la matrice s'était améliorée par l'effet du médicament, et que la mort a été due en grande partie à l'existence d'un ulcère, qui avait établi une communication entre le vagin et la cavité abdominale. (*Journal de médecine de Hufeland*, février 1823, ext. de l'allein., par M. Marc.)

III^e. OBSERV. *Affection de l'utérus d'apparence squirrheuse, guérie par l'iode*; par M. le docteur Klaproth. Wilhelmes, âgée de vingt-cinq ans, fut atteinte de scrophules pendant son enfance, dont elle fut cependant délivrée à l'époque de sa puberté, qui eut lieu, à l'âge de treize ans; sa menstruation s'établit régulièrement à cet âge, jusqu'à celui de dix-sept ans où elle devint enceinte; sa délivrance fut difficile, et l'on dut employer le forceps pour y parvenir. A vingt-deux ans elle avorta et eut pendant quatre jours une forte perte; quatre mois après elle eut une nouvelle perte, qui dura huit jours. Depuis cette époque les règles ne reparurent plus, et à leur place il s'établit une leucorrhée, d'abord bénigne; mais deux ans plus tard elle s'accompagna de douleurs aux aines et de chaleur vers les parties sexuelles. Six semaines se passèrent ainsi sans secours de l'art, au bout desquelles cependant on eut recours à l'assistance de M. Klaproth. Au toucher, il découvrit un endurcissement de l'orifice de l'utérus, accompagné de sensibilité et de chaleur. Il prescrivit à l'intérieur la teinture d'iode, à la dose de huit gouttes

trois fois par jour, et à l'extérieur des frictions avec un onguent dans lequel il entraît de la digitale, de la belladone et de la jusquiame. Après que la malade fut arrivée à prendre vingt-huit gouttes de teinture d'iode par doses, la menstruation se régularisa, la leucorrhée diminua beaucoup, et la chaleur des parties sexuelles se dissipa insensiblement : à cette époque des symptômes nerveux et une grande faiblesse forcèrent de suspendre le médicament, mais bientôt on put le reprendre. Au bout de quelque temps des étourdissemens et des crampes obligèrent de nouveau la suspension du médicament ; néanmoins la teinture d'iode fut continuée pendant plusieurs mois, quoique souvent suspendue et souvent reprise ; et à l'époque où M. Klaproth revit sa malade, la menstruation était entièrement régularisée, la dureté du col de l'utérus presque entièrement disparue, les douleurs tout-à-fait dissipées et la leucorrhée guérie. (*Journ. de Hufeland*, 1823, extrait de l'allemand par M. Heller.)

IV°. OBSERV. *Tumeur cancéreuse guérie par l'hydriodate de potasse.* M. le docteur Wagner a employé avec beaucoup de succès l'hydriodate de potasse à l'extérieur contre une tumeur cancéreuse située à la région maxillaire d'un homme de cinquante-deux ans, et contre laquelle on avait employé beaucoup de médicamens, et que l'on ne pouvait extirper, vu l'état cacochyme du malade. La pommade que M. Wagner employait était composée de dix-huit grains d'hydriodate de potasse sur six drachmes de graisse de porc. En moins d'un mois la tumeur se dissipa presque entièrement, et il ne reste maintenant qu'un

très-petit noyau qui sera probablement aussi détruit par l'action de l'iode. (*Journ. d'Hufeland*, 1823, extrait de l'allemand par M. Heller.)

V^e. OBSERV. *Ulcère cancéreux du sein considérablement amélioré par l'iode, suivi ensuite de la mort*; par M. Nesse Hill. Une veuve, âgée de soixante-deux ans, d'une constitution détériorée par des travaux pénibles, et mère de dix enfans, portait au sein un vaste ulcère, profond, fétide, à bords durs et inégaux. Les côtes sous-jacentes étaient à nu, mais encore recouvertes de leur périoste. L'état général était très-mauvais, et la malade, outre une petite toux sèche et fréquente, offrait tous les symptômes d'un dépérissement rapide. L'ulcère présentait tous les caractères du carcinôme. M. Hill conseilla d'abord l'application d'un cataplasme de carottes crues, râpées, renouvelé toutes les six heures; quelques laxatifs pour rétablir la liberté du ventre, et la solution arsénicale de Fowler, à la dose de quinze gouttes trois fois par jour. Au bout de deux mois de ce traitement, l'état général s'était sensiblement amélioré, et l'ulcère fournissait une suppuration moins fétide. On appliquait à sa surface des plumasseaux de charpie trempés dans la solution arsénicale affaiblie; le tout était recouvert du cataplasme de carottes. Six mois après, la santé générale était tellement améliorée et l'aspect de l'ulcère si favorable comparativement à ce qu'il était, qu'on crut pouvoir essayer la compression d'après la méthode de M. Young. La malade s'y soumit patiemment pendant trois mois; à cette époque, les bords de l'ulcère paraissaient tendre à la cicatrisation; mais toutes les parties circonvoisines, les glandes de l'aisselle, etc.,

se tuméfièrent et devinrent douloureuses au point qu'on fut obligé de cesser la compression. Tous les symptômes fâcheux reparurent avec une nouvelle intensité. Un fungus d'un aspect livide se développa au centre de l'ulcère, qui devint le siège d'hémorrhagies fréquentes, qu'on arrêta d'ailleurs facilement au moyen de la terre bolaire et de l'alun. On fit alors prendre à la malade du quinquina et de l'opium. L'ulcère était pansé avec diverses substances excitantes. Quelques points se cicatrisèrent; mais de nouveaux tubercules se formaient, s'ulcéraient et renouvelaient ainsi la maladie. Cet état dura environ deux ans, tantôt pire, tantôt meilleur. Enfin, après avoir essayé de tous les moyens tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, M. Hill résolut de tenter l'usage de l'iode. En conséquence, il fit appliquer deux fois par jour, sur toute la surface de l'ulcère, qui avait alors environ six pouces de diamètre, un onguent d'hydriodate de potasse (3 j. de ce sel sur 3 j. d'axonge). Non seulement ces applications ne produisirent pas de douleurs, mais la malade assura qu'elle en éprouvait un soulagement marqué. Quelques jours après, on lui fit prendre la solution d'hydriodate de potasse (trente-six grains dans 3 j. d'eau distillée) à la dose de trente gouttes par jour; une dose plus forte donnait des nausées et des vomissemens. Au bout de quelques jours de ce traitement (on avait cessé l'emploi de tous les autres moyens), la matière fournie par l'ulcère, qui était très-abondante, ichoreuse, très-fétide et corrosive, s'améliora sensiblement; l'ulcération elle-même prit un bien meilleur aspect; les tubercules livides se ramollirent et se détachèrent complètement; enfin les douleurs lanci-

nantes et les hémorrhagies cessèrent. Quelques semaines après, toute la surface ulcérée offrait l'apparence d'une plaie simple en voie de guérison et fournissant un pus de bonne nature; tous les points d'induration existant aux alentours s'étaient ramollis et avaient fini par disparaître complètement; enfin au bout de quatre mois toute la partie inférieure de la plaie était cicatrisée; le mois suivant, la cicatrisation, qui se faisait de bas en haut, avait fait de nouveaux progrès, et cet ulcère, naguère si affreux, était réduit à la grandeur d'une pièce de *six pences*. La glande mammaire, non seulement du côté malade, mais aussi de l'autre, avait complètement disparu; il n'en restait aucun vestige. De tout cet appareil de symptômes effrayans il ne subsistait plus qu'une légère induration de la peau, d'un demi-pouce de long et de l'épaisseur du doigt d'un petit enfant. On conseilla des frictions sur ce point avec la pommade d'hydriodate de potasse, deux fois par jour, dans l'espoir de le voir promptement disparaître; mais ce fut en vain: les brillantes espérances de guérison qu'avait conçues M. Hill s'évanouirent rapidement. Malgré l'emploi rationnel des mêmes moyens, ce point d'induration devint livide, augmenta de volume; la cicatrice se rompit, et, en un mot, tous les symptômes les plus graves reparurent successivement et firent périr cette malheureuse femme avec tous les signes d'une diathèse cancéreuse. (*Journal d'Edimbourg*, avril 1826, ext. de l'angl.; *Arch.*, tom. 12, pag. 292.)

Hydriodate de potasse contre les ulcères cancéreux. L'emploi de ce médicament contre les ulcères cancéreux est fortement recommandé par le profes-

seur Ullmann, à Marbourg, qui l'a trouvé très-efficace dans des cas où les remèdes du frère Cosme, de Baumann et d'Adair, n'avaient rien produit. Une pommade d'un demi-gros d'hydriodate de potasse sur une once et demi d'axonge, et même de dix-huit grains sur six gros, a produit des effets surprenans dans des ulcérations cancéreuses des lèvres, du nez et des mamelles. L'hydriodate de potasse n'a pas moins bien réussi en injection contre des affections cancéreuses de la matrice, et dans un cas de squirrhosité de la prostate. (*Note ext. par M. Marc, du Journal de Graëfe, IV, 2.*)

EMPLOI de l'Iode dans quelques cas de maladies cancéreuses et scorbutiques ; par M. le docteur MAGENDIE, membre de l'Institut.

M. Magendie, dont le nom se rattache si honorablement à la plupart des travaux thérapeutiques nouveaux, a fait usage des préparations d'iode sur plusieurs des malades confiés à ses soins, à l'hospice de la Salpêtrière.

« J'ai fait, dit-il, beaucoup d'expériences cliniques dans mon hospice et dans ma pratique particulière sur la solution d'hydriodate de potasse, et je suis arrivé à des résultats que je crois d'un haut intérêt.

» Je me suis assuré que la dose de cette solution pouvait être élevée, sans aucune apparence d'accident, à trois gros par jour.

» Des femmes débiles, maigres et très-nerveuses, ont pris plusieurs semaines cette quantité sans avoir

le moindre dérangement appréciable dans aucune fonction. Je me propose de l'augmenter encore, avec tous les ménagemens convenables, car il serait très-important de savoir le moment où ce sel agit d'une manière trop énergique.

Donné à cette dose, j'ai vu guérir, dans les salles d'incurables de l'hospice de la Salpêtrière, deux cancers de la langue, comme par enchantement, dans l'espace de quinze jours. Les femmes qui portaient ce dégoûtant et horrible mal étaient, depuis plusieurs années, considérées et admises dans l'hospice comme incurables; l'une d'elles y est encore, et sa guérison, qui date déjà de trois mois, se soutient parfaitement.

Dans le même service, une femme qui avait depuis long-temps des *ulcérations* à la langue, est en ce moment complètement guérie après avoir fait usage de l'hydriodate de potasse.

J'ai fait disparaître en quelques jours des gonflemens scorbutiques des gencives avec un demi-gros de solution par jour. Dans cette circonstance, la solution a probablement agi d'une manière analogue à son action dans les goîtres, c'est-à-dire en resserrant le système vasculaire dans ses dernières ramifications.

C'est dans la même vue que j'emploie actuellement la solution d'hydriodate de potasse à haute dose contre les hypertrophies des ventricules du cœur. Si l'analogie n'est pas ici trompeuse, comme elle l'est si souvent, je dois arriver à quelques faits intéressans; j'aurai soin de rendre publics les résultats de cette tentative.

M. Magendie a également employé l'iode dans d'autres affections. Il a obtenu par ce moyen la réso-

lution d'engorgemens glanduleux très-considérables. Cette substance ayant été vantée comme un puissant emménagogue, ce médecin en fit usage chez une demoiselle dont il ne lui était permis en aucune manière de suspecter la bonne conduite; il ne fut pas peu surpris de voir survenir un avortement au bout de trois semaines. Ce fait confirme la propriété qu'un grand nombre d'observations tendent à faire accorder à cette substance (1).

(1) Indépendamment des travaux qu'on vient de lire, il est encore quelques observations isolées, que leur analogie avec celles qui précèdent ou le peu de détails qu'elles contiennent nous ont empêché d'insérer ici. M. Lacrosse de Saint-Saturnin a traité un *gottre* volumineux qui guérit après la cessation de l'iode. (*Journ. Complém.*, t. 19, p. 210.) Le t. 31 du même recueil, p. 52, contient un travail intéressant sur le même sujet, par M. Toel. — M. Angelot, médecin de Grenoble, rapporte, dans un mémoire inédit envoyé à l'Académie de médecine, que le *gottre* endémique dans cette partie des Alpes, attaque surtout les soldats qu'on y envoie, et qui en sont atteints au bout de trois ou quatre mois de séjour. *Tous ses gottres* guérissent avec la plus grande facilité par les préparations d'iode à l'intérieur, et la pommade d'hydriodate en frictions. (*Archives*, tom. 11, pag. 134.) — Le docteur Ulrich, de Coblenz, a guéri, par le même moyen, un *gottre* très-gros et très-dur qui durait depuis vingt ans. (*Magasin de Rust*, 1825, tom. 19.) — MM. Hufeland et Osann, après avoir rapporté plusieurs cas de guérison de *gottre*, annoncent que l'on a retiré aussi quelque avantage des mêmes préparations contre le *squirrhe*, et le *carcinome de l'utérus*. (*Rapport sur l'institut polyclinique de Berlin*, années 1830, 1831 et 1832.) — Parmi quatre observations de *gottre* traité par l'iode, publiées par M. W. Rickwood, trois sont suivies de la guérison. Une de ces dernières est relative à une femme de soixante-dix ans. (*London med. and physical journ.*, tom. 50, pag. 118.) — M. Callaway, chirurgien anglais, a fait usage, avec beaucoup de succès, de la teinture d'iode dans les *scrophules* et les engorgemens des glandes lymphatiques. — M. Bielt, médecin de l'hôpital Saint-Louis, retire, dit-on, de grands avantages de la combinaison des préparations d'iode avec celles de mercure, dans divers cas de *maladie de la peau*; nous regrettons que ce praticien n'ait pas encore mis au jour les heureuses améliorations qu'il a apportées dans le traitement des affections cutanées. — J'ai employé, dans le quatrième dispensaire, l'iode contre quelques affections gontteuses; les résultats que j'ai obtenus ne sont pas encore assez décisifs pour que je puisse en rendre compte. J'apprends que M. Gendrin vient de lire à l'Institut un mémoire dans lequel il annonce qu'il a fait usage, avec beaucoup d'avantage, de cette substance contre les mêmes maladies. (*N. de l'Édit.*)

RÉSUMÉ

DES TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR L'IODE.

L'iode, corps simple, découvert par M. Courtois, en 1813, dans les eaux mères de la soude de varec, se rencontre dans la plupart des fucus qui croissent sur les bords de la mer, ainsi que dans les éponges; il est solide, sous forme de petites lames grisâtres, qui ont l'aspect de la plombagine, fusible à 170° c.; il se volatilise à 175° c., en répandant de très-belles vapeurs violettes, ce qui lui a valu le nom qu'il porte. Il est soluble dans l'éther et l'esprit-de-vin; celui-ci à 35° et à une température de 13° c. en dissout environ un neuvième de son poids; à 40° il en dissout un sixième : l'eau n'en dissout qu'un sept-centième. L'iode se combine avec l'hydrogène et avec l'oxygène et forme deux acides, l'acide hydriodique et l'acide iodique.

Le premier de ces acides est gazeux, incolore, très-rapide, d'une odeur très-piquante, très-soluble dans l'eau, susceptible de s'unir à un grand nombre de bases, pour former des hydriodates. Les plus employés en médecine sont ceux de potasse et de soude.

C'est à M. Coindet de Genève que nous devons l'application de l'iode au traitement des maladies. Il résulte des travaux de ce médecin et de tous les autres, qui composent cet ouvrage, les conclusions suivantes :

1°. L'iode est un remède souverain contre le goître,

bien supérieur à tous les moyens que nous possédions jusqu'aujourd'hui. Ainsi, quoique l'inventeur n'ait pas donné le résultat numérique de ses succès et de ses insuccès (plus de mille personnes avaient fait usage de l'iode à l'époque de son second mémoire), nous savons que sur cent malades traités par lui en peu de temps, plus des *deux tiers* furent guéris (Coster); que sur *vingt-deux* auxquels il administra les frictions, *tous* virent bientôt dissiper leur maladie. Sur *soixante-dix* goîtres, M. Imnenger en a guéri *cinquante*; M. Baup, *quarante-cinq* sur *quarante-six*; M. Manson, *quatre-vingt-sept* sur *cent seize*. *Trente-deux* autres goîtres, dont plusieurs étaient très-volumineux, durs et fort anciens, ont été guéris par MM. Henning, Lacrosse, Ulrich, Rickwood, de Carro, Kolley, Brera, Zink, Gimelle, Coster. Sans faire entrer ce dernier nombre dans notre calcul, parce que les médecins que nous venons de citer n'ont pas dit s'ils avaient eu des insuccès, nous avons pour résultat général *deux cent soixante-quatorze* guérisons sur *trois cent cinquante-quatre* goîtres traités par l'iode.

2°. Après le goître, les *maladies scrophuleuses* sont celles où les préparations iodurées ont le mieux réussi, sous quelque forme que ces affections se soient présentées. La plupart des malades avaient des gonflemens plus ou moins volumineux des ganglions lymphatiques, des ulcères, des écoulemens séreux, des ophthalmies de la même nature, etc. Sur *quatre-vingts* sujets atteints de ces affections, M. Manson en a guéri un très-grand nombre, qu'il n'a pas déterminé d'une manière précise. MM. Coindet, Baup, Gimelle, Kolley, Sablairoles, Baron, Bena-

ben, Zink, Brera, Delisser, Goëden, Locher-Balber, Henning en ont guéri *vingt-neuf*. MM. Benaben et Brera ont obtenu le même succès dans *deux* cas de *carreau*; MM. Gairdner, Zink, Manson, Buisson et Delisser, dans *cinq* cas de *tumeur blanche* des articulations. *Deux* tumeurs au sein, *trois* autres plus volumineuses, qui avaient leur siège dans l'abdomen, *deux* autres situées dans les ovaires, *un engorgement des parotides*, affections qui étaient probablement toutes de nature scrophuleuse, parvinrent à se résoudre sous l'emploi des préparations d'iode (MM. Formey, Baup, Gairdner, Benaben, Baron). Cette substance, loin d'être utile dans la phthisie pulmonaire confirmée, paraît aggraver les accidens; mais les essais de MM. Baron, Gairdner, et Manson tendent à faire espérer qu'elle pourra être utile en l'employant à son début.

3°. M. Coindet a trouvé que l'iode était un puissant *emménagogue*; MM. Brera et Sablairoles ont rétabli la menstruation chez *douze* femmes atteintes de diverses maladies, qui étaient la suite d'aménorrhée et qui se sont dissipées en même temps.

4°. Plusieurs médecins ont guéri la *leucorrhée* par ce moyen; MM. Gimelle, Sablairoles et Goëden ont publié *neuf* observations qui nous montrent un succès complet et fort remarquable à cause de l'intensité des symptômes et de l'inefficacité de tous les remèdes qu'on avait employés jusqu'alors.

5°. Les *maladies syphilitiques* cèdent très-bien aux préparations d'iode. M. Richond a guéri, avec cette substance, *soixante-six* individus, dont *cinquante* étaient atteints de *blennorrhagie*, et *vingt-six* de *bubons vénériens*. M. De Salle a traité avec

le même succès *quatre* sujets qui avaient un *engorgement chronique* des testicules, d'autres médecins ont également obtenu des succès (Brera, Henri, Buisson).

6°. On a essayé l'iode dans quelques affections du système nerveux, sur *soixante-douze* malades atteints de *chorée*, M. Manson en a guéri la moitié environ. Sur *cinq paraplégiques*, il en a guéri *un* et soulagé *deux* autres avec l'iode et les purgatifs; il a obtenu des succès variables dans *onze* cas d'hémiplégie : *un* de ces malades a été complètement guéri.

7°. Les tentatives qu'on a faites contre les *maladies cancéreuses*, quoique fort incomplètes jusqu'à aujourd'hui, méritent d'être indiquées. Plusieurs de ces affections ont opiniâtrément résisté à l'iode (Délisser, etc.); d'autres, après s'être considérablement améliorées, ont ensuite repris leur funeste caractère (Hennemann, Nesse-Hill); d'autres, dont *quatre* sont détaillées dans le corps de cet ouvrage et qui paraissaient offrir les traits caractéristiques du cancer, ont été guéries (Wagner, Ullmann, Hirsch, Magendie, Hufeland et Osann.)

8°. Les maladies de la peau ont également été traitées par l'iode. M. Bielt, à l'hôpital Saint-Louis, fait usage avec beaucoup d'avantage de cette substance associée au mercure. M. Gimelle a guéri *deux dartres* ulcérées, avec ce médicament, et M. Kolley *une*. M. Locher-Balber a guéri *une teigne*. J'ai fait moi-même disparaître plusieurs éruptions chroniques avec des frictions d'hydriodate de potasse.

9°. Diverses autres maladies ont été guéries par les préparations iodurées, savoir : des gonflements scorbutiques des gencives (Magendie); *un cas de*

et rétrécissement de l'urèthre (Benaben); *deux cas* l'hémoptysie, suite d'aménorrhée (Brera); *deux de* tyssenterie (Brera); *trois de* chlorose (Coindet, Brera); *un d'*anasarque (Buisson); *un d'*œdème des extrémités inférieures (Brera); *deux de* céphalalgie (Locher-Balber); *un de* tic facial (Locher-Balber). De plus, M. Gendrin paraît avoir fait usage avec succès de cette substance contre la *goutte*. Je l'emploie moi-même dans cette maladie; mais je ne puis pas encore faire connaître les résultats que j'obtiens, à cause de leur date récente, et surtout parce que la plupart de mes malades, quoique se trouvant mieux, sont encore en traitement.

10°. L'usage méthodique des préparations d'iode à l'intérieur n'est jamais suivi d'*accidens*. Mais lorsqu'on abuse de cette substance, qu'on en prend des quantités trop considérables, qu'on en augmente trop rapidement les doses sans tenir compte des premiers accidens qui en suivent la mauvaise administration, des symptômes plus ou moins fâcheux peuvent se manifester; les principaux sont les suivans; fièvre, palpitations, toux sèche, insomnie, amaigrissement rapide, vomissemens, spasmes, diminution ou même disparition des seins, inflammation gastrique ou intestinale, etc. (Coindet, Zink, Kolley, Gairdner, Hufeland.)

TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES

508

L'ÉMÉTIQUE A HAUTE DOSE.

DE L'EMPLOI de l'émétique à haute dose dans le traitement de la peripneumonie inflammatoire,
par M. RASORI, ancien professeur de clinique médicale à Milan.

L'emploi du tartre stibié dans les péripneumonies inflammatoires n'est pas nouveau; ce remède est même communément en usage dans celles où les médecins croient voir une complication bilieuse, gastrique, ou bien quelque autre indication particulière. Mais ce qui est nouveau et même contraire aux diverses opinions anciennes et actuelles, c'est : 1°. de traiter la péripneumonie depuis qu'elle commence jusqu'à ce qu'elle finit, par le tartre émétique; 2°. de faire de ce médicament le principal et quelquefois même le seul moyen curatif de cette maladie; 3°. de diminuer par son seul usage le nombre des saignées, et de pouvoir même quelquefois se dispenser d'en faire; 4°. de faire prendre ce médicament à des doses auxquelles jamais les praticiens les plus courageux n'ont pensé d'arriver, portant la quantité jusqu'à un scrupule, une dragme et même plusieurs dans

vingt-quatre heures; 5°. d'en employer assez souvent plusieurs onces pendant le cours de la maladie; 6°. et enfin, de pouvoir dire avec assurance que ces fortes doses d'émétique ne produisent ni le vomissement ni des évacuations alvines abondantes, et que les sueurs ont lieu seulement dans les mêmes circonstances que par les méthodes de traitement généralement adoptées.

Cette matière nouvelle et hardie d'employer le tartre émétique surprend tellement les médecins lorsqu'ils commencent à assister à ma clinique, qu'ils doutent de la bonne préparation de ce médicament ou de l'exactitude du malade à le prendre : pour éclaircir leur doute, les uns s'en sont procurés du même, en ont fait faire l'analyse chimique, en ont administré à des malades, et même en ont pris eux-mêmes; d'autres, voulant s'assurer si le malade avalait vraiment les doses que j'avais prescrites, non seulement ont voulu le voir par leurs propres yeux, mais encore faire prendre eux-mêmes les fortes doses aux malades, et en ont attendu en vain l'effet vomitif (1). Je dirai, à ce sujet, que j'ai le soin, en commençant ma visite, lorsque les mala-

(1) J'ai assisté à la clinique de M. Rasori, précisément à l'époque où ce professeur notait les faits que contient l'ouvrage que je traduis; je recueillis moi-même un bon nombre d'observations, et j'envoyai alors (en 1808) à la Société de Médecine de Paris un Mémoire qui présentait les résultats de ce que j'observais moi-même. Je renouvelai la publication de ce Mémoire, il y a quatre ou cinq ans, dans les *Annales Cliniques de Montpellier*. C'est là que M. Peschier de Genève cite, sans me nommer, dans ses observations sur l'usage de l'émétique à hautes doses, pour combattre la péripneumonie. Lorsque je commençai à observer la pratique hardie de M. Rasori, je fus si étonné des doses d'émétique qu'on faisait dissoudre dans la boisson des péripneumoniques, que je doutai moi-même de la bonté de sa préparation. L'ayant témoigné à M. Rasori, il eut la complaisance de m'accompagner à la pharmacie de l'hôpital, et m'en fit remettre une once;

dies sont graves, de bien regarder dans les vases où on fait dissoudre le tartre émétique, et que très-souvent ayant trouvé au fond du vase jusqu'à un scrupule de ce remède qui ne s'était pas dissous, je l'ai fait avaler moi-même tout d'un trait au malade dans un peu de tisane sans que jamais le vomissement ait eu lieu. Au reste, les médecins qui assistaient à ma clinique continuant à observer, finissaient par être persuadés qu'ils n'avaient vu que des faits vrais.

Maintenant, si on considère, 1°. que c'est depuis plusieurs années que j'emploie constamment l'émétique de cette manière; 2°. que je le fais dans deux hôpitaux à Milan et que je l'ai fait autrefois dans l'hôpital de Pavie, et alors comme aujourd'hui sur un très-grand nombre de malades; 3°. que j'ai mis beaucoup plus d'activité et d'attention qu'on ne fait ordinairement dans les hôpitaux pour m'assurer de la réalité et de l'évidence des faits importants que je publie; 4°. enfin que mes salles, étant destinées à l'enseignement clinique, sont mieux servies et même plus exposées à la critique, je me plais à espérer que les personnes sensées seront persuadées que l'émétique que j'emploie est bien préparé et que les grandes doses que je prescris sont administrées exactement. J'ajouterai que j'obtiens les mêmes ré-

l'analyse chimique et des expériences médicales me convainquirent que ce médicament était fort bien préparé. (*IV. du Trad.*)

Le mémoire dont parle ici M. Fontaneilles n'est que le compte rendu des résultats cliniques de M. Rasori sur l'émétique. Il ne doit donc pas trouver place dans notre recueil. Ce médecin ajoute que connaissant depuis plus de dix ans la méthode du professeur italien, il en a fait usage avec le même succès que ce dernier, soit dans les hôpitaux militaires de Milan et de Wikteldor en Silésie, soit dans sa pratique particulière. (*Note de l'Éditeur.*)

sultats dans ma pratique en ville, et que je puis en dire autant de celle de mes amis et de mes élèves qui déjà sont assez répandus sur divers points du royaume et même à l'étranger.

J'ai cru devoir faire précéder l'exposition des faits des réflexions que je viens de présenter, observant que l'emploi de l'émétique à hautes doses, quoique très-surprenant et contraire à la pratique ordinaire, ainsi qu'à tout ce qu'on trouve dans les traités de thérapeutique et de matière médicale, offre des faits accompagnés d'un caractère d'authenticité tel, qu'on ne peut les révoquer en doute. Au reste, le narré de ces faits et des circonstances essentielles qui en dépendent, sera le meilleur moyen de dissiper le doute et de faire reconnaître un phénomène simple et général qui, quoique étrange et discordant, n'en est pas moins réel. On verra que, s'il n'a pas été observé jusqu'à présent, ce n'est que par impéritie ou inattention.

Je vais d'abord parler des circonstances essentielles qui, étant le résultat clair et constant d'un grand nombre d'observations différentes, doivent faire naître la persuasion à laquelle quelques observations particulières donneront de la force. 1°. J'observerai d'abord que l'aptitude de l'organisme vivant à supporter des doses extraordinaires de tartre stibié, sans produire le vomissement ni aucun autre symptôme d'action forte sur le tube intestinal, n'appartient qu'à son état morbide, se borne à lui seul et ne dure pas plus que lui. Cela est si vrai, qu'aussitôt que l'état morbide a cessé, c'est-à-dire lorsque le corps est à l'état sain, le phénomène merveilleux que j'ai appelé aptitude, cesse, et alors l'émétique qui,

avant, semblait sans action, non seulement ne peut être administré impunément à doses fortes, mais pas même à la plus petite quantité ordinaire, sans produire les effets qu'on lui attribue vulgairement. Cette circonstance très-importante, et qui ne manque jamais de se vérifier, détruit seule les doutes qu'on voudrait élever sur la mauvaise préparation de l'émétique.

2°. L'état morbide général que je désigne par le mot diathèse, est celui qui dans tous les cas constitue l'aptitude du corps vivant à supporter impunément, ou pour mieux dire utilement, comme je le démontrerai dans peu, les diverses doses d'émétique. La force de la diathèse non seulement varie dans les diverses péripneumonies, mais aussi aux différentes époques de cette maladie. La péripneumonie, comme toutes les maladies graves, a son accroissement et son apogée; elle diminue ensuite progressivement si elle doit avoir une terminaison heureuse. L'aptitude du malade à supporter des doses d'émétique plus ou moins fortes suit les mêmes variations, c'est-à-dire qu'elle est moindre au début de la maladie, qu'elle augmente jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à son plus haut degré, et qu'elle diminue progressivement avec elle. Il faut donc que les doses d'émétique soient en rapport avec ces variations; mais si elles dépassent l'aptitude du corps à les supporter, quand ce serait même au plus haut degré de la maladie, on verra sûrement paraître la répugnance à avaler un remède qu'avant on prenait avec facilité, ou se déclarer des nausées et même le vomissement. En d'autres mots, on reconnaîtra des signes évidents de ce qu'on peut appeler action excessive du remède.

Mon usage est de commencer par des doses plus ou moins faibles, selon que la maladie, étant plus ou moins récente et les symptômes violens, je puis conjecturer *à priori* le degré de sa gravité actuelle. D'ailleurs, communément les premières doses sont bien plus fortes que celles qu'on administre dans la pratique ordinaire avec l'intention de faire vomir. Il est rare que je commence par moins de douze grains à prendre dans la journée; je fais répéter cette dose pour la nuit. Lorsque je vois que la péripneumonie a déjà fait des progrès, j'en fais prendre d'abord un scrupule et même une demi-dragme, et ensuite je vais en augmentant tous les jours jusqu'à une dragme et quelquefois plusieurs, selon l'état morbide.

3°. Il arrive parfois que, l'action des premières doses d'émétique surpassant l'état actuel de la diathèse, le vomissement a lieu; mais ce sont des exceptions à la règle générale; parce que si la maladie parcourt sa période d'accroissement, on observe que les premières doses plusieurs fois répétées et même augmentées ne produisent plus cet effet. Les cas rares dans lesquels la diathèse est faible et n'a pas de la tendance à augmenter, comparés à ceux qui leur sont opposés, servent même très-bien à confirmer ce que j'avance.

4°. Il peut également arriver que les symptômes de la maladie s'affaiblissent sensiblement, c'est-à-dire que la douleur vive de la poitrine disparaisse, que la respiration devienne plus libre, que la toux et la fièvre diminuent, sans que pour cela la diathèse ait perdu de son intensité, ce qu'on reconnaît par les doses fortes d'émétique que supporte le malade. Dans

ce cas , si l'observateur impatient et inexpert en déduit que ces mêmes quantités d'émétique ne sont plus nécessaires, et qu'il faut les diminuer ou n'en plus faire prendre, il prive trop tôt le malade d'un remède utile, et se met dans l'impossibilité de vérifier dans toute son étendue un fait important; il n'en peut alors tirer que des conséquences erronées. Mais si, au contraire, il ne se borne pas à voir diminuer les symptômes de la maladie, et qu'il attend patiemment ceux que produit le remède en excès, le moment viendra qu'ils paraîtront, et alors il diminuera les doses, pour les mettre en harmonie avec l'état morbide, véritable mesure de la diathèse. J'en fais ici qu'indiquer à peine ce fait qui est de la plus grande importance dans le traitement des maladies; me réservant d'en parler plus amplement dans l'exposition de ma théorie, dont je n'entends présenter maintenant que quelques faits principaux, et les corollaires les plus immédiats que j'en ai déduits.

5°. La diathèse peut diminuer, quoiqu'un certain nombre de symptômes graves se soutienne, ou qu'un d'eux devienne plus dangereux, ou même qu'il en paraisse de nouveaux. Par exemple, la respiration peut devenir plus courte et plus laborieuse; il peut paraître des signes qui indiquent l'affection de la tête, tels que le délire ou la somnolence; et si, dans cet état, il se déclare des indices évidens de diminution d'appétit à supporter les doses fortes d'émétique, alors il y a lieu de croire qu'il se forme des altérations plus ou moins graves dans les parties affectées particulièrement; altérations que je crois au-dessus du pouvoir de l'art médical. Dans les cas de mort, l'observation cadavérique le confirme, comme je le dé-

montrérai dans peu, en faisant connaître les diverses altérations que l'on rencontre.

Maintenant si nous nous rappelons les circonstances essentielles du fait que je m'occupe de démontrer, on comprend aisément quelles en sont les limites naturelles; et l'efficacité du tartre stibié à hautes doses, prouvée par mon expérience, ne doit plus surprendre les médecins, qui, ne l'employant que d'après la manière ordinaire, voient qu'il produit le vomissement, même à très-peu de grains. Cependant il n'est pas fort rare non plus de voir que l'émétique ou tout autre remède, administrés comme vomitifs à la dose ordinaire, ne produisent pas cet effet, quoique répétés quelquefois même à des doses plus fortes qu'on n'a coutume de faire. En général, les médecins ne cherchent pas à analyser leurs observations, et, je dirai plus, dans le petit nombre qui s'en occupe, il en est peu qui le fassent bien : aussi ils n'obtiennent guère que des résultats empiriques et illusoire. La plupart de ceux qui ont observé que quelquefois l'émétique, donné même à hautes doses, ne produisait pas le vomissement, au lieu de chercher à bien expliquer ce phénomène, se sont contentés de le considérer comme une des anomalies de notre économie qu'on ne peut expliquer, et desquelles on croit à tort qu'il existe un grand nombre, ou bien ont accusé la préparation chimique du remède, ou le malade de n'avoir pas pris toute la dose qui lui avait été prescrite, ou enfin ont attribué ce phénomène à d'autres causes imaginaires. D'ailleurs la matière médicale fixant les doses des remèdes d'après la pratique ordinaire, les médecins ne veulent pas s'en écarter, surtout lorsqu'il s'agit de substances appelées héroïques; et comme ils

ne s'occupent pas à bien connaître les lois de l'économie animale, ils craignent les conséquences fâcheuses qu'on leur a montrées dans les livres. Voilà comment, jusqu'à présent, le phénomène dont j'ai parlé n'a pas été médité comme il devait l'être.

Ma manière d'employer les remèdes ne surprend pas tous les médecins, car il y en a qui ont la bonhomie d'attribuer à l'habitude la disposition qu'a le corps, dans l'état maladif, à supporter de hautes doses de remèdes. Cette opinion leur suffit pour rejeter une loi de l'économie animale qui se montre clairement dans ma pratique; je me plais à croire que, d'après seulement ce que je viens d'expliquer, il y aura parmi mes lecteurs des hommes qui trouveront absurde de faire dériver de l'habitude un phénomène qui prouve à l'évidence, par les circonstances essentielles qui l'entourent, qu'il dépend d'une tout autre cause. Je ne m'étendrai pas ici pour démontrer combien on raisonne mal communément, sur ce qui concerne l'habitude en général, à laquelle on attribue beaucoup plus qu'elle ne peut; je dirai seulement, quant à l'action des remèdes, qu'en supposant (ce qui ne sera jamais) qu'un malade pût s'habituer à prendre impunément de grandes doses d'émétique, le moyen d'obtenir cet effet ne serait certainement pas de commencer par douze et même vingt-quatre grains dans moins de vingt-quatre heures, et pendant ce temps de ne mettre dans l'estomac que de l'eau. Pour établir l'habitude, il faut de très-légères doses et une gradation lente d'augmentation du remède, et on voit bien que ma manière d'employer les médicamens ne ressemble pas à cela. En second lieu, j'ai dit plus haut que l'aptitude

à supporter des doses fortes d'émétique cesse lors même que par l'habitude elle ne devrait que commencer. Quelquefois la diathèse se soutient assez long-temps pour qu'on soit obligé d'insister sur l'emploi des remèdes, comme par exemple, dans la péripneumonie, maladie pour laquelle l'aptitude à supporter de hautes doses d'émétique dure quelquefois plusieurs semaines. Cependant lorsque le moment de l'extinction de la diathèse arrive, le tartre émétique le fait connaître lui-même au médecin, et le malade qui, avant, en avalait une dissolution plus que saturée, ne peut plus alors prendre une cuillerée de boisson stibiée, sans avoir le vomissement. Ce phénomène est précisément l'opposé de l'habitude. En troisième lieu, il n'y a pas une personne bien portante, quelque moyen qu'elle emploie pour s'habituer à prendre une dragme, un scrupule, et même les petites doses d'émétique qu'on donne dans la pratique ordinaire pour exciter le vomissement, qui n'en éprouve cet effet ou qui n'en sente une action particulière sur le tube intestinal. Ce que je dis est aussi confirmé par l'emploi des autres substances actives qu'on nomme vulgairement vénéneuses, dont l'usage journalier, quoique à petites doses, produit de mauvais effets lorsque la diathèse n'existe pas. Cependant comme on cite quelques cas de ce genre en faveur de l'habitude, j'aurai occasion d'en raisonner plus au long dans une autre circonstance. Je ne me serais pas même occupé ici de cette ridicule opinion, s'il ne m'était arrivé d'en entendre parler fréquemment par des médecins de haute réputation, et si cette manière de voir n'éloignait pas le désir des recherches et ne faisait pas perdre l'occasion de s'instruire.

Je n'ai encore parlé que de l'aptitude qu'acquiert notre économie dans les péripneumonies inflammatoires, à supporter des doses extraordinaires de tartre émétique; je vais maintenant essayer de démontrer que les fortes doses de ce médicament constituent utilement la partie principale de la méthode curative. Ma démonstration serait pourtant impossible si on n'attribuait à l'émétique que la propriété de vider l'estomac en procurant le vomissement, ou de donner une secousse salutaire aux viscères du bas-ventre et de la poitrine, ou bien d'agir sur la peau comme diaphorétique, ou enfin s'il n'avait que les autres vertus vantées dans les traités de thérapeutique ou de matière médicale. On doit reconnaître à ce remède une action puissamment contre-stimulante. Considéré de cette manière, on explique clairement comment l'activité et les doses fortes de ce médicament détruisent la diathèse de stimulus et ses succès sans produire aucune évacuation sensible, et sans secouer mécaniquement le corps. On peut vaincre les péripneumonies qui ne sont pas fort graves avec le tartre émétique comme aussi avec la digitale (1), sans avoir besoin d'employer la saignée, et dans les plus graves, diminuer le nombre des évacuations sanguines qui seraient indispensables si on n'employait pas à hautes doses ces précieux contre-stimulans. Ce fait, très-simple, que tous les médecins peuvent vérifier journellement à leur gré au lit des malades, constitue la preuve la plus évidente de la véritable action du tartre émétique et des moyens erronés employés jusqu'à ce jour pour reconnaître

(1) Voyez mon Mémoire sur la Digitale.

propriétés. Il est utile d'observer ici que, quoiqu'on puisse comparer le tartre émétique à la digitale, comme contre-stimulant actif, ce n'est pas pourtant qu'il produise sur le système sanguin les mêmes effets particuliers que la digitale. Il est bien certain que si l'on abuse de l'usage de l'émétique et qu'on outre-passe l'aptitude morbide à le supporter, non seulement on verra paraître les effets qu'on observe ordinairement de son excès sur l'estomac et le tube intestinal, mais encore du ralentissement dans le pouls, et même quelque légère irrégularité; mais ce phénomène n'a pas lieu si souvent ni si promptement que lorsqu'on emploie la digitale en trop grande quantité; il ne produit pas de si graves effets et ne présente pas les variations importantes que j'ai notées en parlant de la digitale. Je n'ai vu diminuer le nombre des pulsations, par l'emploi du tartre émétique, que jusqu'à-peu-près cinquante par minute. On peut dire que les phénomènes produits par ce contre-stimulant sur le système sanguin sont à-peu-près les mêmes que ceux de tous les contre-stimulans en général portés à des doses qui surpassent l'aptitude de l'économie à les supporter. On reconnaît encore plus clairement par le tartre émétique ce que j'ai dit déjà au sujet de la digitale; c'est-à-dire que son succès dans les maladies inflammatoires ne vient pas d'une action particulière sur le système sanguin, mais bien de sa propriété contre-stimulante qui s'étend à toute l'économie; sous ce rapport la digitale est désavantageuse par ses effets particuliers sur les vaisseaux artériels. L'expérience m'a prouvé combien est erronée l'opinion récente des médecins qui ont espéré d'obtenir de bons effets de l'action particulière de la di-

gitale sur le système sanguin dans les maladies inflammatoires. Il est bien vrai que cette substance a été utile dans les maladies inflammatoires. Il est bien vrai que cette substance a été utile dans ces maladies : elle a même produit l'avantage de mettre en pratique un remède énergique et indiqué de préférence à tant d'autres peu actifs, ou rendus tels par la faiblesse des doses ; mais c'est à tort qu'on a accordé à cette substance une vertu spécifique ; on n'a pas reconnu qu'on pouvait agir plus utilement dans les mêmes cas avec bien d'autres remèdes. Nous nous plaisons à croire que les médecins qui ne font aucun cas de la méthode d'induction , laquelle cependant me paraît utile en pratique, ne se serviront pas de cette opinion erronée sur la digitale pour déprécier cette méthode. Les applications pratiques de toutes les sciences en offrent de pareils exemples. Une fausse induction a pu borner l'application d'un remède susceptible de la plus grande extension ; mais lorsque cette méthode est bien employée, comme je crois l'avoir fait, elle rectifie toutes les erreurs et éclaire la discussion.

Je vais maintenant examiner une objection que font ceux qui cherchent sincèrement à s'instruire sur ma méthode curative générale, et à bien connaître les fondemens sur lesquels elle repose. Ils demandent pourquoi je n'ai pas abandonné entièrement l'usage de la saignée depuis que j'ai trouvé dans le tartre stibié un remède si efficace, dont les doses n'ont d'autres limites que la diathèse, et qui n'a pas même les inconvéniens que produit la digitale sur le système sanguin quand la diathèse commence à diminuer ? Je réponds à cela que dans beaucoup de cas la péri-

pneumonie marche si rapidement, que le tissu pulmonaire est menacé de destruction; c'est cette circonstance qui m'oblige à mettre en usage simultanément les moyens les plus actifs qui, par différentes voies, tendent tous à diminuer la diathèse. Ces voies sont principalement au nombre de deux : l'estomac, y compris le tube intestinal, et les vaisseaux sanguins. On ne peut pas beaucoup compter sur le système cutané (1). Dans les péripneumonies, tout ce que l'art peut faire pour tâcher de vaincre le mal, c'est de porter sur les organes digestifs toute l'action contre-stimulante qu'ils peuvent recevoir, et soustraire au système vasculaire une portion de la matière stimulante dont il est rempli. Maintenant, pourquoi extraire tout d'un coup plusieurs livres de sang, qu'on peut tirer dans un certain espace de temps, pour ne pas exposer le malade à une forte lipothymie et même à la mort; et pourquoi également s'exposer à des conséquences dangereuses, en voulant suppléer à la saignée par une action contre-stimulante trop forte, portée par le tartre émétique sur l'estomac? Au sujet de l'action contre-stimulante à porter à l'intérieur, je dirai que l'expérience n'a pas peut-être encore offert toutes les lumières nécessaires. Il est malheureux que la médecine vétérinaire, qui pourrait fournir des faits précieux à la médecine humaine, dans l'art de faire des expériences à des limites invariables, ne se soit pas encore occupée de ces recherches, ou du moins n'ait pas encore reçu la direction qu'il

(1) C'est une grande erreur d'observation d'avancer que des applications sur le système cutané ne peuvent guère être utiles. Il n'y a pas un praticien observateur qui n'ait reconnu à l'évidence combien certains remèdes sur la peau contribuent puissamment à arrêter les progrès de la péripneumonie. (N. du Trad.)

faudrait pour cet objet. Si on voulait traiter les péripneumonies graves, seulement avec beaucoup de tartre émétique, puisque plusieurs dragmes par jour sont supportées dans les cas même où on fait des saignées abondantes, combien ne faudrait-il pas de ce remède pour équivaloir à la quantité de sang extrait? Cette augmentation de tartre émétique ne peut d'ailleurs avoir lieu lorsque la maladie est très-grave, moment où elle serait le plus indiquée, parce qu'alors la difficulté de respirer empêche de boire. On doit aussi ajouter en faveur de la saignée, l'avantage que donne la promptitude de ses effets, puisqu'on les obtient dans peu de minutes, tandis qu'avec les remèdes intérieurs ils n'ont lieu qu'au bout d'un certain temps; et dans les péripneumonies graves, le temps est si précieux, qu'il ne faut pas perdre un moment.

Je pourrais encore rappeler beaucoup de considérations, pour démontrer qu'on ne devrait jamais abandonner l'usage de la saignée dans ces maladies, même lorsqu'elles ne sont pas très-graves, surtout dans les hôpitaux; telles sont, par exemple, l'augmentation de la dépense, le besoin plus grand qu'aurait le médecin de faire de plus fréquentes visites et de porter une plus grande attention et plus de soin pour noter avec précision les effets des doses toujours croissantes d'un contre-stimulant si actif.

Ici M. Rasori traite de l'état pathologique des organes de la poitrine après la mort. Un très-grand nombre de dissections lui ont fourni les moyens de faire des réflexions justes sur les principales altérations qu'on observe dans le thorax, telles que l'hépatisation, les pseudo-membranes, l'hydrothorax ou

épanchement de liquide dans les cavités de la poitrine, et l'hydropisie du parenchyme, qu'il nomme hydro-poumon. Nous serions entrés dans les détails intéressans que donne l'auteur, si nous n'étions retenus dans les limites qu'impose un recueil. Au reste, tout ce que dit M. Rasori sur ce sujet est connu. J'observerai seulement que son opinion sur l'hydro-poumon est que cette altération a lieu plus fréquemment qu'on ne pense. Dans cet état, dit-il, l'organe pulmonaire a reçu une grande augmentation de force organique.

D'après ce que j'ai dit, continue M. Rasori, sur ma manière simple et heureuse de traiter la péri-pneumonie, on s'apercevra que je ne fais aucun cas de beaucoup de préceptes de la pratique ordinaire, et que même je les crois nuisibles. Je ne conseille pas, par exemple, l'application des vésicatoires au côté douloureux pour diminuer la douleur, ni à toute autre partie du corps pour faire révulsion, comme le font des médecins qui croient que cet effet est presque aussi sûr que celui de faire boursoffler la peau, seul phénomène qu'on peut tout au plus en attendre. Ces médecins pourraient très-aisément se convaincre de cette vérité, s'ils voulaient, dans quelques cas, abandonner leur pratique pour observer des faits qui leur en prouveraient l'inutilité (1). J'ai

(1) L'emploi des vésicatoires pendant plus de quinze ans, tant dans les hôpitaux qu'en ville, dans un très-grand nombre de péri-pneumonies avec ou sans douleur, m'a convaincu que M. Rasori est dans l'erreur sur la force d'action des cantharides. On ne peut douter qu'elles ne soient un moyen puissant de seconder l'action du tartre stibié, et qu'elles ne contribuent à épargner des évacuations sanguines. Un de leurs effets prompts et sensibles, c'est de calmer la douleur. J'en ai constamment obtenu du succès dans l'état même de très-forte inflammation. J'aurai occasion de m'étendre sur l'usage de ce précieux médicament, dans une autre circonstance. Ce que

encore bien moins de foi à toutes les applications dites émollientes, incisives ou autres, qu'on trouve indiquées avec grand détail dans les livres de médecine, et qu'on vante même dans la pratique journalière, quoiqu'elles n'aient pas plus de valeur que les sachets de cendres chaudes et les cataplasmes de farine de bled de Turquie, remèdes que le peuple emploie dans les campagnes du Milanais. Je blâmerais moins ces applications locales, si, par le trop de confiance que leur font accorder l'exemple et l'habitude, elles n'avaient l'inconvénient grave de faire perdre le temps précieux qu'on passe à en attendre quelques effets ; et comme dans les cas graves ces effets n'ont pas lieu, le médecin se trouve dans la pénible situation de faire saigner le malade souvent trop tard. La pratique journalière prouve que ce que je dis est plus fondé qu'on ne le pense vulgairement.

J'en accorde pas plus de confiance à tous les remèdes qu'on dit propres à calmer la toux, faciliter l'expectoration, etc., tous effets imaginaires que les médecins n'ont appuyés sur d'autres preuves de l'expérience, dans les traités de matière médicale, que sur la guérison spontanée des péripneumonies légères ou des graves dans lesquelles ils avaient en même temps employé la saignée, seul remède qui ait produit du succès, quoi qu'en aient dit les mauvais observateurs qui en ont attribué une partie aux substances oléagineuses, mucilagineuses, laxatives, diaphorétiques, et à tant d'autres remèdes de très-peu de valeur. Malheureusement, dans le grand nombre de médicaments qu'on emploie ordinairement, il y en a qui

je puis assurer, c'est que je n'ai presque jamais observé qu'il fût nuisible à la sécrétion et à l'écoulement de l'urine. (*N. du trad.*)

sont vraiment nuisibles, tels que l'opium et le camphre. Le premier se donne, dit-on, pour calmer la douleur, et l'autre pour combattre la nature de la maladie qu'on suppose putride ou maligne. Il est pourtant vrai de dire que les écrivains en médecine pratique qui sont observateurs, ne conseillent l'usage de ces deux substances, et surtout de l'opium, qu'avec beaucoup de réserve. Dans ces derniers temps on avait rangé parmi les maladies asthéniques les péri-pneumonies vulgairement appelées fausses, celles dites malignes, et même celles qui sont fortement inflammatoires, lesquelles, disait-on, passent à l'état asthénique lorsqu'elles sont arrivées à une certaine période; et au lieu de respecter la réserve que mettaient les anciens praticiens à employer l'opium ou le camphre, on a vu les partisans de cette doctrine en prodiguer l'usage, ne s'étayant souvent que de l'autorité de ceux qui pensaient comme eux.

On me demandera peut-être si je nie entièrement qu'on puisse admettre des péri-pneumonies asthéniques. Si sous cette dénomination on entend les péri-pneumonies fausses ou malignes dont je viens de parler, dans lesquelles les partisans des anciennes doctrines n'ont pas pu s'empêcher de reconnaître une certaine durée d'état inflammatoire réel, je soutiens qu'elles ne le sont pas, quoique d'autres causes que celles qui produisent la péri-pneumonie ordinaire les fassent paraître d'une nature différente. Il ne peut y avoir entre les péri-pneumonies malignes et celles qui sont simplement inflammatoires d'autre différence que celle qui existe entre le typhus et la synoque; et je démontre tous les jours par les faits tirés de la méthode curative que j'emploie, que cette dif-

férence n'est pas dans la diathèse, mais seulement dans le degré de force de la maladie, et dans quelque autre circonstance dont l'explication n'ajouterait rien à ce que j'avance.

Les péripneumonies fausses ne sont, selon moi, que les vraies, avec diathèse moins intense et avec des symptômes d'une gravité qui n'est pas proportionnée à la diathèse et qui dépendent d'altérations locales, anciennes ou récentes, ayant leur siège au poumon ou dans quelque autre organe de la cavité thoracique. De là vient qu'un traitement très-actif ne convient pas pour les combattre comme lorsque les inflammations sont simples, quoique même avec des symptômes graves.

Ayant observé que les deux variétés de la péripneumonie dont je viens de parler ne sont jamais de diathèse asthénique, il me resterait à expliquer si on peut reconnaître l'asthénie dans certaines fièvres pernicieuses qui, étant rémittentes, présentent l'aspect de la péripneumonie, et peuvent faire commettre des erreurs irréparables. Mais comme la nature de ces maladies diffère de celle de la péripneumonie inflammatoire, je me réserve d'en parler lorsque je traiterai des fièvres pernicieuses.

Je joins à ce mémoire un tableau des péripneumonies que j'ai traitées dans mes cliniques civile et militaire. Comme j'avais une division de malades de chaque sexe dans l'hôpital civil, j'observe que les deux tiers à-peu-près des péripneumonies proviennent de la division des hommes et le reste de celle des femmes. Le nombre total de ces maladies a été recueilli pendant les années 1808, 1809 et jusqu'au 1^{er} septembre 1810. Quoique les péripneumonies de l'hôpi-

tal militaire soient en bien moindre quantité que celles de l'hôpital civil, elles m'ont paru suffisantes pour en faire une comparaison.

Personne ne doute sûrement que la péripneumonie en général ne soit une des maladies les plus fréquentes et les plus remarquables, soit pendant son cours aigu, soit lorsqu'elle produit un commencement de lésion pulmonaire. Je ne m'éloignerais peut-être pas beaucoup de la vérité si je disais que la péripneumonie comparée à la totalité des autres maladies connues dans ce pays, est, pour le nombre, comme un à dix. Cette proportion est très-forte, la péripneumonie n'étant pas une maladie contagieuse et provenant seulement des variations de l'atmosphère ou de quelque autre cause particulière dépendant de l'état social. Il est donc avantageux de rechercher autant que possible jusqu'à quel point varie la mortalité causée par cette maladie. Je n'ai pas cru rencontrer une occasion plus favorable à l'exécution de ces recherches que celle de deux établissemens cliniques qui, à la même époque, se trouvent dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire dans la même ville et soumis au même service médical, mais qui cependant diffèrent grandement, quant à la qualité des malades, en ce que dans l'un ce sont des soldats de la garnison, et dans l'autre des gens de la campagne du Milanais, population qui fournit beaucoup de malades à l'hôpital civil.

Le nombre de morts, recueilli dans les deux hôpitaux pendant le même espace de temps, offre une différence notable dans le tableau : la clinique civile présente à-peu-près vingt-deux sur cent, tandis que la clinique militaire ne donne que quatorze sur cent. Cette différence de huit sur cent est trop forte pour

qu'il ne soit pas essentiel d'en rechercher les causes. Les premières sont l'état de vieillesse, la coexistence de maladies chroniques avec celle pour laquelle les individus entrent à la clinique, telles que la pélagre, les scrophules, l'hémoptysie tuberculeuse, la grossesse, l'état de nouvelle accouchée, etc. On voit que la plupart de ces causes ne peuvent se trouver dans un hôpital militaire: cependant, rigoureusement parlant, à l'exception des malades âgés et des femmes, quoiqu'on ne choisisse pour la vie militaire que des hommes bien portans, il se déclare pourtant assez souvent des maladies lentes dans cette classe d'hommes, durant le service. Le nombre des morts de péripneumonies, dans la clinique militaire, doit donc augmenter par ces causes, ce qui compense en grande partie les pertes qui, par les mêmes circonstances, ont lieu plus communément dans la clinique civile. Les médecins, qui ne croiraient pas à la nature inflammatoire de la péripneumonie, ajouteraient peut-être aussi aux causes de la plus grande mortalité en général, la privation des alimens ou leur mauvaise qualité, ainsi que celle du vin, ou bien le froid des salles qui, dans l'hôpital civil, ne sont pas réchauffées par des poêles. Pour détruire ces objections, il suffira de dire que la diète la plus rigoureuse et l'air le moins réchauffé sont pour moi des conditions essentielles au traitement des péripneumonies, conditions que j'ai le plus grand soin de faire remplir, même pendant la convalescence des malades dans les deux cliniques. On ne peut donc rien objecter de juste sous ce rapport. Ce que je dis de l'influence des alimens et du vin sur les malades est applicable aux habitans des campagnes bien portans, chez lesquels

la privation des bons alimens et du vin n'est jamais, d'après ma manière de voir, une cause qui rende les péripneumonies inflammatoires plus mortelles. Si on observait aussi que le genre de vie du cultivateur l'expose davantage aux mauvais effets des intempéries de l'air, je répondrais que cette cause rendrait bien raison de la fréquence plus grande de la péripneumonie, mais non d'une mortalité si grande. J'observerai en outre que la vie même du soldat en garnison chez nous n'est pas comme celle de ceux qui sont logés chez les particuliers : les exercices journaliers qu'on lui fait faire pour l'habituer au mauvais temps et à la fatigue, ne le disposent pas pourtant davantage à la péripneumonie, et, d'après cela, ces mêmes causes, auxquelles est exposé l'homme de la campagne, ne doivent pas produire plus d'effet.

Pour se rendre compte de la plus grande mortalité dans la clinique civile, il faut recourir aux explications suivantes : Consulter, s'il se peut, la mortalité des péripneumonies rangés selon la gravité de la maladie, et admettre que l'activité de la méthode curative a été proportionnée à la violence du mal. J'ai imaginé, à cet effet, de ranger les péripneumonies d'après le nombre des saignées faites durant le séjour du malade à la clinique, y comprenant celles qui ont été faites avant son entrée, ce qu'on peut savoir aisément en interrogeant le malade ou ceux qui l'accompagnent, ou même en examinant les bras. Le nombre des saignées peut, généralement parlant, servir d'espèce de mesure pour connaître la violence de la maladie. Pour moi surtout c'est une mesure exacte, autant cependant que cela se peut dans de pareilles circonstances. En employant, de la manière

que j'ai indiquée plus haut, les agens contre-stimulans, leurs effets me servent aussi à mesurer la diathèse : et comme j'ai la coutume constante de m'arrêter ou de continuer à faire saigner selon que cette mesure m'en indique le besoin, on concevra aisément que le nombre des saignées doit lui-même servir de mesure pour la diathèse, de la même manière qu'elle est mesurée par la quantité de force contre-stimulante employée.

En observant ce tableau, on doit faire attention à quelques cas, qui, quoique assez graves, furent traités d'après ma méthode, avec des doses abondantes de remèdes contre-stimulans, afin d'en démontrer le succès, sans employer aucunement la saignée. J'ai compris ces cas parmi quelques autres simples qui occupent la première ligne du tableau, et qui n'ont produit aucune mortalité, comme je vais l'expliquer.

1°. Les péripneumonies traitées sans saignées dans la clinique civile, présentent une mortalité de plus de quatorze pour cent, tandis que celles combattues de la même manière dans la clinique militaire n'en ont pas eu ; et quoique ces maladies ne soient pas en aussi grand nombre dans cette dernière clinique, elles peuvent pourtant suffire pour soutenir la comparaison. Mais puisque de toutes ces péripneumonies la plupart sont légères, et quelques-unes assez violentes pour que, dans la pratique ordinaire, on eût pratiqué la saignée, à laquelle j'ai suppléé par une force contre-stimulante proportionnée à la diathèse, comment pourrions-nous expliquer la mortalité qui a eu lieu seulement dans la clinique civile ? J'en trouve la raison dans une circonstance particulière

à l'hôpital civil ; c'est qu'on y envoie souvent les malades lorsque la péripneumonie a déjà fait des progrès, qu'elle a été négligée, et que quelquefois même les malades sont presque à l'agonie : alors il n'est plus temps d'entreprendre le traitement, puisqu'ils meurent peu de temps après leur admission. Il m'est même arrivé de ne voir que le cadavre, le malade étant mort avant la visite. Cette circonstance malheureuse ne peut avoir lieu à la clinique militaire, parce que les chirurgiens des régimens administrent promptement les premiers secours ; et les militaires dont la péripneumonie est grave, n'ayant pas été négligés, sont plus susceptibles de guérir. La vie du soldat est donc, sous ce rapport, plus soignée que celle du cultivateur et même de l'artisan de ville, qui, se décidant tard à entrer à l'hôpital, sont souvent victimes de leur négligence. On pourrait expliquer aussi, par d'autres causes, comment les malades de la campagne et même de la ville, atteints de péripneumonie ou d'autres maladies graves, vont seulement rendre les derniers soupirs à l'hôpital ; mais, pour le présent, je me bornerai à en faire l'observation.

2°. La mortalité, considérée en masse dans la clinique civile, est un peu plus de cinq pour cent, et dans la clinique militaire, elle n'arrive pas à trois pour cent, quoique même on y reçoive des hommes chez lesquels la péripneumonie s'est déclarée lorsqu'ils étaient atteints d'une autre affection, et qu'ils entraient à la clinique étant évacués d'un autre hôpital. Les diverses histoires des maladies traitées dans les deux cliniques, que j'ai toujours soin de recueillir,

lir, attestent bien plus fortement ce que j'avance que le résumé de ces mêmes histoires qui forme le tableau.

3°. Si on examine sous tous leurs aspects les péripneumonies pour lesquelles il fut fait de trois à neuf saignées, on reconnaît que le nombre des morts est le plus petit, si ce n'est le n° 6 et le n° 9 de la clinique civile, où on remarque que le nombre des morts est plus grand; et si on compare la mortalité par colonne d'une clinique à l'autre, on trouvera que la mortalité, dans la clinique civile, excède toujours celle de la clinique militaire. Cela démontre que, dans tous les divers degrés de péripneumonie, la mortalité ne doit pas être attribuée seulement à la gravité de la maladie, qui même, dans le principe, était au-dessus des ressources de l'art, mais encore à la négligence du traitement dans les premiers jours de la maladie.

4°. Pour mieux vérifier ce que je dis, on peut prendre le total des péripneumonies, depuis la troisième saignée jusqu'à la neuvième, et calculer la mortalité de ce total. Pour la clinique civile, elle est d'à-peu-près trente-trois sur cent, et pour la clinique militaire, de seize sur cent. La mortalité respective, calculée en masse, est de seize sur trente-trois, c'est-à-dire double dans la clinique civile, ce qui est une différence très-grande.

5°. Si nous prenons maintenant les péripneumonies les plus graves dans les deux cliniques, qui sont celles de dix saignées et au-dessous, nous trouvons dans chaque colonne du tableau où ces maladies sont notées, que le nombre des morts excède presque constamment celui des guéris, et nous nous apercevrons

en outre du contraire de ce que nous avons reconnu au n° 4 ; c'est-à-dire qu'entre la mortalité des deux cliniques il n'y a pas cette différence qui nous a paru exister dans le cas précédent. Pour mieux nous expliquer, nous prendrons encore ici les proportions des totaux de dix saignées et au-dessous : nous aurons, pour la clinique civile, soixante-huit sur cent, et pour la clinique militaire, également soixante-huit sur cent ; c'est-à-dire que dans les deux cas la mortalité des péripneumonies les plus graves qu'on puisse rencontrer a été la même. Cette égalité de résultats confirme ce que j'ai déjà dit, que lorsqu'on emploie le traitement assez à temps pour en obtenir des effets salutaires, il n'y a pas de différence notable de mortalité dans les deux hôpitaux. Quand même la différence de mortalité dépendrait principalement d'autres causes, telles que l'entrée dans la clinique des malades vieux, des femmes en couche, d'individus atteints de maladies chroniques, causes qui, dans les hôpitaux, donnent lieu à plus de mortalité pour les péripneumonies, ces cas devraient se faire connaître par une plus grande mortalité dans la clinique civile, même pour les malades atteints de péripneumonies graves qui, étant entrés à l'hôpital lorsque la maladie a commencé, peuvent vivre assez pour supporter dix saignées et même plus.

Je termine ces considérations sur le tableau des péripneumonies en exprimant le désir que l'application de l'arithmétique aux différentes espèces de maladies, et aux diverses circonstances qui les accompagnent, puisse être un jour ordonnée dans tous les hôpitaux, et qu'elle soit faite avec la plus grande étendue et perfection, afin d'obtenir des résultats plus

sûrs et en plus grand nombre. Ces résultats seront utiles à l'homme d'état s'il sait apprécier ce moyen de connaître et de s'opposer à beaucoup de causes cachées, tendantes à détruire la population, et d'avoir une mesure certaine du bien que doivent produire les hôpitaux qui, sous un gouvernement philanthrope, peuvent être encore bien plus utiles qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent. Les mêmes résultats seront aussi très-importans aux médecins, en ce qu'ils recueilleront plus de fruits de leur expérience, qu'ils se rendront mieux raison de ce qu'ils auront fait, et que leurs observations pourront contribuer aux progrès de la science et de l'art.

Je vais ajouter ici quelques histoires particulières de péripneumonie, ayant eu soin de choisir les plus propres à démontrer les principaux résultats de ma méthode de traitement. Je pourrais en présenter un grand nombre, qui serait même supérieur à celui de huit cent trente-deux portées sur le tableau que j'ai cité; mais après tout ce que j'ai dit, les observations que je vais rapporter suffiront pour diriger les praticiens qui voudront adopter ma méthode de traitement.

PREMIÈRE OBSERV. *Pneumonie guérie par l'émétique, sans saignée.* Une femme de trente ans fut portée à la clinique le troisième jour de sa maladie, offrant les symptômes suivans : Douleur au côté droit, pouls vibrant et fréquent, respiration pénible, petite toux sèche, céphalalgie. La maladie avait commencé par un frisson auquel avait succédé la douleur de poitrine. C'était la première fois que cette femme était atteinte de péripneumonie; elle n'avait pris aucun remède. Le troisième jour, c'était à la

visite du soir, je prescrivis vingt-quatre grains de tartre stibié dans deux livres de décoction d'orge, qui est la quantité de liquide et la boisson que j'emploie communément dans ces cas. Le quatrième jour, cette dose d'émétique, prise dans à-peu-près douze heures de temps, n'avait fait vomir cette femme qu'une fois; il n'y avait eu non plus qu'une selle: la fièvre et les symptômes de la péripneumonie avaient diminué. Je fis répéter la susdite dose d'émétique le matin et le soir. Le cinquième jour, il n'y eut ni vomissement ni sellés; le soir les symptômes de la maladie avaient augmenté, surtout la toux et la douleur. Un scrupule de tartre stibié le matin, demi-dragme le soir. Du sixième au septième jour, demi-dragme de ce remède matin et soir. Amélioration très-sensible. La malade ne sent la douleur que lorsqu'elle respire fortement. Point de vomissement; une selle le sixième jour, et cinq le septième. Les huitième, neuvième et dixième jours, le bon état de la malade continue. Une ou deux selles par jour; point de vomissement. La dose de tartre émétique a été diminuée à deux scrupules par jour. Le onzième jour, vomissement sans effort en prenant le remède. Tous les symptômes ont disparu. Apyrexie parfaite. Le tartre émétique a été réduit à douze grains par jour, qui n'ont pas pu être supportés. Cette femme quitta l'hôpital deux jours après étant parfaitement rétablie.

La péripneumonie que je viens de décrire paraît légère par les symptômes simples qui l'ont caractérisée; cependant, si je n'avais pas mis en usage la force contre-stimulante, j'aurais été obligé de faire faire au moins une saignée, et peut-être même deux. Dans la pratique ordinaire, on aurait aussi employé l'éva-

cuation sanguine. Les premiers vingt-quatre grains de tartre stibié pris dans peu d'heures n'ayant produit le vomissement qu'une fois, comme la maladie était dans son accroissement, je pensai que la diathèse était plus forte que ne l'annonçaient les symptômes, ce qui me décida le lendemain à répéter la même dose matin et soir. La tendance de la diathèse à augmenter se montra plus clairement le cinquième jour; aussi a-t-on vu que je portai la dose de tartre émétique à une dragme par jour. Dans la suite, l'appétit morbide à supporter ce remède diminua avec la diathèse. Si les médecins qui ne connaissent pas la manière de calculer la force de la diathèse ainsi que l'effet des grandes doses de tartre émétique, ou bien qui croient ce remède mal préparé, m'objectaient que la guérison doit être attribuée au peu de force de la maladie, n'y ayant pas eu de crachement de sang, je les invite à comparer ce cas avec le suivant, qui se présenta deux mois après dans ma clinique, et qui fut aussi traité seulement par le tartre émétique.

II^e OBSERV. *Pneumonie guérie par l'émétique, sans saignée.* Un homme de trente-six ans fut saisi par un froid fébrile quatre jours avant d'être transporté à l'hôpital. Le jour après qu'il eut éprouvé ce froid, se sentant mieux, il mangea et but plus que de coutume. Le lendemain, le froid fébrile reparut et fut accompagné de douleur au côté droit, de toux, de difficulté de respirer, etc. Ce malade avait déjà eu d'autres péri-pneumonies, et je l'avais traité moi-même de la dernière à la clinique, en février de cette même année, par deux saignées : nous sommes en novembre. Le cinquième jour de la maladie, douleur au

même point où il l'avait éprouvée dans les autres péripneumonies ; c'était à la partie supérieure du côté droit ; toux, crachats très-sanguinolens ; pouls plein, large, fréquent ; sueur. Il ne paraît pas que les péripneumonies précédentes aient produit aucune lésion dans le poumon : le malade, dans l'état de santé, n'a eu ni toux, ni difficulté de respirer, ni aucun autre dérangement dans la poitrine. Un scrupule de tartre émétique dans deux livres d'eau miellée, à prendre dans la nuit, l'entrée du malade ayant eu lieu le soir. Le sixième jour, il y a eu trois fois de légères nausées et cinq ou six selles : les crachats sont encore très-sanguinolens et abondans ; les autres symptômes ont diminué. Un scrupule de tartre émétique répété matin et soir. Le septième jour, les crachats sont moins abondans et mêlés de peu de sang ; la toux a encore diminué ; point de vomissement ; une selle ; peu de fièvre. Le tartre stibié a été répété à la même dose que le sixième jour. Le huitième jour, cinq selles ; une forte sensation de plénitude à l'estomac et beaucoup de nausées ; presque plus de toux ; crachats salivaires en petite quantité ; respiration libre ; plus de fièvre. Le tartre émétique a été suspendu. Le neuvième jour, le pouls est plus vibrant que la veille, les crachats sont redevenus un peu rouges ; deux selles ; le reste dans le même état. Douze grains d'émétique pour le matin et six pour le soir. Le dixième jour, nausées ; deux selles ; pouls mou, plus de toux, crachats salivaires, respiration très-libre. Le tartre émétique a été encore supprimé, et je n'ai prescrit que l'eau miellée. Du onzième au seizième jour, aucun symptôme de maladie. Cet homme est sorti en très-bonne santé.

Les réflexions suivantes m'avaient fait soupçonner fortement chez ce malade une diathèse intense : 1°. il avait eu plusieurs fois la même maladie ; 2°. il avait commis des erreurs de régime dans le commencement de celle-ci ; 3°. les crachats étaient très-sanguinolens ; 4°. enfin , je croyais voir aussi l'intensité de la diathèse dans l'ensemble des symptômes qui caractérisaient la maladie ; aussi je commençai le traitement par un scrupule de tartre émétique. Cependant les phénomènes qui parurent le sixième jour ne contribuèrent pas à confirmer mes soupçons, quoique le malade continuât à cracher du sang, et je ne crus pas devoir augmenter la dose de ce médicament. Le huitième jour l'aptitude morbide se montra encore plus faible , par les symptômes qui émanaient de l'estomac et des intestins , ce qui me fit suspendre entièrement l'usage de l'émétique. Une légère augmentation dans les symptômes, le neuvième jour, m'en fit reprendre l'emploi, à la dose de douze grains seulement ; mais l'effet même de cette dose me prouva que la diathèse était presque éteinte.

Ce cas, comparé au précédent, présente plus de violence dans les symptômes ; il y a eu de plus le crachement de sang ; et pourtant la diathèse était moins forte, puisque les effets de l'action excessive du tartre émétique eurent lieu plus promptement, quoique ce remède fût donné à moins grande dose. Dans la première observation il fallut employer à-peu-près six dragmes dans huit jours, tandis que dans celle-ci deux dragmes ont vaincu la diathèse dans six jours. Voilà une preuve que la gravité des symptômes peut n'être pas en rapport avec la force de la diathèse. C'est ainsi que j'agis toujours pour obtenir une me-

sure, que je crois le guide le plus précieux dans l'exercice de la médecine.

III^e OBSERV. *Pneumonie guérie par l'émétique, sans saignées.* Un cultivateur, âgé de trente ans, rapporta qu'il avait eu de la fièvre huit jours avant d'être transporté à l'hôpital; il l'avait crue intermittente tierce; depuis trois jours elle était continue, et il s'était déclaré ensuite une douleur vive au côté droit et de la toux avec crachement de sang. Ce sujet n'avait jamais eu d'autre maladie. Huitième jour, joues d'un rouge vif, respiration très-gênée, douleur forte au côté pendant l'inspiration; pouls vibrant et fréquent, sueurs. Une dragme de tartre émétique dans deux livres de décoction d'orge. Neuvième jour, cette dose fut avalée dans l'intervalle du soir au matin, et seulement en quatre reprises, effet de la négligence de l'infirmier de garde, quoique j'aie toujours soin de recommander que la boisson soit prise à petites doses souvent répétées. Le malade n'avait vomi que deux fois, et avait été plusieurs fois à la garderobe; son état était d'ailleurs le même que la veille. La dragme de tartre stibié fut répétée le matin et le soir. Dixième, les symptômes sont toujours les mêmes; les crachats encore sanguinolens, point de vomissement, deux selles. Une dragme de tartre émétique pour le matin et quatre scrupules pour le soir. Onzième, les crachats sont très-peu teints de sang, la toux a diminué. Le malade a vomi deux fois et a été quatre fois à la selle. Amélioration sensible. La dose de l'émétique a été bornée à deux scrupules matin et soir. Douzième, la fréquence du pouls a beaucoup diminué; on compte à peine soixante pulsations par minute; point de vomissement, une selle.

Le malade va mieux. Mêmes doses d'émétique que le onzième jour. Le treizième, le pouls s'est encore ralenti. Demi-dragme d'émétique matin et soir. Du quatorzième au dix-neuvième l'amélioration a toujours continué; les doses d'émétique ont été diminuées insensiblement, et ont été ensuite suspendues. Le malade est sorti guéri.

Ce cas-ci est, comme on voit, le plus grave. J'employai une once et quart d'émétique dans l'espace de neuf jours; l'ensemble des symptômes, et surtout la grande difficulté de respirer me firent soupçonner une forte diathèse. La première dose d'émétique, qui fut d'un dragme, produisit, il est vrai, le vomissement; mais on doit convenir qu'il fut bien peu de chose, vu la quantité de remède administré, et ce qui est plus encore, si on considère la manière dont il fut pris. Mais comme la péripneumonie était dans son accroissement, je n'eus égard ni au vomissement ni aux selles, et je fis répéter la même dose. Le vomissement reparut ensuite; le dixième jour, le malade ayant pris quatre scrupules d'émétique dans la nuit, alors l'aptitude morbide à supporter l'action du remède commença à diminuer; et en effet, le malade recouvra bientôt après la santé.

Je ne pense pas que, si cette péripneumonie n'eût été traitée que par la saignée, le succès eût été plus grand. Dans la pratique ordinaire, les médecins qui sont dans l'usage de n'employer, pour cette maladie, que la saignée et quelques remèdes sans vertu, auraient certainement fait faire une saignée, et peut-être deux, en voyant la violence et la durée des symptômes. Quoiqu'il ne soit pas facile de savoir ce que

d'autres médecins auraient fait à ma place, on peut pourtant présumer fortement comment ils auraient agi, et pour cela il suffit de comparer cette péripneumonie avec celles qui annoncent le même degré d'intensité; comme par exemple, celles qui sont traitées par trois ou quatre saignées et des doses très-légères de tartre stibié. Je prends les deux observations suivantes dans la collection d'histoires de péripneumonies que j'ai recueillies.

IV^e OBSERV. Un homme de vingt ans, atteint de péripneumonie depuis deux jours, qui avait commencé par un froid fébrile, se plaignait d'une douleur aiguë dans le côté gauche; il avait de la toux et crachait du sang. A cet ensemble de symptômes locaux se joignait la dureté et la vibration du poulx ainsi que la céphalalgie. Troisième jour, à la visite du matin, le malade, venant d'entrer à la clinique, fut saigné; le soir on tira encore douze onces de sang, comme on l'avait fait le matin. J'avais prescrit douze grains de tartre émétique pour la journée, dans la quantité ordinaire de décoction d'orge. Un seul vomissement et deux selles. Le sang était couenneux. Quatrième et cinquième jours, l'amélioration commença le quatrième jour. Même dose de tartre émétique. Le soir du cinquième je trouvai le poulx très-dur, la douleur de la poitrine augmentée. Une saignée. Sixième jour, le sang est couenneux; la nuit a été plus calme. La douleur et la toux continuent. Le soir, une autre saignée, la fièvre ayant augmenté. Septième jour, le sang est encore couenneux; la douleur et la toux ont beaucoup diminué; le tartre émétique a été porté à un scrupule dans vingt-quatre heures. Du huitième au douzième jour, l'amélioration a toujours conti-

nué; l'emploi de l'émétique a été diminué graduellement et ensuite supprimé. Le malade s'est bien rétabli et est parti.

Il a pris à-peu-près une dragme et demie de tartre stibié dans dix jours. Le moyen curatif principal a donc été la saignée: il a fallu en faire quatre, malgré que les symptômes aient été moins graves que ceux de l'observation précédente. Quoique le vomissement ait eu lieu par la première dose de tartre émétique, qui n'était que de douze grains, on ne peut pas dire que ce fût l'effet de la faiblesse de la diathèse; il faut faire attention que ce jour même le malade fut saigné deux fois, ce qui produisit une forte diminution de diathèse, et équivalut à une augmentation de force contre-stimulante. Le calcul doit être le même que si, n'ayant pas fait faire la saignée, le malade eût pris une dose de tartre émétique qui eût momentanément excédé le besoin, quoique la maladie fût encore dans son accroissement. En effet, ce sujet ne vomit pas les jours suivans, quoiqu'il prit la même dose de tartre stibié; ce phénomène n'eut pas même lieu, lorsque, après la quatrième saignée et avant que l'amélioration fût sensible, la dose de ce remède eût été doublée.

V^e OBSERV. Un jeune homme de seize ans était dans un état de fièvre depuis six jours, avec douleur au côté droit; il toussait et les crachats étaient striés de sang. Il y avait une grande prostration de forces. Ce malade entra à l'hôpital le soir. Je prescrivis une saignée et six grains de tartre stibié. Septième jour, quelques selles, qui avaient même commencé avant de prendre la tisane émétisée. La couenne du sang était gélatineuse et molle (douze grains de tartre

émétique pour tout le jour); le soir la saignée fut répétée. Mêmes symptômes, une selle, point de vomissement. Huitième et neuvième jours, couenne dure, fièvre diminuée, moins de prostration de forces; l'inspiration provoque la toux et la douleur; point de vomissement ni de selles (vingt-quatre grains de tartre stibié pour le jour); le soir du neuvième jour la saignée est encore répétée. Dixième, couenne très-dure, crachats encore rougeâtres; cependant l'amélioration est très-sensible; sueur abondante. Vingt-quatre grains de tartre émétique. Du onzième au dix-huitième, le vomissement a eu lieu. Amélioration générale. Le remède a été suspendu à compter du douzième jour; la santé est revenue rapidement et le malade a quitté l'hôpital.

Quoique cette observation ne présente pas un ensemble de symptômes très-graves, ni même beaucoup de diathèse, on voit pourtant qu'il a fallu faire trois saignées, et que le tartre stibié a été supporté, sur la fin de la maladie, à une dose de vingt-quatre grains par jour. Lorsque le malade fut reçu à la clinique, il n'y avait d'autre cause de forte diathèse que d'avoir été négligé pendant les six premiers jours. On peut donc dire que la dose d'un peu plus d'une dragme de tartre stibié par jour mesure une quantité de diathèse qu'on ne pourrait vaincre que par trois ou quatre saignées. Si on portait une attention particulière à ce genre de comparaison, dans la plus grande quantité possible de cas, on finirait par obtenir des résultats assez précis entre la quantité de saignées et les doses de tartre émétique, pour pouvoir se guider bien plus utilement que par les moyens employés jusqu'à ce jour dans l'exercice de la médecine.

Le cas que je viens de décrire offre un phénomène qui mérite d'être observé; c'est le dévoiement abondant, avant que le malade ait fait usage du tartre émétique. Ce phénomène, je le répète, est digne de l'attention des praticiens, parce qu'assez souvent il accompagne la péripneumonie, et qu'il dépend de la même cause qui la produit. Les praticiens qui font la médecine symptomatique peuvent être induits en erreur, et croire, dans un cas semblable, à une indication particulière de traitement, et ceux qui se dirigent d'après la diathèse peuvent aussi être trompés par la pensée que ce phénomène dépend d'une action trop forte des remèdes.

VI^e OBSERV. Un jeune homme de vingt ans entra à la clinique le deuxième jour d'une péripneumonie qui se manifesta dès l'origine avec violence; la douleur s'étendait à divers points de la poitrine, la fièvre était forte, etc. Du deuxième au sixième jour, onze saignées, deux par jour. Le sang fut toujours couenneux; le tartre émétique, employé d'abord à un scrupule, fut porté jusqu'à une dragme par jour sans produire le vomissement; les selles n'avaient lieu quelquefois qu'au bout de deux jours. Du septième au douzième jour, le tartre stibié fut porté à quatre scrupules par jour; il fut fait encore trois saignées, une par jour, du septième au dixième jour; point de vomissement; très-peu de selles; crachats élaborés. Amélioration dans tous les symptômes. Du 13 au 17, une dragme de tartre stibié par jour. Le dix-septième jour seulement le vomissement eut lieu; l'amélioration continua. Du dix-huitième au vingt-unième jour, la fièvre cessa, la respiration devint naturelle, le tartre émétique fut diminué et porté seulement à

un scrupule par jour. Le vomissement parut plusieurs fois ; le malade rapportait qu'il éprouvait beaucoup de répugnance à prendre ce remède. Du vingt-deuxième au vingt-cinquième, la dose de tartre émétique fut réduite à douze grains ; il n'y eut plus de vomissement ni même de nausées ; les selles furent comme dans l'état de santé. Le vingt-sixième jour, le remède fut porté à un scrupule ; le malade vomit plusieurs fois et eut plusieurs selles. Du vingt-septième au trente-septième jour, il fut administré tous les jours un demi-scrupule d'émétique en vingt-quatre heures. Dans les derniers jours le malade vomit et éprouva des nausées toutes les fois qu'il prenait la moindre quantité de sa boisson stibiée ; il avait beaucoup d'appétit ; se sentant bien, il restait levé tout le jour et se promenait. Du trente-huitième au quarante-deuxième, le remède fut entièrement supprimé. Le jeune homme partit parfaitement rétabli. Il avait pris dans tout le cours de la maladie à-peu-près trois onces de tartre émétique.

Si, dans cette péripneumonie, je n'avais pas employé les évacuations sanguines, à quelle dose de tartre émétique n'aurais-je pas dû recourir pour équivaloir à la soustraction de seize livres de sang au moins que fournirent les quatorze saignées ; et, ainsi que le prouvent les observations précédentes sur l'action de l'émétique pour épargner le sang, combien d'autres saignées j'aurais été obligé de faire faire pour combattre avec assez d'activité une si forte diathèse, si j'avais négligé l'usage du tartre émétique ! La maladie fut très-grave et de longue durée, quoique pourtant moins longue que celles de ce caractère qui ne sont traitées que par la saignée ; et comme le malade

continua à montrer de l'aptitude morbide à supporter le tartre stibié après que les symptômes de la péripneumonie eurent disparu, j'en augmentai la dose le vingt-sixième jour, afin de détruire le doute que ce malade avait pu s'accoutumer au remède; ses effets ne tardèrent pas à prouver, comme on l'a vu, que l'habitude n'y entraît pour rien. On voit clairement dans cette observation ce que j'ai dit dans le temps, que la diathèse dure souvent plus que la maladie. On doit donc apprécier l'utilité d'une méthode de traitement qui découvre un état de maladie qu'on peut autrement apercevoir difficilement, et qui, assurant la guérison, fait éviter les rechutes ou des convalescences difficiles et même d'autres inconvéniens. On a vu aussi que, dans les derniers jours, l'extinction totale de la diathèse se montra par l'impossibilité du malade à supporter la moindre dose d'émétique. Ce sujet m'a fourni en outre un fait que je me bornerai maintenant à citer : lorsqu'il prenait les plus fortes doses d'émétique, lesquelles ne produisaient ni le vomissement ni la diarrhée, je fis faire l'analyse chimique de son urine, qu'il rendait en abondance, pour m'assurer si l'antimoine s'y trouvait sous quelque forme. On ne put y en reconnaître un atôme, ce qui me convainquit que le tartre émétique n'a pas la propriété, comme le nitre, de passer par la vessie.

VII^e OBSERV. Un jeune homme de dix-neuf ans fut reçu à la salle de clinique le premier jour d'une péripneumonie, dont les symptômes, au premier aspect, n'annonçaient pas qu'elle dût être très-grave. La douleur était au côté gauche de la poitrine, et il se joignait aux autres symptômes ordinaires de cette

maladie l'hémorrhagie nasale et le vomissement de matières bilieuses. Le soir de l'entrée du malade, je prescrivis une saignée et douze grains de tartre stibié. Le deuxième et le troisième jour, le vomissement avait cessé; les symptômes de la péripneumonie et la fièvre avaient augmenté. Une saignée matin et soir, et un scrupule d'émétique; le deuxième, le troisième, il en prit une demi-dragme. Du quatrième au neuvième jour, couenne du sang volumineuse et dure; fièvre plus forte. Les symptômes de la péripneumonie ont encore augmenté. Les crachats sont sanguinolens: une dragme de tartre émétique par jour. La saignée est répétée tous les jours matin et soir; le neuvième jour, il ne fut fait que celle du soir. La couenne existait à toutes les saignées. Du dixième au douzième jour, la fièvre et la toux diminuées; il sort de temps en temps quelques gouttes de sang par le nez. Une dragme d'émétique le dixième et le onzième jour. Du douzième au quinzième jour, je fis remplacer l'émétique par deux scrupules de kermès minéral par jour. Du treizième au quinzième, amélioration générale sensible; selles abondantes le quatorzième et le quinzième jour. Le kermès a été alors supprimé; le malade n'a pris qu'une boisson acidulée. Du seizième au vingt-septième jour, l'amélioration continua toujours; la boisson acidulée fut le seul remède que prit le malade; il y eut encore quelques légères hémorrhagies nasales, et le vingt-septième jour le malade partit très-bien guéri.

Dans le cours entier de la maladie, ce jeune homme a pris à-peu-près une once et demie de tartre émétique, et deux dragmes de kermès minéral. Le nombre de seize saignées qui furent faites est le plus grand

que j'aie prescrit dans une péripneumonie. Ce qui est remarquable, c'est qu'elles furent pratiquées dans très-peu de jours, et on peut dire qu'il a été extrait deux cents onces de sang. Une autre remarque à faire, c'est que sur 832 individus atteints de péripneumonie qu'offre le tableau, c'est le seul auquel il ait fallu tirer tant de sang, quoique j'aie rencontré au moins quarante cas très-graves. Je suis même certain qu'il aurait fallu un bien plus grand nombre de saignées si je n'avais traité la maladie que par ce moyen. Cette observation, qui m'a présenté le cas de péripneumonie le plus grave, montre clairement que cette maladie a toujours un cours nécessaire, puisque malgré la méthode de traitement active entreprise dès l'apparition des premiers symptômes péripneumoniques, et lorsque la maladie ne paraissait pas devoir être grave, elle devint promptement violente. On ne peut pas dire que le traitement excédât la force du mal, puisque l'existence d'une diathèse intense s'est long-temps fait connaître par la facilité du malade à supporter de très-hautes doses d'émétique, même après les seize saignées. Le kermès minéral qu'a aussi supporté le malade, prouve assez, je pense, que l'action du tartre émétique n'est point spécifique, et qu'elle ne dépend que de l'aptitude morbide, ou, en d'autres mots, de la diathèse. J'ai encore prouvé ce fait par l'emploi de bien d'autres substances actives dans la péripneumonie, administrées seules ou avec la saignée. On a vu aussi que le kermès donna des preuves de son action excessive, par les selles trop abondantes qu'il occasiona. (RASORI, *delle peripneumonie infiammatorie e del curarle principalmente col tartaro stibiato*. Mém. trad. par M. F. J. Fontaneilles, *Arch.*, t. 4, pag. 300 et 415.)

Tableau numérique des Péripleumonies.

CLINIQUE CIVILE.			CLINIQUE MILITAIRE.		
NOMBRE			NOMBRE		
des Saignées.	des Malades		des Saignées.	des Malades	
	Guéris.	Morts.		Guéris.	Morts.
"	61	9	"	15	"
1	102	6	1	35	1
2	100	5	2	34	1
3	66	13	3	17	2
4	47	16	4	15	1
5	54	19	5	15	2
6	16	23	6	4	2
7	24	13	7	8	2
8	17	15	8	"	1
9	10	11	9	6	3
10	2	4	10	2	3
11	1	5	11	1	2
12	"	1	12	1	4
13	3	2	13	"	1
14	1	4	14	1	1
15	"	1	15	"	"
16	1	"	16	"	"
	505	147		154	26
	Total gén.	652.		Total gén.	180
MORTALITÉ.					
22 90/100 pour cent.			14 4/9 pour cent.		

TRAITEMENT *des fluxions de poitrine par l'émétique à haute dose*, par M. Ch. PESCHIER, docteur en chirurgie à Genève.

Le grand nombre de victimes qui tous les ans succombent, sous nos yeux, à la maladie nommée vulgairement *fluxion de poitrine*, m'engage à vous communiquer les succès constans que j'ai obtenus, contre cette affection, d'un traitement tout-à-fait différent de la pratique ordinaire des habiles médecins dont notre patrie s'honore. Mes titres à votre attention sont d'avoir traité *un grand nombre* de malades par cette méthode; de l'avoir employé *exclusivement*, et de n'en pas avoir perdu *un seul*.

Pendant les cinq années consécutives pendant lesquelles j'ai pratiqué la médecine dans cette partie du canton de Vaud qu'on nomme *la Côte*, les inflammations de poitrine, sous forme de *pleurésie*, et sous celle de *péripneumonie*, ont été, de beaucoup, les maladies les plus fréquentes qui se soient offertes à traiter : deux épidémies, entre autres, se sont présentées; et, tandis que mes confrères ont eu le malheur de perdre bon nombre de leurs malades, en suivant les méthodes ordinaires, j'ai eu la satisfaction de guérir *tous les miens*, sans exception, et cela en très-peu de temps, sans rechutes et sans accidens. Pour arriver à ce résultat inespéré, je n'ai eu recours à aucune évacuation de sang, mais j'ai employé de grandes doses de tartre émétique. Le raisonnement me conduisit dès l'abord à ce mode de traitement; il me parut qu'en agissant comme

évacuant, le tartre émétique devait débarrasser les premières voies, faciliter la circulation dans les vaisseaux sanguins de l'abdomen, diminuer proportionnellement la pléthore relative de la poitrine, et par conséquent les accidens pathologiques qui s'observent dans le système respiratoire; il me sembla qu'en suspendant momentanément l'action digestive, cette substance devait s'opposer à la chylification et à l'hématopée; je présumai de plus que, par le trouble qu'elle excite dans l'économie animale, soit qu'elle cause ou qu'elle ne provoque pas le vomissement, elle devait être éminemment propre à détourner le mouvement fluxionnaire, qui seul porte sur la poitrine une inflammation, plus dangereuse sur ce point que partout ailleurs.

Conduit par cette suite de raisonnemens, j'administrerai le tartre émétique à grandes doses, dès la première occasion, sans employer ni saignée, ni vésicatoires; je m'en trouvai si bien, l'effet dépassa tellement mon espérance, le malade fut si promptement soulagé, si peu incommodé du remède, que je fus singulièrement encouragé à y recourir de nouveau, dans l'occasion.

Peu de temps après, je lus dans les *Annales cliniques* de Montpellier, tom. XLII, p. 171, que ce moyen avait été employé avec un succès pareil à celui dont j'ai été témoin. Quoique j'ignorasse ce fait lorsque j'ai commencé à employer ce remède, je ne puis plus maintenant me présenter que comme confirmant, par une pratique dans laquelle je ne compte pas *un seul* non succès, une méthode publiée par un autre praticien; avec cette différence, néanmoins, que celui-ci s'est contenté d'administrer

le tartre émétique dissous dans *deux livres* d'eau, tandis que j'y ai joint d'autres médicaments, qui me paraissaient indiqués par l'état momentané du malade.

Pour ne point fatiguer votre attention, la *Bibliothèque universelle* n'étant point un journal de médecine proprement dit, je n'entrerai pas dans de grands détails, et je ne vous donnerai pas de nombreuses observations; je me contenterai de quelques généralités, en offrant à quiconque les désireroit, des renseignemens ultérieurs, fondés sur les notes que je conserve de tous mes traitemens.

Généralisant donc les faits, je dirai : que toutes les fois que j'ai été consulté pour un point plus ou moins fort, fixe ou vague, avec ou sans fièvre, ancien ou récent avec, ou sans accidens, comme dyspnée, crachats abondans ou rares, rouillés ou sanguinolens, insomnie, délire, petites escarres sur les lèvres ou sur la langue, face rouge, livide ou injectée; langue blanche, jaune, grise, rouge ou noire; haleine fétide, constipation, ou rarement diarrhée; asthénie, ou oppression des forces, etc. etc., j'ai administré depuis *six* jusqu'à *douze* et *quinze* grains de *tartre émétique* dans les vingt-quatre heures, dans une potion de *six onces*, prise par cuillerée à soupe, de deux en deux heures, et accompagnée d'une tisane, ordinairement laxative, dont le (ou la) malade buvoit une écuellée par heure. Lorsqu'il y avoit tendance à la transpiration, j'y ajoutais *deux gros d'éther nitrique*, ou *muriatique*, ou *acétique*. Si le malade avoit beaucoup d'angoisse et de l'insomnie, je lui donnais un

ou deux gros (1) de teinture d'opium ; et lorsqu'il y avoit dysurie, chaleur sèche à la peau, j'employais un ou deux gros de nitre. Ce détail n'est destiné qu'à prouver que je n'employais pas le tartre émétique d'une manière purement empirique : ordinairement j'augmentais la dose de ce remède de trois grains par jour, jusqu'à ce que le malade en prit douze ou quinze grains ; quantité que je n'ai pas dépassée, parce qu'elle a toujours été suffisante.

Voici les effets que j'ai observés : les malades vomissaient ordinairement après la seconde et la troisième cuillerée de la première potion ; puis le médicament agissait par les selles, ou ne produisait aucun effet sensible, mais guérissait le malade à vue d'œil ; en général, ceux qui prenaient ce remède me disaient qu'il faisait l'effet d'un velours sur leur poitrine ; et durant la maladie, s'ils restaient accidentellement trois ou quatre heures sans en prendre, parce que la dose prescrite étoit épuisée, ils sentaient leur mal redoubler, jusqu'à ce qu'ils eussent recommencé à y avoir recours. J'ai remarqué de plus, qu'à haute dose le tartre émétique produit beaucoup moins de vomissemens qu'à petite dose ; et toutes les fois qu'ayant affaire à des individus très-foibles, j'ai cru ne devoir prescrire ce remède qu'à la dose d'un grain ou un grain et demi en vingt-quatre heures, j'ai vu qu'il produisait des efforts sans résultat, très-longes et très-fatigans.

Dans la plupart des cas la maladie n'a pas duré plus de huit jours ; rarement elle s'est prolongée à

(1) Cette dose est bien considérable ; je crois qu'il y a ici erreur typographique.

(Note de l'Éditeur.)

quinze, plus rarement encore jusqu'à trois semaines, non compris la convalescence, qui n'exigeait que la diète et quelques légères évacuations alvines; il m'est arrivé quelquefois d'appliquer un vésicatoire *loco dolenti*, mais pas une seule saignée générale ou locale.

A l'appui de ce qui précède je citerai deux ou trois cas bien remarquables.

Le 3 mars 1818, je fus appelé à voir le sieur Courvoisier de Montherod, âgé de soixante-quinze ans; je le trouvai malade depuis huit jours et n'ayant reçu aucun secours; il était assis sur son lit, empêché de parler par un *point* violent, comme aussi de cracher, quoiqu'il en éprouvât un besoin extrême; il pouvait à peine respirer; de petites escarres lenticulaires recouvraient ses lèvres et sa langue; il souffrait horriblement, et put tout au plus me faire entendre qu'il ne me demandait pas de le guérir, cela lui paraissait impossible, mais de le soulager un peu. Je lui administrai, sur-le-champ, le traitement dont j'avais reconnu l'efficacité, et dont l'effet fut tellement prompt, que cinq jours après ma visite étoit déjà superflue; dès lors il n'a jamais été malade et il est encore plein de santé.

En janvier 1821, j'ai soigné deux phthisiques, qui l'un et l'autre ont été, dans le même temps, atteints d'une péripneumonie intense; le même traitement les a guéris de cette dernière maladie; depuis, l'un a succombé à sa phthisie, l'autre est encore vivant.

La même année, j'ai été appelé à Rolle pour un jeune cordonnier atteint d'une pleurésie franche, avec délire, langue brune, presque noire, sueurs

abondantes, puis chaleur sèche : son maître ne doutant pas de sa mort prochaine, craignait de n'avoir pas le temps de l'envoyer chez lui avant qu'il expirât ; je le rassurai et lui promis une guérison aussi prompte qu'inattendue ; au bout de six jours ma prédiction fut vérifiée.

Enfin, il n'y a pas encore un mois, j'ai été appelé, de fort grand matin, pour le père d'un de mes amis, qui venait d'être subitement atteint d'un point si violent, qu'il craignait de n'avoir pas le temps d'être secouru avant de succomber ; j'accourus et je rassurai toute sa famille éplorée, quoiqu'il perdit la parole pendant ma visite, sa langue s'étant embarrassée par une affection paralytique qui dura presque un jour entier ; je prescrivis une solution de *tartre émétique* qui enleva le mal comme par enchantement, en sorte que le lendemain le malade se croyoit guéri ; mais je n'en jugeai pas ainsi, et je lui fis continuer le même remède, de manière qu'en quatre jours il en prit *quarante-huit grains*, qui n'ont pas produit un seul vomissement, et qui n'ont amené de selles qu'en y ajoutant un laxatif.

J'ai remarqué plusieurs fois, que lors même que le *tartre émétique* ne produit point d'effet sensible ou visible, il n'agit pas moins efficacement ; il n'est donc pas nécessaire de provoquer ou le vomissement ou les selles, et on peut donner ce remède en toute assurance dans tous les cas sus-indiqués.

Je puis assurer que l'expérience m'avait amené à regarder comme un jeu la guérison de ces maladies, quelle que fût leur intensité ; et j'avais bien quelque droit de parler ainsi, puisque, je le répète, je n'ai

pus perdu un seul des malades que j'ai eu à traiter dans cette période médicale de ma pratique.

Mon but n'étant que de faire connaître les succès faciles et nombreux que j'ai obtenus dans le traitement des maladies inflammatoires de la poitrine, succès que chaque médecin peut se procurer, s'il le veut bien, je ne parlerai point ici des résultats heureux que j'ai obtenus d'une méthode analogue dans d'autres maladies; je pourrai vous en faire part un jour. (*Bibliothèque univ. de Genève, Sciences et Arts, t. 20, p. 142.*) (1)

EMPLOI de l'émétique à haute dose dans la pneumonie, les inflammations des membranes séreuses, l'hydrocéphale aiguë, le rhumatisme et quelques autres affections; par M. T. H. LAENNEC, professeur de clinique médicale à la Faculté de Paris.

Les préparations antimoniales ont été employées à haute dose, soit empiriquement, soit d'après des vues théoriques, pour combattre diverses maladies inflammatoires et autres. Dans le cours du dix-septième siècle surtout, si l'on en juge par les monu-

(1) Depuis la publication de ce travail, M. Peschier a observé de nouveaux faits qui confirment entièrement ceux qu'il avait déjà fait connaître. Ainsi, ce médecin donne pour précepte de ne point tirer de sang de quelque manière que ce soit, et de résister opiniâtrément aux désirs des malades à cet égard. Il a remarqué que les saignées prolongeaient singulièrement le traitement et rendaient les convalescences interminables. Il accorde la plus entière confiance à l'émétique à haute dose, qu'il conseille d'administrer aussitôt que la maladie est reconnue, en ayant soin d'en augmenter graduellement la quantité. Par ce moyen, il a guéri tous ses malades, à l'exception d'un seul, qui prit trop tard le médicament. (*Gazette de Santé, 3 et 15 septembre 1825.*) (*Note de l'Editeur.*)

mens des controverses du temps, des cures brillantes et beaucoup d'événemens malheureux furent la suite de cette pratique. Peut-être ces derniers doivent-ils être attribués, d'une part, à ce que les préparations que l'on employait étaient trop actives, et de l'autre à ce qu'on ne savait pas encore assez les manier. Quoi qu'il en soit, des restes de cette médication se retrouvent de temps en temps dans la pratique des médecins du siècle dernier. Je ne veux pas parler de l'emploi du tartre stibié à petites doses et comme vomitif, ni même de la méthode de Rivière, qui, comme on sait, faisait vomir avec l'émétique, dans les pneumonies, tous les jours ou tous les deux jours. Je remarquerai seulement en passant que cette méthode a toujours conservé des partisans parmi les praticiens. On connaît l'anecdote de Sérane, le père, rapportée par Bordeu. J'ai vu moi-même M. Duman-gin, médecin de l'hôpital de la Charité, employer constamment cette méthode dans le traitement de la pneumonie : presque jamais il n'y joignait la saignée, et sa pratique était tout aussi heureuse que celle de Corvisart, qui saignait beaucoup dans la même maladie. Mais l'émétique, administré de cette manière, est un évacuant, et ses bons effets peuvent par conséquent être attribués à une dérivation sur le canal intestinal.

L'emploi du kermès, comme béchique, peut être regardé comme un reste de son ancien emploi comme altérant. On trouve dans l'ancien *Formulaire des Hôpitaux de Paris*, imprimé en 1764, des restes d'une pratique plus hardie : c'est une potion dite *in pleuritide et in peripneumoniâ*, et qui consiste dans quatre gros d'antimoine diaphorétique (oxide blanc

d'antimoine) dans quatre onces d'infusion de bourrache. Le fameux *bolus ad quartanam* de l'hôpital de la Charité, composé de seize grains de tartre stibié et d'une once d'émétique, est encore un autre monument de l'emploi de l'antimoine à haute dose et comme altérant.

Si j'en crois ce qui m'a été rapporté par des médecins qui ont long-temps vécu en Italie, l'emploi des préparations antimoniales à haute dose s'y était mieux conservé que dans les autres parties de l'Europe. Quoi qu'il en soit, c'est à M. Rasori, ancien professeur de clinique à Milan, que l'on doit d'avoir rappelé cette méthode trop oubliée, et d'en avoir démontré les avantages, ainsi que ceux de l'administration de beaucoup d'autres médicamens à des doses que le vulgaire des praticiens regarderait comme énormes. Je n'entends point parler ici de la théorie du même auteur, ou plutôt des modifications qu'il a faites à celle de Brown. La doctrine du *stimulisme* et du *contro-stimulisme* n'a encore de partisans qu'en Italie, et mourra peut-être sans avoir pu franchir les Alpes; mais des faits thérapeutiques aussi importants que ceux dont il s'agit doivent trouver tous les médecins praticiens, quelles que soient leurs opinions théoriques, disposés à les vérifier.

Je ne connais point de détails de la pratique de M. Rasori, qui n'en a presque rien publié. Les premières notions que j'ai eues à cet égard m'ont été données par des médecins qui avaient voyagé en Italie, et qui ne purent m'indiquer d'autres renseignemens écrits que la *Description de l'Épidémie pétéchiale de Gênes*, par M. Rasori. J'appris en outre, lorsque je commençai à expérimenter cette méthode,

en 1817, que mon confrère M. Kapeler l'avait tentée avec quelque avantage, et surtout sans inconvénient, chez les apoplectiques. Pendant long-temps je me bornai, comme lui, à l'employer dans cette maladie; mais l'occasion s'étant présentée à moi de traiter deux pneumoniques chez lesquels la saignée n'était pas praticable, je me déterminai à tenter chez eux le tartre stibié à haute dose, et leur guérison, aussi rapide qu'inespérée, m'enhardit à employer le même moyen dans beaucoup d'autres cas que j'indiquerai après avoir fait connaître la méthode que je suis habituellement, et qui diffère, je crois, à quelques égards, de celle de M. Rasori.

Du moment où je reconnais une péripneumonie, pour peu que le malade soit en état de supporter la saignée, je fais tirer de huit à seize onces de sang du bras. Il est très-rare que je fasse réitérer la saignée, si ce n'est chez les individus attaqués de maladie du cœur, ou menacés d'apoplexie ou de quelqu'autre congestion sanguine. J'ai même guéri plusieurs fois, et très-rapidement, des péripneumonies intenses sans avoir recours à la saignée; mais habituellement, je ne crois pas devoir me priver d'un moyen aussi puissant, si ce n'est chez les sujets cachectiques ou débilités, et je sais que M. Rasori agit de même. Je regarde la saignée comme un moyen d'enrayer momentanément l'orgasme inflammatoire, et de donner le temps au tartre stibié d'agir.

Immédiatement après la saignée, je fais donner une première dose de tartre stibié d'un grain dans deux onces et demie (un demi-verre) d'infusion de feuille d'oranger légère et froide, édulcorée avec une demi-once de sirop de guimauve ou de fleurs d'oran-

progressive et rapide de tous les symptômes : et l'exploration de la poitrine montre la raison de ce changement subit, par l'apparition de tous les signes de la résolution.

Des effets aussi tranchés peuvent être obtenus à toutes les périodes de la maladie, et même à l'époque où une grande partie du poumon est envahie par l'infiltration purulente.

Au moment où l'on a obtenu une amélioration, même peu marquée, on peut être certain qu'en continuant le médicament, la résolution s'achèvera sans nouveaux orages, et c'est en ce point surtout que consiste la plus grande différence pratique entre l'emploi du tartre stibié et celui de la saignée. Par ce dernier moyen on obtient presque toujours une diminution de la fièvre, de l'oppression et de l'expectoration sanglante, qui fait croire au malade et aux assistans que la convalescence va commencer ; mais au bout de quelques heures ces accidens reprennent une nouvelle intensité, et la même chose a souvent lieu cinq ou six fois de suite après autant de saignées pratiquées coup sur coup. Je puis affirmer, au contraire, que je n'ai jamais vu de récrudescence semblable sous l'influence du tartre stibié. On peut remarquer seulement que lorsque le malade entre en convalescence, la marche de la résolution paraît se ralentir, au moins quant aux signes stéthoscopiques ; car entre le moment où le malade sent renaître ses forces et son appétit et se croit tout-à-fait guéri, et celui où le stéthoscope n'indique plus aucune trace d'engorgement pulmonaire, il se passe souvent plus de temps qu'entre le début de la maladie et l'époque

du commencement de la convalescence ; mais la même remarque s'applique plus fréquemment encore à la pneumonie traitée par la saignée. Les malades traités par le tartre stibié n'éprouvent d'ailleurs jamais ce long et excessif affaiblissement qui accompagne trop souvent la convalescence des pneumonies traitées par des saignées répétées.

La meilleure manière d'apprécier une méthode de traitement est de la juger par ses résultats. Je n'ai commencé à tenir des notes exactes à cet égard que depuis l'année dernière. Je puis affirmer que je n'ai pas mémoire d'avoir, dans les précédentes, vu mourir un homme attaqué de pneumonie aiguë, et qui eût pris le tartre stibié assez long-temps pour en éprouver les effets. J'ai vu seulement succomber quelques sujets atteints à-la-fois d'une pneumonie légère et d'une pleurésie grave. Nous verrons, en traitant de cette dernière maladie, qu'après la première période d'acuité, le tartre stibié a peu d'action sur elle. J'ai vu également mourir quelques hommes atteints, outre la pneumonie, de cancer, de phthisie tuberculeuse, de maladies graves du cœur, etc. ; et ce sont ces cas surtout qui m'ont offert l'occasion de voir les différens degrés de la résolution dans la pneumonie. Enfin, j'ai perdu quelques malades apportés à l'hôpital agonisans, et qui sont morts avant d'avoir pu prendre plus de deux ou trois grains d'émétique.

J'ai traité, en 1824, à la clinique de la Faculté, par le tartre stibié, vingt-huit pneumonies simples ou compliquées d'un léger épanchement pleurétique ; tous les malades ont guéri, excepté un septuagénaire cachectique déjà tombé dans la démence sénile, qui

prit peu de tartre stibié parce qu'il le supportait mal, et cependant la plupart de ces cas étaient fort graves. Dans le cours de la présente année, j'ai traité trente-quatre pneumoniques, dont cinq ont succombé ; mais de ce nombre il faut retirer deux femmes, l'une de cinquante-neuf ans, l'autre de soixante-neuf, apportées agonisantes à l'hôpital, où elles expirèrent au bout de peu d'heures, et chez lesquelles on a pu à peine administrer deux ou trois doses de la potion stibiée. Le troisième sujet était un jeune homme attaqué d'une maladie du cœur à laquelle il a succombé dans la convalescence de la pneumonie, et dont on trouvera l'histoire à la fin de ce chapitre. Le quatrième a succombé à une pleurésie chronique, dans la période de résolution d'une pneumonie sub-aiguë, et son histoire se trouvera à l'article de la pleuro-pneumonie. Les deux premiers sujets ne doivent par conséquent pas entrer en ligne de compte pour apprécier les effets du tartre stibié ; les deux derniers sont plutôt des preuves en faveur de son efficacité contre la pneumonie. Reste un vieillard de soixante-deux ans qui a succombé au dixième jour d'une pneumonie avec congestion cérébrale ; de sorte qu'en dernier résultat, sur un total de cinquante-sept pneumoniques, deux septuagénaires seulement ont succombé à cette maladie jointe à une congestion cérébrale. C'est un peu moins d'un sur vingt-huit.

Dans la ville, je n'ai guère été appelé en consultation, depuis trois ou quatre ans, pour des péri-pneumonies aiguës ou sans complication de pleurésie intense, que dans des cas où la mort paraissait déjà imminente, et je ne me rappelle aucun malade qui ait succombé malgré l'usage du tartre stibié, si ce

n'est un vieillard de soixante-douze ans, pléthorique, que j'ai vu avec M. le docteur Juglar. Il était attaqué d'une pneumonie récruescente après une fausse convalescence, et en avait eu trois autres depuis quinze mois. La fièvre était intense, accompagnée de *subdelirium* et d'autres signes de congestion cérébrale. Il prit le tartre stibié à six grains pendant deux jours. La tolérance s'établit le second jour : les signes de pneumonie diminuèrent, les crachats redevinrent muqueux ; mais la congestion cérébrale augmenta et emporta le malade le troisième jour.

A ce cas, je peux en opposer deux autres où les probabilités de succès étaient moindres, et où cependant une guérison rapide a eu lieu.

Un agent de change, homme de quarante-cinq ans, épuisé par divers excès, fut attaqué, en 1823, d'une pneumonie. Appelé vers le quatrième jour par mon confrère M. le docteur Michel, je trouvai le malade dans un état à-peu-près désespéré. Le poulmon droit était pris en entier, malgré les saignées, que l'état du malade ne permettait plus de réitérer. L'oppression était extrême, et depuis douze heures un ictère survenu avec douleur profonde dans la région du foie annonçait une hépatite qui était venue compliquer la pneumonie. Je conseillai le tartre stibié, et M. le docteur Michel consentit d'autant plus volontiers à l'emploi de ce médicament qu'il l'avait vu employer par M. Rasori à Milan. Notre intention était d'en faire prendre une vingtaine de grains, par doses de deux grains, dans les vingt-quatre heures ; mais, par un malentendu de la garde-malade, environ quarante grains furent donnés dans cet espace de temps. Il n'y eut que peu d'évacuations, et le

lendemain nous trouvâmes l'ictère, la douleur et l'oppression dissipés, les signes stéthoscopiques notablement améliorés, la fièvre tombée, et le malade hors de danger : la convalescence n'a été troublée par aucune rechute.

Au mois de juin 1825, je fus appelé par mes confrères MM. Landré-Beauvais et Jadioux, pour M. de C., âgé de soixante-cinq ans. Il était au onzième jour d'une pneumonie. On avait obtenu, de saignées répétées plusieurs fois, des rémissions marquées, mais promptement suivies de récurrence, et depuis la veille le malade était sans connaissance; il avait le râle trachéal des agonisants, et tout son corps était couvert d'une sueur qui se refroidissait aux extrémités. Dès l'avant-veille, l'état des forces ne permettant plus la saignée, on avait tenté le tartre stibié donné dans l'eau sucrée; mais les premières doses augmentèrent une diarrhée déjà existante, et les selles qu'elles déterminèrent furent accompagnées de lipothymies qui firent suspendre le médicament, dont le malade avait pris au plus deux ou trois grains. Les deux poumons étaient affectés, le droit dans une grande étendue et au degré d'hépatisation avancée, le gauche à la racine et à la base, et aux degrés d'engouement et d'hépatisation commençante. Je conseillai l'infusion stibiée aromatique, à un grain et demi par dose et avec addition du sirop diacode. Ce médicament fut administré sous la surveillance de M. le docteur Flandin, jeune médecin instruit et zélé. Le malade le supporta très-bien, n'eut que le nombre des selles qu'il avait habituellement depuis plusieurs jours, en prit dix-huit grains dans les vingt-quatre heures, et dans cet intervalle recouvra

la connaissance : le râle, la sueur et l'oppression suffocante disparurent également. Le lendemain nous trouvâmes le malade réellement convalescent : les signes stéthoscopiques indiquaient la résolution. On continua le tartre stibié pendant quelques jours, et aucun orage ne troubla plus la convalescence. On éleva la question de savoir si la sueur qui existait au moment où on commença l'administration du tartre stibié n'avait pas pu être critique. Pour moi, je ne puis croire qu'une sueur de ce caractère, qui avait paru avec la congestion cérébrale et le râle des agonisants, puisse être regardée comme critique, d'autant qu'elle cessa pendant l'usage du tartre stibié, avec les autres signes d'agonie.

Les résultats que je viens d'exposer sont plus heureux que ceux qui ont été publiés dernièrement de la pratique de M. Rasori (1). Je crois que cela peut tenir à deux causes : d'abord à ce que l'auscultation nous permet de reconnaître la péripneumonie beaucoup plus vite qu'on ne peut faire par l'observation des symptômes ; et en second lieu, à ce que, suivant toutes les apparences, beaucoup de cas de pleurésie simple ou de pleuro-pneumonie avec prédominance de la pleurésie, se trouvent nécessairement compris sous le nom de *péripneumonie* dans le relevé de M. Rasori ; car il est impossible de distinguer l'un de l'autre ces divers cas sans le secours de l'auscultation, et nous avons déjà dit qu'on ne doit pas attendre du tartre stibié, dans le traitement de la pleurésie, des résultats aussi avantageux que dans le traitement de la pneumonie.

(1) Voyez *Revue médicale*, mai 1825, p. 205.

Mon cousin le docteur Ambroise Laennec, médecin de l'Hôtel-Dieu de Nantes, a traité, depuis deux ans, quarante pleuro-pneumonies. Dans ce nombre, il a perdu six malades, dont trois sont morts dans la convalescence et par suite d'écarts de régime. En retranchant ces trois cas ce serait un mort sur treize pneumoniques ou pleuro-pneumoniques (1).

Le docteur Ellis, de Rouen, a dernièrement adressé à l'Académie royale de Médecine un Mémoire dont il résulte que, sur quarante-sept péricnemoniques ou pleuro-pneumoniques traités par la méthode de Rivière et de Stoll, c'est-à-dire par les vomitifs répétés, il n'en a perdu que cinq : c'est un peu moins d'un sur neuf, et ce résultat est plus favorable déjà que celui du traitement par la saignée et les dérivatifs, qui, comme nous l'avons dit, varie entre un mort sur six ou huit malades. Il l'est beaucoup moins que celui que nous avons obtenu de l'emploi du tartre stibié à haute dose; et la méthode de Rivière n'a pas même l'avantage de pouvoir être considérée comme plus douce, car les évacuations répétées que l'on excite fatiguent beaucoup le malade et effraient les assistans, tandis que les mêmes effets n'ont lieu tout au plus que dans les deux premiers jours en suivant la méthode que nous avons exposée.

Je continue l'usage du tartre stibié tant que la *tolérance* dure, et qu'il existe encore quelques traces du râle crépitant. Je vois tous les jours la *tolérance* durer indéfiniment chez les convalescens qui ont re-

(1) Voyez *Journal de Méd. de Nantes*, 1825. — Ce journal ne contient que dix-sept observations du docteur Amb. Laennec. Ce médecin avait communiqué les autres à son cousin, par une lettre que j'ai eue sous les yeux.

(Note de l'Édit.)

PNEUMONIE, RHUMATISME, HYDROCÉPHALE, etc. 259
pris l'appétit et les forces. Ce fait contrarie la théorie de M. Rasori. Si les renseignemens qui m'ont été donnés à cet égard sont exacts, il pense que la *tolérance* est due à l'excès du stimulus qui existe dans l'économie et qui cause la maladie, et dès que cet excès est détruit par l'effet contre-stimulant du tartre stibié, la tolérance doit, selon lui, cesser aussi. Il est vrai qu'après la période aiguë d'une pneumonie, la tolérance diminue ou cesse quelquefois entièrement; mais il est plus commun de voir le malade s'habituer au tartre stibié, à tel point que, dans la convalescence, et lorsqu'il est parvenu au point de manger autant qu'un homme bien portant, il prend encore sans s'en apercevoir six, neuf, douze et même dix-huit grains d'émétique.

En mettant de côté toute idée théorique, je reconnaitrai volontiers avec M. Rasori, qu'en général le tartre stibié est d'autant mieux supporté, et produit des effets d'autant plus prompts et plus héroïques, que les symptômes de la maladie et la constitution du malade annoncent plus franchement un excès de pléthore et d'énergie vitale; mais je remarquerai cependant que le même moyen réussit quelquefois parfaitement chez des sujets débilités, cachectiques, et qui n'ont pu supporter la saignée malgré une inflammation locale intense.

En comparant les faits dont j'ai été témoin, il me paraît évident que la *tolérance* tient au concours de plusieurs circonstances. D'abord l'émétique à doses un peu fortes fait vomir moins sûrement qu'à doses plus faibles, fait qui avait déjà été remarqué par tous les praticiens. En second lieu, l'habitude, qui familiarise l'estomac avec toutes sortes de substances,

paraît s'établir très-facilement pour celle-ci, puisque quelques vomissemens ou quelques selles liquides ont presque toujours lieu le premier jour, et presque jamais après le second. Une troisième condition, qui contribue encore beaucoup à rendre le vomissement plus difficile, est l'administration du tartre stibié dans un véhicule agréable, un peu aromatique et médiocrement étendu. L'éloignement des doses à deux heures d'intervalle contribue encore au même effet. J'ai fait vomir abondamment avec deux grains d'émétique dans trois verres d'eau tiède, à un quart-d'heure d'intervalle, un malade qui était au début d'une pneumonie avec affection bilieuse. Le lendemain et les jours suivans, je lui donnai le même sel à la dose de six à neuf grains, de la manière exposée ci-dessus, et il n'éprouva plus d'évacuations.

Lorsque le goût de la feuille d'oranger répugne au malade, je donne le tartre stibié dans une autre infusion aromatique, ou dans une émulsion bien sucrée.

Lorsque le tartre stibié produit des évacuations trop abondantes, j'y ajoute, comme je l'ai déjà dit, une petite quantité d'opium : c'est le seul correctif que j'aie pu trouver. Le quinquina ne l'est point, quoiqu'on ait pensé qu'il neutralisait l'émétique dans le *bolus ad quartanam* de la Charité. Sans doute le kina, de même que les infusions végétales variées dans lesquelles on donne habituellement l'émétique, décompose plus ou moins ce médicament : mais les combinaisons nouvelles qui résultent de cette décomposition paraissent avoir absolument les mêmes propriétés que le tartre stibié ; car on fait très-bien vomir avec un ou deux grains d'émétique dans une pinte de bouillon aux herbes, de limonade, de décoction de

tamarins, et même, comme je l'ai expérimenté, de décoction forte de quinquina ; et le *bolus ad quartanam* de la Charité lui-même, pris par petites parties surtout, fait quelquefois beaucoup vomir (1).

La pratique que je viens d'exposer n'est pas au fond aussi hardie qu'elle le semble au premier abord, car on ne donne à-la-fois qu'un, deux ou trois grains au plus d'émétique, quantité que les médecins sont depuis long-temps habitués à administrer. On les donne dans un véhicule assez abondant pour que ce sel n'ait plus aucune propriété caustique, propriété qu'il n'a d'ailleurs qu'à un faible degré, car on sait qu'il ne détermine des boutons sur la peau que lorsqu'il est employé à sec et maintenu en contact pendant deux ou trois jours. On ne se détermine à répéter les doses qu'autant que les précédentes n'ont produit aucun accident, et par conséquent on ne court jamais aucun risque pour peu qu'on soit prudent et attentif. J'emploie tous les jours cette méthode à l'hôpital depuis 1816, et surtout depuis 1821 ; et quoique les détails de l'administration des remèdes ne puissent pas toujours y être aussi exactement surveillés que chez les malades qui sont au sein de leur famille, je ne pense pas qu'aucun des témoins de mes observations se rappelle un seul accident un peu inquiétant, déterminé par l'émétique. J'en puis dire autant des cas dans lesquels j'ai conseillé l'émétique,

(1) Les effets du tartre stibié, employé suivant la méthode de Rivière, c'est-à-dire à petite dose et dans un véhicule nauséabond ou peu agréable, contrarient encore fortement la théorie italienne ; car il est certain que de cette manière on peut faire vomir et purger tous les jours le même homme, qui n'aurait éprouvé aucune évacuation si on eût donné une dose triple, à des intervalles moins rapprochés, et dans une boisson bien édulcorée.

appelé en consultation par mes confrères. Je remarquerai seulement que, dans la ville, le tartre stibié produit plus souvent des vomissemens; et cela m'a paru dépendre surtout de l'indiscrétion des gardes-malades et des parens, qui disent au malade qu'il prend de l'émétique, chose que j'ai toujours soin de lui laisser ignorer.

J'ai essayé l'emploi du tartre stibié à hautes doses dans beaucoup d'autres maladies que la pneumonie, et particulièrement dans les maladies inflammatoires, les flux et les congestions de nature active ou hypersthéniques. Convaincu de l'importance dont peut devenir cette méthode, et en général l'administration de beaucoup de médicamens à des doses plus fortes qu'on ne les emploie ordinairement, je crois devoir exposer ici brièvement les principaux résultats que j'ai obtenus.

1°. Quoique l'émétique réussisse en général bien dans les maladies inflammatoires et sthéniques, toutes les inflammations ne cèdent pas également à ce moyen.

2°. Dans les inflammations des membranes séreuses, et en particulier dans la pleurésie, le tartre stibié est rarement héroïque, et seulement quand la maladie est très-aiguë. Il fait tomber promptement l'orgasme inflammatoire; mais lorsque le point de côté et la fièvre ont cessé, l'épanchement ne se dissipe pas toujours plus rapidement sous l'influence du tartre stibié qu'il ne le fait sans cela.

Je n'ai pas encore trouvé l'occasion d'essayer le tartre stibié dans la péritonite, et je me déterminerais difficilement à l'employer dans cette maladie, vu que l'emploi des frictions mercurielles, porté ra-

pidement jusqu'à la salivation, après une ou deux applications de sangsues, me paraît, d'après l'expérience, être la méthode qui donne les résultats les plus heureux dans cette maladie.

J'ai obtenu en quarante-huit heures, par le tartre stibié, la guérison d'une maladie qui présentait tous les symptômes de l'arachnitis aiguë (1).

3°. J'ai obtenu trois fois, et à-peu-près dans le même espace de temps, la disparition de tous les signes de l'hydrocéphale aiguë. Dans deux de ces cas, cet accident était survenu dans le cours d'une fièvre continue. Le sujet du troisième était un jeune domestique qui, après avoir veillé presque habituellement pendant quatre mois son maître malade, fut pris de vertiges et d'autres accidens qui firent craindre une affection cérébrale quelconque. On lui appliqua des sangsues; on lui fit faire des affusions froides, mais vainement: au bout de deux mois il tomba un jour sans connaissance, et resta cinq jours dans cet état sans qu'on employât aucun moyen actif. On l'apporta alors à l'hôpital Necker, immobile, insensible, la pupille très-dilatée, la face assez pâle. Je prescrivis une application de sangsues aux tempes, dont huit seulement prirent et tirèrent très-peu de sang, et je donnai en même temps douze grains de tartre stibié pour les vingt-quatre heures. Le lendemain, il était capable de quelques mouvemens et proférait des paroles sans suite. Je prescrivis quinze grains. Le troisième jour, il avait repris complètement la connaissance et le mouvement; il se trouvait seulement très-

(1) Voyez *Revue médicale*, juin 1825, p. 544.

faible; la pupille n'était presque plus dilatée : cependant, comme il n'avait eu aucune évacuation, je prescrivis dix-huit grains d'émétique et quelques aliments. Le sixième, il était en pleine convalescence et demandait à manger. J'ai occasion de revoir de temps en temps ce jeune homme : il se porte aujourd'hui très-bien.

J'ai trouvé, ainsi que je l'ai déjà dit, le tartre stibié utile dans le catarrhe suffocant des adultes et dans l'œdème aigu du poumon, surtout quand ces affections sont accompagnées d'une légère pneumonie.

Le docteur Ambroise Laennec a guéri par le même moyen, en très-peu de jours, un tétanos idiopathique très-intense.

J'ai traité dernièrement une inflammation aiguë de plusieurs veines du bras. Le tronc de la basilique avait acquis la grosseur d'une plume de cygne et la dureté d'une corde. Son trajet était dessiné sur la peau par une ligne d'un rose foncé. L'avant-bras, très-dur et énormément tuméfié, pâle et luisant dans la plus grande partie de sa surface, était dans beaucoup de points d'une rougeur cuivrée, très-sensible à la pression, et présentait les caractères réunis de l'œdème joint à l'érysipèle. La main était dans un état d'œdème simple. Il y avait fièvre aiguë ; mais la tête était libre.

Je fis appliquer vingt-quatre sangsues à la vulve, et donner en même temps le tartre stibié à six grains. Dès le lendemain, l'orgasme inflammatoire et la fièvre avaient tombé, et au bout de trois jours la résolution était complète. Ce fait paraîtra sans doute remarquable aux praticiens qui ont eu occasion de

PNEUMONIE, RHUMATISME, HYDROCÉPHALE, etc. 265
voir quelquefois la phlébite aiguë, et qui savent combien rarement et difficilement cette maladie cède aux évacuations sanguines (1).

J'ai trouvé le tartre stibié utile, mais non pas au degré héroïque, dans quelques cas de choréas aiguës : c'est la seule affection nerveuse que j'aie essayé de traiter par ce moyen, et seulement dans le cas où elle paraissait jointe à une congestion de nature active vers le cerveau et la moelle épinière.

Le rhumatisme articulaire est, après la pneumonie, la maladie inflammatoire dans le traitement de laquelle le tartre stibié m'a paru le plus efficace. La durée moyenne de la maladie, sous l'influence de ce moyen, est de sept à huit jours, et l'on sait qu'elle est d'un à deux mois sous l'influence de la saignée ou de la méthode expectante. Mais le tartre stibié réussit moins bien quand il y a à la fois rhumatisme musculaire et articulaire.

J'ai même quelquefois observé, quoique rarement, des récrudescences de l'inflammation articulaire sans avoir discontinué l'usage du médicament, et j'ai été obligé dans deux cas de l'interrompre, parce que la tolérance ne pouvait s'établir.

J'ai obtenu dans quelques ophthalmies et angines graves une guérison aussi rapide que dans la pneumonie.

Je n'ai point encore employé le tartre stibié contre l'inflammation simple de la membrane interne du canal intestinal ; mais la rougeur de la langue, une douleur très-marquée, et augmentant par la pression, dans l'épigastre et dans toute autre partie de l'abdo-

(1) On trouvera l'histoire détaillée de cette maladie dans la *Revue médicale*, cahier d'octobre 1825.

men, une diarrhée abondante avec ténésme, ne m'ont point arrêté dans les cas de pneumonie et de rhumatisme articulaire où ces complications se rencontraient; et j'ai vu disparaître ces symptômes sous l'influence du tartre stibié, aussi rapidement que ceux de la maladie principale. En un mot, je ne regarde pas la gastro-entérite des fièvres comme une contre-indication à l'emploi du tartre stibié. Ne sait-on pas d'ailleurs qu'une multitude d'inflammations externes, d'ophtalmies, par exemple, cèdent mieux à des topiques légèrement stimulant qu'aux émissions sanguines et aux émoulliens?

Les contre-indications pour l'emploi du tartre stibié comme pour celui de tout autre moyen de guérir, doivent, à mon avis, être basées sur l'expérience seule. La première est, sans contredit, le défaut de *tolérance*, qui s'annonce par des évacuations trop abondantes. On voit en outre un certain nombre de maladies qui paraissent être d'une nature aussi inflammatoire et aussi active que celles dont j'ai parlé jusqu'ici, et qui cependant ne cèdent point au tartre stibié, lors même qu'il est le mieux supporté. J'ai déjà cité l'hémoptysie comme un exemple de ce genre. Il en est de même de l'apoplexie, de la goutte, de l'érysipèle et de la plupart des inflammations chroniques, excepté quelques-unes de celles qui ne sont devenues telles qu'après avoir passé par l'état aigu. J'ai vu des sujets atteints de ces diverses maladies supporter parfaitement l'émétique à la dose de neuf à douze grains, et n'en éprouver aucun effet notable. J'ai porté graduellement la dose, chez les apoplectiques, jusqu'à un gros et demi, sans résultat bien sensible; mais dans d'autres cas, j'ai fait cesser en peu

d'heures les signes de la compression cérébrale, et obtenu assez rapidement la disparition des dernières traces de la paralysie. Ce fait d'une *tolérance* très-marquée sans effet sensible sur la maladie, contraire encore fortement, ce me semble, la théorie de MM. Rasori et Tommasini. Il suffit, à mon avis, au médecin praticien, de pouvoir apprécier les effets d'un médicament, et déterminer expérimentalement les cas dans lesquels il convient. Cependant, si l'on croit utile de chercher à se rendre compte de la manière dont les médicamens agissent, je dirai que l'effet immédiat le plus constant du tartre stibié donné à haute dose est la résolution rapide d'une inflammation, et quelquefois l'absorption également prompte d'un épanchement qui en était la suite. Ainsi, l'on voit quelquefois disparaître en six heures une fluctuation très-manifeste déterminée dans le genou par un rhumatisme articulaire. On ne peut attribuer ces effets à une dérivation, car ils ne sont jamais plus marqués que lorsqu'il n'y a ni vomissemens ni évacuations quelconques. Des sueurs ou un flux abondant d'urine accompagnent quelquefois la résolution, mais ces effets ne sont nullement constants. Il me semble, en conséquence, que la seule manière dont on puisse se rendre compte, dans l'état actuel de la science, est d'admettre que le tartre stibié augmente l'énergie de l'absorption *interstitielle* dans des cas donnés, et particulièrement quand il existe dans l'économie un surcroît d'énergie, de ton ou de pléthore.

Je dois remarquer ici qu'après un petit nombre d'essais tentés avec précaution pour m'assurer si les mêmes effets auraient eu lieu dans les hydropisies

évidemment asthéniques, et particulièrement dans l'ascite ou l'anasarque qui sont l'effet des maladies du cœur ou du foie, j'ai renoncé à ces tentatives, qui ne m'ont donné aucun résultat avantageux. J'ai, au contraire, complètement réussi dans un cas d'anasarque active des extrémités inférieures, jointe à un œdème de même nature du poumon, et je pense que le tartre stibié pourra être souvent utile dans la leucophlegmatie qui survient à la suite de la rougeole et de la scarlatine. (Extr. du *Traité de l'auscultation médiate*, t. 1^{er}, p. 492; 2^e. édit. Paris, 1826.)

AUTRES TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES *sur l'Émétique à haute dose dans la pneumonie, le rhumatisme, l'apoplexie, la chorée, l'hydrocéphale, etc.*; par MM. BANG, BLACHE, DELOURMEL DE LA PICARDIÈRE, LAGARDE, MERIADEC-LAENNEC, PALAIS, SPADAFORA, STRAMBIO, VAIDY, WOLFF, etc.

Indépendamment de Rasori et de Laennec, à qui nous devons les travaux les plus complets sur l'émétique à haute dose, d'autres médecins ont fait usage de la même substance suivant les principes de la doctrine italienne. Quoique les faits qu'ils ont publiés soient beaucoup moins remarquables que ceux qui appartiennent aux deux auteurs que nous venons de citer, ils doivent entrer cependant en ligne de compte, pour apprécier à sa juste valeur les vertus du médicament qui en est l'objet.

Le professeur BANG ayant eu connaissance des essais heureux des docteurs Laennec, Peschier et autres, résolut de faire des expériences semblables à

l'hôpital royal de Frédéric à Copenhague; il fit d'autant plus volontiers usage de cette méthode que les affections de poitrine étaient alors fréquentes. Jusqu'au mois d'août il était entré *quatre-vingt-dix* malades qui souffraient de ces affections. Il en traita *cinquante-quatre* par le tartre émétique, la plupart après une saignée préalable. *Sept* de ces cinquante-quatre furent traités aussi par d'autres méthodes. Tous guérirent, à l'exception de deux, qui succombèrent. Parmi les *quarante-cinq* traités uniquement par le tartre émétique, il y avait trente-neuf hommes et six femmes. A l'égard de l'âge, neuf étaient entre neuf et dix ans, vingt entre vingt et trente; neuf entre trente et quarante; quatre entre quarante et cinquante, deux entre soixante et soixante-dix. D'après ces expériences, dit l'auteur, je regarde la méthode en question comme aussi sûre que prompt, et je n'hésiterai point de continuer mes essais dans les mêmes cas. Ce ne sera cependant que lorsque continuées pendant plusieurs années, de semblables expériences auront toujours obtenu le même succès, que l'on pourra donner la préférence au traitement en question sur celui auquel on a recours habituellement; et peut-être l'appliquera-t-on alors aussi avec succès aux affections aiguës ou chroniques d'autres organes (1).

M. VANDY cite *deux* cas où l'utilité du tartre stibié a été des plus évidentes. Le premier est une *bronchite* très-violente sans fièvre, pour laquelle il avait employé sans succès une saignée du bras, deux émétocathartique et trente sangsues. La langue était d'un

(1) *Bibliothek for Læger*, 1826, cah. 2, p. 115, analys. dans le *Bulletin des Sciences médicales*, t. 11, n° 175; par M. D....

rouge animé. Douze grains de tartre stibié, pris par cuillerée d'heure en heure, provoquèrent quatre vomissemens et quinze déjections de matière biliense. Un grand soulagement suivit immédiatement. Le lendemain, même médicament, mêmes effets. Trois jours après la guérison était complète. L'émétique paraît avoir agi dans ce cas comme révulsif, et non comme contre-stimulant.

Le deuxième cas est une *pleuro-pneumonie* avec dyspnée extrême, point de côté et crachats teints de sang. Quatre saignées n'amènent qu'un soulagement passager; douze grains d'émétique provoquent des vomissemens abondans de matière porracée. Disparition presque totale de la douleur, retour des symptômes alarmans aussitôt que la potion stibiée est épuisée. Nouvelle dose qui procure un soulagement très-marqué sans vomissemant. Le jour suivant, émétique, suivi d'une diarrhée abondante. Dès-lors amélioration rapide et guérison. (*Journal compl. du Dict. des Sc. méd.*, t. 15, p. 203.)

M. GUERSENT, médecin de l'hôpital des Enfans, a fait usage de l'émétique à haute dose chez trois jeunes malades atteints de *pneumonie* et de *pleuro-pneumonie*, qui, d'après les résultats de l'auscultation, étaient passées au deuxième degré. Chez l'un d'eux il y avait de plus une anasarque et une entérite. Trois saignées de huit à dix onces chacune et un assez grand nombre de sangsues étaient restées sans effet, et les malades commençaient à s'affaiblir. Le tartre stibié fut administré seul, depuis six jusqu'à douze grains par jour. Il y eut quelques vomissemens et quelques selles les premiers jours, la tolérance s'établit ensuite et la

guérison fut prompte et durable. (*Observ. recueillies par M. Blache, Arch. de méd., t. 15, p. 5.*)

M. PALAIS, médecin à Bonneval, a publié dans la *Gazette de Santé* (1826, p. 189) trois observations de pneumonie dans lesquelles il avait fait usage de l'émétique à haute dose. Deux des malades avaient été saignés sans qu'il fût survenu d'amélioration manifeste. Ils ont été assez promptement guéris après avoir pris pendant quelques jours le tartre stibié à huit grains; ce médicament a provoqué chez eux quelques vomissemens et des déjections alvines. Le troisième malade n'éprouva rien de semblable et guérit sans saignée. Ce fait est assez important pour mériter d'être cité.

OBSERV. Le 14 mars 1825, le nommé Plart, âgé de quarante-cinq ans, d'une moyenne stature, d'un tempérament lymphatique, et d'un embonpoint tenant de la bouffissure, me fit appeler pour lui donner mes soins.

Atteint depuis plusieurs jours d'un rhume très-intense auquel il n'opposa aucuns remèdes, pressé en outre par une douleur vive qu'il ressentait au côté gauche et une expectoration sanguine qui l'avait effrayé, il se vit forcé de se mettre au lit. Au premier abord du malade, on entendait le bruit d'un râle muqueux à grosses bulles, dont je constatai la présence à l'aide du stéthoscope; le côté gauche de la poitrine rendait un son mat dans toute son étendue; la respiration y était nulle, mais s'exécutait facilement dans le poumon droit; l'expectoration de crachats muqueux était pénible, le pouls était petit et fréquent, la peau sèche.

Pendant mes trois premières visites, je couvris la

poitrine d'un large vésicatoire, dont l'effet fut presque nul ; j'y fis succéder l'application de plusieurs ventouses, et tâchai de rappeler la suppuration d'un ulcère que Plart portait à la jambe droite. Aucun résultat avantageux ; l'état du malade devenait chaque jour de plus en plus alarmant ; la respiration était plus bruyante ; l'expectoration ne s'exécutait que très-difficilement pour rendre quelques crachats muqueux, filans et mêlés de nouveau de stries sanguinolentes ; le pouls perdait de sa force.

Le 17, le malade prit *six grains* de tartre stibié dans une chopine d'infusion de feuilles d'oranger, que je divisai en six doses, et à une heure d'intervalle. Aucuns vomissemens ni déjections alvines, pas même des nausées ni des coliques ; point d'augmentation de sensibilité à la région épigastrique ; le pouls reprit de la force, l'expectoration se supprima totalement, ce qui semblait m'annoncer la résorption des mucosités : la respiration était moins bruyante.

Les 18 et 19, je doublai la dose de l'émétique (24 grains). Le 21, la résorption fut complète, et l'introduction de l'air dans la poitrine se fit entendre chaque jour avec facilité.

Une autre observation non moins digne d'intérêt, c'est la suivante, que nous devons à M. LEVRAT-PEROTON. Ce médecin, chargé par M. Nicod de continuer le traitement d'une *pneumonie* aiguë, au neuvième jour, pour laquelle on avait prescrit la méthode antiphlogistique largement employée, trouva le sujet dans l'état suivant : toux fréquente, dyspnée, respiration stertoreuse, pouls faible, intermittent ; peau sèche et pénible au toucher prolongé ; langue

aux contro-stimulistes. « Elle est due, dit-il, aux médecins allemands, et l'on peut même lui assimiler l'application que fit Huxham de son vin antimonié, comme aussi l'administration de l'émétique en lavage, usitée depuis long-temps en France. Ce fut l'école de Goettingue qui, sous Brendel et Schroeder, la mit en usage en Allemagne, et il y a plus de quarante ans que Richter dictait à ses élèves la formule suivante, qu'il considérait presque comme un spécifique contre la pleurésie :

℥ Tart. éméti.	gran. iij.
Nitri puri.	3 ij.
Infus. flor. sambuci.	3 ix.
Mell. pur.	3 iij. M.

On en donne deux cuillerées à bouche toutes les deux heures, et en cas de vomissement, toutes les heures. En comparant les deux méthodes, on trouve qu'elles ne diffèrent nullement entre elles ; car selon l'ancienne prescription, le malade reçoit un quart de grain d'émétique par heure, ce qui est la même chose que, selon la méthode de Peschier, un demi-grain toutes les deux heures. La première a même l'avantage sur l'autre, que la dose étant plus divisée, le malade est moins exposé à vomir. (*Journ. d'Hufeland*, 1824 ; art. ext. de la *Nouv. Bibl. méd.*, t. 6, p. 227.)

Notre ami le docteur VYAU DE LAGARDE a publié quatorze observations sur l'emploi du tartre stibié à haute dose. Les huit premières, relatives à la pneumonie, ont été recueillies en 1823 à l'hôpital Necker

ou à la clinique de la Charité, parmi les malades confiés aux soins de M. Laennec. Elles ont été choisies parmi plusieurs autres, afin de prouver d'un côté l'efficacité de ce médicament contre les phlegmasies pulmonaires, et de l'autre l'innocuité et l'absence de tout danger dans son emploi. Parmi ces dernières, *cinq* sont suivies de la guérison. Les malades avaient été saignés une ou plusieurs fois; la tolérance ne s'était établie chez la plupart qu'après des vomissemens et des déjections alvines plus ou moins répétées; mais loin de produire des symptômes d'inflammation gastro-intestinale, le tartre stibié avait fait disparaître ceux qui existaient au moment de son administration. Les sujets des *trois* autres observations ont succombé, l'un aux progrès de l'affection pulmonaire, l'autre à une maladie cérébrale concomitante, et le dernier à une indigestion. La muqueuse gastro-intestinale était pâle et parfaitement saine sur deux cadavres, et légèrement rouge sur le troisième.

Les *six* dernières observations de M. de Lagarde sont toutes suivies de la guérison, à l'exception d'une. *Cinq* d'entre elles, dont quatre ont été recueillies par M. Honoré, médecin de l'hôpital Necker, sont des cas de *rhumatisme*; la dernière est un des exemples de chorée cités plus haut par M. Laennec (p. 265). Comme ces faits sont fort importans nous les citerons.

1^{re} OBSERV. *Rhumatisme guéri par l'émétique à haute dose.* Un homme entra dans le courant du mois de juin 1823 à l'hospice Clinique, venant y chercher du secours contre de violentes douleurs qu'il ressentait dans presque toutes les articulations des extrémités inférieures et supérieures. Celles-ci

rouge sur ses bords et à sa pointe, couverte d'un enduit brunâtre et humide; faiblesse extrême, somnolence continuelle, ventre paresseux. Vésicatoires appliqués sur diverses parties du corps, sans que la rubéfaction en ait été la suite; looch blanc avec six grains d'émétique, à prendre par cuillerées d'heure en heure. Le lendemain, léger amendement. Second looch stibié; troisième looch avec neuf grains d'émétique; quatrième avec la même dose. Chacun des loochs fut pris dans l'espace de douze heures. Pendant ce temps, l'état du malade s'améliora, la respiration redevint libre, les symptômes thoraciques cessèrent, le délire s'évanouit. Pendant les quarante-huit heures que dura cette médication, il n'y eut ni nausées, ni diarrhée, mais un hoquet fatigant; la langue devint rouge et sèche dans le milieu. Des boissons mucilagineuses, des loochs simples, cinq sangsues à l'épigastre, une demi-once d'huile de ricin dans une émulsion, et trois gros de sirop diacode firent cesser ce hoquet, qui dura trois jours. M. Levrat pense que l'émétique, dans ce cas, n'agit que comme révulsif, en donnant lieu à une inflammation moins grave que celle des poumons, qui est toujours formidable. (*Journ. univers.*, t. 45, p. 124.)

M. le docteur WOLFF, médecin à Varsovie, rapporte que tout en connaissant les travaux de Rasori et de Peschier sur l'émétique à haute dose dans les maladies inflammatoires de la poitrine; il n'aurait jamais osé en faire usage sans un événement accidentel qui l'y a pour ainsi dire conduit. Aujourd'hui dix observations concluantes lui ont confirmé la vérité de tout ce que M. Peschier avance. Chez aucun des

dix malades le tartre stibié n'a produit des accidens fâcheux, et tous ont guéri sans qu'il fût nécessaire de recourir à d'autres moyens, ou du moins ils ont été débarrassés de la complication inflammatoire dans les cas où la maladie principale était incurable. Chez le plus grand nombre de malades, il y a eu un ou deux vomissemens entre la première et la troisième cuillerée du remède ; ensuite quatre à cinq selles suivies de constipation, à laquelle il a fallu remédier en augmentant la dose de l'émétique et en faisant prendre une tisane de follicules de séné. Dans deux cas, il n'y a eu ni vomissement ni évacuations alvines, et cependant les accidens du côté de la poitrine ont été promptement calmés.

Après avoir rapporté les observations à l'appui de la méthode curative dont il s'agit, M. Wolff ajoute que, les ayant communiquées à la Société de Médecine de Varsovie, plusieurs médecins ont imité son exemple, et qu'il n'y a eu qu'une voix sur l'efficacité du tartre stibié dans les inflammations de poitrine. Le docteur Fialkowski, entre autres, médecin de l'hôpital de l'Enfant-Jésus, l'a employé avec le plus grand succès, non seulement dans les affections de poitrine, mais encore dans le *rhumatisme aigu*.

Voici les réflexions que M. Hufeland ajoute :

Le tartre stibié a été employé l'hiver dernier dans l'Institut policlinique avec le succès le plus marqué contre les fluxions de poitrine, qui ont été très-fréquentes. M. Hufeland se propose de rendre bientôt compte des observations qui ont été recueillies à ce sujet ; mais il proteste contre l'assertion que les médecins allemands doivent la connaissance de cette méthode à MM. Rasori et Peschier, ou en général

l'hôpital un jeune homme qui était exactement dans les mêmes conditions d'âge et de maladie que la jeune fille dont je viens de rapporter l'histoire. Le traitement fut absolument le même, le succès aussi prompt et aussi durable.

IV^e OBSERV. *Rhumatisme guéri par l'émétique à haute dose.* J'ai donné l'émétique à la dose de huit grains par jour, et pendant plusieurs jours de suite, à une femme âgée de trente-un ans, atteinte d'un rhumatisme articulaire vague, très-aigu, chez laquelle l'usage de ce médicament semblait plus formellement encore contre-indiqué par la plupart des symptômes. En effet, la langue était contractée, rouge, sèche, râpeuse; l'épigastre était très-sensible à la pression; les règles, qui avaient lieu depuis trois jours, coulaient encore abondamment: la malade disait qu'elles lui duraient ordinairement sept à huit jours. Dès le lendemain la langue avait repris son état naturel; les règles n'avaient éprouvé aucun dérangement; tous les autres symptômes étaient presque entièrement dissipés; en deux ou trois jours il n'en restait plus aucun (1).

V^e OBSERV. *Rhumatisme non guéri par l'émétique.* J'ai employé aussi l'émétique dans le traitement du rhumatisme articulaire aigu fixe, mais sans aucun succès. Je n'en ai pas obtenu davantage dans celui des

(1) M. Husson, qui a également fait usage à l'Hôtel-Dieu du tartre stibié à haute dose dans le rhumatisme, en a obtenu de très-bons effets. Cependant ce moyen n'a pas aussi bien réussi à tous les praticiens; M. Velpeau l'a vu employer à l'Hospice de perfectionnement sans succès manifeste, mais aussi sans inconvénient, chez cinq malades atteints de cette maladie, et chez quelques autres affectés d'ophtalmie, de paralysie, de danse de St.-Guy, etc. Il en a vu porter la dose jusqu'à vingt, trente, quarante et même quarante-cinq grains par jour. (*Archives*, t. 13, p. 130.) (Note de l'Éditeur.)

névralgies coxo-fémorales; mais, au moins, ces essais m'ont prouvé que l'émétique, donné à haute dose, dans beaucoup de cas, est un médicament exempt de tout inconvénient. Je l'ai donné plusieurs fois à la dose de douze grains pendant quinze et dix-huit jours; et jamais je n'ai vu survenir aucun symptôme d'irritation, ni générale, ni locale.

VI^e. OBSERV., recueillie par M. Mériadeç-Laennec.
Chorée guérie pendant l'administration de l'émétique. Mélan (L. P.), brodeuse, âgée de vingt ans, ayant les cheveux noirs, la peau blanche, la face très-colorée, entra à l'Hospice clinique le 17 juin 1823. Malade depuis cinq mois, elle avait fait un séjour de six semaines à l'hôpital de la Charité, où des bains froids et une potion antipasmodique avaient suffi pour la guérir assez bien pour qu'elle pût reprendre son travail pendant l'espace de deux mois; puis de nouveaux tremblemens avaient reparu quelques jours avant son entrée à l'Hospice clinique. Aux deux attaques précédentes, la maladie avait paru sans cause appréciable: Louise Mélan n'avait éprouvé ni chagrin, ni joie immodérée, ni frayeur vive, ni surprise; elle avait toujours été bien réglée; son caractère paraissait doux et enjoué. Le 18 juin, nous la vîmes pour la première fois. Elle offrait des contractions convulsives de presque tous les muscles, ce qui lui faisait exécuter des mouvemens brusques, mais pas assez violens pour qu'il fût nécessaire de l'attacher dans son lit. Du reste, toutes les fonctions se faisaient parfaitement bien: les règles seulement étaient en retard de deux ou trois jours. (4 pilules de valér. de gr. iij chaque; infus. de fleurs de tilleul; six sangsues à l'anus.) Cette application de sangsues ne fit

étaient gonflées, rouges, chaudes, et dans celles des genoux on sentait une fluctuation manifeste. Une fièvre assez forte accompagnait ces symptômes locaux, et la figure du malade, couverte de sueur, offrait l'expression de la fatigue et de la douleur. Pendant quinze jours il avait combattu chez lui ces accidens par des applications de sangsues et par des délayans à l'intérieur. Voyant qu'il ne gagnait rien, et qu'au contraire de nouvelles articulations étaient envahies, il se fit porter à l'hospice, espérant y trouver un remède à ses souffrances. Le lendemain de son entrée, on lui donna neuf grains de tartre stibié; il n'y eut pas d'évacuations, et le soir même cet homme, que l'idée seule du mouvement faisait souffrir, qui, à la vue seule d'une main qui s'approchait de lui, jetait les hauts cris, cet homme, dis-je, fut en état de marcher, et descendit se promener dans le jardin. Il y resta tard, en fut chassé par le froid, alla se remettre au lit, et le lendemain il était dans le même état que lorsqu'il entra à l'hospice. Le tartre stibié fut continué à la même dose, et le malade sortit au bout de huit jours, parfaitement guéri.

II^e OBSERV. *Rhumatisme guéri par l'émétique à haute dose.* Une fille de vingt-trois ans, forte et sanguine, avait ressenti, deux ou trois jours avant son entrée à l'hôpital Necker, sans cause appréciable, une vive douleur dans l'articulation de l'un des deux pieds; cette douleur avait été presque immédiatement suivie de gonflement, de rougeur et de l'impotence de l'articulation malade. En quarante-huit heures plusieurs articulations avaient été entreprises; et enfin, le jour où je la vis, elle présentait l'état suivant: gonflement de l'articulation des deux pieds, avec

difficulté extrême de les mouvoir, mais avec peu de douleur; douleur extrême des genoux et particulièrement du gauche avec gonflement et rougeur; douleur commençant à se faire sentir dans l'un des deux coudes; fièvre très-vive, peau très-chaude et un peu haliteuse; face animée, presque vultueuse; langue humide, s'épanouissant bien, mais d'un rouge vif dans son pourtour; légère sensibilité à l'épigastre; constipation, insomnie paraissant occasionnée par la violence de la douleur; soubresauts dans les membres, lorsque la malade s'assoupissait, etc.

Je prescrivis huit grains d'émétique, à prendre dans une pinte de petit-lait; il y eut plusieurs vomissemens et un petit nombre de garderobes. Dans la soirée, la malade se trouva soulagée; elle dormit la nuit, ce qu'elle n'avait pu faire depuis trois jours; la douleur était presque nulle, le gonflement à-peu-près dissipé; la sensibilité à l'épigastre et la fièvre disparues; la langue naturelle et l'appétit revenu. La malade, qui n'avait pris aucun aliment depuis l'invasion de la maladie, demandait à manger. Je lui donnai la demi-portion, et je réitérai l'émétique à la même dose : huit grains à prendre de la même manière. Il n'y eut point de vomissement, seulement deux garderobes; et l'amélioration fit de tels progrès, que le lendemain matin la malade était véritablement guérie. Néanmoins, je continuai l'émétique à la même dose encore pendant deux jours. Le jour suivant, sixième de son entrée et cinquième de l'emploi de l'émétique, elle sortit, assurant qu'il ne lui restait aucun ressentiment de douleur.

III^e OBSERV. *Rhumatisme guéri par l'émétique à haute dose.* Dans le même temps, il était entré à

OBSERVATIONS de rhumatisme, guéri par l'émétique à haute dose, recueillies à l'hôpital de la prison d'état de New-York. — 1^{re} OBSERV. H. Currie, âgé de cinquante ans, d'un tempérament phlegmatique, entra à l'hôpital de la prison d'état le 7 janvier, ayant un rhumatisme aigu très-douloureux. Il avait été tourmenté depuis quelque temps de douleurs rhumatismales vagues qui s'étaient aggravées tout-à-coup. Il existait une excitation considérable du système vasculaire, et le malade se plaignait d'une douleur déchirante dans les parties affectées. On lui tira une livre de sang, et il commença à prendre, à deux heures de l'après-midi, la solution antimoniale à de courts intervalles. A cinq heures, il avait déjà pris vingt-cinq grains de cette préparation, et il vomit modérément. On continua de donner ce remède jusqu'à dix heures et demie, et comme dans l'espace de huit heures et demie le malade avait pris quatorze grains d'émétique sans avoir eu d'autre évacuation que le vomissement dont il a été parlé, on crut qu'il était prudent de suspendre le remède pour l'instant. A onze heures, il survint des vomissemens et des selles abondantes, qui continuèrent pendant quelque temps, sans que ces évacuations fussent de nature à donner des inquiétudes.

Le lendemain, Currie se trouve très-soulagé, mais il se plaint beaucoup d'une dysenterie, contre laquelle on lui donne avec succès de l'éther nitreux. A quatre heures après-midi, on recommence l'usage de la solution antimoniale par intervalle d'une demi-heure. A dix heures, époque à laquelle il avait pris vingt grains d'émétique, qui occasionèrent de nou-

veau des vomissemens et des selles, on cessa le remède.

Le troisième jour, les douleurs sont beaucoup diminuées; le pouls est de quatre-vingt-six pulsations par minute, mais il est toujours plein et fort. On continue la solution antimoniale à des intervalles plus éloignés.

Le quatrième, le malade a pris la veille vingt grains d'émétique sans évacuations sensibles; le pouls est un peu moins fréquent et plus souple. Même prescription.

Le cinquième, on n'a donné la veille que cinq grains d'émétique, qui n'ont occasioné ni vomissemens, ni diarrhée. Les fonctions intestinales sont régulières; le pouls est dans l'état presque naturel, et les douleurs ont presque entièrement disparu. Même prescription à des intervalles plus longs.

Le sixième, depuis la dernière visite quatre grains d'émétique ont été pris. Le pouls est réduit à soixante pulsations; le malade est si bien qu'on ne juge pas nécessaire de lui donner d'autres doses de ce remède.

Le septième jour, le malade sortit de l'hôpital entièrement rétabli. La veille de son départ, il se déclara une légère éruption vésiculaire sur une jambe, où il avait éprouvé depuis quelques jours du picotement et de la démangeaison.

II^e OBSERV. E. Cornell, âgé de trente-deux ans, d'un tempérament sanguin, entra le 21 janvier à l'hôpital, pour un rhumatisme attaquant principalement la région lombaire. La maladie existait depuis trois semaines, et avait pris un caractère si grave, que le malade ne pouvait se tenir debout; il ne se remuait que lentement, avec douleur et la plus grande difficulté. Le pouls était plein, dur et fré-

point reparaitre les règles. Le 20 juin, on prescrivit six grains de tartre stibié à prendre en six fois. La malade les prit pendant quatre jours, sans que ce médicament provoquât ni vomissement ni diarrhée; l'appétit semblait même augmenter, et l'on fut obligé d'accorder les trois-quarts de la ration. Le 25, la dose du tartre stibié fut portée à neuf grains par jour; le 28, à douze grains. Le 4 juillet, on commença à apercevoir de l'amélioration. Les mouvemens convulsifs étaient moins fréquens, surtout quand il n'y avait personne auprès du lit de la malade. Le tartre stibié ne produisait toujours aucune évacuation: on en porta la dose à quinze grains; le 9, à dix-huit. On eut soin aussi de faire avaler plusieurs doses en présence du professeur et des élèves. Le 17, on fit appliquer des ventouses acupuncturées le long de la colonne vertébrale, pour aider l'action de l'émétique qui paraissait ne plus agir beaucoup depuis quelque temps. Le 25, les mouvemens convulsifs se bornaient à quelques petits soubresauts involontaires qui n'avaient lieu que quand les élèves entouraient le lit de la malade. On suspendit le tartre stibié. Le 27, les règles reparurent. Le 4 août, L. Mélan se trouvait trop bien pour ne pas désirer retourner chez elle. Elle avait encore de temps en temps de légers mouvemens spasmodiques, mais elle pouvait broder, et par conséquent ils ne la gênaient pas beaucoup. Elle sortit. (*Arch. de méd.*, t. 4, p. 481.)

Le docteur SPADAFORA, dans une lettre adressée au rédacteur de l'*Observateur médical de Naples*, rapporte deux observations de *rhumatisme articu-*

laire aigu, des articulations *fémoro-tibiales*, observées sur deux jeunes filles âgées, la première de quatorze, et la seconde de seize ans. La première guérit dans l'espace de dix jours; pendant les quatre premiers, l'auteur mit en usage les moyens ordinaires; mais il n'en retira aucun fruit. Le cinquième jour il administra l'émétique à la dose de six grains pris dans l'espace de douze heures. Dès la seconde dose il y eut d'abondantes évacuations, et la malade put se mouvoir dans son lit, ce qu'elle n'avait pu faire jusqu'alors. Deux jours après, on répéta la dose d'émétique, et les douleurs articulaires disparurent. Deux jours de convalescence suffirent pour permettre à la malade de reprendre ses occupations. Quant à celle qui fait le sujet de la seconde observation, avant d'en venir à l'émétique, l'auteur mit en usage les révulsifs purgatifs, tels que le kermès minéral uni au nitrate de potasse, etc., et sans obtenir aucun amendement des symptômes morbifiques. Ce fut alors qu'il administra huit grains d'émétique à prendre dans l'espace de douze heures. Au bout de quatre jours de ce traitement la malade fut complètement guérie. D'après ces faits, l'auteur pense 1°. que pour que le tartre stibié réussisse dans les affections rhumatismales, il faut l'administrer dans le commencement de la maladie; 2°. que si la première dose ne produit aucune amélioration, il faut desuite y revenir; 3°. que lorsque la maladie est ancienne, il faut administrer l'émétique à de longs intervalles, et à plus hautes doses, pour obtenir une cure radicale. (*Osservat. med. di Napoli*, 1^{re} décembre 1824; analys. par M. L. Simon, dans le *Bullet. des Scienc. méd.*, t. 6, p. 96.)

Le sixième, on a suspendu l'usage de ce remède, après que le malade en eut pris trente grains; il y eut plusieurs selles pendant le jour et la nuit; le pouls est le même que celui d'hier; le malade est beaucoup mieux. On continue l'émétique comme auparavant.

Le septième, le malade a pris la veille vingt grains d'émétique, qui, à sept heures après-midi, n'avaient produit aucune évacuation. Alors il recommença à en prendre trois grains toutes les dix minutes, jusqu'à onze heures et demie, ce qui fit quatre-vingts grains, qui produisirent trois vomissemens et quatre selles copieuses. Point d'émétique aujourd'hui.

Le huitième, le pouls est à quatre-vingt-deux pulsations. Trois grains d'émétique chaque quart-d'heure.

Le neuvième, trente-six grains pris la veille occasionèrent plusieurs selles et un accès de vomissement; le pouls est à soixante-douze pulsations. A onze heures du matin, on donne de nouveau l'émétique comme hier.

Le dixième, hier à deux heures après-midi, le malade avait pris trente-six grains d'antimoine tartarisé, sans qu'il en fût résulté aucune évacuation. On interrompt l'usage de ce remède aujourd'hui. On prescrit une dose de sulfate de soude après-midi, et un vésicatoire sur l'articulation coxo-fémorale, où la douleur se fait principalement sentir.

Le onzième, le pouls est à soixante-deux pulsations; le cathartique a produit de bons effets. On prescrit de nouveau l'usage de l'émétique, comme auparavant. Depuis midi et demi jusqu'à huit heures et demie du soir, le malade prend trente-six grains

d'émétique, qui produisent dans l'après-midi un vomissement considérable et des selles copieuses. Le malade est alors tellement soulagé le lendemain, il a pris une si grande quantité d'émétique dans l'espace d'onze jours (*trois cent quarante-huit grains* en neuf jours), qu'on jugea convenable d'abandonner le remède, et de s'en rapporter pour le reste de la guérison à la diète et au régime. Le malade sortit de l'hôpital quelques jours après, et reprit ses occupations ordinaires.

IV^e OBSERV. Charles Gérard, âgé de trente-deux ans, fut complètement guéri d'un rhumatisme des extrémités inférieures avec prostration et paralysie partielle, qui durait depuis cinq mois; par un traitement semblable à ceux qui précèdent. Il prit, en sept jours, *deux cent quarante-deux grains* d'émétique. (*Osservat. med. di Napoli*, 15 février 1825; traduites dans la *Gazette de Santé*, ann. 1825, p. 18.) (1)

Mon ami le docteur MÉRIADÉC-LAENNEC, ancien chef de clinique de la Faculté, qui avait suivi exactement pendant plusieurs années les visites de son cousin le professeur Laennec, m'a communiqué un

(1) L'emploi du tartre stibié contre le rhumatisme est plus ancien qu'on ne pense. En 1802, M. Vidal, médecin à Bayonne, guérit *trois malades*, atteints de cette affection, par l'émétique seul, qu'il administrait depuis la dose d'un demi-grain jusqu'à celle de sept grains par jour, en augmentant graduellement. Ces individus n'eurent point de vomissements; deux autres en furent tellement tourmentés par les plus faibles quantités, que l'on fut obligé de suspendre le médicament. L'idée de faire l'essai de cette substance, fut suggérée à M. Vidal par l'exposé des travaux de l'École de Montpellier pendant l'an ix, ce travail contenant quelques faits du même genre recueillis par un des professeurs de clinique de cette Faculté (*Journal général de méd.*, t. 20, p. 258). (Note de l'Éditeur.)

quent. A trois heures après-midi, il commença à prendre, tous les quarts-d'heure, un grain d'émétique en solution, ce qui occasiona un léger vomissement à cinq heures. Il continua le même remède à des intervalles un peu plus longs, d'après l'état de susceptibilité de l'estomac.

Le lendemain, à neuf heures du matin, le malade avait pris trente grains d'émétique qui avaient produit plusieurs vomissemens modérés. Le pouls était réduit à quatre-vingt-quatre pulsations; il n'y avait pas eu d'évacuations alvines. On prescrivit dix grains de calomélas, qui, à trois heures, n'avaient encore donné aucune selle, une once de sulfate de soude, qui fut répétée à six heures, n'ayant produit aucun effet.

Le troisième jour, les cathartiques pris la veille avaient produit plusieurs évacuations dans la soirée du même jour; après quoi le malade reprit toutes les demi-heures un demi-grain d'émétique, ce qui occasiona encore quelques selles. Ce matin, il n'y a plus que soixante-dix-huit pulsations. Le malade est très-bien, il peut se tenir debout sans douleur et sans difficulté. On prescrit la solution antimoniale.

Le quatrième, on continue l'usage de l'émétique, qui produit quelques selles peu abondantes. Le malade ne souffre plus, et se plaint seulement de faiblesse, quoiqu'il y ait encore un peu de fièvre; son état s'améliore de jour en jour, et il sort de l'hôpital tout-à-fait guéri, sans qu'il eût été nécessaire de lui administrer d'autres remèdes.

III^e OBSERV. J. Schoonhoven, âgé de vingt-un ans, très-replet, entra le 30 janvier 1824 à l'hôpital, pour un lumbago et une sciatique aigus. Depuis cinq ans

il avait ressenti des attaques fréquentes de cette maladie, contre laquelle il avait pris plusieurs remèdes, entre autres, la teinture de safran des prés, qui lui fit éprouver le soulagement le plus marqué. Le poulx était plein et fréquent; il souffrait extrêmement. On lui tira une once de sang, et il commença à trois heures et demie à prendre, toutes les dix minutes, un grain et demi d'émétique en solution.

Le lendemain, la solution antimoniale fut continuée jusqu'à ce que le malade en eût pris vingt-cinq grains. On la donna alors par intervalles. A cinq heures après-midi, il y eut des vomissemens et des évacuations qui se répétèrent plusieurs fois pendant la nuit. Le poulx était réduit à cent pulsations. A dix heures du matin, la préparation antimoniale fut répétée par intervalles d'une demi-heure.

Le troisième jour, le malade a continué de prendre régulièrement l'émétique jusqu'à consommation de trente-cinq grains, qui ont produit des vomissemens et des évacuations tout le jour; il se trouve très-soulagé. Même prescription que la veille.

Le quatrième jour, après trente grains d'émétique qui avaient causé un seul vomissement, une selle pendant le jour, et deux autres dans la nuit, on suspendit l'usage du remède. Le poulx est réduit à quatre-vingts pulsations; les douleurs sont diminuées. A dix heures du matin, on prescrit de nouveau un grain et demi d'émétique tous les quarts-d'heure.

Le cinquième, le malade n'a pris la veille que trente grains de la préparation antimoniale, qui ont produit quatre ou cinq selles sans vomissemens; le poulx est le même qu'hier. On prescrit l'émétique comme le jour précédent.

extrait des observations qu'il avait recueillies à l'hôpital Necker et à la Charité, sur l'emploi de l'émétique à haute dose dans le traitement du rhumatisme, de l'apoplexie, de la chorée, etc. Voici ces faits, qui sont trop importans pour être passés sous silence.

Rhumatisme articulaire. — 1^{er} FAIT. (Mai-juin 1822.) Rhumatisme articulaire aigu, chez une fille de vingt ans, jardinière. Tartre stibié à six grains, pendant sept jours; vomissemens; addition de quinquina qui les fait cesser, mais alors coliques et diarrhée. Cessation du remède pendant trois jours; — rechute. — Reprise du tartre stibié à six grains pendant quatre jours. Guérison au dix-neuvième jour de la maladie. Aucune émission sanguine.

II^e FAIT. (Juillet-août 1822.) Rhumatisme articulaire aigu, chez un charretier, âgé de vingt ans. Signes d'irritation gastrique. Tartre stibié à six grains pendant quatre jours. — Disparition presque subite des douleurs et du gonflement articulaire. — Vomissemens. — La langue pâlit cependant sous l'influence du remède. — Guérison au huitième jour de la maladie. Aucune émission sanguine.

III^e FAIT. (Septembre-octobre 1822.) Rhumatisme articulaire aigu, chez un cocher, âgé de vingt-trois ans. — Signes d'irritation gastro-intestinale. — Tartre stibié à six grains pendant huit jours. — Augmentation des accidens gastriques; état stationnaire du rhumatisme. Tartre stibié à neuf grains pendant douze jours. — Disparition presque subite des accidens gastriques et du gonflement douloureux des articulations; diarrhée et vomissemens les premiers jours; constipation ensuite. — Guérison au trente-unième jour de la maladie. — Quatre applications

de sangsues à l'épigastre, dont trois au commencement du traitement, et une au sixième jour.

IV^e FAIT. (Septembre-octobre 1822.) Rhumatisme articulaire aigu, chez un marchand de vin, âgé de trente-un ans. — Tartre stibié à six grains pendant quatre jours. — Guérison au trente-quatrième jour de la maladie. — Symptômes gastriques assez marqués au début, cessant avec l'augmentation de quantité du tartre stibié. — Un vomissement et quelques selles le premier jour du traitement; depuis, constipation. — Vingt sangsues au début. — Une saignée au treizième jour.

V^e FAIT. (Mai 1823.) Rhumatisme articulaire aigu, chez un blanchisseur. — Douleurs et gonflement fixés d'abord aux articulations coxo-fémorales, et s'étendant peu-à-peu à toutes les autres, quoiqu'on les poursuivît par des applications de sangsues répétées. (Huit sangsues à l'anus le premier jour; dix-huit sangsues *ibid.* le troisième; douze sangsues au col le quatrième; douze sangsues aux jarrets le quinzième.) — Admission du malade à la clinique le sixième jour de la maladie. — Tartre stibié à six et neuf grains pendant douze jours; amélioration progressive et rapide; guérison au vingtième jour; sortie au vingt-cinquième. — Vomissement au début, diarrhée pendant presque tout le traitement.

VI^e FAIT. (Mars-avril 1824.) Rhumatisme articulaire aigu, chez une femme de trente-trois ans, convalescente d'une péritonite. — Tartre stibié à six grains pendant deux jours; disparition des douleurs articulaires; deux rechutes successives; emploi de l'oxide blanc d'antimoine. — Guérison au bout de trois semaines; succès contestable.

VII^e FAIT. — Rhumatisme articulaire léger, chez un jeune homme de dix-huit ans ; cessation après quelques jours de traitement par le tartre stibié. Au cinquième jour de la convalescence, pleuro-pneumonie légère ; forte impulsion des battemens du cœur. (Deux saignées, sangsues, trente-six grains d'oxide blanc d'antimoine par jour.) Cessation de la pleuro-pneumonie ; palpitations fortes, tumultueuses et sourdes ; plus tard, délire furieux (Sinapismes, applications froides sur la tête,) suivi d'affaiblissement des facultés ; alternative d'agitation et d'augmentation de la maladie du cœur. (Eau de laurier-cerise, préparations opiacées, etc.) Guérison après six mois de séjour à la clinique.

VIII^e FAIT. (Novembre 1824-janvier 1825.) Rhumatisme articulaire et musculaire chez une femme de vingt-quatre ans, domestique. — Tartre stibié à six et neuf grains, pendant onze jours. — Ensuite oxide blanc d'antimoine. — Une saignée et trois applications de sangsues. — La maladie ne se termina qu'au quarante-cinquième ou cinquantième jour, après plusieurs rémissions et exacerbations successives. — C'est un des cas où le tartre stibié semble avoir été le plus inefficace ; mais il n'a pas nui.

IX^e FAIT. (Avril-juin 1825.) Rhumatisme articulaire très-aigu, chez un limonadier, âgé de trente ans. — Signes d'irritation gastro-intestinale. — Tartre stibié à six et neuf grains pendant dix-huit jours. — Selles et vomissemens, tantôt plus, tantôt moins forts. Eruption cutanée désignée sous le nom de *porcelaine*. — Aucun soulagement. La maladie n'a été complètement terminée qu'au cinquante-sixième jour. — Le malade n'avait pas été saigné. — C'est

encore un exemple d'inefficacité complète du tartre stibié.

X^e FAIT. (Mai-juin 1825.) Rhumatisme articulaire chez un fumiste, âgé de quarante-trois ans. — Deux fortes saignées au neuvième et au dixième jour de la maladie. — Tartre stibié au onzième jour, donné à six et à neuf grains pendant douze jours, puis diminué jusqu'à deux grains pendant six jours. — Vomissemens, diarrhée au début du traitement, puis tolérance, puis diarrhée et vomissemens. — Guérison complète au trentième jour de la maladie.

XI^e FAIT. (Juin 1825.) Rhumatisme articulaire, chez un fondeur, âgé de vingt-deux ans. Une saignée au quinzième jour de la maladie. — Au dix-huitième jour, tartre stibié à six et neuf grains pendant dix jours. — Diarrhée au début du traitement, puis tolérance parfaite. — Guérison au trentième jour de la maladie.

XII^e FAIT. (Mars-octobre 1825.) Rhumatisme articulaire aigu, chez un tailleur, âgé de vingt-sept ans, au trentième jour de sa maladie, lors de son entrée à l'hôpital. — Cent cinq sangsues avaient été appliquées sans succès. — Tartre stibié à six et quatre grains pendant vingt-un jours. — Vomissemens et diarrhée alternant avec une tolérance parfaite. Jamais de signes d'irritation gastro-intestinale. — Disparition des douleurs et du gonflement articulaires. — Persistance de douleurs ostéocopes, qui n'ont cédé qu'aux frictions mercurielles. Cas semi-probant.

XIII^e FAIT. (Août 1825.) Rhumatisme articulaire, chez une femme. — Tartre stibié à six grains pendant dix jours, sans soulagement marqué. — Tartre stibié

à dix-huit grains pendant trois jours; disparition complète des douleurs et du gonflement articulaire, réduction successive du tartre stibié de dix-huit à trois grains. — Guérison au vingt-cinquième jour de la maladie. — Diarrhée et vomissemens pendant presque tout le traitement; langue toujours très-rouge; pas de douleurs abdominales.

Ces treize cas de rhumatisme articulaire traités par le tartre stibié à haute dose, nous donnent le résultat suivant :

Un dans lequel le traitement a nui. (Septième fait.)

Deux dans lesquels il a été inefficace. (Huitième et neuvième.)

Deux dans lesquels son succès peut être contesté. (Sixième et douzième.)

Huit dans lesquels il a été évidemment utile.

Le nombre des observations de ce genre devrait être beaucoup plus considérable si les notes avaient été fidèlement recueillies pendant l'année 1822 et les trois premiers mois de 1823. M. Laennec a traité ainsi tous les rhumatismes à l'hôpital Necker, où il avait un service de cent vingt lits. Ce que nous donnons ici ne peut donc servir qu'approximativement à apprécier les avantages et les inconvéniens de sa pratique sous ce point de vue.

XIV^e FAIT. *Affection goutteuse.* — M. Laennec avait eu aussi l'idée de tenter le tartre stibié à haute dose dans le rhumatisme goutteux. Cette idée a été malheureuse. Le seul sujet soumis à ce traitement, était un nègre placé dans les salles de la clinique, en janvier 1824. Les articulations des orteils et des genoux présentaient un gonflement demi-inflamma-

toire, mais très-douloureux. Le sujet était né de parens goutteux. Le tartre stibié donné à quatre, six et neuf grains, fut prescrit pendant seize jours, sans que le malade en parût nullement souffrir. La tolérance était parfaite. Mais loin de diminuer, les douleurs et le gonflement articulaires augmentèrent et se portèrent successivement aux poignets et aux coudes. On cessa le tartre stibié; bientôt se développèrent des signes de pleurésie, et le malade succomba avec une pleurésie, une péricardite et une hydarthrose des deux genoux. Il ne faut pas oublier qu'il était né en Guinée, et que le mois de janvier 1824 fut très-froid.

XV^e FAIT. *Chorée guérie par l'émétique à haute dose.* — (Février-mars 1822.) Une femme, âgée de vingt-cinq ans, eut, à la suite de chagrins domestiques, et surtout d'impressions de terreur, plusieurs attaques d'hystérie. A la suite d'une de ces attaques, elle resta dans un état de spasme continu: ses yeux roulaient irrégulièrement dans leurs orbites; ses membres étaient agités de mouvemens subits d'extension ou de flexion; son corps tout entier, de secousses plus ou moins violentes, et qui parfois se répétaient plusieurs fois de suite. — Elle était depuis quatre jours dans cet état quand on l'apporta à l'hôpital Necker. — On la mit à l'usage de la tisane émétisée (à six grains). — Dès le second jour les mouvemens convulsifs avaient cessé; au troisième, la malade put marcher; au cinquième, elle était complètement guérie. — Le tartre stibié avait déterminé une superpurgation presque quotidienne.

XVI^e FAIT. *Chorée guérie par l'émétique à haute dose.* — (Juillet-août 1822.) Un domestique, âgé

de trente-deux ans, était hémiplégique depuis plus de deux mois, quand il fut pris tout-à-coup de mouvemens spasmodiques de tout le côté paralysé (le côté gauche). — Il fut admis à l'hôpital dans cet état. On le mit à l'usage du tartre stibié, à la dose de six grains, unis à un gros de quinquina. — Les deux premiers jours, le malade vomit; puis il eut une constipation opiniâtre. — La chorée diminua progressivement avec une telle rapidité, que dès le quinzième jour le malade voulut retourner à ses travaux, quoiqu'il lui restât encore un peu de tremblement dans son bras gauche.

XVII^e FAIT. *Dysurie guérie par l'émétique à haute dose.* — (Mai-juillet 1822.) Une fille, âgée de vingt-deux ans, entra à l'hôpital Necker pour une péritonite sub-aiguë, dans la convalescence de laquelle se manifesta une violente dysurie. — On tenta d'abord sans succès des applications de sangsues aux aines et l'emploi du baume de copahu à haute dose. — Il fallait chaque jour recourir deux ou trois fois à l'usage de la sonde. — Enfin, on prescrivit le tartre stibié à la dose de six grains dans l'infusion de feuille d'oranger. Dès le second jour la dysurie avait cessé, et dès le cinquième la malade se crut si bien guérie qu'elle refusa de prendre plus long-temps la tisane émétisée. — Quatre jours après, la dysurie reparut; on revint au tartre stibié comme ci-dessus, et le jour même, après le troisième verre, la malade urina librement et sans douleur. — Quelques jours après, nouvelle rechute; reprise du tartre stibié, que cette fois on unit au quinquina; guérison complète au cinquième jour de ce dernier traitement.

XVIII^e FAIT. *Angine tonsillaire, guérie par l'émétique*

à haute dose. — (Juillet 1822.) Un homme, âgé de vingt ans, entra à l'hôpital au sixième jour d'une angine, pour laquelle on lui avait appliqué quarante sangsues au col sans aucun soulagement. — Les amygdales étaient peu douloureuses, mais très-volumineuses. — Le premier jour, il prit le tartre stibié à deux grains comme vomitif; il n'en fut pas soulagé. — Le lendemain, on le mit aux six grains. — Il y eut *tolérance* parfaite pendant huit jours, après quoi la tolérance cessa, et il fallut suspendre le remède; mais les amygdales étaient tout-à-fait revenues à leur volume naturel.

XIX^e FAIT. *Angine tonsillaire, non guérie par l'émétique à haute dose.* — (Août 1822.) Une femme était au troisième jour d'une angine tonsillaire tellement forte, que la respiration en était gênée. — Trente sangsues au col ne soulagèrent nullement. — Le tartre stibié à six et à quatre grains fut suivi d'amélioration, mais lentement; et comme il était mal supporté, il fallut y renoncer dès le quatrième jour. La maladie céda au temps.

XX^e FAIT. *Angine tonsillaire guérie par l'émétique à haute dose.* Un bottier, âgé de 26 ans, entra à la clinique avec une angine tonsillaire datant de plus de dix jours et arrivée au point de gêner horriblement la déglutition. On appliqua vingt sangsues au col, qui soulagèrent peu. Le tartre stibié à six grains détermina le premier jour des vomissemens et de la diarrhée, mais fit cesser presque subitement le gonflement des amygdales. On le suspendit dès le second jour, et le malade sortit guéri cinq jours après.

XXI^e FAIT. *Métrite exaspérée par les sangsues, guérie par l'émétique et les bains.* — Une femme

de vingt-cinq ans éprouvait depuis une couche des douleurs violentes dans l'hypogastre. En avril 1822, dartres pustuleuses sur les mains et les avant-bras, qui cèdent à des bains et à des fumigations sulfureuses. Aussitôt après, retour des douleurs hypogastriques, qui sont continues et lancinantes; elles s'étendent aux aines, aux hanches et aux cuisses, et sont quelquefois assez violentes pour occasioner des convulsions et des syncopes. Ventre sensible inférieurement, de temps en temps vomissemens, chaleur intense à la vulve, appétence, apyrexie. Entrée à l'hôpital Necker. Huit sangsues furent appliquées à l'aîne gauche. On prescrivit en outre des bains de siège, le petit-lait et un julep anodin. Les douleurs avaient augmenté à la suite de la saignée. Elle fut réitérée le lendemain, et suivie du même résultat. L'année précédente la même affection, combattue par ce moyen, avait offert le même phénomène.

On recourut alors à l'administration du tartre stibié, et le 30 mai, la malade en prit six grains dans six verres d'infusion de feuilles d'oranger. Elle vomit abondamment, eut plusieurs selles, et cessa dès ce moment de se plaindre de ses douleurs.

Pour corriger l'effet émétique du tartre stibié, on l'associa au quinquina. Les vomissemens furent aussi fréquens; les selles également copieuses, sans que cependant il se montrât aucun signe d'irritation gastrique.

Il fallut cesser l'emploi de ce médicament, quelque avantageux qu'eût été son effet. Dès le lendemain les douleurs reparurent, mais moins fortes et sans exacerbation. On s'en tint aux bains, et aux hoissons et injections adoucissantes et légèrement nar-

cotiques; et le 15 juin, la malade sortit parfaitement guérie. Depuis sa sortie, ses douleurs se firent sentir une fois; elle prit, sans conseils, deux grains d'émétique, vomit abondamment, et fut complètement soulagée. Sa santé n'a plus été troublée depuis cette époque.

XXII^e FAIT. *Arachnoïdite guérie par l'émétique à haute dose et par une saignée*(1). (Décembre 1824.)

— Un tanneur, âgé de vingt-six ans, entre à la clinique au huitième jour d'une maladie aiguë caractérisée par une fièvre ardente et un délire furieux. On lui avait appliqué au début dix sangsues à l'épigastre et un vésicatoire à la nuque. — Le jour de son entrée, quinze sangsues aux oreilles, tartre stibié à six grains. — Nulle amélioration; le lendemain tartre stibié six grains; saignée de pied, immédiatement après laquelle le malade s'endort, et après douze heures de sommeil se trouve sans fièvre et sans délire. — Continuation du tartre stibié à six grains, pendant cinq jours. — Nulles évacuations alvines. — Urines abondantes. — Guérison parfaite.

XXIII^e FAIT. *Tétanos idiopathique guéri par l'émétique à haute dose* (2). (Novembre-décembre 1824.)

— Un journalier, âgé de cinquante-cinq ans, fut apporté à l'hôpital de Nantes dans un état de roideur spasmodique de tout le corps. Couché sur le dos, son corps ne posait que sur les omoplates et les fesses; les régions lombaire et dorsale étaient soulevées; les mâchoires étaient fortement serrées; en passant la main sur le tronc ou les membres, on sentait tous

(1) C'est le fait indiqué par M. Laennec (p. 263.) (*Note de l'Ed.*)

(2) Cette observation, recueillie par M. Ambroise Laennec, est celle qu'indique le professeur du même nom. (Pag. 264.) (*Note de l'Ed.*)

les muscles fortement contractés; depuis plusieurs jours les évacuations alvines et l'émission des urines étaient complètement suspendues; la déglutition se faisait encore quand on parvenait à introduire quelque liquide dans la bouche; les facultés intellectuelles n'étaient pas troublées; le ventre était douloureux vers l'hypogastre. Cet état était survenu lentement à la suite d'une fièvre intermittente prolongée. — Le premier jour, on appliqua trente sangsues sur cette région; on mit le malade à l'usage d'une potion musquée et de lavemens avec l'assa-foetida. La diurèse se rétablit, le trismus diminue un peu; les autres accidens persistent. — Le deuxième jour, on prescrit le tartre stibié à quinze et vingt grains. — Au troisième jour de ce traitement, le relâchement des muscles était complet, et toutes les fonctions revenues à leur état ordinaire. — Le tartre stibié avait déterminé des vomissemens et des selles abondantes; on le suspendit. On avait continué la potion musquée: on la continua encore quelques jours, pendant lesquels le malade reprit toute sa santé habituelle. Il sortit de l'hôpital parfaitement bien portant, après vingt jours de séjour.

Apoplexie. — Le tartre stibié a paru utile dans six cas d'apoplexie, et inefficace dans cinq. — Quatre de ces derniers ont été terminés par la mort; dans le cinquième le malade est resté hémiplégique au même degré qu'avant le traitement, dans le cours duquel il a eu des intervalles de mieux.

Dans les six cas de guérison, l'apoplexie était légère, c'est-à-dire, sans coma profond, mais toujours avec hémiplégie bien complète. La dose du tartre stibié a été en général de douze à trente grains. On

l'a portée jusqu'à deux gros chez un des malades qui ont succombé. — L'autopsie n'a montré de traces de phlegmasie intestinale qu'on pût raisonnablement attribuer au tartre stibié, que chez une femme de soixante-six ans, marchande de légumes, chez laquelle l'apoplexie était probablement survenue à la suite de quelque excès de vin ou d'eau-de-vie.

Dans tous ces cas, on a constamment uni au tartre stibié des émissions sanguines abondantes et plus ou moins répétées, ce qui ne permet guère d'apprécier la part que l'émétique a eue à la guérison (1).

Le docteur STRAMBIO, adversaire très-ardent de la doctrine du contro-stimulus, a publié vingt-quatre observations de pneumonie, recueillies par Prato, à la clinique de Rasori, et principalement choisies parmi celles qui se sont terminées d'une manière funeste. Tous les malades qui en font le sujet, à l'exception de deux, avaient été saignés plusieurs fois et avaient pris le tartre stibié depuis douze grains par jour jusqu'à l'énorme dose de cinq gros. Si l'extrême concision des détails de l'autopsie cadavérique ne diminuait beaucoup la confiance que méritent les quinze observations suivies de mort, elles seraient fort remarquables sous plusieurs points de vue. D'abord la plupart indiquent les organes digestifs comme

(1) J'ai vu employer le tartre stibié à haute dose chez plusieurs aliénés atteints de méningite chronique avec paralysie incomplète. Il provoqua des vomissements et des déjections alvines chez tous, et ne parut produire aucun changement avantageux, excepté chez un malade qui, peu de temps après la suspension du médicament, dont il avait fait usage pendant trois semaines, à la dose de huit grains, recouvra passagèrement la raison et la liberté des mouvements. Ces essais demanderaient d'être renouvelés d'une manière plus soutenue et plus méthodique. (N. de l'Édit.)

étant parfaitement sains ; d'un autre côté, les lésions pulmonaires sont loin d'être assez intenses sur plusieurs sujets pour expliquer la mort, ce qui porte M. Strambio à penser que ces malades ont succombé par épuisement des mouvemens vitaux, épuisement qui, d'après ce médecin, aurait été l'effet des énormes doses de tartre stibié.

Parmi les neuf malades qui ont guéri, *sept* avaient été saignés une ou plusieurs fois ; plusieurs n'avaient éprouvé une amélioration bien tranchée qu'après avoir pris le tartre stibié ; celui-ci avait provoqué des évacuations chez certains malades, point chez d'autres. Les deux individus qui n'avaient point eu d'émissions sanguines offraient les symptômes suivans : douleurs de côté augmentant dans l'inspiration, toux fréquente, fièvre, point de sang dans les crachats. L'émétique administré à la dose de dix-huit à quatre-vingt-seize grains par jour, provoqua seulement deux vomissemens chez un des malades, et des évacuations nombreuses chez l'autre. Le premier prenait encore un gros d'émétique par jour lorsqu'il commença à éprouver de l'appétit. (G. STRAMBIO, *intorno il modo di agire del tartaro stibiato* ; Milano 1826.)

M. DELOURMEL DE LA PICARDIÈRE a consigné dans sa thèse sur l'emploi de l'émétique dans le *rhumatisme articulaire* (Paris, 1827, n° 46), les résultats de quinze observations que nous devons faire connaître.

Parmi les quatre premières, qui lui ont été communiquées par M. Ribes, deux sont relatives à de jeunes sujets qui furent guéris par le tartre stibié

d'un rhumatisme articulaire très-aigu, dans l'espace de quelques jours.

La troisième observation est celle d'une jeune actrice, atteinte d'un rhumatisme aigu qui était passé à l'état chronique ; un genou seul était affecté, l'articulation était tuméfiée, et les parties environnantes engorgées comme dans une tumeur blanche peu avancée ; les douleurs les plus vives s'y faisaient sentir. Tous les moyens avaient échoué ; la malade ne pouvait exercer sa profession, et tout faisait craindre qu'elle ne pût jamais s'y livrer. M. Ribes jugea que c'était le cas d'employer l'émétique : il débuta par six grains dans quatre onces de véhicule, qu'il augmenta successivement jusqu'à dix-huit. Il faisait prendre la solution par cuillerée à café pendant la journée. Le régime de la malade ne fut point changé. Les douleurs cessèrent dès les premières doses, la tuméfaction diminua ensuite graduellement. L'on interrompit l'usage de l'émétique à plusieurs reprises ; toutes les fois que l'on recommençait à l'administrer, les premières doses excitaient quelques vomissemens, les suivantes étaient supportées avec facilité. Environ deux mois de ce traitement guérirent complètement cette jeune personne, qui a pu depuis reprendre sa profession.

IV^e OBSERV. Une autre actrice, d'un tempérament lymphatique, avait un genou affecté de tumeur blanche, survenue à la suite d'un rhumatisme : la jambe était dans une flexion permanente, et les plus légers mouvemens d'extension causaient les douleurs les plus vives. Les chirurgiens les plus distingués avaient porté un pronostic fâcheux, et M. le professeur Dubois avait prescrit le repos le plus absolu,

afin de déterminer une ankilose, pensant que c'était ce qui pouvait arriver de plus heureux. M. Ribes crut que l'émétique à haute dose pourrait être utile. Cependant il fit appeler M. Laennec, qui fut du même avis. L'on commença par huit grains dans six demi-verres d'infusion de fleurs d'oranger, et l'on augmenta successivement.

Dès le deuxième jour, les douleurs diminuèrent et la malade commença à pouvoir exécuter quelques mouvemens. MM. Ribes et Laennec pensèrent que l'on favoriserait l'effet de l'émétique à l'intérieur, en l'employant en même temps à l'extérieur : en conséquence, l'on fit sur le genou malade des fomentations avec une solution d'un gros de tartre stibié dans une pinte d'eau. Des pustules se développèrent sur cette partie; trois mois de ce traitement firent disparaître les douleurs, la malade put exécuter quelques mouvemens. Cependant elle était toujours obligée de se servir de béquilles, la jambe étant toujours contractée: mais il n'y avait plus aucune espèce de crainte sur les suites de cette affection.

V^e OBSERV. François Schmitt, tailleur, entra à l'hôpital Cochin, le 6 décembre 1826. Il était malade depuis semaines. A son entrée, douleurs dans les articulations des poignets et des doigts avec tuméfaction, sans changement de couleur à la peau; impossibilité de mouvoir les articulations; point de fièvre; les organes gastriques sont dans l'état normal. — Le 7, même état. (*Eau de gomme, émétique vj gr. dans six demi-verres d'infusion de fleurs d'oranger; bouillon.*) — Le 8, point de vomissement ni d'évacuations alvines; langue dans le même état; nulle douleur à l'épigastre; point de fièvre; même

état des articulations. (*Infusion de tilleul, émétique x grains dans six demi-verres d'infusion de fleurs d'oranger; bouillon.*) — Le 9, point de vomissemens ni d'évacuations alvines; soulagement marqué; les mouvemens plus faciles. (*Infusion de tilleul, émétique xiv gr.; bouillon.*) — Le 10, langue naturelle; point de douleur à l'épigastre; aucunes évacuations; apyrexie; poignets à peine douloureux; possibilité d'exécuter des mouvemens de flexion et d'extension. (*Émétique xvij gr.; infusion de tilleul; bouillon.*) — Le 11, la douleur et le gonflement sont complètement disparus, les mouvemens sont faciles; quatre selles; légère douleur à l'épigastre; langue un peu pointillée de rouge; apyrexie. (*Infusion de tilleul, émétique xij gr.; diète.*) — Le 12, quatre selles; point de vomissemens; langue naturelle; le malade est entièrement guéri. (*Infusion de tilleul; émétique gr. viij, toujours dans six demi-verres d'infusion de fleurs d'oranger; trois soupes.*) — Le 13, guérison complète. (*Infusion de tilleul; émétique gr. vj.*) Depuis ce moment on cessa de donner l'émétique; le malade fut encore gardé cinq jours à l'hôpital pour s'assurer de sa guérison. Il sortit sans avoir éprouvé de récidive.

Les trois observations suivantes, ainsi que la précédente, ont été recueillies à l'hôpital Cochin par M. Delourmel. Elles sont relatives à des rhumatismes articulaires aigus qui furent assez promptement guéris, à l'exception d'un seul, par l'émétique administré depuis la dose de quatre grains par jour jusqu'à vingt. Dans un de ces cas il survint de la rougeur à la langue et du dévoiement pendant l'administration du remède, qui fut suspendu; dans un au-

tre, des symptômes analogues se dissipèrent sous l'influence du même traitement.

Les sept derniers cas ont été observés à la Charité dans le service de M. Lerminier. Voici le résultat du traitement tel que M. Tallon, interne de cet hospice, l'a communiqué à M. Delourmel. « Chez six de ces malades l'affection existait depuis trois à dix jours; un septième avait une articulation malade depuis douze jours. Deux en étaient affectés pour la première fois. Dès le deuxième jour de leur entrée à l'hôpital, on leur donna huit grains de tartre stibié dans douze onces d'infusion de fleurs d'oranger; dix grains le deuxième jour; douze grains le troisième; dix grains le quatrième; huit grains le cinquième; on le continua à la dose de six grains pendant cinq jours. L'un et l'autre eurent quelques nausées, sans vomissemens ni évacuations alvines. Dès le troisième jour le gonflement avait disparu, les douleurs étaient presque nulles. Un troisième entra à l'hôpital le dixième jour de la maladie: outre le rhumatisme il éprouvait de la céphalalgie, des envies de vomir; la langue était rouge, sèche; la soif vive, et l'épigastre douloureux. Dès le deuxième jour de l'administration de l'émétique l'irritation gastro-intestinale n'existait plus, les douleurs et le gonflement étaient diminués; enfin la guérison fut complète le sixième jour du traitement. Comme les deux premiers, il en prit d'abord huit grains; l'on augmenta successivement de deux grains par jour jusqu'à seize grains; puis l'on diminua graduellement, dans la même proportion, jusqu'à six grains. On le donna encore à cette dose pendant trois jours; il n'y eut ni vomissemens ni dévoiement. Les quatrième et cinquième malades

éprouvèrent des vomissemens répétés après chaque dose; ils eurent aussi des évacuations alvines abondantes; ce qui détermina, le troisième jour, à joindre à la solution d'émétique une once ou une once et demie de sirop diacode. L'effet du tartre stibié ne fut pas sensiblement modifié. Les malades vomissaient, surtout le matin; les vomissemens furent attribués à ce que l'émétique se déposait au fond du vase. Malgré les vomissemens et les déjections alvines, les malades guérèrent. Un d'eux prit jusqu'à douze grains d'émétique; l'on diminua graduellement jusqu'à six, dose que l'on continua pendant cinq jours. Chez l'autre, il fut porté à quatorze grains; on revint à six grains, et il fut continué ainsi pendant quatre jours. Ces cinq malades, excepté un, et ce n'est pas celui qui présentait des symptômes d'irritation gastro-intestinale, commencèrent à manger dès le troisième ou le quatrième jour du traitement. Deux autres malades furent encore traités par le tartre stibié. L'un d'eux avait été saigné une fois lorsqu'on lui donna l'émétique, il n'en prit que pendant deux jours huit et dix grains: le troisième jour, il s'y refusa parce qu'il était très-fatigué par des nausées: le gonflement et la douleur avaient beaucoup diminué. Enfin, le dernier commença par huit grains; on le porta jusqu'à quatorze grains: le malade n'éprouva aucun soulagement; cependant il n'avait eu ni vomissemens, ni évacuations alvines. On cessa l'émétique pour employer les antiphlogistiques.

Un cas qui mérite encore d'être cité, c'est celui d'un *tétanos idiopathique*, guéri par le tartre stibié, que nous devons à M. le docteur AMBROISE LAENNEC,

médecin de l'Hôtel-Dieu de Nantes (1). — Jean Mathurin, scieur de long, âgé de soixante-quatorze ans, travaillait habituellement dans un lieu exposé au soleil. Vers les premiers jours d'août il fit une chute sur la tête, et il éprouva pendant quelques jours de violens maux de tête. Huit jours avant son entrée à l'hôpital il eut un refroidissement subit, le corps étant en sueur; dès-lors il éprouva de la difficulté à ouvrir la bouche; les mâchoires se resserrèrent de plus en plus; l'introduction d'aucun aliment solide devint impossible; la rigidité des mâchoires alla en augmentant; bientôt il s'y joignit des douleurs de reins et l'impossibilité de fléchir le tronc; les mouvemens des membres devinrent difficiles. Ce fut dans cet état que le malade vint à l'Hôtel-Dieu, où il offrit, le 26 août, l'état suivant: face pâle et un peu jaune; trismus; opisthotonos commençant; mouvement des membres difficile; le malade y ressent parfois des secousses violentes et douloureuses; appétit et soif nuls; constipation depuis deux jours; urines claires et peu abondantes; poul large, développé, peu fréquent; voix nazillarde, elle est naturelle au malade, cependant le trismus semble avoir augmenté cette disposition; sommeil assez paisible. (*Saignée de bras, bouillon, gom. suc., tartre stibié gr. iv dans trois verres d'eau.*) Point de vomissemens; quelques évacuations alvines; le sang de la saignée présente une légère couenne jaune et tremblotante.

27. Même état, le sommeil a été paisible. (*Pot. avec tartre stibié gr. x.*) Point d'évacuations ni de nausées.

(1) *Journal de médéc. de Nantes*, juillet, 1826.

Le tartre stibié fut continué à la dose de dix grains jusqu'au 30 août. Son premier effet fut de dissiper les douleurs des reins et de diminuer la roideur du tronc; les mâchoires se desserrèrent assez pour que le malade pût y introduire le bout de la langue.

31. Son état était le même; cependant le malade avait ressenti quelques secousses pendant la nuit; l'appétit était assez vif. (*Deux riz, gom. suc., pot. avec tartre stibié gr. xxv et sirop diacode cinq onc.*) Point de nausées ni d'évacuations; sommeil paisible.

1^{er} Septembre. Le malade peut introduire le doigt entre les mâchoires; le tronc est plus flexible; le poulx est plus régulier; il y a un peu de céphalalgie. (*Prescr. id., bain de pied.*)

2; 3 et 4. Même état et même prescription.

5. L'appétit est très-vif. Le malade ouvre assez la bouche pour pouvoir y introduire les alimens. (*Prescript. id.*)

Les 6, 7, 8 et 9, on continua l'émétique à la même dose: les accidens disparurent entièrement; le malade mangeait la demie; il se levait et se promenait tout le jour. Du 10 au 13 on diminua graduellement la dose de l'émétique, qui, ce dernier jour, n'était plus portée qu'à quatre grains.

14. Il n'y avait pas eu de selles depuis le 27 août; on donna un minoratif qui provoqua plusieurs évacuations alvines; toutes les fonctions s'exécutaient dans l'ordre naturel.

Depuis ce jour jusqu'au 24, jour de la sortie, la convalescence ne fut troublée par aucun accident. On fut cependant obligé, à plusieurs reprises, de combattre la constipation par des bols purgatifs; néan-

moins les forces se rétablirent, et le malade sortit de l'hôpital sans avoir éprouvé aucun retour d'une affection aussi grave (1).

RÉSUMÉ

DES TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR L'ÉMÉTIQUE A HAUTE DOSE.

1°. Le tartre stibié administré à l'intérieur dans l'état de maladie, depuis la dose de huit grains par jour jusqu'à celle d'un scrupule, d'un, ou même de

(1) Tels sont les travaux thérapeutiques les plus importants sur l'émétique à haute dose. Les recueils périodiques contiennent encore quelques observations éparses trop peu remarquables pour être citées en entier. MM. Morelot et Parent ont cité deux observations dans lesquelles le tartre stibié a réussi dans la pneumonie. (*Bull. de la Soc. méd. d'Ann.*, 1825.) — Ce médicament a été nuisible dans deux cas, dont un est rapporté par M. Anquetin (*Journ. gén.*, fév. 1826), et dont l'autre a été observé par M. Fabre (*Ann. de la med. physiol.*, avril 1826). Le malade qui fait le sujet de ce dernier fait était atteint simultanément de bronchite et de gastrite. Douze grains d'émétique furent suivis de vomissemens sanguinolens, de convulsions et de délire. La cessation du remède, l'emploi des sangsues, des fomentations émollientes et des boissons rafraîchissantes dissipèrent assez rapidement ces symptômes. — M. Fontaneilles a publié un fait tout opposé : Une fille de vingt-trois ans avait un ictère accompagné de douleurs si fortes à l'épigastre et à l'hypochondre droit, qu'elle ne pouvait y supporter la moindre pression. Douze sangsues produisirent un léger soulagement. Vingt-quatre grains d'émétique en quatre jours firent disparaître l'ictère et les douleurs d'une manière complète. Il n'y eut des vomissemens que le premier jour. (*Rev. méd.*, t. 10, p. 260.)

M. Gros a vu à la clinique de M. Récamier quatre *catarrhes pulmonaires aigus*, s'étendant aux dernières ramifications bronchiques, qui avaient été peu ou point soulagés par la saignée. Dès le lendemain de l'administration de l'émétique, donné à la dose de six à huit grains, il y eut une diaphorèse très-marquée; la guérison fut assez prompte. Il a vu également le même traitement réussir dans plusieurs cas de pneumonie. (*Ext. d'un Mém. inéd.*) — Nous passons sous silence quelques autres observations

plusieurs gros, n'est point un poison ; il n'est même jamais suivi de mauvais effets, à l'exception d'un très-petit nombre de cas, où il existe des contre-indications manifestes.

2°. Qu'il soit supporté ou non par les malades, il n'occasionne point d'inflammation de la membrane muqueuse gastro-intestinale. Lorsqu'il existe des signes de cette phlegmasie, tels que la rougeur de la langue, la douleur à l'épigastre, le dévoiement, on voit assez souvent ces symptômes se dissiper pendant son emploi (Laennec, Delourmel, Mériadec-Laennec, Lagarde, Fontaneilles) ; lorsque les malades succombent, on trouve ordinairement le tube digestif exempt d'altération, et la membrane interne pâle ou légèrement injectée (Mériadec-Laennec, Strambio, etc.).

3°. L'émétique à haute dose est un remède puissant contre la *péripneumonie*. Il est fort utile, soit comme auxiliaire de la saignée, soit comme moyen curatif unique, lorsque les émissions sanguines n'ont point empêché la maladie de faire des progrès, ou lorsqu'on a jugé convenable de ne point faire usage de ces dernières.

M. Peschier a guéri tous ses malades, à l'exception d'un seul, sans saignées, uniquement avec l'émétique. M. Wolff en a guéri *dix*, les seuls qu'il ait traités ; M. Palais, *un* ; M. Prato, *deux* ; M. Rasori, *cinquante-deux* sur *soixante-un* dans sa clinique civile, et *quinze* sur *quinze* dans sa clinique militaire.

Quant aux pneumoniques qui ont eu concurremment des émissions sanguines et de l'émétique, voici

le résultat général qu'on a obtenu : Rasori en a guéri dans sa clinique civile *quatre cent quarante-quatre*, sur *six cent deux*; il en a perdu *cent cinquante-huit*; ce qui fait une mortalité de vingt-deux pour cent. Dans sa clinique militaire, il en a guéri *cent quarante-neuf* sur *cent soixante-quinze*; morts, *vingt-six*: mortalité, quatorze pour cent. M. Laennec, sur *cinquante-sept* malades, guérisons *cinquante-cinq*, morts *deux*; ce qui fait un peu moins d'un sur *vingt-huit*. M. Ambroise Laennec, sur *quarante* malades, guérisons *trente-sept*, morts *trois*: proportion, *un* sur *treize*. M. Bang, sur *quarante-cinq* pneumoniques, morts *deux*, guérisons *quarante-trois*: mortalité, *un*, sur *vingt-deux*. La plupart de ces malades ont supporté le tartre stibié sans vomir, ou du moins n'ont eu des vomissemens que dans les premiers temps de son administration; chez d'autres, il n'y a eu tolérance à aucune époque de la maladie, sans que cette circonstance ait toujours porté obstacle à la guérison.

4°. Le *rhumatisme articulaire* est, après la pneumonie, l'affection inflammatoire dans laquelle l'émétique à haute dose a été le plus efficace. Parmi un assez grand nombre de cas traités par M. Laennec, ce professeur a trouvé que sous l'influence de ce traitement la durée moyenne de la maladie était de sept à huit jours. Sur *treize* observations recueillies à sa clinique, le tartre stibié a été évidemment très-utile chez *huit* malades; il a été inefficace chez *deux*, nuisible chez *un*, et d'un succès contestable chez *deux* (Mériadec-Laennec). Sur *cinq* rhumatismes articulaires aigus, M. Honoré en a guéri *quatre*. (Lagarde.) Sur *quinze* cas cités par M. Delourmel,

treize furent suivis de guérison. L'*Observateur de Naples* contient six autres cas de guérison, dont deux ont été publiés par le docteur Spadafora.

5°. Le tartre stibié a été essayé dans quelques autres affections, mais sur un trop petit nombre de malades pour que les succès obtenus doivent inspirer une entière confiance.

M. Laennec a guéri par ce moyen une *arachnitis*, trois *hydrocéphales aiguës*, une *phlébite*, trois *chorées*, deux *angines*. M. Ambroise Laennec a réussi dans deux cas de *tétanos idiopathique*, M. Récamier dans quatre cas de *catarrhe pulmonaire aigu*, M. Fontaneilles dans un cas d'*ictère*.

6°. Parmi les autres maladies dans lesquelles on a tenté le mode de traitement en question, il est plusieurs cas où il n'a produit aucun avantage bien marqué, et quelques-uns où il a nui. M. Laennec a remarqué que le tartre stibié faisait tomber promptement l'orgasme inflammatoire dans la *pleurésie*; mais qu'il n'accélérait point la résorption de l'épanchement qui en est la suite. Sur onze cas d'*apoplexie*, six ont été guéris; mais comme ce professeur avait fait usage en même temps des émissions sanguines, il est incertain que l'émétique ait concouru à ces guérisons. (Mériadec-Laennec.) Dans un cas de *rhumatisme*, et un autre de *goutte*, il a été évidemment nuisible. (Mériadec-Laennec.) Son emploi dans l'*aliénation mentale semi-paralytique* n'a été suivi en général d'aucun succès. (Bayle.)

THÉRAPEUTIQUES

SUR

L'ÉCORCE DE RACINE DE GRENADIER

CONTRE LE TÉNIA.

Avant de commencer cet article, nous ferons une observation qui se présentera bien souvent dans le cours de cet ouvrage, et qui, je pense, fera sentir, mieux que toute autre raison, l'utilité d'un semblable recueil. Il n'est presque pas de médicament utile dont les vertus n'aient été plusieurs fois alternativement oubliées et découvertes à des intervalles plus ou moins éloignés. Ainsi, pour me borner maintenant à l'objet de cet article, l'écorce de grenadier (*punica granatum*, L.), dont la propriété ténifuge est généralement regardée comme une acquisition toute moderne, était connue dès la plus haute antiquité. Du temps de Caton le Censeur, c'est-à-dire deux cents ans avant J.-C., c'était une connaissance populaire. Aussi, cet illustre personnage, qui détestait les médecins, mais qui aimait et pratiquait la médecine pour sa famille, s'exprime ainsi dans le chapitre cxxvi de son ouvrage *de Re rusticâ* : « Si l'on a des vers, » il faut prendre trente grenades vertes, les broyer

» et les mettre dans une cruche avec trois congés de
 » vin foncé en couleur et dur. On bouchera la cru-
 » che, et on ne l'ouvrira qu'un mois après. Il fau-
 » dra en boire une chopine à jeun. »

Au commencement du premier siècle Pline l'an-
 cien disait : « Une grenade contuse et bouillie dans
 » trois chopines de vin réduites en une expulse le
 » ténia. » (1)

Dioscoride, qui vivait peu de temps après, s'ex-
 prime ainsi : « *La décoction de racine de grenadier*
 » prise en breuvage, tue les vers larges et les chasse
 » dehors. » (Mat. méd., liv. 1, chap. 127, art. *Gren-
 nadier*.) (2)

Dans le quatrième siècle, Marcellus Empiricus,
 tient à-peu-près le même langage. (Cap. 28, p. 260.)

Depuis lors, les ouvrages de thérapeutique ne font
 plus aucune mention de ce médicament. Mais il pa-
 rait que sa propriété anthelmintique était connue
 de temps immémorial dans les Indes. Buchanan,
 chirurgien anglais au Bengale, publia en 1807,
 dans le *Journal d'Édimbourg*, la formule dont on
 faisait usage à Calcutta, en annonçant qu'elle lui
 avait constamment réussi, ainsi qu'à deux de ses
 confrères. Cet article, ainsi qu'une observation sur
 ce sujet, publiée en 1814 dans le même journal, ne
 furent pas suffisants, même en Angleterre, pour met-
 tre en vogue l'écorce de grenadier. Aucun journal de
 cette nation n'en fit de nouveau mention avant 1821,
 où M. Breton inséra dans les *Transactions médico-
 chirurgicales* huit observations où le médicament

(1) *Contusum malum ex tribus hominis vini decoctum ad henniam ténia*
pellit. (C. PLINII, Hist. Nat., t. 2, lib. xxiii, p. 515, n°. 5, ed. J. Hardouin.)

(2) *Decoctum radiceis potu latus ventris tinea pellit et easdem evocat.*

avait parfaitement réussi à expulser le ténia. L'année suivante, Gomès, médecin portugais, fit connaître à ses compatriotes les succès de ce dernier médecin, ainsi que ceux qu'il avait obtenus lui-même avec le remède en question. Cependant ces travaux n'avaient fait aucune impression en France, et y seraient peut-être encore inconnus, si M. Mérat, qui avait des relations avec le célèbre Gomès, n'avait traduit en 1823, dans un journal français, le mémoire du médecin portugais. Aujourd'hui, la vertu ténifuge de l'écorce de grenadier a été constatée par un si grand nombre de médecins, et a été répandue par tant de recueils périodiques, qu'il n'y a point à craindre que cette belle découverte tombe de nouveau dans l'oubli.

REMÈDE indien contre le *Ténia*; par F. BUCHANAN, chirurgien des établissemens anglais du Bengale.

La recette originale de ce remède, telle qu'elle m'a été communiquée par M. Alexandre Russel, se compose d'écorce fraîche de racine de grenadier, qu'on fait bouillir dans une certaine quantité d'eau et qu'on prend par tasses à thé à des intervalles assez rapprochés. On fait d'abord prendre aux malades une poudre qui n'est point la partie active de la prescription, et qui est composée avec les semences de l'érythrina monosperma, et du convolvulus Nil. Un homme fut entièrement guéri d'un ténia par la décoction de quatre gros d'écorce de racine de grenadier bouillis dans deux tasses d'eau réduites à une et demie. Elle occasiona du malaise et du vomissement. La poudre fut entièrement omise. MM. Russel et

Shoolbred et moi nous avons souvent fait usage de cette décoction, et toujours avec un succès complet.

Le cas suivant est un exemple où l'on a suivi exactement la prescription originale.

Daniel Smith, jeune musicien européen, se plaignait depuis six semaines d'un sentiment de malaise dans l'abdomen, et d'un appétit insatiable. Dans cet intervalle, il rendit quelques articulations de ténia dans les selles. Après avoir pris la médecine indienne d'après la formule, il se trouva dans un état de gêne; il eut trois évacuations, dans lesquelles il rendit un ténia d'une verge et demie de longueur. Une nouvelle dose, qui fut suivie de dix ou douze selles, ne lui en fit rendre aucun fragment, mais le rendit très-malade. J'ai vu ce malade un an après, et j'ai appris qu'il n'avait plus eu aucune atteinte de sa maladie. (*Edinburgh Journ.*, t. 3, p. 22, article daté de Calcutta, 14 février 1805.)

En 1814, le docteur ADAM BURT, chirurgien sous-intendant au Bengale, s'exprime ainsi dans une lettre au docteur Pollock (1), en lui envoyant une observation de ténia expulsé par le médicament en question, chez un enfant de quatorze mois. « Je vous ai communiqué dernièrement quelques cas de ténias chassés par la décoction de grenadier, qui furent insérés dans le catalogue du docteur Fleming, publié en 1810. Depuis cette époque, j'ai trouvé ce remède constamment efficace dans un très-grand nombre de circonstances. Dans plusieurs de ces cas le ver avait une longueur énorme. Quelques-uns furent reçus

(1) *Edinburgh Journ.*, vol. 10, p. 419.

dans l'eau tiède et vécurent encore plusieurs heures. »

L'enfant dont Burt rapporte l'observation était sevré depuis deux mois : il était très-souffrant, refusait la nourriture et avait continuellement le dévoiement. Tous les moyens avaient été inutiles. Quelques fragmens de ténia ayant éveillé l'attention, on lui donna huit onces de décoction de racine de grenadier, préparée avec deux onces de l'écorce fraîche de cette racine; on répéta la dose plusieurs jours, et le ver fut expulsé sans que le remède occasionât aucune espèce d'accident.

OBSERVATIONS de P. BRETON, chirurgien du bataillon le *Rhamgur*, dans les Indes orientales, communiquées par le docteur Roget (1). — Breton fut conduit à faire usage de l'écorce de racine de grenadier par la lecture du catalogue des plantes médicales de l'Inde du docteur Fleming, dans lequel cette substance est regardée comme un remède très-efficace contre le ténia.

Les observations de Breton sont au nombre de huit. Dans toutes le ver fut expulsé quatre ou cinq heures après la première prise du remède, qu'il administrait en décoction et en poudre. Il préparait la première avec deux onces d'écorce de racine, qu'il faisait bouillir dans une pinte et demie d'eau et réduire à trois quarts de pinte. Il divisait la dose en quatre parties de deux onces chaque, à prendre toutes les demi-heures. Il administrait la poudre à la dose de douze grains environ chaque demi-heure, pendant trois heures de suite. Quelques malades éprouvèrent des nausées, des vertiges, des évacuations. Quoique

(1) *Medico-chirurgical Transactions of London*, vol. 21, p. 301, 1821.

la plupart d'entre eux aient rendu le ténia vivant, Breton pense que la substance en question est un poison délétère de cet animal; car ayant jeté des ténias vivans dans la décoction, il les a vus se contracter aussitôt avec vivacité et mourir au bout de cinq minutes; tandis que plongés dans de l'eau pure ils vivaient plusieurs heures après leur expulsion.

DE LA VERTU de l'Ecorce de la racine de Grenadier contre le Ténia, avec des observations sur son emploi; par A. GOMÈS, médecin portugais (1). — Gomès est un des premiers à qui nous sommes redevables, surtout en France, de la connaissance des propriétés de l'écorce de racine de grenadier contre le ténia. Mettant à profit les travaux de Buchanam et de Breton, qui jusqu'alors s'étaient bien peu répandus, ce médecin fit des essais qui furent couronnés de succès. Nous allons citer les quatorze cas que contient son mémoire, tels que M. le Docteur Mérat les a traduits dans le *Journal complémentaire* (t. 16, p. 24). Ce sont les seuls où Gomès ait eu occasion d'employer l'écorce de racine de grenadier. Sa préparation consiste à faire bouillir deux onces de cette écorce fraîche dans une livre et demie d'eau qu'il fait réduire en une livre. La dose est de deux onces de cette décoction toutes les demi-heures.

PREMIÈRE OBSERV. Un enfant de onze ans éprouvait de forts picotemens à la nuque et aux tempes, de fréquentes douleurs de ventre, qui duraient un quart-d'heure à une heure, des rêves avec agitation la nuit; on commença alors d'apercevoir dans ses déjections

(1) *Memoria sobre a virtude ténifuga da romeiro com observações zoológicas e zoonómicas relativas a ténia e com humra estampa, Lisboa, 1822.*

des morceaux de *ténia*, et, un an et demi après cette époque, des vomissemens nocturnes se montrèrent de temps à autre, une heure après le coucher : le malade avait d'ailleurs bon appétit, pas de fièvre, allait à la selle tous les jours, et ne présentait pas de maigreur notable. En novembre 1821 (l'enfant avait alors treize ans et neuf mois), deux ans après la première évacuation des morceaux de ver, et huit mois après l'invasion des vomissemens, il prit la décoction de grenadier. Le premier jour il n'en prit que quatre onces, parce qu'il avait mangé la veille; deux jours après, il en prit une livre; mais, ce jour, il n'eut pas de déjections alvines; il sentit seulement une forte piqure à l'hypochondre gauche, une autre, après, au genou, et une troisième, au pied du même côté. Le jour suivant, il prit deux onces de décoction; à midi, il rendit un *ténia*; dès-lors, les vomissemens, les douleurs du ventre et les agitations cessèrent.

II^e OBSERV. Un ancien soldat, âgé de quarante à cinquante ans, alors domestique, commença à sentir du malaise, à maigrir, quoiqu'avec un appétit continu. Il éprouvait de fréquens picotemens entre le nombril et l'estomac, ayant le ventre tantôt tuméfié, tantôt dans l'état naturel; il avait une grande faiblesse de jambe pour peu qu'il marchât, une douleur dans la région épigastrique lorsqu'il faisait quelque chose de pénible; et une mélancolie habituelle. Depuis quelques mois il rendait des morceaux de *ténia*, lorsque, servant chez le pharmacien qui prépara le remède du cas précédent, celui-ci, qui en connut l'heureuse issue, le lui administra. Ayant pris une livre, par jour, d'une décoction plus faible,

pendant trois jours sans incommodité, il lui en donna, le quatrième, une décoction plus forte, qui lui causa des maux de tête et des douleurs au dos et entre les épaules, avec beaucoup de faiblesse dans les membres. Le soir, il rendit un *ténia* de cinq aunes, si vivant, qu'il remuait, et avait des nœuds, dont deux lui restèrent au col : le malade se rétablit peu-à-peu, et toutes ses infirmités cessèrent.

III^e OBSERV. Une fille de vingt-quatre ans, bien réglée depuis l'âge de neuf, souffrait de maux de tête, devenus plus intenses depuis dix années : il y avait en même temps intumescence du ventre, point de côté à gauche, coucher pénible, douleurs abdominales, faiblesse des jambes. Elle rejetait depuis six ans des morceaux de *ténia* ; l'appétit était d'ailleurs modéré, et le sommeil tranquille. Lorsque cette malade se trouvait plus incommodée, elle prenait deux gros d'essence de térébenthine dans du café, ce qui lui faisait expulser des morceaux de ver et la soulageait ; elle se sentait incommodée de ce médicament tant qu'il restait dans l'estomac. Le 20 décembre 1821, elle commença à prendre la décoction de grenadier à la manière accoutumée ; et comme les deux premiers jours elle n'éprouva aucune incommodité, elle se hasarda de prendre en deux verres une livre de la décoction, ce qui lui occasiona des vomissemens avec angoisse et sueur ; mais le soir, elle eut une déjection, dans laquelle elle rendit un *ténia* de sept aunes et demie de longueur.

IV^e OBSERV. Un enfant de sept ans, malade depuis sa naissance, avait eu de la gourme, puis la gale, et ensuite des accès de toux, avec dyspnée, qui continuèrent de l'incommoder jusqu'en janvier 1822, et

qui se montraient instantanément ; il éprouvait aussi des douleurs de ventre, et d'autres, passagères et vagues, dans diverses régions du corps ; il était faible et sans appétit ; depuis deux ans et demi il avait rendu plus de quatre-vingts aunes de *ténia* ; il rendit aussi un jour deux vers lombrics. On lui donna une once de la décoction de grenadier, le 10 janvier, d'heure en heure ; à la sixième dose il vomit. Le soir, il en reprit deux autres doses : la nuit fut plus agitée que d'ordinaire. Le jour suivant, il prit deux doses d'une once et demie : dans l'après-dîner il rendit d'une seule fois le *ténia*, dont une extrémité resta dans l'anus ; elle parut se casser dans les efforts qu'on fit pour l'en tirer. On continua les jours suivans le remède, ce qui fit rendre des anneaux de ce ver ; la plupart des symptômes disparurent ; à l'exception de la toux convulsive avec dyspnée.

1^o OBSERV. Une demoiselle de vingt-trois ans, sujette à des étourdissemens, des serremens de cœur, des picotemens autour du nombril, à l'hypocondrie, à des assoupissemens et à l'envie de manger, immédiatement après les repas, rendait, depuis deux ans et demi, des morceaux de *ténia*. Elle prit pendant trois jours de l'essence de térébenthine, à la dose d'une cuillerée à café dans du vin, ce qui lui fit rendre quelques morceaux de ver et cesser les douleurs ombilicales ; elle en reprit une autre fois sans le même succès, et fut un an sans rendre aucun fragment de *ténia* ; après quoi elle rendit derechef des anneaux ou cucurbitains ; elle prit alors le nouveau remède, ce qu'elle fit au milieu de mars 1822. Trois doses à jeun lui firent éprouver une douleur de peu de durée dans la région épigastrique, et rejeter le *ténia* avec une partie du

col, mais sans la tête; elle continua le soir le reste du remède, et dans la matinée du jour suivant elle évacua encore quelques cucurbitains et un morceau du col du *ténia*, où on ne put apercevoir la tête.

VI^e OBSERV. Un ecclésiastique, âgé de cinquante ans, robuste et bien portant, fortement coloré, commença, vers quarante-cinq ans, étant au Brésil, à s'apercevoir qu'il rendait des anneaux de *ténia* : ses déjections avaient été précédées, plusieurs années avant, d'hypocondrie, d'angoisses, de faiblesse aux jambes, de manque de mémoire jusqu'à oublier de dire la messe, symptômes que les bains de mer adoucirent temporairement. Il prit alors un remède anthelminthique, qui lui fit rendre quelques cucurbitains et une poche verdâtre et vide. Le 21 mars 1822, il prit par deux onces une livre de décoction de racine de grenadier, ce qui lui occasiona des selles liquides; le soir, il rendit deux *ténia*, dont l'un sans tête : le malade se sentit de suite guéri, même de ses absences de mémoire.

VII^e OBSERV. Une demoiselle de vingt-huit ans, sujette à la céphalalgie, à des douleurs de nombril, ayant le sommeil pénible, agité, de la lassitude avec faiblesse des jambes, de l'inappétence, rendait depuis deux ans des vers cucurbitains. Après avoir fait inutilement usage de différens anthelminthiques, elle prit, le 14 avril, douze onces de décoction de grenadier, en six fois, et rendit le soir un lombric; le lendemain, elle en prit quatre autres doses, et ressentit des angoisses à l'estomac, des douleurs entre les épaules, puis rejeta un *ténia* sans la tête, mais avec une partie du col; elle rendit encore six à huit pouces du col le jour suivant : elle fut complètement guérie, à partir de ce jour.

VIII^e OBSERV. Un homme de vingt-trois ans, très-robuste, sujet à des douleurs de ventre fortes et prolongées, rendit inopinément des morceaux de *ténia* en février 1822. Il fit alors usage de différens anthelmintiques, qui firent rendre seulement des cucurbitains; il eut même recours à l'écorce de grenadier en poudre, sans beaucoup plus de succès. Le 20 mai, il prit la décoction de cette même écorce, et, dès le même jour, il rendit quatre aunes d'un *ténia* vigoureux; il en continua deux jours encore l'usage, puis le suspendit pendant dix; le onzième, ayant aperçu de nouveau des cucurbitains, il reprit trois doses de trois onces de la décoction, puis deux onces le soir, ce qui lui fit rendre neuf aunes de *ténia* sans tête, mais avec tout son col; il se sentait alors abattu, quoique sans fièvre, sans douleur et sans dégoût: le jour d'après il n'eut qu'une selle, dans laquelle on voyait encore quelques cucurbitains.

IX^e OBSERV. Une petite fille de six ans, ayant un mauvais teint, des douleurs de ventre, un grincement de dents pendant son sommeil, commença en 1822 à rejeter quelques vers cucurbitains; elle avait un grand appétit, et souffrait des accès d'une toux convulsive. On lui donna quatre doses de décoction de grenadier, qu'elle vomit toutes le premier jour; le lendemain elle garda les mêmes doses, et eut plusieurs déjections sans douleur, dont une amena quatre aunes d'un *ténia* qui se cassa. Trois jours après, elle se trouvait très-soulagée, ayant un appétit modéré, quelques douleurs de ventre, mais ne rendait pas de cucurbitains.

X^e OBSERV. Une domestique, âgée de soixante-treize ans, ressentait, depuis sa vingtième année, des batte-

niens de cœur, des douleurs de ventre, de la toux, de l'angoisse avec faiblesse et des mouvemens convulsifs. A soixante-cinq ans, elle commença à rendre des morceaux de *ténia*, ce qui la délivra des convulsions seulement; elle eut ensuite des alternatives d'appétit et de dégoût. En octobre 1820, elle prit une once d'essence de térébenthine délayée dans un jaune d'œuf, ce qui lui fit évacuer plusieurs aunes de *ténia*. Quelques mois après, sans avoir pris aucun remède, elle rejeta encore un grand morceau de ver, puis un second après, et enfin des anneaux (cucurbitains). Le 9 juin et le 10, elle prit la décoction de grenadier; elle rendit de nouveau un grand morceau de *ténia*, qui resta suspendu à l'anus par un bout, et qui se cassa en voulant l'arracher; elle l'évacua ensuite avec le col, mais sans tête: au bout de quelques jours elle n'avait plus qu'un peu de faiblesse.

• XI^e OBSERV. Une femme, âgée de trente ans, malade jusqu'à sa onzième année, époque à laquelle elle fut réglée, se porta bien ensuite jusqu'à vingt-cinq qu'elle commença à éprouver du malaise, avec la sensation d'un corps qui semblait remonter dans l'estomac, de la faiblesse, et une sorte de voracité, ainsi que des lassitudes en marchant. A vingt-huit ans, évacuation des premiers cucurbitains, suivie de plus vives douleurs dans le ventre. Le 14 juillet 1822, elle prit une livre de décoction de grenadier, qui fit sortir quelques aunes de *ténia* vivant, dont le bout cassa à l'anus; les symptômes qu'elle éprouvait diminuèrent. Deux mois après, elle rendit de nouveau des cucurbitains, ce qui fit recourir encore au remède. M. le docteur Gomès ignorait le résultat de son ad-

ministration au moment de l'impression de son Mémoire.

XII^e OBSERV. Une fille de trente-un ans éprouvait depuis l'âge de vingt-cinq des angoisses précordiales, des lypothimies, avec faiblesse de tout le corps, et dyspnée, qui ne firent qu'augmenter avec le temps; elle ressentit de plus des frissons dans le dos, avec soubresauts et tremblement des mâchoires; pendant son sommeil elle éprouvait des réveils subits avec vertiges; les matins, elle bâillait, salivait, et avait des éructations nombreuses, avec légère douleur au ventre, et un appétit fort variable : depuis cinq ans elle rendait des cucurbitains. Au mois de juin 1822 elle prit dix onces de décoction de grenadier : à la dernière dose, elle sentit une sorte de *révolution* dans le ventre, avec tremblement des mâchoires, et rendit incontinent le *ténia*, ce qui termina sur-le-champ toutes ses souffrances.

XIII^e OBSERV. Un homme de la maison du roi, âgé de vingt-neuf ans, éprouvait depuis long-temps des étourdissemens, un grand appétit, beaucoup de faiblesse, des douleurs et des picotemens dans le ventre, qui prenaient par place, et passagèrement, de l'élévation dans certaines régions de cette partie. Depuis plus de douze ans il rendait des anneaux de *ténia*, et, en juin, il en évacua deux grands morceaux. En juillet 1822, il prit deux livres de décoction de grenadier, qui lui fit sortir la tête et le cou très-déliés d'un *ténia* particulier (il avait cinq orifices à la tête, au lieu de quatre que ce ver présente ordinairement).

XIV^e OBSERV. Un homme, âgé de vingt-deux ans, attaché à la maison du roi, commença à dix-sept, étant à Rio-de-Janeiro, à évacuer des anneaux cucur-

bitains, dont la sortie avait été précédée d'étourdissemens, de fatigue, d'une salivation épaisse et d'un appétit continuel. Il éprouvait aussi des douleurs vagues avec picotement au ventre, des serremens de gosier, des tremblemens alternatifs dans les yeux, dont les pupilles étaient dilatées; mais, d'ailleurs, le sommeil était tranquille, et les selles se faisaient régulièrement: la décoction de grenadier lui causa la diarrhée, et ne lui fit sortir que des cucurbitains. Quelques semaines après il reprit de la même décoction, mais par précaution il ne la prenait qu'après le déjeuner; malgré cela, à la troisième dose, il eut encore la diarrhée et des étourdissemens; cependant il rejeta une portion de *ténia* à la première selle, et, à la troisième, le restant avec la tête et le cou: le ver se remuait avec vivacité, les deux morceaux rapprochés portaient environ cinq aunes; les phénomènes indiqués ci-dessus persistèrent encore quelques jours, mais s'affaiblirent graduellement, et disparurent ensuite.

Gomès pense que le moment le plus favorable pour administrer le ténifuge, c'est celui où les selles contiennent des anneaux de *ténia* ou cucurbitains. Dans ce cas, le ver est presque toujours rendu le premier ou le deuxième jour du traitement. Lorsqu'il n'en sort qu'une grande portion, on a beau continuer le remède, il est rare qu'il en sorte davantage. Il vaut mieux en suspendre l'usage jusqu'à une nouvelle apparition du *ténia*. L'effet de la racine est alors assuré.

Au-delà de deux ou trois onces, et quelquefois même à cette dose, lorsqu'on la répète de trop près, l'écorce de racine de grenadier produit chez quelques malades des nausées, des vomissemens, de la

diarrhée, etc., accidens qui ne sont d'ailleurs que passagers. Pour les éviter, M. Gomès conseille au malade de prendre les premières doses le matin à jeun, de demi-heure en demi-heure, jusqu'au nombre de six. S'il a des nausées, on suspendra le médicament jusque dans la soirée, et l'on en prendra les dernières doses trois heures après-dîner.

M. BOITI, premier chirurgien du grand duc de Toscane, a fait usage de l'écorce de racine de grenadier chez huit individus affectés de ténia, et dans tous les cas il est parvenu à expulser le ver en un espace de temps assez court. Il pense que les insuccès qui peuvent avoir lieu dépendent de quelque défaut dans la manière de le récolter et de l'administrer. Il donne pour conseil de faire usage de grenadiers jeunes, nés spontanément dans des lieux montueux et incultes, et qui ne soient pas plus épais que le pouce. Il faut ne les arracher que dans le printemps. L'écorce doit être desséchée à l'ombre, loin du feu et des rayons du soleil. On fait d'abord infuser pendant vingt-quatre heures dix gros de cette écorce dans vingt onces d'eau froide, dans un vase de terre bien verni ; on les fait ensuite bouillir jusqu'à réduction de moitié ; après cela, on ôte le vase du feu et on laisse macérer la liqueur pendant douze heures. On l'administre ensuite au malade en trois fois dans l'espace d'une heure. Quelque utiles que puissent être les conseils du docteur Boiti, ils sont loin d'être aussi nécessaires qu'il le pense, puisque aucun des auteurs qui ont obtenu de grands succès ne les avait suivis. (*Ann. Univers. di Medicina, da A. Omodei*, vol. 40, p. 559.)

J'ai eu moi-même occasion de faire usage de l'écorce en question chez *neuf* individus. *Huit* d'entre eux rendirent le ténia accompagné de sa tête quelques heures après avoir pris trois verres de la décoction que j'avais fait préparer, en faisant bouillir deux onces de racine dans deux livres d'eau réduites en une. Quelques malades n'éprouvèrent rien ; d'autres eurent des coliques ; deux furent très-tourmentés par le remède, eurent des déjections abondantes et des nausées ; le neuvième ne rendit point le ver ; mais il y a aujourd'hui quatre ans qu'il a pris la décoction, et depuis lors il n'a remarqué aucun fragment de cet animal dans ses selles, et il a cessé d'éprouver les symptômes par lesquels il décelait autrefois sa présence.

M. BOURGEOISE (1) a administré l'écorce de racine de grenadier à *quinze* sujets atteints de ténia : *treize* d'entre eux ont rendu le ver entier, soit avec la tête, soit avec la portion filiforme qui avoisine cette extrémité. Ce médecin pense que tous les malades auraient été guéris sans une circonstance particulière propre aux deux individus qui ont conservé le ver, et qui avait été notée par Gomès. C'est que le ténifuge agit d'une manière certaine lorsque les malades rendent actuellement des fragmens de ténia, tandis que le succès est douteux lorsqu'il y a un certain temps qu'il n'y a eu des portions de ver dans les selles ; c'est ce qui existait chez les deux individus qui ne furent pas guéris, ainsi que chez un troisième qui le fut.

La préparation et le mode d'administration de M. Bourgeoise diffèrent un peu de ceux de Breton et

(1) *Nouv. Bibl. méd.*, t. vi, 1824, p. 307.

de Gomès. Ils consistent à faire macérer pendant vingt-quatre heures deux onces d'écorce sèche de grenadier dans deux livres d'eau qu'on fait ensuite bouillir et réduire à une livre. « La veille du jour où je dois administrer la décoction ténifuge, dit M. Bourgeoise, je fais prendre au malade, le matin ou même le soir, une once et demie à deux onces d'huile de palma-christi, avec parties égales de sirop de limon. Je favorise l'effet de ce purgatif avec le bouillon aux herbes ou de l'eau miellée; je prescris une diète sévère pendant toute la journée : l'huile de ricin ne fait ordinairement rendre aucune portion de ténia; je la donne dans la vue de nettoyer le tube digestif, de débarrasser le ténia des matières fécales qui pourraient l'entourer, et de le mettre à nu le plus possible, afin que la décoction ténifuge agisse sur lui plus efficacement. Je ne la crois pas indispensable, mais elle me paraît augmenter les chances de succès.

Le lendemain je fais prendre la décoction ténifuge en trois verres, de demi-heure en demi-heure ou de trois quarts-d'heure en trois quarts-d'heure.

Chez les personnes dont l'estomac est très-irritable, le premier et rarement le second verre sont rendus par le vomissement; mais je n'ai jamais vu rendre le troisième. Chez d'autres, le vomissement n'a pas lieu; mais la décoction donne lieu à trois ou quatre selles, précédées de légères coliques. Enfin, chez les autres, et c'est le plus grand nombre, il n'y a ni vomissemens, ni coliques, ni selles répétées, mais une seule selle dans laquelle est entraîné le ténia.

Celui-ci, toujours mort, entier, d'un seul bout,

pelotonné sur lui-même et noué fortement à plusieurs endroits de sa longueur (cette disposition se remarque particulièrement au cou), est rendu un quart-d'heure, une demi-heure, trois quarts-d'heure, et très-rarement une heure et demie après la troisième prise de la décoction ténifuge. »

Quoique la dose de M. Bourgeoise soit plus considérable que celle de Gomès, il ne paraît pas cependant qu'elle soit capable d'entraîner des accidens. Ce médecin l'a donnée sans inconvénient à des personnes faibles, délicates, irritables, malades, et même à un enfant de trois ans. Une malade à qui M. Kapeler avait prescrit la décoction préparée, comme il est dit plus haut, impatiente d'être débarrassée de son ver, prit en une seule dose la livre entière de cette décoction. Elle n'en fut nullement incommodée, et le ténia fut expulsé comme à l'ordinaire.

M. DESLANDES a publié trois observations d'expulsion de ténia avec deux onces de l'écorce en question. La première a pour sujet un homme qui rendait des fragmens de ce ver depuis seize ans, et qui depuis cette époque était sujet par momens à une foule de symptômes incommodes, tels que douleur vive et chaleur brûlante dans l'hypogastre, malaise dans les lombes, toux, étouffemens, étourdissemens, inégalité d'humeur, mauvais goût à la bouche, etc. (1)

II^e OBSERV. Je fus appelé, dit M. Deslandes, le 11

(1) *Nouv. Bibl. méd.*, t. vi, p. 342.

juin dernier (1825) pour madame Saint-Aubin, charcutière, rue du faubourg Saint-Antoine. Cette dame, âgée de vingt-six ans, paraissait d'une constitution assez délicate. Depuis deux ans environ elle rendait des portions de ténia ; cependant elle avait éprouvé, long-temps avant de s'apercevoir qu'elle en rendait, les incommodités qui, depuis, furent attribuées à ce ver : c'étaient des pesanteurs de tête, des vertiges, des douleurs dans les lombes, le bas-ventre, l'épigastre, des pesanteurs, des chaleurs, du malaise dans cette région. La sortie de quelque portion du ténia était toujours précédée d'une augmentation ou d'un retour de ces symptômes. Ils se faisaient surtout sentir à l'approche des règles ; et c'était communément aussi à cette époque qu'elle rendait ces fragmens. Quelquefois un bout du ver sortait par l'anus, et rentrait bientôt si la malade ne se hâtait de le saisir. La racine de fougère mâle avait été employée infructueusement. Je fis boire à la malade, par verres, d'heure en heure, une décoction non édulcorée de deux onces d'écorce de racine de grenadier, dans une pinte d'eau réduite à chopine. Le premier verre fut vomi une heure après avoir été avalé. La malade prit le second, et trois quarts-d'heure après le ténia fut rendu sans coliques. Les autres effets de la décoction se bornèrent à quelques selles d'une couleur foncée et à des vertiges. Le ténia vécut encore près d'une heure après sa sortie. La malade n'éprouva aucune incommodité pendant le reste de la journée et ne se soumit à aucun régime. Le lendemain survinrent des douleurs insupportables dans les lombes, de la diarrhée et quelques coliques : ces symptômes se dissipèrent promptement par l'appari-

tion des règles. Le ténia avait quinze pieds de long. La tête s'y trouvait comprise.

III^e OBSERV. M. Brasier, négociant, d'une constitution vigoureuse, éprouvait, depuis quelques années, une série de symptômes qu'on pouvait rapporter, pour la plupart, à un état de sur-excitation de l'appareil digestif : diarrhée presque habituelle, douleurs, malaise, pesanteurs dans l'abdomen et à l'épigastre, mauvaises digestions, couleur jaunâtre de la face, etc., etc. A ces symptômes il faut ajouter des tremblemens et de fréquens vertiges. Le malade s'était soumis infructueusement aux avis de plusieurs médecins de la capitale, lorsqu'il aperçut dans ses selles plusieurs petits fragmens de ténia. Il les montra à un médecin, qui, les ayant reconnus, conseilla une décoction d'une *demi-once* de racine de grenadier dans une chopine d'eau, dont le malade prenait chaque jour quelques verres, auxquels ils faisait succéder une cuillerée de sirop d'armoise. Ce traitement fut suivi pendant six jours, sans que le malade rendit autre chose que quelques articulations de ténia, ainsi qu'il l'avait fait précédemment. Ce fut alors qu'il réclama mes avis, qu'il avait déjà reçus à plusieurs époques de sa maladie. Je lui fis prendre le 29 du mois dernier (juin 1825), la décoction dont il a été parlé ci-dessus, par verre, d'heure en heure. Au moment où le malade allait prendre son troisième verre, il rendit le ténia sans éprouver la moindre colique. Il n'en finit pas moins sa chopine de décoction, qui ne lui procura que deux selles. Ce fut dans la première que le ver fut rendu, comme chez les autres personnes à qui j'ai donné la racine de grenadier. Ce malade éprouva des étourdissemens, des

vertiges, qui se dissipèrent bientôt. Le ténia vécut encore trois quarts-d'heure après sa sortie. Il se livrait aux plus grands mouvemens dans la cuvette où il avait été déposé, surtout quand on y mettait de l'eau chaude. Plusieurs fois sa tête se glissa le long du vase pour s'en échapper. Aussitôt après la sortie du ver, qui avait vingt pieds de long, l'abdomen s'affaissa, et le malade, ainsi que les sujets des observations précédentes, se sentit le ventre libre et débarrassé. Il se sentait si bien, qu'il ne fit subir aucune modification à son régime ordinaire, ce qui lui procura la nuit suivante une forte indigestion qui n'eut pas de suite.

M. Deslandes a eu occasion de faire une remarque que nous ne devons pas laisser échapper : deux des malades dont il a publié les observations étaient charcutiers, et quelques personnes lui ont cité un certain nombre d'autres individus de la même profession qui sont également affectés du ténia. Les bouchers et les charcutiers sont persuadés qu'ils sont très-sujets au ver solitaire. Toutefois il n'y a pas assez de faits pour décider si ces deux professions sont des prédispositions à cette maladie.

M. Deslandes pense qu'il faut administrer l'écorce de racine de grenadier à dose assez forte ; sans quoi elle reste assez souvent sans effet : c'est ce qu'on voit dans la troisième observation qui précède. L'auteur a fait usage du même médicament sans succès chez un enfant de dix ans, à qui il ne donna que dix gros de cette substance. (*Nouv. Bibl. méd.*, t. 9, p. 769.)

M. GRIMAUD est un des médecins dont les succès ont été le plus nombreux. Il a exposé à l'Académie

royale de médecine qu'il avait fait rendre le ténia à plus de trente personnes. Ce qui distingue la pratique de ce médecin, c'est qu'il a aussi bien réussi avec la racine de grenadier qu'avec l'écorce de cette racine. (*Gaz. de Santé*, n° XXVII, 1824.) Ce résultat est conforme à l'opinion de Pline que nous avons citée plus haut.

M. le docteur MOULIN m'a rapporté qu'il avait déjà traité plus d'une trentaine de malades, et qu'il avait constamment réussi à leur faire rendre le ténia à l'aide de l'écorce en question, qu'il donne à la dose de deux, trois, et même cinq onces, après avoir préalablement préparé les malades par un purgatif avec l'huile de ricin. Tous ont expulsé le ver muni de sa tête, à l'exception d'un seul, qui a vomi la plus grande partie du remède et qui n'a rendu qu'une certaine quantité d'anneaux du ténia; chez la plupart cet animal était vivant au moment de sa sortie. Trois malades ont rendu deux ténias en même temps; un autre en a rendu six en une seule fois et un septième le lendemain, après avoir pris une nouvelle dose de la décoction. Les sujets soignés par le docteur Moulin n'ont d'ailleurs offert aucun symptôme qui mérite une mention particulière.

Tous les médecins n'ont pas été aussi heureux que ceux qui précèdent dans l'administration de l'écorce de racine de grenadier.

M. WOLFF, de Bonn, a fait usage de ce remède chez dix individus qui avaient bien manifestement le ténia, et il n'a réussi que trois fois à expulser ce ver. Il attribue cet insuccès à ce que les grenadiers

indigènes, dont il a fait usage, n'ont probablement pas les propriétés de ceux qui croissent dans les climats méridionaux, et en particulier de ceux du Portugal et des Indes occidentales. On sait qu'en général les plantes du midi perdent dans le nord une partie de leurs principes actifs. (Hufeland, *Journ. der pract. Heilk.*, août 1825; anal. du *Bull. des Sc. Méd.*, t. 7, p. 239.)

Il n'entre pas dans mon intention de faire connaître exactement tous les faits publiés jusqu'ici sur l'efficacité du grenadier contre le ténia; ce serait tomber dans des répétitions continuelles, sans aucun avantage réel pour la science. Ainsi, je ne ferai qu'indiquer quelques observations publiées par M. L. Frank dans les *Annales d'Omodei*, deux observations de M. Husson (*Rev. méd.*, t. 4, 1824, p. 321, et t. 2, 1826, p. 324), une autre observation de M. Souza de Velho, dans laquelle l'anthelmintique en question réussit chez un homme qui avait inutilement mis en usage tous les moyens usités contre cette maladie. (*Nouv. Bibl. méd.*, t. 6, p. 344.) M. Souza remarque que ce médicament est connu depuis longtemps dans différentes colonies de l'Amérique et en particulier à Saint-Domingue, où les négresses le font prendre en poudreaux enfans, contre toutes les espèces de ver dont ils peuvent être atteints. Je me contenterai également de citer un autre fait observé par M. Raison, de Caen, dans lequel le remède de Nouffer, l'éther à haute dose, la valériane, les drastiques, etc., avaient échoué, et où le grenadier fut suivi d'un succès complet. (*Rev. méd.*, t. 1^{re}, 1828, p. 310.) M. Mérat, dans un rapport qu'il fit sur cette observation à l'A-

cadémie de médecine, assura que cette substance réussissait constamment, MM. Chomel Duméril et Ollivier lui répondirent qu'ils avaient observé quelques cas où le remède avait échoué entre leurs mains. (*Rev. méd.*, t. 2, 1828, p. 362.) Mais l'un de ces messieurs m'a rapporté que le malade chez lequel il en avait fait usage n'avait point rendu de fragment depuis plusieurs mois : or, on sait que cette circonstance indiquée par Gomès, est une contre-indication à l'emploi du grenadier. Il est probable que les insuccès des deux autres médecins que je viens de nommer tenaient à un fait analogue. Je dois citer aussi deux autres observations d'expulsion de ténia recueillies par M. Chauffard d'Avignon. L'un de ses malades était tourmenté depuis huit ans de rapports acides, de flatuosités et d'hypochondrie. Il avait voyagé dans toutes les parties de l'Europe, sans éprouver le moindre soulagement à ses maux; étant à Avignon, il rendit quelques fragmens de ténia; ce qui donna l'éveil à M. Chauffard pour lui administrer le ténifuge à la dose de trois onces, bouilli dans huit verres d'eau réduits à trois. Le ver fut rendu vivant une demi-heure après le second verre. Le second malade de M. Chauffard était robuste, mais blême; le ténia ne fut expulsé qu'après le troisième verre. Il était vivant, et avait dix pieds environ de longueur.

Nous terminerons cet article par l'extrait d'une observation de M. GAUBE, qui mérite d'être rapportée. C'est un exemple d'épilepsie occasionnée par le ténia, et guérie au bout de dix-sept ans par l'expulsion de ce ver à l'aide de l'écorce de racine de grenadier.

Bonet, âgé de trente-quatre ans, d'une forte constitution, exerçant le métier de charron, avait joui d'une bonne santé sans aucun dérangement notable jusqu'à l'âge de dix-sept ans, époque à laquelle il éprouva une première attaque d'épilepsie, maladie qui se déclara sans cause connue : les accès subséquens devinrent de plus en plus rapprochés au point de se reproduire jusques à quatre fois par mois sans qu'aucune douleur précédât l'accès. Plusieurs médecins consultés tour-à-tour mirent en usage diverses ressources de l'art, sans succès. On s'aperçut plus tard que le malade rendait de temps en temps, par les selles, des portions articulaires de ténia ; les remèdes que l'on administra pour opérer la destruction de cet animal furent aussi sans succès.

En 1818, Bonet vint me consulter sur son épilepsie. Mais outre les accès très-intenses qui revenaient plusieurs fois dans le mois, le malade était encore, jusqu'à trois et quatre fois par jour, affecté de petites attaques de cette maladie, qui, sans le terrasser comme les accès principaux, le privaient une demi-minute de l'exercice de toutes ses facultés. S'il était à parler avec quelqu'un, sans s'en apercevoir il était subitement arrêté quelquefois au milieu d'une phrase, et il perdait l'usage de la parole et de la vue : revenu de cet état, il ne se souvenait qu'après un moment de ce qu'il avait dit et de ce qu'il avait à dire ; il fallait qu'on lui rappelât le sujet de la conversation ; alors il reprenait son discours. Ce phénomène s'est reproduit plus ou moins souvent depuis les premiers jours de l'invasion de la maladie jusqu'au 4 juin, époque de sa guérison, que je regarde comme radicale.

Dès que le consultant m'eut donné les renseignements sur ce qui s'était passé depuis la première attaque, et quoiqu'il n'eût jamais ressenti de coliques, j'eus de fortes présomptions que l'épilepsie était chez lui causée par la présence du ténia dans les intestins.

Les moyens que je mis en usage provoquèrent la sortie de plusieurs pieds de longueur du ténia, mais il n'y avait ni le cou ni la tête. Après cet événement, la santé de Bonet se rétablit un peu; les attaques étaient incomplètes; mais au bout de six mois elles redevinrent complètes et aussi fréquentes qu'autrefois.

En 1823, Bonet essuya une maladie inflammatoire très-grave dont les suites se prolongèrent pendant quatre mois; cette maladie débuta par une violente sciatique, et bientôt survint une inflammation des intestins, d'où résultèrent une leucophlegmatie générale et un commencement d'ascite. Pendant la durée de cette maladie, Bonet n'eut jamais d'attaque d'épilepsie; ce ne fut que deux mois après son rétablissement que ces attaques reparurent comme avant le traitement contre le ténia, c'est-à-dire d'abord éloignées, et bientôt aussi fréquentes qu'auparavant. Il rendait aussi, de nouveau, par les selles, quelques portions de ver.

Le 2 juin 1825, sans aucune préparation préalable, je fis prendre le premier jour deux onces d'écorce de racine de grenadier (*punica granatum*) en décoction dans une livre et demie d'eau réduite à une livre, à prendre en quatre fois dans la matinée à jeun. Le premier jour, le malade sentit le ver s'agiter; il lui semblait, disait-il, qu'il remontait du côté de l'œsophage. Il y eut plusieurs selles dans les-

quelles se trouvaient de nombreuses portions de ténia.

Le 3, même dose, même résultat. Le 4, même quantité. Bonet rendit dans une selle vingt-deux pieds du ver en une seule pièce. La tête de l'animal était comprise dans cette longue portion : il la soulevait encore quelques minutes après son expulsion. Cette partie si délicate fut endommagée avant mon arrivée, par les assistans, qui lavèrent plusieurs fois le ver pour me le faire voir.

Depuis cette expulsion, il y a déjà neuf mois, et Bonet n'a plus ressenti aucun des phénomènes épileptiques dont nous avons parlé; il jouit d'une santé parfaite.

RÉSUMÉ

DÉS TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR L'ÉCORCE DE RACINE DE GRENADIER CONTRE LE TÉNIA.

1°. La connaissance de la vertu anthelminitique du grenadier est loin d'être une découverte moderne, comme on le croit communément. L'emploi de cet arbuste contre le ténia était déjà populaire deux cents ans avant J.-C., du temps de Caton le Censeur. Dans les siècles suivans, il a été indiqué par Pline, Dioscoride et Marcellus Empiricus; perdu ensuite pendant un espace de temps fort considérable, son usage nous est revenu de l'Inde, où il paraissait s'être conservé de temps immémorial. C'est à Buchanam et ensuite à Berton, Burt et Gomès que nous sommes redevables de la propagation, en Europe, de ce beau fait de thérapeutique.

2°. L'écorce de racine de grenadier est un moyen infiniment supérieur à ceux que l'on connaissait jusqu'aujourd'hui contre le ténia. Lorsqu'on l'administre aux doses et avec les précautions convenables, son emploi est presque toujours couronné de succès.

3°. Pour qu'il agisse d'une manière à-peu-près sûre, il faut que les malades auxquels on le donne rendent actuellement des fragmens de ténia, ou qu'ils en aient rendu depuis peu de temps (Gomès). Dans les cas contraires, il reste assez souvent inefficace. Il en est ordinairement de même lorsque le médicament n'a provoqué l'expulsion que d'une partie du ver. Une autre dose, prise peu de temps après, ne produit souvent aucun effet. Il faut attendre que les selles contiennent de nouveaux fragmens. Le succès du remède est alors assuré.

4°. L'écorce de racine de grenadier, très-active lorsqu'elle est fraîche, conserve la vertu ténifuge, mais pas au même degré lorsqu'elle est desséchée. On la donne en poudre, et surtout en décoction, ordinairement à la dose de deux onces par jour, qu'on fait bouillir dans une pinte d'eau et réduire à trois verres. On les avale successivement à un quart-d'heure ou à demi-heure de distance. La dose du remède peut varier, d'après les auteurs, depuis une once jusqu'à quatre par jour.

5°. L'ingestion de la décoction ténifuge n'est jamais suivie d'accidens graves. La plupart des malades n'en éprouvent aucun effet bien sensible; d'autres ont des nausées, des douleurs dans le ventre, des borborygmes, des coliques, des vertiges, des déjections alvines, et même des vomissemens; mais ces symptômes ne tardent pas à se calmer.

TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES

SUR

LE BAUME DE COPAHU.

L'origine de l'emploi du Baume de Copahu (*oleo-resina copahu* sive *balsamum copaïbæ*) contre les flux des membranes muqueuses remonte à une époque assez reculée, puisqu'il en est fait mention dans la plupart des Traités de matière médicale publiés avant le commencement de ce siècle. Tournefort, Ferrein (1), Geoffroy (2), Desbois de Rochefort (3), Cullen (4) et beaucoup d'autres conseillent ce médicament comme très-efficace contre la blennorrhagie, qu'elle soit ou non de nature vénérienne, contre les catarrhes pulmonaires chroniques et contre toutes les affections de poitrine, accompagnées d'une expectoration abondante. Ils se fondent en cela sur les ouvrages des auteurs qui, les premiers, ont prescrit cette substance, et dont quelques-uns étaient antérieurs au dix-huitième siècle. Les principaux sont Fréd. Hoffmann, Pringle, Fuller, Valcarengh, Monro, Simmons, Pison, Jacquin, Schwédiaur. Comment concevoir, d'après cela, qu'on ait pu regarder comme nouvelle l'application de cette substance au traitement

(1) *Mat. méd.*, par Andry, t. 2, p. 452, Paris, 1770.

(2) *Mat. méd.*, t. 3, p. 597, Paris, 1745.

(3) *Mat. méd.*, t. 2, p. 150, éd. de Lullier-Winslow.

(4) *Mat. méd.*, t. 2.

de l'inflammation de l'urèthre, et que des médecins recommandables aient pu élever des réclamations au sujet de la priorité de cette prétendue découverte?

Ce fait singulier s'explique cependant tout naturellement quand on réfléchit à l'esprit dans lequel sont écrits tous les Traités généraux de matière médicale et de thérapeutique. Ces ouvrages ne mettant point à profit les travaux spéciaux sur chaque espèce de médicament, se contentent d'indiquer d'une manière plus ou moins vague que telle substance est utile dans telle ou telle maladie: ces détails sont ordinairement noyés dans des explications théoriques, dont la fausseté est d'autant plus évidente que ces théories sont plus anciennes; car le temps fait toujours justice de l'esprit de système. Mais un point entièrement négligé par les auteurs de ces ouvrages, c'est de faire connaître les faits et les résultats généraux de l'expérience, sur lesquels les vertus des médicamens sont appuyées. Il résulte de là que leurs éloges donnés aux substances médicamenteuses contre telle ou telle affection sont uniquement des assertions sans preuves, qui ne peuvent inspirer aucune confiance, soit au médecin qui veut s'éclairer sur le traitement des maladies, soit à l'auteur qui écrit sur le même sujet.

N'est-ce pas ce motif qui aura empêché plusieurs des auteurs modernes de matière médicale, et entre autres Schwilgué et M. Alibert, à passer sous silence la propriété de la térébenthine de copahu, autrefois si vantée, d'arrêter les écoulemens blennorrhéiques. L'omission de ces auteurs recommandables n'aura-t-elle pas contribué aussi à accréditer l'opinion aujourd'hui assez générale, que la connaissance des vertus anticatarrhales de ce médicament est une acquisition nou-

velle? Nul doute que ces inconvéniens ne seraient point arrivés, et que le copahu n'aurait jamais perdu la vogue dont il était si digne, si l'on avait fait connaître les faits qui établissent son efficacité. Espérons qu'un semblable événement deviendra impossible lorsqu'on trouvera réunis dans un même ouvrage les travaux les plus intéressans publiés sur cet utile remède.

Les auteurs à qui nous sommes redevables d'avoir de nouveau constaté les vertus anti-catarrhales du copahu, ce sont surtout MM. Ansiaux et Ribes, auxquels on doit aussi de l'avoir administré à dose beaucoup plus forte qu'on ne le faisait autrefois. M. Delpech a publié aussi un bon mémoire sur ce médicament. Depuis ces auteurs, il est bien peu de praticiens qui n'aient eu occasion d'en faire usage et d'observer ses bons effets.

DE L'EMPLOI du *Baume de Copahu* dans la *phthisie pulmonaire*, la *gonorrhée*, les *plaies* et les *ulcères*;
par J. A. MURRAY, d'après Fuller, Hoffmann, Hunter, Gessner, Monro, Simons, Schwédiaur, Valcarengh, etc.

Les Baumes, et en particulier celui de copahu, ont été conseillés dans un assez grand nombre de maladies. Outre leurs propriétés antispasmodiques, diurétiques et sudorifiques, on leur a accordé une vertu spéciale pour opérer la cicatrisation des plaies et des ulcères. Mais il y a une assez grande dissidence parmi les auteurs, relativement à leur efficacité dans la phthisie pulmonaire. Plusieurs en blâment l'emploi dans cette maladie, persuadés qu'ils augmentent la fièvre, l'inflammation et l'obstruction des poumons autour des ulcérations. Parmi ces auteurs, on compte

surtout Fringle (*Diseas. of the army*, ed. 7, p. 163 et *sqq.*), Roseinstein (*Om Barns sjukd.*, p. 93), Tissot (*Avis au peuple*, pag. 124), Fothergill (*In med. observ. and inquiries*, vol. 4, pag. 231, *sqq.*), Quarin (*Animadvers. pract.*, pag. 84).

D'autres, au contraire, donnent les plus grands éloges au baume de copahu. A leur tête doit figurer Fuller (*Pharm. extemp.*, pag. 275), qui vante cette substance hors de toute mesure contre la phthisie pulmonaire. Il l'appelle un excellent thoracique qui a la vertu de déterger les bronches, de donner aux poumons le ton nécessaire à leurs fonctions, de dissoudre les tubercules crus et de dissiper les toux les plus dangereuses et qui font craindre la phthisie. D'autres parlent d'une manière plus modérée de cette substance. Frédéric Hoffmann la recommande comme utile dans les ulcérations des poumons, des reins, de la vessie et de la prostate, pourvu, dit-il, qu'on en fasse usage avec prudence. (*Obs. phys. chim.*, p. 24.)

Valcarengh, fondé sur sa propre expérience et sur celle de Rega et de Sommers, accorde beaucoup d'efficacité aux baumes, mais surtout à celui de copahu, contre les ulcérations du poumon. Mais il conseille d'en employer de petites doses, d'en continuer long-temps l'usage, et d'unir le copahu à des potions adoucissantes, propres à le dissoudre et à tempérer son activité. (*Spec. pract. de præcipuis febribus*, p. 173; *Constit. epid. Cremonens.* p. 108, *sq.*) — Monro a également reconnu que le baume de copahu ou du Pérou était très-utile dans la phthisie, lorsqu'il existe un état de relâchement et de faiblesse. (*Dis. in the british milit. hospital*, p. 129.) — Gessner, tout en reconnaissant que les baumes sont

échauffans, même à petites doses, les conseille cependant dans cette maladie, comme pouvant affaiblir la cause de la fièvre; mais il recommande de n'en faire usage que chez les individus d'un sang ténu, d'une constitution lymphatique, et qui n'ont pas les nerfs trop sensibles. (*Samml. v. Beob. a. d. Arzneysel.*, vol. 1, p. 46.)

Simmons n'a pas craint d'administrer demi-gros à un gros de baume de copahu ou du Pérou dans le stade de suppuration de la phthisie. Il fait prendre, après chaque dose, douze à quinze grains de nitre pour tempérer la chaleur que ce médicament excite. Il prescrit fortement de commencer par de petites doses et d'observer attentivement les effets que ce médicament produit. (*On the treatment of consumption*, p. 36, sq.)—Un autre auteur, qui fait également grand cas du baume de copahu dans la phthisie ulcéreuse, c'est Lentin. (*Beobacht. einig. krankh.* 1774, p. 58.) Cet auteur raconte avoir guéri à l'aide de ce moyen et du millefeuille, dans un cas singulier et très-difficile, des ulcères du poumon et du foie (1).

Quant à l'emploi du baume de copahu dans la

" (1) Il n'est pas difficile d'expliquer l'opposition des auteurs relativement à l'efficacité du baume de copahu contre la phthisie. On sait, d'un côté, que ce médicament est souvent fort utile dans le catarrhe pulmonaire, et de l'autre, qu'il était impossible autrefois de distinguer ces deux maladies. Il est donc présumable que ceux qui ont tant vanté le copahu dans la phthisie n'avaient eu à traiter que des catarrhes chroniques, tandis que les autres avaient eu de véritables phthisiques. Au reste, je suis loin de nier toute espèce d'utilité de cette substance dans les ulcères tuberculeux du poumon. Je serais même très-porté à croire que lorsqu'il n'y a pas trop de fièvre, ce baume doit être avantageux en diminuant l'énorme quantité de crachats que sécrètent les bronches et les parois des ulcérations. (*Note de l'Édit.*)

gonorrhée, je ne m'arrêterai pas long-temps à la méthode empirique des Américains qui, inventée par une nation fort ignorante en médecine, ne tient aucun compte des stades de la maladie. Cependant Pison l'a fait connaître, et il a ajouté des injections à l'usage de cette substance prise à l'intérieur. (*Hist. nat. et méd.*, p. 118.)—Jacquin en a également parlé avec éloge, après l'avoir vue couronnée de succès. Mais quand on connaît la marche de la gonorrhée, on sent que les baumes peuvent nuire dans la période aiguë de la maladie, lorsque l'urèthre est très-enflammé; tandis que ces médicamens réussissent parfaitement dans le dernier stade de cette affection.—Theden attend, pour administrer le copahu, que l'écoulement soit lymphatique. Il en donne d'abord cinq gouttes, qu'il augmente progressivement jusqu'à vingt-quatre par jour. (*Unterricht für die unterwundärzte*, p. 254.)—Schwedliaur (*Pract. observat. on the venereal complaints*, p. 54) en a souvent administré depuis cinquante jusqu'à cent gouttes une fois par jour, ou matin et soir. Bien plus, un jeune homme se délivra radicalement d'une gonorrhée invétérée et opiniâtre, en avalant d'un seul trait une très-forte dose de baume de copahu. Il arrive quelquefois que la suppression de l'écoulement ne dure que pendant le temps où l'on fait usage du copahu; lorsqu'on le cesse, la blennorrhée reparait. J. Hunter, qui avait observé cet effet, n'en continuait l'usage que pendant cinq à six jours, et si après quelque temps la maladie reparaissait, il recourait à d'autres moyens plus efficaces. (*Treatise on venereal diseases*, p. 103.)

Nous ne répéterons point ici ce qu'on rapporte de

l'efficacité de ce baume contre plusieurs autres maladies qu'on dit avoir été guéries par son emploi, telles que les fleurs blanches, les douleurs des reins, suite de calculs, la dysurie, la colique, les flux de ventre, la paralysie, l'hydropisie. Nous manquons à cet égard de documens capables d'inspirer la confiance. Ceux qui désireront lire ce qu'on a écrit à cet égard pourront consulter Willh. Hoppe (*Diss. de balsamo copaibæ*, in Valentini *hist. simpl.*, p. 622, §. 9), Fuller (*ouv. cité*), et même Labat (*Nouv. voyage aux îles de l'Amérique*, t. 2, p. 365), quoique les éloges de ce dernier soient encore plus exagérés et par conséquent moins dignes de foi que ceux des auteurs précédens.

Mutis, médecin qui pratiqua long-temps son art à Santa-Fé, raconte un exemple remarquable de l'utilité du copahu dans l'hydropisie. Une femme prenait de ce baume en augmentant progressivement la dose jusqu'à une cuillerée matin et soir ; elle y joignait un verre de décoction d'orge. Ce traitement provoqua une sécrétion très-abondante d'urine, et la malade recouvra complètement la santé, dans l'espace de cinquante jours. (*Nouvelles de la Républiq. des Lettres et des Arts*, 1786, n°. 33, p. 73.)

Nous devons dire aussi un mot de l'efficacité du baume de copahu appliqué à l'extérieur. Ce médicament se recommande surtout dans les plaies des tendons et des nerfs. Employé prématurément dans les plaies et les ulcères, il provoque une cicatrisation trop prompte, et donne lieu, de cette manière, à des ulcères sinueux qui ne tardent pas à s'ouvrir, et qui sont difficiles à guérir. (Hoppe, § 10) — (Ext. de Murray, *apparat. medicam.*, t. 4, p. 53, Got., 1787.)

MÉMOIRE sur le Traitement de la Blennorrhagie par le Baume de Copahu à haute dose ; par M. le docteur ANSIAUX, Chirurgien en chef des hospices civils de Liège.

On a beaucoup écrit dans ces derniers temps sur la Blennorrhagie. L'origine et la nature de cette maladie ont surtout donné lieu à de vives discussions, qui sont loin encore d'être terminées. Je n'ai nullement l'intention d'y prendre part; il n'est point de mon objet actuel de rechercher s'il y a identité entre le virus de la gonorrhée et celui de la syphilis, ou bien si ces deux affections tirent leur source de contagions différentes. Je n'ai d'autre but, en ce moment, que de faire connaître le résultat de mon expérience sous le rapport thérapeutique; je commence par l'exposition des faits.

PREMIÈRE OBSERVATION. Un jeune homme robuste eut, l'an 1800, une blennorrhagie accompagnée d'une vive inflammation. J'employai tous les moyens ordinaires, les bains, les mucilagineux, le camphre, l'opium, etc. Les douleurs furent apaisées, mais le jet des urines indiqua un rétrécissement dans le canal de l'urèthre. On fit long-temps usage des bougies, et l'écoulement s'arrêta.

Quatre ans après, ce jeune homme prit une nouvelle blennorrhagie. Il voulut, cette fois, être traité par la méthode de *Bell*, dont il avait lu l'ouvrage. La maladie était *au premier degré*. Je fis usage des injections n°. 1, 7, 18 (1), dont j'augmentai progressi-

(1) Bell et Bosquillon, t. 1, p. 657.

vement les doses, en me conformant à tout ce que prescrit l'auteur : enfin, j'employai la dissolution d'un grain de muriate de mercure suroxigéné dans dix onces d'eau, que *Bell* regarde comme la plus sûre et la meilleure des injections; mais je n'en obtins pas plus d'effet. Je doublai, je quadruplai même la dose de muriate suroxigéné, sans produire la plus légère douleur. Après cinq semaines de ce traitement infructueux, je résolus d'employer la potion de *Chopart* (1) dont je m'étais servi plusieurs fois avec succès pour des gonorrhées chroniques; elle réussit complètement : en cinq jours l'écoulement avait cessé pour ne plus reparaitre.

Au bout de quelques mois le même jeune homme contracta une nouvelle gonorrhée. J'étais absent alors, et ne voulant consulter personne, il fit usage de la potion balsamique, dont, par reconnaissance, il avait gardé la recette. Il commença dès le deuxième jour; le sixième, il était guéri.

Il se maria quelque temps après, et devint père; sa femme et son enfant jouissaient ainsi que lui d'une bonne santé, lorsqu'il gagna une quatrième gonorrhée qui, sous mes yeux, fut encore guérie aussi

(1) Voici la formule de cette potion, telle qu'on la trouve dans *Chopart*, *Traité des maladies des voies urinaires*, 2^e partie, p. 510 :

Prenez eau distillée de Menthe.	} de chaque deux onces.
Esprit de vin.	
Baume de copahu.	
Sirop de capillaire.	
Esprit de nitre dulcifié.	
Eau de fleurs d'orange.	une once.
	deux gros.

Mêlez : prenez deux cuillerées à bouche de cette potion le matin, une à midi et une autre dans la soirée : continuez-en l'usage pendant douze jours.

promptement, par le même moyen également employé dès le début.

Ces faits étaient trop singuliers pour que je ne cherchasse pas à m'assurer si le même remède, employé dans des circonstances analogues, produirait les mêmes effets. J'en fis d'abord l'application sur des soldats de la compagnie départementale. Voici le résultat de mes premières expériences.

II^e OBSERV. J. J. Ronday entra à l'hôpital de Bavière, le 13 janvier 1811. Il avait, depuis trois jours, un écoulement accompagné de douleurs assez vives, lors de l'émission des urines. Le 14, je lui fis prendre la potion balsamique. Le 15, il éprouva quelques coliques et un dévoiement qui continua pendant tout le traitement. L'écoulement diminua d'une manière sensible dès le 17; le 19, il avait tout-à-fait cessé; le 21, je commençai à donner la potion à plus petites doses; le 29 on en abandonna entièrement l'usage. Je retins encore le malade pendant dix jours, pour m'assurer s'il était bien guéri; l'écoulement n'a pas reparu.

III^e OBSERV. P. Bovy fut admis à l'hôpital le 25 janvier 1811, pour une blennorrhagie récente, dont les symptômes étaient modérés. Le 26, on lui donna la potion balsamique, qui détermina des selles abondantes; le 28, l'écoulement était tari; le 2 et le 3 février, on aperçut encore quelques taches sur le linge. La potion fut continuée jusqu'au 10, et la guérison fut complète.

IV^e OBSERV. S. Lejeune, âgé de vingt-deux ans, admis le 7 mai 1811 à l'hôpital de Bavière, pour une gonorrhée récente, fut mis à l'usage de la même

potion. Comme dans les précédentes observations, il y eut des déjections abondantes; l'écoulement cessa le septième jour, et Lejeune est sorti le quatorzième parfaitement guéri.

v° OBSERV. G. Desart entra à Bavière le 28 février 1812. Il avait depuis quatre jours un écoulement, avec cuissons fort douloureuses dans la fosse naviculaire. Je lui prescrivis la potion de Chopart, qu'il ne prit qu'avec beaucoup de répugnance et dont il ne fit jamais usagé à la dose indiquée : cependant le quatrième jour, le dévoïement se déclara, et dès lors l'écoulement se ralentit; le dixième jour, il avait tout-à-fait cessé; le dix-septième, Desart fut renvoyé de l'hospice.

vi° OBSERV. N. Beaupain entra à l'hôpital le 29 octobre 1812, ayant une blennorrhagie et un chancre qu'il avait reçus de la même fille. Je traitai d'abord la blennorrhagie par la potion : le dévoïement eut lieu et l'écoulement cessa le neuvième jour. J'administrerai ensuite la liqueur de Van Swiéten; le chancre se cicatrisa et Beaupain fut renvoyé de l'hôpital le 22 décembre suivant.

Je pourrais joindre à ces faits beaucoup d'autres observations où le remède de Chopart a été administré avec le même avantage; mais ce serait produire des répétitions fatigantes et nullement instructives. Je passe donc à quelques exemples de non-succès.

vii° OBSERV. Thiboux, âgé de dix-huit ans, admis à Bavière le 23 avril 1812, avait une blennorrhagie récente. La potion diminua d'abord l'écoulement; mais ce jeune homme, excessivement indocile, ayant trouvé le moyen de s'échapper de l'hôpital, n'y reparut qu'après avoir bu une copieuse quantité d'eau.

de-vie et se trouvant dans l'ivresse la plus complète. Les douleurs devinrent très-vives, et il survint de l'engorgement aux glandes inguinales : ces symptômes, combattus par les bains, les adoucissans, etc., durèrent au moins cinq semaines; après leur disparition, Thiboux témoignant une répugnance extrême pour le baume de copahu, je fis pratiquer des injections stimulantes et l'écoulement céda à leur usage.

VIII^e OBSERV. J. Dupont avait une blennorrhagie depuis quatre jours : je le mis à l'usage de la potion; mais l'écoulement, loin de s'arrêter, augmenta considérablement. Je prescrivis la potion à plus fortes doses, sans qu'elle produisit d'évacuations alvines. Après en avoir continué l'usage sans succès pendant onze jours, j'y renonçai : la gonorrhée suivit sa marche ordinaire : au bout de cinq semaines, l'irritation étant apaisée, j'eus recours aux injections, et la guérison s'opéra.

IX^e OBSERV. E. Baufays entra à l'hôpital, le 22 juin 1812, ayant une blennorrhagie récente, accompagnée de symptômes inflammatoires très-intenses. Il prit la potion balsamique pendant deux jours, mais les douleurs devinrent plus vives; il éprouva de fréquentes envies d'uriner, et rendit quelques gouttes de sang par l'urèthre. Je fis interrompre l'usage de la potion, et j'employai les bains, les fumigations, les mucilagineux : les accidens étant apaisés le sixième jour, le remède de Chopart fut de nouveau administré; le dixième, la guérison était complète.

A la fin de l'an 1812, j'adressai à l'Athénée de médecine de Paris le résumé des observations qu'on vient de lire, et de toutes celles que j'avais recueillies jusqu'alors; elles étaient au nombre de vingt-cinq :

vingt-deux où la potion avait complètement réussi ; une où elle n'avait rien produit (*obs. viii^e*), une où les liqueurs spiritueuses avaient troublé son action (*obs. viii^e*), une autre enfin où elle avait paru augmenter l'état inflammatoire (*obs. ix^e*).

L'Athénée remit l'examen de mon travail à une commission, dont M. le docteur Fizeau fut le rapporteur.

« Le médicament dont il s'agit n'est pas nouveau, » dit-il, et tous les praticiens en connaissent depuis long-temps les propriétés ; mais on n'avait osé jusqu'ici l'employer dans les blennorrhagies aiguës, et dès le commencement : il a fallu qu'un heureux hasard ait fourni à M. Ansiaux l'occasion de s'assurer qu'on le pouvait faire sans inconvénient, et qu'il est aussi efficace au début qu'à la fin des gonorrhées. Cette nouvelle méthode de traitement nous paraît préférable à celle qu'on emploie communément, et surtout à celle des injections, qui souvent manquent leur effet, et sont suivies de rétrécissement de l'urèthre, accident qu'on n'a jamais observé à la suite du procédé de M. Ansiaux.

« Nous avons nous-mêmes essayé le traitement de M. Ansiaux sur un assez grand nombre de malades, et nous avons obtenu à-peu-près les mêmes résultats. M. Cullerier, qui, à notre invitation, a bien voulu l'employer sur un plus grand nombre de sujets, n'a pas eu des succès aussi marqués ; mais l'indocilité des malades paraît y avoir contribué pour beaucoup.

« Nous terminerons en concluant que la méthode de M. Ansiaux est très-bonne, et peut être em-

» ployée avec succès et sans inconvéniens; c'est-à-
 » dire qu'on peut avec la potion recommandée par
 » Chopart dans les gonorrhées chroniques, supprimer
 » et guérir une gonorrhée aiguë, même dès le com-
 » mencement (1). »

Depuis l'époque où ce rapport fut publié, j'ai continué à prescrire le même remède, et les résultats en ont été souvent heureux. Plus d'une fois il est resté sans efficacité; mais ne voit-on pas échouer les médicaments dont les vertus ont été le mieux constatées? Plus d'une fois il a produit certains accidens qui m'ont forcé à en suspendre l'usage. Ainsi, lorsque la blennorrhagie était très-intense, j'ai vu ce remède augmenter l'irritation et la douleur; je l'ai vu, chez des individus d'une constitution nerveuse, déterminer des vertiges; mais alors il a suffi d'en suspendre ou d'en modérer l'administration pendant quelques jours, pour y revenir ensuite avec succès.

^{x°} OBSERV. M..., âgé de quarante-cinq ans, fut affecté d'une blennorrhagie vers la fin de 1814. Il vint, dès le second jour, me prier de lui donner la potion balsamique au moyen de laquelle j'avais guéri un de ses amis. Je la lui prescrivis à la dose ordinaire; mais elle occasiona des maux de tête et des vertiges qui me forcèrent à en interrompre l'usage pendant quarante-huit heures. Je la prescrivis de nouveau, d'abord à une demi-once par jour, et peu-à-peu je revins à la dose primitive. L'écoulement ne cessa que le treizième jour du traitement, qui fut continué jusqu'au dix-septième.

C'est ici le lieu de faire connaître un effet singu-

(1) *Biblioth. méd.*, t. xxxix, p. 67.

lier de la potion, observé par M. Montègre dans un cas de gonorrhée récente, et sans aucun symptôme inflammatoire. Voici le fait, tel qu'il est rapporté dans le bulletin de l'Athénée de médecine (1) séance du 23 juillet 1814.

« L'écoulement ayant disparu après la première
» dose du remède, il survint le même jour une érup-
» tion de plaques rouges très-nombreuses sur toute
» la surface du corps et surtout au visage. La potion
» fut suspendue, et bientôt il n'y eut plus de trace
» d'éruption; mais la gonorrhée reparut incontinent:
» on revint à la potion; l'écoulement s'arrêta de nou-
» veau, et l'éruption se renouvela avec plus d'inten-
» sité qu'auparavant, mais toujours sans fièvre, ni
» aucun autre accident. Il suffit, pour le faire dis-
» paraître, de suspendre encore l'usage de la potion;
» mais l'écoulement revint une troisième fois, et
» dès-lors on se détermina à le traiter par d'autres
» moyens. »

Parmi les accidens, je ne range ni les coliques, ni les déjections fécales, qu'occasions presque toujours le baume de copahu donné à fortes doses. Loin de regarder cet effet comme nuisible, je le crois au contraire avantageux et peut-être même indispensable pour parvenir au succès. Aussi, dans presque tous les cas où j'ai vu le remède manquer d'efficacité, le dévoiement n'avait point eu lieu. Pour empêcher la fluxion de s'établir sur la muqueuse de l'urèthre, *il faut imprimer aux forces de la nature des ensembles de mouvemens qui tendent vers des*

(1) *Biblioth. méd.*, t. XLV.

organes éloignés et qui soient perturbateurs des mouvemens qu'affecte la fluxion. (Barthez.)

On doit d'ailleurs distinguer deux modes d'action différens dans le baume de copahu, base du remède de Chopart : à petites doses il excite les organes urinaires ; à doses plus fortes, il agit à-la-fois sur les voies urinaires et digestives : en même temps qu'il procure des déjections alvines, il imprime aux urines des changemens remarquables ; elles sont plus abondantes et moins âcres, et présentent une odeur de violette très-prononcée. Il est certain que ce remède n'agit pas simplement à la manière des autres purgatifs.

Cependant si la fluxion est parvenue à son état, la potion balsamique ne nous paraît plus suivie des mêmes avantages, car le plus souvent alors l'écoulement diminue pendant son action pour reparaitre ensuite avec la même force ; mais lorsque la gonorrhée est passée à l'état chronique, elle peut encore être employée avec succès, et nous avons vu que c'était dans cette circonstance seulement que Chopart en recommandait l'usage.

Il est néanmoins des blennorrhagies qui résistent à tous les remèdes et qui, comme le disait Chopart, *doivent, pour ainsi dire, s'user par elles-mêmes et mourir de vieillesse*. Je vais en rapporter un exemple.

XI^e OBSERV. M. de *** se trouvant à Paris au mois de mars 1813, eut à-la-fois huit chancres sur le gland et une blennorrhagie. Un médecin, connu par ses talens et son instruction, lui prescrivit l'usage du muriate de mercure sur-oxigéné, d'abord à un quart de grain, puis à un demi-grain par jour : il y eut

en tout trente grains de cette préparation employés, et les chancres furent parfaitement guéris.

L'écoulement de l'urèthre était abondant : après trois semaines les douleurs ayant disparu, on chercha à l'arrêter ; le baume de copahu fut administré sous toutes les formes et sans aucune espèce de succès : on eut recours aux injections astringentes ; l'écoulement tarit, mais M. de *** éprouva un *ténésme* fort incommode au col de la vessie ; il eut des besoins fréquens de rendre les urines, qui ne s'échappaient qu'en petite quantité, et l'une des glandes inguinales devint le siège d'un engorgement considérable. Deux des hommes les plus célèbres de la capitale furent réunis au médecin traitant, et dans une consultation écrite ils émirent l'opinion que ces accidens ne provenaient pas de la suppression de l'écoulement, qu'ils croyaient ne pouvoir plus être considéré comme syphilitique ; ils conseillèrent de continuer l'usage des injections, prescrivirent des pilules purgatives aloétiques, et recommandèrent de couvrir la tumeur d'une peau de cigne. Ce traitement fut suivi pendant quelque temps sans résultats avantageux ; mais M. de *** , obligé de se rendre en poste à Bruxelles, se trouva pendant trois jours dans l'impossibilité de pratiquer les injections : tout-à-coup l'écoulement reparait, l'engorgement glanduleux se dissipe, mais le *ténésme* continue sans être aussi pénible.

Je fus consulté par M. de *** , le 19 octobre 1814, sept mois après l'apparition de la blennorrhagie.

L'écoulement était toujours d'une abondance extrême, et il existait encore une constriction douloureuse vers le col vésical : je conseillai d'abandonner la maladie à elle-même, jusqu'à ce que les douleurs fus-

sent totalement dissipées. Alors, je fis l'introduction d'une sonde de gomme élastique, et reconnus que la prostate était le siège d'un engorgement assez considérable. Le malade faisait, depuis trois semaines, usage des bougies, lorsqu'il s'éloigna de Liège; parvenu à les passer lui-même jusque dans la vessie, il le faisait avec d'autant plus d'exactitude qu'il en éprouvait un soulagement sensible, par la diminution notable de l'écoulement et une beaucoup plus grande facilité dans l'émission des urines.

De ce que le baume de copahu est, dans des cas semblables, administré sans succès, peut-on en conclure, comme je l'ai vu faire, qu'il ne jouit d'aucune vertu? Non sans doute; et si dans l'observation qui précède, il n'a point arrêté l'écoulement, du moins n'a-t-il pas produit le même mal que les injections, auxquelles (malgré le respect dont je suis pénétré pour les trois professeurs de Paris qui ont signé la consultation) j'attribue l'engorgement de la prostate et celui de la glande inguinale.

J'ai recueilli aujourd'hui un trop grand nombre de faits en faveur de la méthode que je propose, pour qu'il me soit permis de douter de son efficacité. Depuis le rapport dont j'ai fait mention, MM. les docteurs Fizeau, Renauldin et Cayol, ont déclaré à l'Athénée de médecine en avoir obtenu les meilleurs effets (1); plusieurs de mes collègues, et notamment MM. Sauveur et Dejaer, l'emploient fréquemment et en retirent des avantages marqués; beaucoup de praticiens de ce pays m'ont annoncé s'en être bien trouvés: enfin un homme, qui a servi en qualité de pharmacien aux

(1) Séance du 25 juillet 1814. *Biblioth. méd.*, t. XLV.

armées françaises, et que j'ai tiré à l'aide de ce moyen d'une position extrêmement embarrassante, est allé à La Haye, y a débité le remède comme étant de son invention, et y a fait des cures nombreuses : c'est là le seul témoignage de reconnaissance qu'il m'ait jamais donné.

J'ai traité un grand nombre de blennorrhagies, sans jamais avoir employé de mercure ; et cependant j'ai vu si rarement survenir des symptômes vénériens, que je pense avec Vacca Berlinghieri qu'il ne faut pas tourmenter quatre-vingt-dix-huit individus sur cent, pour deux qui pourront réellement attraper la vérole. (Ext. de la *Clinique chirurgicale*, par M. Ansiaux ; Liège, 1816, page 1.)

MÉMOIRE sur l'emploi du Baume de Copahu à haute dose dans la gonorrhée et l'engorgement consécutif du testicule, par M. F. RIBES.

M. Ribes est un des médecins qui ont le plus contribué à faire connaître les vertus du baume de copahu employé à haute dose. Un événement fortuit lui révéla une méthode de traitement de la gonorrhée dont l'efficacité est aujourd'hui généralement reconnue.

Cet estimable praticien ayant remplacé momentanément M. Chaussier dans le service de santé de l'École Polytechnique, en 1804, fut consulté par un jeune homme qui était depuis un mois atteint d'une gonorrhée. Je lui conseillai, dit M. Ribes (1), d'envoyer chercher une once de baume de copahu et d'en

(1) Le Mémoire de M. Ribes étant fort important, nous le reproduirons en grande partie, en laissant parler l'auteur. (N. de l'Edit.)

prendre tous les matins vingt gouttes dans un verre de tisane de fraisier et de chiendent. Le malade ayant mal compris ma prescription, prit le lendemain l'once entière de ce baume. Peu après, il eut des coliques, et fut abondamment purgé; il éprouva pendant toute la journée du dégoût pour les alimens, mais bientôt l'appétit lui revint. La gonorrhée cessa complètement et ne reparut plus.

Cette observation ne fut pas perdue pour moi : je me hâtai de mettre le baume de copahu en usage à une plus forte dose qu'on ne l'avait employé jusqu'alors; du moins je ne connaissais personne qui l'eût donné au-delà de vingt gouttes, et la plupart des praticiens le regardaient encore à cette époque comme un médicament irritant, qui devait être administré avec la plus grande circonspection. J'eus bientôt plusieurs occasions d'expérimenter ce baume. Je commençai à le donner à un demi-gros le matin et autant le soir, ensuite à un gros deux fois le jour, puis à trois gros; je ne tardai pas à le porter à demi-once, bientôt après à six gros, et je suis très-souvent allé jusqu'à une once dans la journée, même à deux onces dans les vingt-quatre heures, lorsque j'ai trouvé des malades assez bien disposés pour surmonter le dégoût qu'excite ce médicament (1).

(1) M. Rouvyère, pharmacien-major aux Invalides, et moi, nous avons vu, en 1808, à Valladolid, un officier de l'état-major prendre en notre présence, à la suite d'un défi, deux onces de baume de copahu pur, et en une seule dose, quoiqu'il lui eût été prescrit de le prendre en deux jours. Ce militaire eut plusieurs selles et fut délivré d'une gonorrhée qui coulait abondamment. Il est aujourd'hui à Paris et se porte très-bien.

Parmi les auteurs, il n'y a guère que Monteggia qui ait employé le baume de copahu avec plus de hardiesse que les praticiens qui l'avaient précédé; mais il n'est allé qu'à la dose de deux gros.

Fuller l'avait donné à trois gros, mais seulement comme purgatif. J'affirme qu'il y avait plus de six ans que j'employais le baume de copahu à

Vers la fin de l'année 1804, le hasard m'offrit l'avantage de découvrir dans le baume de copahu une nouvelle vertu que j'étais loin de lui soupçonner. Une personne notable des départemens fut envoyée à Paris en députation pour assister à une grande solennité qui devait être célébrée le 2 décembre. A son arrivée dans la capitale, il eut commerce avec une femme gâtée, et au bout de huit jours il se déclara une gonorrhée très-abondante. Trois semaines après son accident, sortant d'une maison où il avait passé la soirée, et s'en retournant à pied par un temps de neige et de pluie, il s'arrêta au coin d'une rue pour uriner. Il n'eut pas plutôt commencé, qu'il fut saisi d'un froid subit et glacial, et il éprouva au même instant une vive douleur au testicule droit. Il eut beaucoup de peine à se rendre chez lui, et passa une nuit très-agitée. Le lendemain, il avait le testicule très-gonflé : il ne restait de la gonorrhée qu'un peu de suintement. Un jeune homme qui suivait mes cours, et qui était de sa connaissance, lui fit une forte saignée, le mit au bain, lui appliqua un cataplasme sur la partie souffrante, et lui conseilla le repos et la diète. Au bout de quinze jours le testicule avait beaucoup diminué, et l'écoulement s'était un peu rétabli. Le malade commençait à sortir, lorsqu'un jour, étant forcé d'assister à l'audience d'un ministre, il resta longtemps debout, ce qui le fatigua beaucoup. Il rentra chez lui avec de la fièvre, et l'écoulement cessa complètement. Le testicule gauche devint très-douloureux, se gonfla considérablement : le testicule droit, qui d'abord avait été affecté, quoiqu'il eût beaucoup

forte dose, avant que je connusse la manière dont Monteggia et Fuller donnaient ce médicament.

diminué de volume, conservait encore un peu plus de grosseur que dans l'état naturel. Le malade en fut effrayé. Le jeune homme qui lui donnait des soins se trouvant aussi un peu embarrassé, me pria de venir l'aider de mes conseils. Je me rendis à son désir; je trouvai le testicule dans l'état que je viens d'indiquer. L'orifice de l'urèthre était rouge : notre malade s'inquiétait beaucoup; il était pressé de retourner dans son département.

Je voulais combattre les nouveaux accidens par les mêmes moyens qu'on avait d'abord employés; mais le mode d'action gonorrhéique existant toujours, je craignis qu'il ne continuât à entretenir l'engorgement du testicule et n'empêchât la résolution ou du moins ne la retardât un certain temps, malgré tous les moyens que je pourrais lui opposer. Je pensai qu'en détruisant tout-à-fait ce mode d'action par un moyen que je regarde comme spécifique, la cause de la fluxion étant enlevée, il me serait plus facile alors de combattre l'inflammation locale. Ce ne fut pas sans quelque crainte que je m'y déterminai; mais enfin je fis prendre un gros de baume de copahu le matin, un à midi et un le soir. Le malade alla cinq à six fois à la selle. Le lendemain, il prit la même dose, et dans la soirée, à mon grand étonnement, le testicule droit était rendu à son état naturel. Le gauche était beaucoup moins douloureux qu'il ne l'était la veille, et son volume était tellement diminué, que le malade en était transporté de joie. Malgré la répugnance qu'il avait pour ce médicament, il voulut non seulement en continuer l'usage, mais encore en augmenter la dose : je lui en fis alors prendre deux gros le matin et deux le soir. Au bout

de douze jours, les testicules furent complètement dégorgés ; les épидidymes même étaient revenus dans leur état naturel, ce qu'on obtient rarement par les antiphlogistiques. Le malade partit peu de temps après, parfaitement guéri, sans avoir employé d'autres moyens que le baume de copahu.

Je ne tardai pas à trouver de nouvelles occasions d'administrer le baume de copahu. Le succès inattendu que j'obtins de l'usage de ce médicament, non-seulement contre la gonorrhée, mais encore contre la fluxion du testicule, l'accident le plus ordinaire qui survient après la disparition de cet écoulement, me portèrent à donner plus d'extension à mes observations. Ce fut alors que je commençai à faire quelques recherches pour tâcher de reconnaître positivement l'action des baumes sur les membranes muqueuses, et leurs effets dans les affections catarrhales. Mes essais m'ont donné lieu de remarquer que tous les baumes naturels agissent d'une manière évidente sur ces membranes, non seulement lorsqu'elles sont dans l'état sain, mais plus particulièrement encore lorsqu'elles sont dans un état de maladie. Cependant ils n'agissent pas d'une manière aussi active et aussi prompte les uns que les autres. L'observation m'a prouvé que le baume de la Mecque doit être placé en première ligne ; après lui vient le baume de copahu, ensuite ceux du Canada, du Pérou, puis celui de Tolu.

L'essence de térébenthine et la térébenthine elle-même méritent aussi quelque attention ; cependant quoiqu'on regarde aujourd'hui les baumes de la Mecque, de copahu et du Canada comme des térébenthines, j'affirme que les effets des deux premiers

de ces baumes sur la gonorrhée sont prompts et très-marqués, tandis que la térébenthine et son huile essentielle ne produisent presque jamais de changement sensible dans cette maladie.

L'expérience m'a prouvé que le baume de la Mecque agit très-efficacement; mais sa grande cherté, et surtout la difficulté de s'en procurer du vrai et du bon, m'ont forcé de m'attacher au baume de copahu, qui, par sa nature et ses effets, approche le plus du baume de la Mecque.

Ce ne fut qu'après avoir recueilli beaucoup d'observations, et m'être bien assuré des effets du baume de copahu sur la gonorrhée, que je fis connaître à un grand nombre de mes confrères l'efficacité de ce médicament. Quelques-uns d'entre eux, je le dis avec regret, me mettent aujourd'hui dans la nécessité de publier ce fragment, pour qu'on ne croie pas, quand mon Mémoire paraîtra, que je me suis emparé de leurs idées, de leurs recherches ou de leurs observations.

Voyant le baume de copahu agir efficacement, je l'administrerai sans hésiter dans tous les états de la gonorrhée, et lorsque, après la cessation spontanée de l'écoulement, il se manifestait un accident quelconque, ou que je soupçonnais être la suite de cette suppression.

Je vais extraire de mon Mémoire quelques observations remarquables, qui, je l'espère, donneront au baume de copahu, dans l'esprit des praticiens, l'importance qu'il mérite.

Un jeune graveur vint me consulter pour une gonorrhée qu'il avait depuis cinq semaines, et pour un grand mal de tête et des douleurs intolérables

d'oreilles. Il y avait huit jours que ces accidens s'étaient manifestés , à la suite d'une suppression presque complète et subite de la gonorrhée. J'employai les bains, les sangsues, les fumigations, l'huile de lis, les injections émollientes dans les oreilles, rien ne put diminuer l'intensité de ces douleurs. Dix gouttes de laudanum liquide introduites dans le conduit auditif externe, et soutenues avec un peu de coton, ne les calmèrent pas davantage. Le malade voulant d'abord absolument se débarrasser de l'espèce de suintement qui lui restait encore, je lui fis prendre le baume de copahu, sans réfléchir que ses douleurs pouvaient avoir quelque rapport avec la gonorrhée, et, à ma grande surprise, au bout de deux jours, le reste de la gonorrhée, les douleurs de tête et d'oreilles disparurent, et le malade ne s'est plus ressenti de cette indisposition.

Une personne avait une gonorrhée qui coulait abondamment depuis deux mois, lorsque tout-à-coup l'écoulement se supprima, et il survint une ophthalmie violente qui résista pendant quinze jours à tous les remèdes antiphlogistiques qu'on lui opposa. L'ophthalmie s'étant dissipée, la gonorrhée reparut peu de temps après; elle disparut de nouveau, et l'ophthalmie revint avec la même intensité que la première fois. La gonorrhée et l'ophthalmie se succédèrent ainsi alternativement pendant quatre mois; et lorsque je vis le malade pour la première fois, il avait les bords des paupières et la conjonctive rouges et fortement enflammés: la cornée était un peu terne. Je conseillai le baume de copahu. Le malade en prit d'abord trois onces en six jours. Au troisième jour il y avait un mieux sensible; au quin-

zième il n'existait plus de traces d'ophthalmie, et la gonorrhée ne reparut plus. Le malade prit en tout cinq onces de baume.

Un jeune homme arrêta une gonorrhée par une application d'un morceau de glace sur le périnée; bientôt après il éprouva de l'oppression, des douleurs dans toute la poitrine, de la difficulté de respirer, une toux violente, suivie d'une abondante sécrétion muqueuse qu'il rendait par l'expectoration. Cet état durait depuis six jours, lorsque je fus consulté. Au deuxième jour de l'usage du baume de copahu, le malade éprouva un mieux sensible; au dixième, il se ressentait de son accident qu'un peu de faiblesse, et il ne tarda pas à être complètement guéri.

J'ai recueilli deux observations de gonflement et d'engorgement très-douloureux du genou, après la suppression subite de la gonorrhée. Chez l'un des sujets de ces observations, les deux genoux furent affectés en même temps; chez l'autre, le genou droit était seulement engorgé et douloureux. Dans ces deux cas, le baume de copahu a été employé pendant douze jours avec un succès complet, et les malades ont guéri sans qu'on eût mis d'autres moyens en usage.

Dans les premiers jours de la gonorrhée, et pendant la période inflammatoire, les glandes de l'aîne sont souvent engorgées d'une manière qui en impose et les fait prendre pour des bubons. L'usage du baume de copahu, en arrêtant l'écoulement et l'irritation, fait aussi disparaître l'engorgement de ces glandes.

Depuis seize ans je ne fais plus mettre de cataplasme, ni même de suspensoir aux malades qui ont le testicule vénérien, ou ce qu'on nomme communé-

ment gonorrhée tombée dans les bourses. A la troisième ou quatrième dose de baume de copahu, la douleur et l'inflammation du testicule diminuent, et le dégorgement commence à s'opérer visiblement. J'ai observé cela non seulement dans les cas de fluxion, suite d'une gonorrhée supprimée, mais encore dans les fluxions de ces organes produites par toute autre cause. L'on n'a qu'à continuer l'usage du baume de copahu pendant douze ou quinze jours, et l'on parvient à faire résoudre des engorgemens même très-considérables, tant du testicule que de l'épididyme. Les premières doses de baume de copahu agissent toujours promptement sur le testicule vénérien, et l'on voit l'engorgement diminuer d'une manière sensible : mais ensuite cet engorgement semble stationnaire pendant quelques jours ; puis la diminution devient apparente et très-rapide. Avec le baume de copahu on est sûr d'arrêter l'augmentation du gonflement et d'opérer le dégorgement, ce qu'on n'obtient pas toujours aussi sûrement par les autres moyens.

J'ai plusieurs observations de testicules vénériens qui ont résisté aux moyens ordinaires, tels que les saignées, les cataplasmes, les bains, la diète, les purgatifs, les onctions mercurielles, et qui ont cédé au baume de copahu, même très-rapidement.

J'ai une observation d'engorgement douloureux du corps caverneux de la verge et de l'urèthre, qui simulait le priapisme. Cet état, causé par la gonorrhée, s'est dissipé après l'emploi d'une once de baume de copahu. Tous les cas de dysurie, de strangurie, suite de la gonorrhée, ainsi que ce qu'on nomme communément *chaude-pisse cordée*, ont constam-

ment cédé à l'administration du remède. Il est rare que l'engorgement gonorrhéique récent de la prostate ne se dissipe pas après quelques jours de l'usage de ce moyen. J'ai vu des rétentions d'urine produites par l'inflammation de la vessie, causée par l'intensité de la gonorrhée, et même des néphrites très-aiguës, céder promptement à l'usage du baume de copahu. Des catarrhes récents de la vessie, des écoulemens muqueux et puriformes des bords des paupières, des irritations de la membrane interne du larynx, accompagnées de toux très-rebelles, survenues après la suppression accidentelle de la gonorrhée, ont guéri par l'emploi de ce médicament.

Je me résume en assurant que je puis prouver que je donne à forte dose le baume de copahu depuis dix-huit ans, que je le fais prendre dans tous les temps de la gonorrhée avec des succès divers, mais toujours sans inconvéniens; enfin, que je l'ai administré, quelle qu'ait été l'intensité du mal; et lorsque celui-ci n'a pas été totalement enlevé, les accidens, loin de s'exaspérer, ont toujours diminué.

Je détruis la gonorrhée, le plus promptement possible, parce que je la regarde, ainsi que les chancres et les bubons, comme un foyer d'infection toujours renaissant. Je fais continuer l'usage du baume de copahu pendant dix à douze jours après que l'écoulement est arrêté, sans quoi la gonorrhée reparait quelquefois.

Le baume de copahu fait cesser les érections nocturnes, la douleur et l'inflammation gonorrhéiques, aussi bien et souvent mieux que les saignées et les antiphlogistiques ordinaires.

J'ai observé que, dans presque tous les cas de sup-

pression spontanée de la gonorrhée, il reste un très-léger suintement qui se fait remarquer, surtout le matin. Le sommet du gland et l'orifice de l'urèthre offrent une sorte d'aréole d'un rouge plus ou moins vif, ce qui annonce encore l'existence du mode d'action gonorrhéique, que le baume de copahu fait ordinairement disparaître.

Cependant je dois avouer que je ne regarde pas ce remède comme infaillible, quoiqu'il manque rarement son effet. Il est des gonorrhées qui résistent à l'emploi des baumes, quelle qu'en soit la dose et de quelque manière qu'on les administre.

Mais si les baumes ne réussissent pas toujours à détruire complètement l'écoulement, j'assure que lorsque je les ai donnés à forte dose, ils n'ont jamais échoué contre les accidens déterminés par la suppression spontanée de la gonorrhée, particulièrement lorsque ces accidens s'étaient développés peu de temps après la suppression de l'écoulement, et que le remède a été immédiatement employé : alors la gonorrhée et les accidens se sont constamment trouvés détruits sans retour.

Il résulte de ce qui vient d'être dit, que le baume de copahu a la plus puissante efficacité contre la gonorrhée et contre les accidens produits par la suppression spontanée de cet écoulement : ainsi je regarde ce baume comme un médicament précieux pour combattre cette dégoûtante maladie.

Il s'agirait à présent de trouver un moyen qui rendrait ce médicament moins désagréable. Si l'on pouvait y parvenir, on rendrait un service inappréciable. Ses succès sont constans et incontestables ; mais beaucoup de malades sont obligés de renoncer à

son usage par la répugnance qu'ils éprouvent à le prendre.

Le baume de copahu a encore d'autres propriétés médicinales; j'en citerai quelques-unes.

C'est un purgatif qui ne manque jamais son effet; il est aussi un excellent anti-vermineux.

Une plaie simple guérit ordinairement assez vite; mais si on a le soin de la panser avec le baume de copahu, la guérison en est beaucoup plus prompte, la cicatrice moins difforme, et elle est quelquefois presque imperceptible.

Il n'y a pas de meilleur détersif des ulcères, et même quelquefois la pourriture d'hôpital ne résiste pas à l'emploi de ce moyen.

Je viens d'exposer le résultat sommaire de mes observations sur l'emploi du baume de copahu; ce sont des faits que, plus tard, je tâcherai de développer et d'appuyer par des raisonnemens. (*Rev. méd.*, t. 9, p. 10; *Bullet. de la Soc. d'émul.*, septembre 1822, p. 349.)

MÉMOIRE sur l'emploi du Baume de Copahu dans la blennorrhagie, le catarrhe de la vessie et l'engorgement consécutif des testicules; par M. DELPECH, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Montpellier.

M. Delpesch a constaté par une masse imposante de faits l'efficacité du baume de copahu contre la blennorrhagie. Depuis 1817 jusqu'en 1822, époque où il a publié le résultat de ses recherches, cet habile professeur avait traité à la clinique chirurgicale de la Faculté de Montpellier plus de quatre cents malades atteints de cette affection, et un grand nombre

d'autres dans sa pratique particulière. Beaucoup de jeunes médecins sortis de cette école s'étaient empressés également d'en faire usage, et ils avaient communiqué à leur ancien maître les fruits de leur pratique sur ce point important de la thérapeutique. Le mémoire de M. Delpech est un résumé général de toutes ces observations. Nous le citerons en grande partie.

Lorsqu'il survient, dit ce médecin, une gonorrhée récente, ou dont la date ne remonte pas à plus d'un mois, notre premier soin est de nous informer du degré auquel l'inflammation de l'urèthre est parvenue. Si les douleurs sont très-vives, si des érections fréquentes sont accompagnées d'une cordée très-prononcée et de douleurs intolérables ; s'il y a de l'insomnie et de la fièvre ; s'il se manifeste quelque tuméfaction particulière le long du canal de l'urèthre, nous faisons pratiquer d'abord une ou deux saignées, ou bien, selon l'état de fluxion, nous faisons appliquer quelques sangsues, soit à l'anus, soit sur la verge elle-même. Faute de ce soin, nous avons vu des abcès survenir, et leur ouverture se convertir en fistule urinaire, toujours longue et difficile à guérir.

Si l'inflammation ne paraît pas excessive, et s'il n'existe aucune affection concomitante qui réclame la priorité des soins, quoi qu'il en soit d'ailleurs, nous prescrivons le baume de copahu à la dose d'un gros matin et soir, nous réservant de l'augmenter s'il y a lieu : nous le portons à un gros et demi deux ou trois fois par jour, à deux gros par dose s'il est nécessaire, selon la sensibilité des organes du malade et la tenacité de l'affection. Il est des personnes qui supportent les plus fortes doses sans inconvénient, mais

il est rare que d'aussi grandes quantités ne produisent pas un effet purgatif, et cet effet nuit à la propriété anti-gonorrhéique. L'observation démontre que lorsque le remède purge, il détourne bien en partie l'écoulement, mais ce n'est jamais que d'une manière passagère, et avec une fatigue et un affaiblissement considérables et inutiles. L'addition d'un quart de grain, d'un demi-grain, rarement d'un grain entier d'opium par dose, suffit pour ôter au baume de copahu la propriété purgative et lui faire exercer au plus haut degré les effets dont il est susceptible par rapport à la gonorrhée. Souvent il suffit d'administrer le baume au moment même d'un repas pour qu'il soit digéré sans difficulté en même temps que les alimens. Mais quand cette simple précaution ne suffit pas, et qu'il faut recourir à l'opium, il faut placer le remède une heure au moins avant le repas, pour éviter les effets du narcotisme par rapport à la digestion.

Lorsque le baume de copahu est digéré sans accident et à des doses suffisantes, il est rare que le second ou troisième jour se passent sans des changemens considérables dans l'état de la maladie. Les douleurs s'apaisent, l'écoulement diminue, quelquefois dans des proportions très-grandes, et dès le premier jour, la cordée surtout, et la fréquence des érections éprouvent l'amendement le plus sensible.

Cette amélioration subite du premier moment est toujours plus difficile à soutenir qu'à produire d'abord, soit que les organes s'accoutument rapidement à l'action du remède, soit que le malade se lasse et ne tarde pas à se relâcher. C'est alors, c'est-à-dire après les trois ou quatre premiers jours, que survien-

nent les cardialgies et le dévoiement, lorsque le remède doit les produire. C'est donc alors qu'il importe de surveiller de près le traitement, et d'ajouter, s'il le faut, au principal remède ce qui peut favoriser son action et la rendre exempte d'inconvéniens. Si rien ne s'oppose à l'action du baume, au bout de huit ou dix jours au plus tous les symptômes gonorrhéiques sont dissipés. L'observation démontre cependant que le traitement doit être continué néanmoins pendant cinq ou six jours encore, et le plus souvent pendant huit jours entiers, pour confirmer et rendre sensibles les effets obtenus. On ne peut se dispenser, pendant cette espèce de traitement confirmatif, d'administrer le remède aux mêmes doses auxquelles il a produit tout son effet; après quoi il peut être abandonné, soit en affaiblissant sensiblement les doses, selon que la maladie a cédé plus ou moins facilement.

Il est des sujets dont les organes supportent avec peine l'usage suffisamment prolongé de ce médicament: par une sorte de compensation, ils sont en même temps plus sensibles à son action. Les premières doses produisent ordinairement des effets très-marqués. La maladie disparaît comme par enchantement; mais bientôt les gaz qui se dégagent de l'estomac rapportent pendant long-temps le goût du baume: l'appétit se perd, la digestion des alimens devient lente et pénible; tout annonce que celle du baume est difficile. Quelquefois l'addition de quelques gouttes d'acide sulfurique donnent à l'estomac l'énergie qui lui manque et font réussir le remède. Dans d'autres cas on peut aisément constater la présence de matières muqueuses dont l'action du baume a pro-

voqué la sécrétion, et que l'on ne peut éviter d'évacuer par le haut ou par le bas, avant de passer outre. En reprenant ensuite le même remède, l'acide sulfurique que l'on y ajoute peut préserver de nouveaux obstacles de la même nature. Dans quelques cas de cette espèce, ni les évacuans, ni les amers, ni les acides ne peuvent changer solidement les conditions de l'estomac, et l'on est forcé de suspendre de temps en temps le remède pour laisser quelque repos à l'estomac : on complète alors le traitement à plusieurs reprises. Les symptômes se reproduisent en partie pendant les intervalles; mais ils cèdent de nouveau et rapidement, dès qu'on en revient au baume de copahu; en sorte que l'on n'obtient pas pour cela un succès moins complet.

On observe des cas dans lesquels le baume de copahu n'est supporté qu'avec la plus grande peine, et où il faut chercher la forme sous laquelle l'estomac le digère avec le moins de difficulté. Nous avons vu des malades qui ne pouvaient le supporter dans une émulsion dont les eaux aromatiques faisaient la base (1), et qui le digéraient mieux suspendu dans

(1) La formule de la potion que nous prescrivons le plus souvent est la suivante :

℞ Eau de menthe.	}	à à 3 j.
— de fleurs d'oranger.		
Baume de copahu.		
Sirup de limon.		
Acide sulfurique.		3 j.
Gomme adragante.		s. q.

à prendre une cuillerée matin et soir. On ajoute, au besoin, de huit à quinze gouttes de laudanum liquide de Sydenham.

A l'hôpital militaire on donne un gros de baume de copahu dans deux à trois onces de vin ou de tisane commune.

une petite quantité de vin. D'autres, qui ne pouvaient le digérer sous ces deux formes, en supportaient de grandes quantités en pilules, incorporé avec suffisante quantité de savon blanc et de poudre d'iris.

Enfin, il est des individus qui ne peuvent absolument en souffrir la moindre dose, ou qui n'en éprouvent aucun effet, ou même qui en éprouvent de tout-à-fait contraires. Nous avons observé des sujets, en petit nombre, qui ont usé inutilement, mais aussi sans inconvénient, des doses très-grandes de baume de copahu : la marche de la maladie n'en a pas été altérée, et les fonctions n'en ont éprouvé aucun dérangement. Une seule fois aussi nous avons vu sur un jeune homme qui ne présentait d'ailleurs aucune singularité remarquable, les symptômes de la gonorrhée aggravés en raison des quantités de baume de copahu qu'il consommait.

La cordée du canal de l'urèthre n'est point une contre-indication pour l'emploi du baume de copahu, à moins qu'elle ne soit accompagnée de symptômes inflammatoires des plus graves ; nous l'avons vue céder, au contraire, avec une grande facilité, aussi bien que les autres symptômes de la gonorrhée ; il est même ordinaire qu'elle se dissipe complètement avant que l'écoulement ne soit entièrement tari. Nous l'avons vue cependant subsister après tous les autres phénomènes ; mais elle a cédé plus tard à l'emploi prolongé du baume.

1^{re} OBSERV. *Catarrhe vésical, guéri par le baume de copahu.* Un de nos collègues nous fit appeler chez un négociant de cette ville, affecté d'une phlegmasie grave de la vessie, qui subsistait depuis plus de quatre mois. Cette maladie avait été précédée d'une

gonorrhée dont les douleurs avaient d'abord leur siège, comme à l'ordinaire, vers la fosse naviculaire. Au bout des deux premières semaines les douleurs se calmaient, l'écoulement devenait séreux, tout annonçait le décroissement prochain de la maladie, lorsque de nouvelles douleurs que l'on augmentait par la pression, par l'exercice et par l'émission des urines, et dont le siège correspondait sous la symphyse des os pubis, annoncèrent une seconde période inflammatoire. Celle-ci s'accrut et subsista pendant une vingtaine de jours, après lesquels la diminution des symptômes semblait annoncer une délivrance prochaine, lorsque de nouvelles souffrances bien plus profondes, que renouvelaient des besoins très-fréquens d'uriner, et qui étaient accompagnées d'un ténésme vésical des plus pénibles, d'urines troubles et fétides, démontrèrent que la phlegmasie s'était propagée à la vessie elle-même. Le malade ne goûtait plus un instant de repos; il avait une petite fièvre continue accompagnée de redoublemens quotidiens, qui avaient déjà produit un grand amaigrissement. L'origine, et la marche que la maladie avait affectée dès le principe, ne nous permirent pas de douter du caractère gonorrhéique de la phlegmasie de la vessie urinaire, et nous guidant par l'analogie qui devait se présenter si naturellement, d'après ce que nous avons observé auparavant, nous proposâmes l'usage intérieur du baume de copahu. Nous eûmes des préjugés à combattre, mais nous obtinmes que le malade prendrait une cuillerée matin et soir de la potion indiquée ci-dessus. Il y eut un amendement très-marqué le jour même; et le lendemain les symptômes étaient presque

entièrement dissipés. Nous fûmes alors obligés de faire une absence de cinq à six jours, pendant laquelle le bon état du malade ayant inspiré une sécurité trop peu fondée, on crut pouvoir suspendre l'emploi d'un remède que l'on considérerait comme violent, et que l'on n'avait pas cessé de craindre. Les symptômes de l'affection vésicale ne tardèrent pas à se reproduire; et cette rechute étant considérée comme la preuve de l'inefficacité du baume de copahu, nous retrouvâmes le malade dans un état déplorable, soit parce que la maladie, étant livrée à elle-même, avait fait un éclat très-fâcheux, soit parce que le malade était entièrement découragé par l'inutilité de la dernière tentative de guérison, soit enfin parce que les forces s'épuisaient par la longue durée de la maladie. Nous n'hésitons pas à croire que, dans l'état des choses, il aurait couru de grands dangers. Nous cherchâmes à l'encourager et à lui redonner de la confiance. Il consentit à reprendre la potion, et il ne fut pas long-temps sans s'en louer: dès le jour même il y eut une amélioration sensible, et le malade passa la nuit beaucoup mieux que les précédentes: les symptômes se calmèrent et se dissipèrent complètement dans les trois jours suivans; mais cette fois, instruit par sa propre expérience, il n'eut garde d'abandonner l'usage du remède sans notre assentiment, qu'il n'obtint pas avant le douzième jour. On procéda ensuite à l'administration d'un traitement mercuriel qui rétablit entièrement la santé du malade et le mit à l'abri de tout accident éloigné. Aujourd'hui, plus de quatre ans après cet événement, le sujet de cette observation jouit d'une santé parfaite, et n'éprouve

pas la moindre réminiscence de l'affection de la vessie.

Ce fait ne pouvait manquer de porter notre attention vers le catarrhe aigu de la vessie, et de nous donner l'envie d'éprouver ce que l'on pourrait espérer de l'administration du baume de copahu dans cette maladie. Nous ne tardâmes pas à trouver l'occasion de l'éprouver, et voici le résultat de nos observations à cet égard.

II^e OBSERV. *Catarrhe vésical aigu, guéri par le baume de copahu.* Un homme âgé de quarante ans, doué d'une constitution bilioso-nerveuse, très-irritable, fort adonné à l'usage du café et consacrant les nuits à l'étude, sujet à l'irritation de poitrine et à l'hémoptysie, habitué à contracter des rhumes qui se prolongeaient presque tout l'hiver, éprouva une de ces dernières affections dans l'hiver de 1817, qui, contre l'ordinaire, se dissipa tout-à-coup, et sans cause connue, au bout de douze jours. Il survint en même temps des envies d'uriner qui se renouvelaient de demi-heure en demi-heure, avec émission douloureuse d'une fort petite quantité d'urine trouble, blanche, qui devenait fétide et laissait précipiter une matière blanche par le refroidissement. Chaque émission était accompagnée d'un sentiment de tiraillement douloureux qui de l'hypogastre se portait par l'urèthre jusqu'au gland, et d'horripilations bien marquées. En même temps le pouls était fébrile et concentré, l'appétit médiocre, la langue sale et grise, les fonctions du ventre dérangées, et le sommeil très-troublé. On crut reconnaître à ces symptômes un catarrhe vésical produit par une métastase

récente, et le baume de copahu fut administré sous la forme de la potion ci-dessus indiquée, à la dose d'une cuillerée matin et soir, une heure avant les repas. Il y eut un amendement très-rapide, et tel, que, le troisième jour, il était probable que la maladie touchait de très-près à sa fin, lorsque des cardialgies, des vomissemens, des selles fréquentes et liquides firent renoncer à la potion et recourir aux pilules de baume et de savon pour varier la forme du remède. Il fut mieux supporté cette fois, et le malade put digérer jusqu'à quinze pilules matin et soir sans inconvénient. Parvenu à ce point, il éprouva des effets encore plus marqués que la première fois, et la maladie se dissipa complètement, en continuant les pilules pendant dix jours de suite. Il n'est rien survenu depuis qui puisse faire douter de la solidité de la guérison : nous devons même ajouter que cet individu ayant une coarctation du canal de l'urèthre qui nécessite souvent l'application d'une bougie, l'emploi de cet instrument n'a pu renouveler depuis les symptômes du catarrhe de la vessie.

La fluxion du testicule provenant de l'extension de la gonorrhée jusqu'aux racines du canal excréteur de cet organe, nous paraissait en tout conforme à la gonorrhée elle-même et pouvant être traitée de la même manière. En conséquence, en ayant d'ailleurs tels égards qu'il convenait pour les complications évidentes de la maladie, nous employâmes le baume de copahu dans les cas de cette espèce, comme nous l'avions fait si souvent dans ceux où la phlegmasie était bornée aux parois du canal de l'urèthre, et ce fut avec le même succès. Nous vîmes des fluxions récentes rétrograder rapidement et se résoudre complète-

ment dans un espace de temps si court, qu'il était impossible, en considérant surtout l'état où étaient les choses au début de ce traitement, d'attribuer un changement aussi brusque, aussi inespéré, à la marche habituelle de la maladie. Nous avons vu depuis un grand nombre de faits de la même espèce, et nous avons observé aussi que des engorgemens du testicule qui provenaient également de la gonorrhée, et qu'on avait tenté vainement de résoudre par un grand nombre de moyens, même par un traitement mercuriel complet, ont cédé ensuite à l'usage d'assez grandes doses de baume de copahu.

Il est cependant une distinction importante à faire, par rapport à l'engorgement du testicule, aussi bien que par rapport à la gonorrhée. Nous avons vu des tuméfactions générales du testicule, ou seulement de l'épididyme, ayant succédé à la fluxion gonorrhéique, ou n'ayant paru qu'après l'épuisement de l'écoulement du canal, et sans fluxion aiguë, ou bien ne s'étant développées qu'après la cicatrisation d'un ou de plusieurs chancres, et à une époque plus ou moins éloignée, qui ont résisté d'abord à l'action du baume de copahu : nous en avons conclu que l'engorgement provenait de la diathèse syphilitique, et nous avons attaqué cette dernière, souvent avec un succès complet et attesté par la guérison solide de quelques autres symptômes qui coexistaient. Cependant l'engorgement du testicule se maintenait, et lorsqu'il avait eu la gonorrhée pour origine, le baume de copahu, qui avait d'abord été employé inutilement, a été mis alors en usage avec un succès complet ; mais cette seconde tentative a été aussi infructueuse que la première dans tous les cas d'une autre

espèce, c'est-à-dire dans ceux où la tuméfaction ne provenait pas de la gonorrhée.

La gonorrhée présente elle-même quelques remarques de la même espèce : en général, celle qui est ancienne, et surtout celle qui est accompagnée de quelque autre symptôme, primitif ou secondaire, propre à démontrer l'existence de l'infection générale, ne cède point d'abord à l'emploi du baume de copahu, qui peut cependant en triompher plus tard, et après un traitement mercuriel, quand celui-ci n'a point fait disparaître ce symptôme. Il est cependant des exceptions à cette règle générale. Nous avons vu, par exemple, une gonorrhée de huit mois de date, qui avait été accompagnée d'abord par deux chancres auxquels avaient succédé, après un assez long intervalle, des excroissances sur la base du gland, et qui cependant a cédé au baume de copahu avant que le traitement général eût été entamé.

Nous avons observé, trois fois seulement, une éruption miliaire rouge, tantôt discrète, tantôt abondante, précédée de cardialgie, de vertiges et de dégoût, et qui a cédé assez rapidement à l'emploi d'un purgatif ordinaire. Cette éruption est probablement le produit d'une forte excitation exercée par le baume de copahu sur la membrane muqueuse d'un estomac mal disposé ou déjà malade. Le succès des purgatifs, après l'administration desquels on peut revenir à l'usage du baume sans inconvénient, nous paraît propre à soutenir cette conjecture. Au reste, cette éruption se dessèche et s'efface complètement avant que l'on ait pu opérer la saturation des humeurs par les préparations mercurielles, ce

qui démontre qu'elle n'a aucun rapport avec les pustules vénériennes.

Nous n'avons jamais manqué, après avoir supprimé complètement la gonorrhée par l'administration du baume de copahu, de prescrire une préparation mercurielle quelconque pour nous prémunir contre les effets de l'absorption et de prévenir les symptômes de l'infection générale. La préparation que nous préférons est une solution de sublimé, comme la plus commode, et peut-être comme la plus convenable. Cette préparation étant la plus soluble, est vraisemblablement aussi la plus propre à pénétrer promptement les humeurs; ce qui nous paraît un avantage quand il s'agit de poursuivre au plus tôt un principe contagieux qui ne fait que d'entacher récemment la constitution. Nous pouvons certifier que, lorsqu'il nous a été possible d'employer de la sorte quinze ou vingt grains de sublimé, nous n'avons pas observé qu'il se soit développé dans la suite des symptômes consécutifs de vérole.

Nous avons souvent essayé cette même méthode de traitement sur les personnes du sexe; mais nous n'avons jamais obtenu de succès marqué. Cette différence tiendrait-elle à celle du siège de la maladie; et le baume de copahu n'exerce-t-il ses propriétés que sur les voies urinaires, à l'exclusion des organes génitaux de la femme, qui sont plus complètement hors de l'atmosphère de l'appareil urinaire? (*Rev. méd.*, t. 7, p. 403.)

RECHERCHES sur l'emploi du Baume de Copahu, administré en lavement contre la blennorrhagie, par
M. le docteur VELPEAU.

Les partisans du système physiologique, obligés d'avouer les succès du baume de copahu, les expliquèrent en disant que le médicament provoquait une révulsion sur l'estomac et les intestins. Il suffirait de remarquer que les purgatifs les plus énergiques ne guérissent point la gonorrhée, et que le plus souvent le copahu ne donne lieu à aucune évacuation, pour repousser une pareille théorie. Il est vrai que beaucoup de malades avalent difficilement ce médicament et qu'il donne quelquefois lieu à des nausées, ou même à des vomissemens. Ces inconvéniens assez graves ont fait naître à M. Velpeau l'idée de l'administrer par l'anus.

« Depuis le mois de juillet 1826, dit M. Velpeau, je l'ai employé de cette manière sur vingt-deux sujets, soit à l'hôpital de la Faculté, avec l'autorisation de M. le professeur Roux, soit dans ma pratique particulière. Plusieurs de mes confrères et des élèves qui ont été témoins de mes premiers essais en ont également fait usage; en sorte que je pourrais facilement réunir maintenant trente et quelques observations particulières sur ce sujet. Dans ce nombre se trouvent cinq femmes, qui, comme tous les observateurs s'accordent à le dire, parviennent si difficilement à guérir de la blennorrhagie. Tous ces malades, sans exception, sont guéris très-promptement, ou au moins ont éprouvé une amélioration évidente dans leur état.

Je vais exposer ici quelques-unes de mes observations, en ayant soin de présenter celles qui offrent le plus de différence entre elles, afin que le lecteur puisse juger des nuances que j'ai remarquées dans les résultats de cette méthode.

PREMIÈRE OBSERV. M. D..., étudiant en pharmacie, vint à l'hôpital de la Faculté, le 25 juin 1826, pour se faire enlever cinq ou six végétations qu'il avait autour du gland depuis six mois. Deux ans auparavant, ce jeune homme avait été affecté de chancres et d'une blennorrhagie, qui disparurent dans l'espace de quelques mois, quoiqu'irrégulièrement traités. M. Roux excisa, le jour même, ces végétations. Les petites plaies qui en furent la suite nécessaire ne marchèrent qu'avec une extrême lenteur vers la cicatrisation; le 10 juillet, elles furent pansées avec du cérat mercuriel : déjà des douleurs assez vives s'étaient fait sentir au périnée, et un léger écoulement avait lieu par l'urètre. L'application de quarante-cinq sangsues en trois fois au périnée, les bains de siège et généraux, et le régime antiphlogistique, n'ont point empêché la gonorrhée de s'établir. Le 15, les ulcères du gland ont disparu; on commença l'usage de la liqueur de Van-Swiéten, qui n'empêcha pas l'écoulement d'être fort abondant le 25; alors je donnai une cuillerée de baume de copahu en lavement. Le 27 on oublie cette prescription; le 28, le malade en prend une cuillerée à bouche par la même voie; le 31, la blennorrhagie est diminuée de plus des deux tiers; mais un sentiment de chaleur qui se faisait sentir dans le canal, vers la racine des bourses, avant l'emploi du baume, est devenu beaucoup plus fort, et rend les érections assez

douloureuses. On suspend le remède astringent; pendant trois jours des bains seulement sont administrés; cette douleur est accompagnée d'un sentiment de sécheresse tout particulier, que le malade ne peut définir. Le 4 août, on redonne de nouveau le lavement médicamenteux à la dose de quatre gros, et le 10, la blennorrhagie est supprimée. Le malade sort de l'hôpital parfaitement guéri le 15.

II^e OBSERV. Un jeune brésilien, sortant du collège, était au dixième jour d'une gonorrhée simple, lorsqu'il vint me consulter, le 28 juillet 1826; il n'y avait pas de douleur au périnée, mais l'écoulement était abondant. Je prescrivis deux gros de baume de copahu dans quatre onces de décoction de quinquina en lavement, de la tisane de chenevis, un régime doux et des bains. Le huitième jour de ce traitement, le jeune homme est venu m'apprendre qu'il était guéri. Je l'ai revu depuis, et l'écoulement n'a pas reparu.

III^e OBSERV. Le 29 septembre 1826, un jeune homme de vingt-quatre ans vint à la consultation publique de l'hôpital de la Faculté réclamer des secours contre une gonorrhée qui coulait abondamment depuis un mois. Les sangsues avaient été appliquées trois fois au périnée, et le régime antiphlogistique avait été suivi dans toute sa rigueur. Les érections étaient fréquentes la nuit, et l'émission des urines continuait d'être accompagnée de vives cuissons. On prescrit un lavement composé de décoction de guimauve ℥iv, baume de copahu délayé dans un jaune d'œuf ℥iv, camphre gr. iij, extrait aqueux d'opium gr. j, à prendre et à retenir autant que possible, chaque soir pendant huit jours. Ce malade est

revenu le dixième jour demander s'il devait continuer son remède, et dire que son écoulement avait entièrement cessé le sixième jour du traitement; qu'il avait eu de la peine à garder le premier clystère; que les trois jours suivans il avait éprouvé beaucoup de chaleur et de sécheresse dans le canal, et des envies fréquentes d'uriner; mais que depuis trois jours il ne sentait plus qu'un peu de gêne en urinant. Nous l'engageâmes à prendre trois bains tièdes dans la semaine, et à suspendre tout autre remède. Nous l'avons revu huit jours après, et il était parfaitement guéri.

IV^e OBSERV. Une jeune allemande fut admise à l'hôpital de Perfectionnement le 11 septembre 1826; elle avait contracté une blennorrhagie un mois auparavant; l'écoulement était assez considérable et tachait le linge en vert; la malade éprouvait une chaleur et des cuissons fort vives et fort incommodes dans le vagin, surtout lorsqu'elle urinait. D'un autre côté, des accès irréguliers de fièvre lui revenaient de temps en temps; sa langue, un peu rouge sur les bords et à la pointe, était d'un jaune verdâtre sur sa face dorsale, et cette femme était sujette aux étouffemens nerveux. Le 12, nous demandâmes à M. Breschet, qui faisait le service à la place de M. Roux, la permission de continuer nos essais sur ce sujet, que nous avions reçu dans cette intention à l'hôpital. Deux gros de copahu sont donnés en lavement. Le clystère n'est retenu qu'un quart-d'heure, parce que cette jeune personne n'avait pas compris qu'elle dût faire quelques efforts pour ne pas le rendre. Le 13, elle prend un second lavement et ne le rend pas; le 14, l'écoulement a sensiblement diminué. On

porte le copahu à quatre gros, et, le 16, la blennorrhagie a cessé. Un accès de fièvre, accompagné d'étouffemens hystériques, a lieu le soir, et l'on suspend le clystère anti-gonorrhéique. Le 17, le 18 et le 19, la fièvre revient de la même manière que le premier jour, et cède le 20 à un éméto-cathartique; le 22 l'écoulement n'a pas reparu; seulement, la malade croit avoir remarqué une tache sur son linge, et un petit bouton à l'entrée du vagin; nous l'examinâmes le 23, et les parties nous parurent être dans l'état sain; toutefois on reprit l'emploi des lavemens médicamenteux pendant quatre jours. Mademoiselle Sch., est encore restée quelque temps dans l'hôpital pour reprendre des forces et rétablir complètement sa santé, et n'est sortie que le 25 octobre. Nous l'avons revue le 10 novembre, et rien n'a reparu.

v°. OBSERV. Le 25 septembre 1826, une femme de la classe indigente, âgée de trente-six ans, fort lubrique, me consulta pour ce qu'elle appelait un échauffement. Elle croyait aussi avoir des ulcères au vagin; mais il n'y avait qu'un écoulement, fort abondant, il est vrai, accompagné de rougeur et d'inflammation assez vives. Cette femme était ainsi malade depuis quinze jours. J'ordonnai la décoction de graine de lin, un bain tiède tous les jours, et le copahu à la dose de quatre gros. Le troisième jour, la rougeur n'existait plus, la chaleur était en grande partie éteinte, et l'écoulement avait considérablement diminué; au bout de cinq jours il ne restait plus qu'un suintement léger, qui tachait à peine le linge, et cette malade m'affirma qu'avant sa blennorrhagie elle en éprouvait autant. Ne ressentant ni épreintes ni difficultés à retenir ses lavemens, elle les conti-

nua jusqu'au douzième jour ; alors son flux vaginal ne diminuant plus, elle se crut guérie, et renonça à toute espèce de traitement.

Tous les autres faits que je possède peuvent se rapporter aux variétés qu'on vient de voir, et d'après cela je pense qu'il est inutile de les exposer ici en détail.

En résumé, voici les résultats généraux que j'ai obtenus. Le baume de copahu, donné par l'anus diminue à-peu-près constamment les écoulemens blennorrhagiques, soit chez l'homme, soit chez la femme. Dans beaucoup de cas il les supprime complètement au bout de quatre, cinq, six, sept ou huit jours; plus souvent il les réduit au tiers seulement de leur abondance; quelquefois il ne les fait cesser qu'à moitié, et, règles générales, après la huitième ou la dixième prise son action devient nulle, s'il n'a pas réussi complètement.

Il m'a semblé que pour agir d'une manière plus efficace il était bien d'en augmenter graduellement la dose; en sorte que maintenant je commence habituellement par deux gros, le lendemain j'en donne quatre, puis six, puis huit même chez les individus qui le supportent sans difficultés. Je l'ai fait prendre dans de la décoction de quina, et je m'en suis bien trouvé, mais il est difficile d'en opérer le mélange. Ensuite j'ai pris le parti de le délayer dans un jaune d'œuf et de l'étendre dans de la décoction de guimauve, avec laquelle il reste moins bien mêlé cependant qu'avec l'eau gommée, que je préfère en dernière analyse. J'y fais ajouter de l'opium afin d'engourdir le rectum et d'empêcher le besoin de le repousser. Plusieurs fois j'y ai joint le camphre chez les

sujets qui étaient tourmentés la nuit par des érections douloureuses et par un sentiment de chaleur à l'urèthre. Chacun comprendra facilement, au reste, que sous ce rapport on peut varier de mille manières les formes qu'il convient de lui donner, et les substances avec lesquelles il est quelquefois bon de le mêler. L'important est qu'il soit absorbé, conséquemment, que le sujet puisse le garder, et ce dernier point doit spécialement fixer l'attention du chirurgien. C'est pour cette raison qu'il faut l'administrer dans la plus petite quantité possible de véhicule; qu'il est mieux de choisir un liquide mucilagineux ou astringent, sans être trop irritant, que tout autre; qu'on doit y ajouter des narcotiques; enduire largement le syphon de la seringue avec un corps gras, et prendre les autres précautions convenables pour s'opposer à ce que l'ouverture du sphincter en soit humectée; attendu que cet orifice jouit d'une sensibilité particulière, qui fait que s'il s'y arrête de la matière résino-gommeuse, les malades éprouvent un sentiment d'ardeur et des épreintes quelquefois bien difficiles à supporter ou à vaincre, et qui les forcent, le plus souvent, à rendre leur lavement.

Non seulement le baume de copahu donné en lavement modifie d'une manière avantageuse les écoulemens blennorrhagiques, mais encore il n'est, à ce qu'il paraît, guère moins efficace contre les flux puriformes non-vénériens des autres membranes muqueuses. M. Bretonneau, mon maître et mon ami, auquel je dois l'idée des expériences qui viennent d'être rapportées, en a obtenu des résultats très-concluans chez une jeune dame qui, à la suite de couches, avait été affectée d'un vaste abcès dans la fosse

iliaque et sur le devant du bassin, abcès qui s'était ouvert dans la vessie et vidé par l'urèthre; le pus de ce foyer, réuni à la sécrétion considérablement augmentée des mucosités que fournit ordinairement la surface interne de la poche urinaire, coulait en abondance, malgré l'usage d'une foule de moyens, et la malade s'épuisait rapidement. La résine du *copaiba*, donnée en lavement, à la dose de deux gros dans une petite quantité de décoction de quina, a très-promptement fait cesser cet écoulement.

Nombre de fois le même praticien en a retiré de très-bons effets dans les catarrhes chroniques avec expectoration abondante et sans lésions organiques. Par exemple, il m'a cité le cas d'un sujet que plusieurs médecins croyaient phthisique, parce qu'il rendait chaque jour une très-grande quantité de crachats puriformes : ce malade paraissant être atteint en même temps d'une gastro-entérite subaiguë, on le tenait depuis plusieurs semaines à une diète très-rigoureuse. M. Bretonneau, appelé en consultation, obtint du médecin ordinaire qu'on administrerait le copahu comme chez la malade précédente. Après la deuxième prise, l'amélioration était déjà très-marquée, et l'expectoration diminuée de plus du tiers. Mais comme la température était devenue plus douce, le médecin traitant pensa qu'on devait lui attribuer ces heureux changemens. Alors on suspendit le baume. Les crachats redevinrent presque aussi abondans dans l'espace de trois jours, qu'au moment où l'on commença l'emploi du copahu. De nouveaux lavemens furent administrés, et l'expectoration a bientôt été tarie.

En somme, il résulte de ces faits que le baume de

copahu, porté dans le rectum, agit de la même manière que quand on le prend par la bouche; que ses effets sont à-peu-près semblables dans les deux cas, et que la première méthode est applicable à toutes les maladies pour lesquelles on a conseillé la seconde.

OBSERVATIONS de *Catarrhes pulmonaires chroniques, guéris par le Baume de Copahu*; par M. le docteur LAROCHE.

Une foule d'auteurs recommandent le baume de copahu dans le catarrhe pulmonaire et dans différentes maladies de poitrine; mais la plupart se contentent de l'indiquer sans faire connaître les faits qui peuvent servir de base à cette opinion. Voilà sans doute pourquoi ce moyen est tombé aujourd'hui dans un discrédit presque complet, qu'il est bien loin de mériter, comme le prouvent les observations de M. Laroche.

Ce médecin pense, d'après les résultats de sa pratique, que le copahu ne convient que dans les deux variétés de catarrhe humide admises par Laennec, et non dans le catarrhe sec du même auteur. D'après lui, ce médicament agit en déterminant une révulsion sur l'appareil urinaire. Il se fonde sur ce que toutes les fois qu'il a obtenu des effets avantageux, il y a eu une augmentation de la sécrétion urinaire; il donne pour précepte de n'en faire usage que lorsqu'il n'y a point de fièvre et que l'estomac ni les intestins ne sont point troublés dans leurs fonctions. Les observations de M. Laroche sont au nombre de sept. Elles ont été publiées dans le *North american*

medical and surgical journal, 1826. Leur importance nous engage à les faire connaître en entier, en nous servant de la traduction qui en a été donnée dans le *Journal universel des Sciences médicales*, t. 46, pag. 365.

PREMIÈRE OBSERVATION. Christine M..., âgée de dix-huit ans, éprouva, vers la fin de septembre, pendant qu'elle était à la campagne, tous les symptômes caractéristiques de l'inflammation de la membrane muqueuse des poumons. Le médecin du lieu la saigna, la fit vomir, la purgea, et la soumit à un régime antiphlogistique sévère. Quinze jours après l'invasion, elle revint à la ville et fut confiée à mes soins. A ma première visite, elle offrait les fâcheux symptômes suivans : toux violente, fatigante, surtout la nuit, et accompagnée d'expectoration abondante d'une matière verte-jaunâtre, obscure, de mauvaise odeur, et se précipitant au fond de l'eau; fièvre, le pouls donnant cent vingt pulsations par minute; peau chaude, particulièrement dans la paume des mains; pommettes colorées, sueurs nocturnes, etc. On prescrivit les moyens ordinaires : boissons émollientes, adoucissans anodins le soir, et un vésicatoire à la poitrine. Au bout de quelques jours de ce traitement la malade fut tout-à-coup atteinte d'hémoptysie, et la fièvre augmenta d'intensité. On pratiqua une saignée de dix onces, on prescrivit quinze gouttes de teinture de digitale, trois fois dans le jour, et on fit suppurer le vésicatoire. Ces moyens procurèrent du soulagement : le crachement de sang s'arrêta; l'état du pouls et de la peau s'améliora. Trouvant cependant que la toux et l'expectoration persistaient ainsi que l'irritation fébrile pendant la nuit, et ob-

servant d'ailleurs qu'il n'existait aucun signe d'irritation de l'estomac, je prescrivis une cuiller à bouche de mixture de baume de copahu, à prendre trois fois dans la journée. Sous l'emploi de ce médicament et de la digitale, les symptômes fébriles nocturnes s'amendèrent, l'expectoration devint meilleure, et l'appétit revint par degrés. La malade fut mise à l'usage d'une petite quantité de lait pour alimens, et continua la mixture. Ces moyens, dans lesquels on persévéra, eurent un résultat tellement avantageux, qu'au bout de quelques semaines la malade fut en état de supporter une alimentation plus substantielle, qu'elle put visiter ses parens à la campagne, d'où, quelques mois après, elle revint dans un état apparent de bonne santé, et tout-à-fait exempte de toux, d'expectoration et de fièvre : actuellement elle se porte bien ; elle est mariée et a eu des enfans.

II. OBSERV. Madame P..., âgée de soixante-cinq ans, ayant été long-temps sujette à de fréquentes attaques de bronchite, qui finit par passer à l'état chronique, fut prise, au mois de novembre 1823, de fièvre vive accompagnée de toux violente, de douleur à la poitrine, avec oppression légère, céphalalgie, soif, langue chargée, nausées, etc. L'état du pouls ayant paru contre-indiquer la saignée, on la fit vomir avec l'ipécacuanha ; elle fut purgée avec le séné et la manne, soumise à un régime atténuant, et mise à l'usage de petites doses répétées d'antimoine. Quelques jours après, la fièvre a diminué ; mais la toux est toujours fatigante, et il y a une expectoration très-abondante, jaune, épaisse et opaque. De petites doses d'ipécacuanha pour provoquer des nausées, des opiâces le soir, des frictions subiées sur la poi-

trine, semblèrent produire un effet avantageux, et ces moyens furent continués pendant quelque temps. Trouvant cependant que la toux et l'expectoration étaient toujours pénibles, et comme la langue était parfaitement nette, humide et pâle, comme les organes digestifs paraissaient dans leur état naturel, je prescrivis vingt-cinq gouttes de baume de copahu dans un verre d'infusion froide de camomille, à prendre trois fois dans la journée. Ce médicament fut continué pendant un mois; la dose en fut graduellement portée jusqu'à quarante gouttes, et de temps en temps on y associa quelques gouttes de laudanum pour prévenir les purgations. En même temps la malade fut soumise à une diète lactée sévère, et à cette époque j'eus la satisfaction de reconnaître que les symptômes fâcheux avaient disparu : sa santé continua d'être bonne pendant plusieurs mois après, et je la perdis de vue. Quand je la revis, elle m'assura qu'elle était beaucoup mieux qu'elle ne l'avait été depuis long-temps avant sa dernière maladie, et elle attribuait sa guérison au baume de copahu.

III^e OBSERV. Mademoiselle Lay, âgée de soixante-treize ans, quelques jours après la guérison de la malade précédente, fut atteinte de tous les symptômes qui caractérisent l'inflammation de la membrane muqueuse pulmonaire, toux violente, sentiment d'oppression, douleur sourde de la poitrine, peau chaude, etc. Le pouls étant tendu, on eut recours à la saignée deux fois dans les vingt-quatre heures; après quoi un vésicatoire fut appliqué sur la poitrine.

Dans le cours du traitement on prescrivit de petites doses de préparations antimoniales, et la malade fut

purgée de temps en temps avec l'huile de ricin. Ces moyens eurent un résultat fort avantageux : l'oppression et la douleur disparurent graduellement ; le pouls, la peau et les organes digestifs revinrent à leur état naturel. Cependant, la toux continuant, et l'expectoration étant très-copieuse, épaisse, opaque et jaune, on eut recours pendant quelques semaines aux remèdes ordinaires en pareil cas, mais sans succès. Ce fut alors qu'on leur substitua le baume de copahu, qui fut administré dans une émulsion à la dose de vingt-cinq gouttes, trois fois dans le jour. Ce médicament fit diminuer graduellement les symptômes graves, qui disparurent complètement en moins d'un mois. Peu de temps après, cependant, madame L... fut atteinte d'une affection cérébrale, qui présenta tous les symptômes du ramollissement du cerveau, et qui en peu de jours se termina d'une manière funeste.

IV^e OBSERV. Isabelle S..., âgée de vingt-cinq ans, d'un tempérament lymphatique et bilieux, sujette depuis long-temps à des rhumes fréquens, fut prise, en décembre 1823, des symptômes de la fièvre catarrhale : peau chaude, pouls fréquent, céphalalgie, avec plénitude et douleur de la poitrine et une toux violente. Une saignée fut pratiquée ; on fit vomir la malade avec l'ipécacuhana, et on la mit à l'usage des antimoniaux à petites doses répétées, des boissons émollientes, et d'un régime antiphlogistique sévère. Au bout de quelques jours les symptômes les plus menaçans avaient cédé ; mais la douleur et la toux ayant continué, on prescrivit un vésicatoire sur la poitrine, la continuation des antimoniaux, et, par intervalles, quelques doses d'huile de ricin. On persévéra pen-

dant quelque temps dans ce plan de traitement ; alors la fièvre était nulle dans le jour ; elle se montrait seulement vers le soir, et était accompagnée de chaleur de la peau, de fréquence du pouls et de moiteur vers le matin. La toux, cependant, qui persistait, était surtout violente le matin, et l'expectoration abondante, épaisse, jaune, opaque et parfois d'une teinte verdâtre.

Pensant que les circonstances étaient favorables à l'administration du copahu, je le prescrivis à la dose de vingt-cinq gouttes, à prendre trois fois dans la journée dans un verre de lait ; chaque dose devant être augmentée de cinq gouttes tous les trois jours, parce qu'il produisit de l'irritation à l'estomac : ce qu'indiquèrent les nausées, la douleur, la soif, etc. Par l'usage de ce médicament, des anodins de temps en temps, et d'un régime doux, la toux et l'expectoration disparurent graduellement, et dans le cours de quelques mois la guérison eut lieu.

11^e OBSERV. Sarah Morgan, âgée de vingt-neuf ans, d'un tempérament lymphatique, ayant une poitrine étroite, et ayant, quelques mois auparavant, été atteinte de bronchite, fut, en novembre 1824, prise de fièvre avec perte d'appétit, toux, expectoration très-abondante de matières blanches, épaisses, mais sans douleur à la poitrine. Elle maigrit très-rapidement ; la peau devint chaude, les pommettes colorées, surtout le soir, et le pouls très-fréquent. Dans le cours de dix à douze jours on la fit vomir plusieurs fois avec l'ipécacuanha ; on la purgea avec l'huile de castor ; on lui ordonna de petites doses de vin antimonial et une diète atténuante. Ce plan de traitement parut amener de l'amélioration ; la fièvre céda, et il

ne resta d'autres symptômes que la toux et l'expectoration. De légers toniques furent administrés, ainsi que les anodins, le soir, pour calmer l'irritation; mais, sous leur influence, les symptômes s'aggravèrent, le pouls devint une fois plus fréquent, la peau chaude, et la matière de l'expectoration acquit une odeur fétide et prit une teinte verdâtre. Il était alors évident que les toniques, loin d'être avantageux, avaient augmenté l'irritation des poumons. En conséquence, ils furent abandonnés : on revint au vin antimomial, et un vésicatoire fut appliqué sur la poitrine. Quelques jours après, l'irritation du système fut calmée; mais la toux et l'expectoration persistaient. Ces circonstances me déterminèrent à recourir au baume de copahu, qui fut prescrit à la dose de six gouttes, trois fois le jour, et le soir on donna des anodins pour procurer du sommeil. L'usage persévérant de ce remède, le lait coupé avec l'eau d'orge et une petite quantité de pain rassis, rétablirent parfaitement miss Morgan dans le cours de six semaines.

VI^e OBSERV. M. Roberts, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament lymphatique, ayant eu deux frères morts de phthisie pulmonaire, éprouvait, depuis quelques années, les symptômes ordinaires du catarrhe, qui s'étaient aggravés au point de le menacer de consomption; la toux étant devenue sèche et fatigante, et la fièvre de plus en plus intense et continue. M. Roberts fut saigné plusieurs fois; les ventouses, les sangsues, les vésicatoires furent successivement appliqués sur la poitrine, et les émétiques administrés de temps en temps. Ce traitement fut suivi pendant trois semaines; mais trouvant alors que M. Roberts n'en avait obtenu aucun effet satis-

faisant, et que la maladie prenait la même marche que celle qui avait été fatale à ses deux frères, on recourut au mercure, dans l'intention, s'il était possible, d'en arrêter les progrès. Les gencives furent bientôt affectées, et la salivation dura pendant trois semaines. Mais ce puissant révulsif n'eut aucun succès; au contraire, les symptômes augmentaient beaucoup d'intensité. Le pouls alors battait cent vingt fois dans une minute; la peau était sèche, la toux fréquente, l'expectoration excessive. Des sueurs nocturnes survinrent, les extrémités inférieures s'œdématisèrent; la faiblesse devint extrême, et l'exercice occasionait de la difficulté dans la respiration. Dans cet état de choses, M. Roberts fut envoyé à la campagne, où il resta tout l'été, et fit usage de gomme arabique et de lait pour nourriture, de quelques purgatifs, de préparations antimoniales et de scille. Quand il revint, son état parut empiré, la fièvre avait pris le caractère hectique, les sueurs nocturnes étaient devenues plus abondantes, la faiblesse plus grande que lorsqu'il avait quitté la ville, et ses traits étaient si fort altérés qu'il me fut impossible de le reconnaître. On cessa le lait, et des alimens plus nourrissans furent ordonnés; le baume de copahu fut administré à hautes doses, et ses effets purgatifs prévenus par l'addition des opiacés. On eut à peine fait, pendant quinze jours, usage de ce médicament, que les symptômes avaient considérablement diminué. La toux était moins forte, l'expectation meilleure, la fièvre nocturne moins vive, et les sueurs moins abondantes. Le baume fut continué pendant trois mois, époque à laquelle la guérison eut lieu. D'après mes conseils, le jeune Roberts abandonna les oc-

cupations sédentaires d'orfèvre, auxquelles il s'était livré jusqu'alors, pour adopter la vie active de cultivateur. Trois années se sont écoulées depuis la maladie de M. Roberts, et quoiqu'il ait été atteint d'une fièvre intermittente, indépendante de l'influence du printemps dernier, sa santé est aussi bonne, et peut-être meilleure qu'avant la maladie dont il vient d'être question.

VII^e OBSERV. R. E., âgé de trente-cinq ans, d'une constitution robuste, d'un tempérament bilieux, matelot de profession, fut, pendant qu'il était en rade, atteint d'une inflammation pulmonaire. Dans les quatre premiers jours on fit peu de chose ou rien pour combattre cette affection, au point que lorsqu'il fut confié à mes soins, en février 1826, je craignis que l'inflammation eût fait trop de progrès pour être arrêtée. La douleur était très-vive, le pouls fort et plein, l'oppression considérable, la toux presque continuelle, et l'expectoration sanguinolente. Pour combattre ces symptômes, on eut recours à des saignées copieuses et répétées; des cataplasmes chauds furent appliqués sur le point douloureux; les antimoniaux furent prescrits, ainsi que la diète la plus sévère. Quelques jours après, la violence des accidens paraissant abattue par ces moyens, un vésicatoire fut appliqué à la poitrine; on continua les antimoniaux, et par intervalles quelques cathartiques furent administrés. Ce traitement ayant été suivi pendant quelques semaines, la chaleur de la peau diminua; mais le pouls restait fréquent, surtout le soir; la douleur pleurétique n'avait pas entièrement disparu, et la toux était fatigante et accompagnée d'une expectoration abondante de matières jaunes ou

verdâtres. L'enflure des pieds et la bouffissure de la face survinrent, et le cas offrait peu de chances de succès.

Cependant l'appareil digestif paraissait en bon état, ce qu'indiquaient la netteté de la langue, l'appétit, l'absence de la soif et la régularité des évacuations alvines. On prescrivit le baume de copahu; on donna des opiacés pour procurer du sommeil, et pour obvier à la faiblesse du malade, on permit deux fois par jour du lait et de l'eau d'orge; avec une petite quantité de pain rôti; on frictionna la poitrine avec la pommade stibiée, pour enlever la douleur qui y avait persisté; ce qui donna lieu à une légère éruption de pustules.

Ces moyens de traitement furent suivis pendant cinq semaines, et à cette époque l'état du malade s'était à tous égards assez amélioré pour lui permettre un régime plus substantiel. La douleur se faisant toujours un peu sentir, on jugea convenable de continuer les révulsifs externes et le baume, et bientôt on réussit à détruire toutes les traces de la maladie. R. E... a, depuis, quitté le pays en parfaite santé.

Nous ne terminerons point cet article sans dire un mot de quelques autres travaux moins étendus que ceux qui précèdent, mais dignes aussi d'être cités.

M. HALLÉ rapporte un cas de *catarrhe pulmonaire* qui se déclara à la suite d'une pleurésie rhumatismale dont les accidens avaient cessé. Convaincu, dit ce médecin, qu'il ne pouvait y avoir d'ulcère, et me représentant l'état où devaient être les surfaces pulmonaires avec une expectoration de cette nature qui remplissait des jattes en vingt-quatre heures, je

crus devoir tenter l'usage du baume de copahu, à la suite duquel l'expectoration se modéra, perdit l'apparence purulente, et se tarit. Le malade se rétablit entièrement. (*Tissot, œuv. compl., édit. de Hallé, t. I, pag. 462.*)

L'ouvrage du docteur ARMSTRONG sur la fièvre scarlatine, la phthisie pulmonaire, etc. (*on scarlet fever, etc., London, 1818*), contient quelques pages où l'auteur expose les résultats de son expérience sur l'utilité du baume de copahu dans l'inflammation des membranes muqueuses. Il fut conduit à essayer ce médicament dans la première période de la gonorrhée, par les conseils du docteur Pearson Dawson, qui en faisait usage depuis long-temps; le résultat qu'il en obtint fut si favorable, que depuis lors le copahu a été son remède favori contre la gonorrhée et la leucorrhée. Il en fit aussi usage avec un très-grand succès contre l'inflammation chronique des bronches et de la trachée. Ce médicament lui réussit même dans la phthisie pulmonaire. (*The Edimburg journ., vol. 15, p. 276.*)

M. LACOMBE rapporte dans le compte rendu des travaux de la Société académique de Mâcon, que M. Larrey, de Toulouse, fait usage du baume de copahu à la dose de deux gros à une once chaque matin, édulcoré avec parties égales de sucre, et aromatisé avec neuf grains de safran, 1°. dans les cas d'asthénie; 2°. dans les catarrhes asthéniques, comme la leucorrhée constitutionnelle; 3°. à l'invasion de la blennorrhagie. Il assure que ces affections ne résistent pas plus à cette substance que les fièvres périodiques

au quinquina. Mais, de même que l'on doit continuer l'usage de celui-ci après la cessation des accès, de même l'on doit aussi continuer l'usage de l'opiat dont il s'agit pendant environ quinze jours, à raison de deux onces de baume de copahu chaque jour, en quatre ou huit prises. Dès le quatrième jour on n'observe plus de blennorrhagie, et au bout de quinze il n'y a plus de risque à la voir reparaitre. (*Annal. clin. de Montpellier*, t. 26, 1811, p. 292.)

MM. CATTET et LACOMBE ont administré avec succès à une douzaine de femmes atteintes de *leucorrhée*, un opiat connu, disent-ils, depuis peu, et composé avec parties égales de baume de copahu et de sucre avec addition de neuf à dix-huit grains de safran par once. La dose est d'une demi-once et au-delà. (*Bibl. méd.*, t. 33, p. 202, 1812.)

M. BLAUD, de Beaucaire, a guéri un *engorgement du testicule*, suite d'une blennorrhagie syphilitique, avec trois gros par jour de baume de copahu. En six jours, ce testicule, qui était tuméfié, rouge et très-douloureux, était revenu à son état naturel. (*Rev. méd. et Journal de clin.*, t. I, 1825, p. 449.)

G. T. STROMB rapporte un cas remarquable de *catarrhe de la vessie*, qu'il est parvenu à guérir avec le baume en question. (*Svenska Lakare, sellsk. Handl*, B. 2. — *Hæftet.*, 1, s. 157 et 162.)

Nous citerons encore trois cas de *blennorrhagie aiguë*, que M. Miquel a guérie en très-peu de jours et avec la plus grande facilité, à l'aide de la même substance. (*Gazette de Santé*, 1823, p. 43.)

M. le docteur GUILLON nous a rapporté avoir traité

un assez grand nombre de blennorrhagies avec un succès complet. Lorsque les malades ne pouvaient pas supporter le copahu, il l'administrait en lavement, en ayant soin de le faire précéder par un lavement opiacé, qui a pour effet d'engourdir la contractilité du rectum et de s'opposer à la sortie trop prompte du remède. M. Guillon est un des premiers qui ait pensé à administrer le copahu par cette voie.

Le baume de copahu inspire souvent aux malades un dégoût insurmontable. C'est pour obvier à cet inconvénient que M. DUBLANC jeune propose de substituer au baume en nature l'huile volatile qu'il est facile d'en extraire. La résine n'a presque aucune propriété, mais l'huile est très-efficace. Il l'a éprouvée devant MM. Bard et Cullerier sur trente-trois malades qui sont guéris en cinq ou six jours. La dose de l'huile est de trente-six grammes depuis quatre jusqu'à six par jour. On peut donner l'huile seule ou dans un véhicule aromatique, par exemple l'alcool faible et sucré, ou sous forme d'électuaire, ou en pilules associée à trois quarts de son poids de savon médicinal, ou en lavement, divisée dans une dissolution de gomme, ou avec un jaune d'œuf. Pour en rendre l'emploi plus facile, M. Dublanc a composé la potion suivante. — Sirop de baume de tolu, deux onces; eau de menthe cohobée, trois onces; laudanum, seize gouttes; alcoolat de copahu, trois onces. Cet alcoolat n'est que l'huile essentielle de copahu distillée de nouveau avec les deux tiers de son poids d'alcool à trente-six degrés, afin de la rendre plus volatile, et de l'avoir exempte, autant que possible, de toute saveur et de toute mauvaise odeur. (*Rev. méd., et Journ. de cliniq.*, t. 2, 1828, p. 136.)

RÉSUMÉ

DES TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR LE BAUME DE COPAHU.

1°. Le baume de copahu est un diurétique assez énergique. Il devient assez souvent purgatif au-delà de la dose de trois gros à demi-once.

2°. Plusieurs auteurs ont beaucoup vanté ce médicament contre la *phthisie pulmonaire*, qu'ils disent avoir plusieurs fois guérie par son emploi. (Fuller, Frédéric Hoffmann, Valcareng, Réga, Sommers, Monro, Gessner, Simmons, Lentin.) D'autres s'élèvent, au contraire, contre son usage, qu'ils trouvent inutile et souvent nuisible dans cette maladie. (Pringle, Roseinstein, Tissot, Fothergill, Quarin.) Les contestations de ces auteurs tiennent sans doute à ce que le diagnostic des maladies de poitrine était fort difficile à l'époque où ils écrivait. Ceux qui prétendent avoir guéri des phthisies n'auront eu affaire qu'à des catarrhes pulmonaires chroniques.

3°. La plupart des anciens auteurs de matière médicale indiquent le baume de copahu comme fort utile dans les *phlegmasies chroniques des voies aériennes*; mais les observations publiées jusqu'aujourd'hui à ce sujet sont fort rares. M. Laroche a inséré sept cas de catarrhe pulmonaire guéris par ce médicament, dans le *North american journal*. Quelques autres auteurs en ont fait usage avec non moins d'a-

vantage. (Hallé, Armstrong, Bretonneau, etc.)

4°. Le baume de copahu est le médicament le plus utile qu'on connaisse contre la *blennorrhagie* ou *gonorrhée*, soit qu'on l'emploie à une époque avancée pour supprimer l'écoulement qui l'accompagne, soit qu'on en fasse usage dès son début pour en arrêter les progrès. La première méthode était celle de Theden, Hunter, Chopart, etc. La seconde, celle qui consiste à traiter la blennorrhagie aiguë par le copahu, vient de l'Amérique, et a été indiquée par Pison, Jacquin, Swédiaur, etc. Tombée ensuite dans l'oubli, malgré son efficacité incontestable, elle a été de nouveau publiée et propagée par MM. Ansiaux, Ribes, Delpech, qui l'ont appuyée de nouveaux faits. Ces auteurs portent la dose du copahu depuis trois gros par jour jusqu'à une ou même deux onces.

M. Ansiaux, celui de ces derniers auteurs dont les travaux sont les plus anciens, a fait usage du baume en question sur *vingt-quatre* malades atteints de gonorrhée aiguë : *vingt-deux* ont été guéris, *un* ne l'a pas été, et *un* autre a vu augmenter la maladie sous l'influence du traitement.

M. Ribes a obtenu tant de succès avec ce médicament, qu'il le regarde comme un spécifique de la gonorrhée. Il a également guéri par son usage plusieurs maladies qui avaient succédé à la suppression de l'écoulement blennorrhagique, savoir : plusieurs cas d'engorgement consécutif des testicules, un gonflement des corps caverneux simulant le priapisme, plusieurs catarrhes récents de la vessie, et plusieurs néphrites, deux céphalalgies, deux ophthalmies, une expectoration muqueuse abondante, deux cas de gon-

flement consécutif du genou, une irritation de la membrane muqueuse du larynx.

M. Delpech a fait usage du médicament en question sur plus de *quatre cents* malades atteints de blennorrhagie; il a obtenu de grands succès, mais malheureusement il n'a point indiqué la proportion des guérisons. Il a réussi, comme M. Ribes, contre le catarrhe vésical dont il a publié deux observations, ainsi que contre le gonflement consécutif des testicules. Un fait fort curieux qu'il a noté, c'est que le copahu réussit mal, ou ne réussit pas chez les femmes.

M. Velpeau a guéri *trente* malades de la gonorrhée en leur administrant le baume en lavement, depuis la dose de deux gros jusqu'à six ou huit. Sur ce nombre il y avait plusieurs femmes.

M. Dublanc a proposé de remplacer le baume par l'huile volatile qu'il contient, et qui paraît posséder toutes les propriétés actives du médicament. MM. Bard et Cullerier, qui ont fait usage de cette huile, ont guéri une trentaine de malades en quelques jours.

5°. La *leucorrhée* a également été traitée avec succès par le copahu. Indépendamment de Hope, Fuller, etc., qui vantent beaucoup cette substance contre cette maladie, MM. Cattet et Lacombe ont guéri une douzaine de femmes par ce moyen; MM. Armstrong et Larrey l'ont aussi employée avec avantage.

6°. Mutis a guéri une *hydropisie ascite* avec le copahu. Ce médicament est encore utile dans les plaies et surtout les ulcères, dont il accélère la cicatrisation. (W. Hope, Ribes.)

TRAVAUX

THERAPEUTIQUES

SUR

L'ACUPUNCTURE

L'Acupuncture ou la piqûre méthodique des parties souffrantes à l'aide d'aiguilles qu'on y enfonce dans la vue de les guérir, est une opération thérapeutique assez nouvelle parmi nous et dont la découverte remonte néanmoins à l'antiquité la plus reculée. Entirement inconnue aux médecins grecs, latins et arabes, elle est pratiquée de temps immémorial dans la Chine, où elle paraît avoir été inventée. De là elle s'est répandue dans l'île de Corée et au Japon, où son usage est extrêmement fréquent.

Ce n'est que vers la fin du dix-septième siècle que la connaissance de cette méthode a été introduite en Europe par deux médecins qui avaient voyagé l'un et l'autre dans le Japon, Ten Rhyne et Kæmpfer.

Mais il ne paraît pas que les relations de ces auteurs aient fait une grande sensation, puisqu'il faut franchir plus d'un siècle pour trouver des médecins qui aient pratiqué l'acupuncture. Plus de cent ans après les deux voyageurs que nous venons de citer, Dujardin, dans son *Histoire de la Chirurgie*, et Vicq-d'Azyr, dans l'*Encyclopédie méthodique*, font mention de ce procédé thérapeutique; mais ils ne font

que répéter l'un et l'autre ce que ces auteurs en ont dit, en ajoutant qu'il n'est pas à regretter que ce moyen ne soit point en usage parmi nous.

Ce n'est qu'en 1810 qu'un médecin français, M. Berlioz, osa tenter l'acupuncture sur une malade confiée à ses soins. Le merveilleux succès qu'il en obtint le porta à répéter cette opération sur un assez grand nombre de sujets qui en éprouvèrent des effets souvent fort avantageux. Il fut imité par MM. Haime et Bretonneau, médecins de Tours, ensuite par M. Jules Cloquet et une foule d'autres médecins qui ont constaté par un grand nombre d'expériences l'efficacité thérapeutique de l'acupuncture.

DE L'ACUPUNCTURE des Chinois et des Japonais,
par W. TEN RHYNE, médecin de la compagnie des
Indes dans le dix-septième siècle.

Ten Rhyne, médecin de la Compagnie des Indes, en 1679, avait été témoin des effets produits par l'acupuncture dans les pays où l'on en fait usage de temps immémorial, à la Chine et au Japon. C'est lui qui le premier a fait connaître cette opération en Europe, dans un petit traité que nous allons traduire en entier avec les notes qui l'accompagnent.

L'aiguille doit être longue (1), aiguë (2), ronde (3); son manche doit être en forme de limaçon ; elle doit

(1) Parce qu'on l'enfonce quelquefois profondément.

(2) Afin qu'elle perce plus promptement.

(3) Afin qu'elle tourne plus facilement.

être plutôt en or qu'en argent, et jamais d'un autre métal (1).

Elle sera enfoncée dans la partie affectée, soit par une simple pression, soit en la tournant entre le pouce et l'indicateur, soit enfin en la frappant légèrement avec un marteau (2), suivant la nature de la maladie (3) et la structure de la partie qu'on doit piquer (4).

On l'enfoncera légèrement, ordinairement à la profondeur d'un pouce, excepté dans quelques maladies de la tête, où on la fait entrer jusque dans le crâne, et dans quelques affections de l'utérus où l'on perce quelquefois cet organe lorsque la débilité de la mère fait craindre pour la vie du fœtus.

On laissera l'aiguille dans la partie piquée, pendant l'espace de trente respirations (chaque est composée du mouvement d'inspiration et d'expiration (5)), si le malade le supporte facilement; sinon on retirera l'instrument et on réitérera la piqure deux, trois, quatre, quelquefois cinq ou six fois, si le mal-

(1) On les fabrique très-bien dans l'île de Corée. Dans le Japon les meilleures se vendent à *Kio* et à *Miaco*. Il n'est pas sans doute très-difficile de les faire, mais il y a un art particulier dans la trempe.

(2) Ce marteau doit être d'ébène, d'ivoire ou de tout autre bois dur; sa tête doit être polie tout autour ou percée de petites ouvertures superficielles capables de recevoir la tête de l'aiguille. Son manche est creux pour recevoir l'aiguille, qui est entourée d'un fil de soie ou retenue par un anneau.

(3) Si les vents sont profondément inhérens aux chairs, il faudra l'enfoncer davantage, et vice versa.

(4) L'aiguille perce plus facilement une peau molle qu'une peau dure. Ensuite on ne doit pas piquer aussi profondément les parties nerveuses que les charnues.

(5) C'est la manière de compter usitée chez les médecins Chinois et Japonais.

DE L'USAGE que font les Japonais de l'Acupuncture dans le traitement de la colique appelée Senki; par ENGELBERT KEMPFFER, D. M., ayant fait partie de deux ambassades hollandaises au Japon, en 1691 et 1692.

Cette sorte de colique que les Japonais appellent Senki est une maladie particulière à cet empire si peuplé. Elle est si commune qu'entre dix personnes adultes à peine y en a-t-il une qui n'en ait senti les atteintes. Ce même air, qui d'ailleurs est si sain, la manière de vivre des naturels du pays, leur nourriture et leurs boissons les exposent aux attaques de cette maladie. Les étrangers n'y sont pas moins sujets que les naturels lorsqu'ils ont bu des liqueurs du pays. Nous en fîmes une triste expérience, lorsqu'en arrivant au Japon nous voulûmes, selon l'usage des gens de mer, oublier le verre à la main les dangers que nous avions essuyés pendant un long et difficile voyage, et boire abondamment de la bière froide du pays, qu'ils appellent Sakki. Cette bière est faite avec du riz, et a la consistance des vins d'Espagne: elle est d'une telle nature qu'il ne faudrait point la boire froide, mais modérément chaude, et avec des tasses à la manière des naturels du pays. Le nom de Senki n'est pas donné indistinctement à toutes les douleurs du ventre, mais seulement à cette espèce particulière, qui, outre la douleur aigre qu'elle fait sentir, dans les intestins, cause en même temps des convulsions aux aînes; car telle est la nature et la violence de cette maladie, qu'elle cause des convulsions à toutes les membranes et à tous les muscles du bas-

ventre. A l'égard de la cause de la maladie, les Japonais croient que ce n'est point une matière morbifique logée dans la cavité des intestins, ce qui, selon eux, ne causerait qu'une légère douleur; que son siège est dans la substance membraneuse de l'abdomen, comme par exemple, les muscles, le péritoine, l'épiploon, le mésentère ou les intestins, et qu'en y séjournant elle se change en une vapeur ou plutôt en un vent subtil et âcre qui enfle, coupe et corrode les membranes qui le contiennent. C'est sur cette théorie qu'est fondée leur cure: toutes les fois que ce vent est tiré de la prison étroite où il est renfermé, dans le même moment, disent-ils, la douleur causée par l'enflure de ces parties si sensibles doit cesser. Avant de passer outre, on me permettra d'observer qu'au lieu de ce nom latin *colica*, que l'on donne quelquefois mal à propos à cette maladie, puisque l'intestin du même nom n'en est pas fort souvent attaqué, les Brahmins aiment mieux la nommer en leur langage, conformément à l'opinion des Chinois et des Japonais, *convulsions*, ou *tiraillemens du ventre et des intestins*. Quelques symptômes particuliers de cette maladie nationale ou locale ressemblent beaucoup à la passion hystérique. Elle met souvent le patient dans la crainte d'être suffoqué, toute la région du bas-ventre, depuis les aines jusqu'aux fausses côtes, et plus haut, étant fortement tirillée; et même après que le patient a été tourmenté misérablement pendant long-temps, la maladie se termine quelquefois en tumeurs et en enflures qui s'élèvent en divers endroits du corps, et qui ont des suites dangereuses; cela cause en particulier aux hommes une enflure à l'un des testicules, qui sou-

vent tourne en suppuration et en abcès ; chez les femmes, cela produit des tubercules ou des pustules au fondement et aux parties génitales , ordinairement suivies de la perte du poil. Il faut pourtant remarquer que ces tumeurs aux testicules (que les Japonais nomment Sobi , et ceux qui en sont atteints Sobimotz) comme aussi les pustules aux parties secrètes des femmes, sont aussi des maladies domestiques du Japon, et attaquent plusieurs personnes qui n'ont jamais senti les atteintes de la colique.

Avant que j'en vienne à montrer la méthode particulière des Japonais pour la cure de cette maladie, qui se fait par le moyen de l'aiguille, il ne sera pas hors de propos de remarquer qu'il y a deux remèdes principaux dans la chirurgie, que l'on suppose réussir également pour guérir et pour prévenir les maladies, dont les habitans de cette partie orientale du monde, tant sains que malades, riches et pauvres, se servent par l'entremise des médecins ou des empiriques. Les habitans de la Corée, les Chinois et les Japonais, fort grands admirateurs de l'antiquité, et scrupuleux à l'excès, pour conserver les anciennes coutumes qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, prétendent tous que ces remèdes étaient connus dans les siècles les plus reculés, long-temps avant l'invention de la médecine. Leurs noms choqueront peut-être et effraieront les lecteurs. Ce n'est pas moins que le feu et le métal. On doit pourtant rendre cette justice aux Japonais, qu'ils sont bien loin de se servir de cet appareil cruel (on pourrait même dire barbare) de nos chirurgiens d'Europe. Ces fers chauds et cet étalage de couteaux tranchans, et au-

tres instrumens nécessaires pour nos opérations; spectacle si effrayant pour le patient, si choquant même pour les assistans, s'ils ne sont dépouillés de tout sentiment d'humanité et de compassion, sont toutes choses que les Japonais ignorent entièrement: leur feu est fort modéré, tel que les dieux du pays veulent qu'on en brûle sur leurs autels; en un mot ce n'est autre chose qu'un rouleau qui s'allume insensiblement, composé de l'herbe qui porte le nom de la fameuse reine *Artémise*. Il en est de même des métaux dont ils se servent dans les opérations de chirurgie; ce sont les plus nobles de tous: ils font l'ornement des palais, ils sont les productions du soleil et de la lune, et, comme les philosophes le prétendent, enrichis des qualités et des vertus de ces deux corps célestes. Le lecteur comprend aisément que je parle de l'or et de l'argent, dont les Japonais ont des aiguilles faites d'une manière singulière, parfaitement polies, et extrêmement propres à opérer la ponction ou la piqûre dans les corps humains. Ils en font un si grand cas, pour cette raison, qu'ils les portent toujours avec eux dans quelque endroit qu'ils aillent; ils portent de même des boîtes entières d'autres instrumens, ou curiosités qu'ils estiment beaucoup ou dont ils croient avoir besoin. L'usage et l'application des remèdes dont nous venons de parler sont d'une si grande conséquence, que la seule connaissance des parties où l'on doit appliquer le moxa, ou piquer avec les aiguilles, est l'objet d'un art particulier dont les maîtres sont appelés *Tensasi*, comme qui dirait toucheurs ou chercheurs de parties, parce que leur principal emploi consiste à faire le choix de la partie sur laquelle on doit faire l'une ou l'autre de ces opérations.

Ceux qui appliquent l'aiguille, ou de leur chef, ou selon le désir des patients, ont en particulier le nom de Farittate, qui signifie piqueur d'aiguille.

Je viens à présent à la description de ces aiguilles. Il serait presque impossible d'enfoncer une grosse aiguille dans le corps sans s'exposer à quelque dangereuse conséquence : c'est par cette raison que celles qui sont destinées à cette opération doivent être fort déliées, faites d'or ou d'argent aussi pur et aussi fin qu'on en puisse avoir, entièrement épurées de cuivre et qui souffrent le marteau. C'est un métier particulier que celui de donner la trempe à ces aiguilles, et le degré de dureté requis pour cette opération. Ce métier est connu de peu de personnes, et ceux-mêmes qui le savent n'oseraient l'exercer sans des lettres patentes données sous le sceau de l'empereur. Il y a deux sortes de ces aiguilles par rapport à leur figure : celle de la première sorte sont faites indifféremment d'or ou d'argent ; elles ne ressemblent pas mal aux poinçons dont nos jeunes garçons se servent à l'école pour épeler leurs syllabes, ou les stylets avec lesquels les Indiens écrivent ; elles sont seulement plus déliées, d'environ quatre pouces de longueur, minces et finissant en pointe fort aiguë, avec un manche retors pour les tourner avec plus de facilité ; au lieu de boîte on les met dans un petit marteau qui est fait de sorte que l'on peut mettre une de ces aiguilles de chaque côté du manche : ce marteau est fait de corne de taureau sauvage, fort polie, et un peu plus long que l'aiguille, avec une tête tirant sur le rond un peu aplati dans laquelle il y a une pièce de plomb pour la rendre plus pesante. Le côté qui bat l'aiguille est revêtu d'une pièce de cuir ordinairement couleur de violette, pour empêcher que l'aiguille

qu'on enfonce dans le corps ne ressaute. Les aiguilles de la seconde sorte sont faites seulement d'argent, et ne s'éloignent pas beaucoup de la figure des précédentes et de leur longueur; mais elles sont extrêmement déliées, avec un manche court et épais qui est tourné en vis sur sa longueur: on met plusieurs de ces aiguilles ensemble dans une boîte de bois en carré long, vernissée en dehors; le fond en est garni d'une pièce de drap, et les aiguilles sont couchées sur le côté moelleux de l'étoffe.

Pour la satisfaction de ceux qui sont curieux de noms, j'ai trouvé à propos de remarquer que ces deux sortes d'aiguilles, et en général toutes celles dont on se sert dans la chirurgie, sont appelées Utsbarri, c'est-à-dire aiguilles tournantes. Les aiguilles de la seconde espèce ont le nom particulier de Fineribarri, qui signifie la même chose; et si l'opération est faite, comme il arrive souvent, en passant l'aiguille dans un tuyau délié de cuivre, on les appelle alors Fudabarri, c'est-à-dire aiguilles à conduit ou tuyau. Ce tuyau est d'environ un pouce plus court que l'aiguille, et gros comme une plume d'oie; il sert à guider l'aiguille pour faire plus sûrement la ponction dans la partie du corps que l'on a choisie.

Pour venir à l'opération, on la fait de la manière suivante. Le chirurgien prend l'aiguille près de la pointe avec sa main gauche entre le bout du doigt du milieu et l'ongle de l'index appuyé par le pouce. Il la tient ainsi vers la partie qui doit être piquée et qui doit être soigneusement examinée pour voir si ce n'est pas un nerf; ensuite prenant le marteau de la main droite il en donne un coup ou deux, précisément ce qu'il faut, pour vaincre la résistance de la

peau extérieure et faire entrer l'aiguille; cela fait, il met le marteau à côté, et prenant le manche de l'aiguille entre les extrémités de l'index et du pouce, il la tourne jusqu'à ce que la pointe entre dans le corps, à la profondeur que les règles de l'art exigent, ce qui est ordinairement un demi-pouce, quelquefois mais rarement un pouce et au-dessus, en un mot jusqu'à ce que l'aiguille pénètre au lieu où est le siège de la douleur et où l'on croit la maladie renfermée. Le chirurgien y tient l'aiguille jusqu'à ce que le patient ait respiré une fois ou deux, et ensuite la tirant dehors il presse la partie avec le doigt comme si c'était pour en exprimer toute la vapeur, ou le vent. Les aiguilles de la seconde sorte ne sont point frappées du marteau, on les enfonce en tournant en vis, l'opérateur les tenant entre les extrémités du pouce et du doigt du milieu. Ceux qui opèrent adroitement donnent un coup avec l'index avec lequel ils poussent le doigt du milieu justement autant qu'il faut pour faire pénétrer l'aiguille à travers la peau, et ensuite ils achèvent l'opération en tournant. Quelques-uns se servent pour cet effet d'un tuyau tel qu'on l'a décrit ci-dessus, qui est un peu plus court que l'aiguille, et qui, par ce moyen, empêche qu'on ne l'enfonce trop avant. Les règles et les préceptes de cette piqure sont fort différens, eu égard surtout aux vapeurs cachées que l'on suppose être la cause de la maladie : de là vient que lorsqu'on veut faire l'opération, un médecin habile et prudent doit déterminer avec toute son attention et tout son jugement où et jusqu'à quelle profondeur les vapeurs séjournent. La piqure d'aiguille est estimée un bon remède pour les mêmes maladies que l'on traite en appliquant

le feu avec le moxa, et l'on se sert de l'aiguille aux mêmes endroits et avec les mêmes précautions. Il arrive pourtant assez souvent que les gens du commun peuple s'aventurent à appliquer l'aiguille purement sur leur propre expérience, et sans l'avis d'un Tensasi expérimenté, prenant garde seulement de ne piquer ni nerfs ni tendons, ni aucun vaisseau sanguin considérable. Après avoir expliqué suffisamment ce qui regarde la piqure d'aiguille en général, je dois ajouter encore quelque chose sur son usage dans le traitement de la colique en particulier.

Pour la cure de la colique, les Japonais font l'opération sur le ventre à la région du foie, faisant neuf trous en trois rangs disposés en parallélogramme, à la distance l'un de l'autre d'un demi-pouce dans les adultes. Chacun des rangs a son nom particulier, et leur opération a des règles différentes : le premier rang est nommé Sioquan, il est fait justement au-dessus des côtes; le second est nommé Tfiuquan, et doit avoir sa place entre le nombril et le cartilage mucronata; le troisième est appelé Geequan, il est fait environ un demi-pouce au-dessus du nombril. J'ai été diverses fois témoin qu'en faisant ces trois rangs de trous conformément aux règles de l'art, et d'une raisonnable profondeur, les douleurs de la colique senki, comme ils les nomment, cessaient presque en un instant comme si c'eût été par enchantement.

On a tenté quelquefois de guérir cette colique en appliquant le feu sur le patient avec le moxa, mais on a trouvé par expérience que cette méthode n'a pas eu tout le succès de la piqure d'aiguille. (Ext. de ENGELBERT KEMPFER, *Histoire du Japon*, trad. de

l'allemand sur la version anglaise; par J. G. Scheuchzer, La Haye, 1729, Supplément, p. 27, f.)

DE L'EMPLOI de l'acupuncture dans la fièvre intermittente épigastrique, la coqueluche, les contusions, les douleurs et le rhumatisme vague; par le docteur L. V. J. BERLIOZ.

Les éloges donnés à l'acupuncture par Kæmpfer et Ten Rhyne sont justes et mérités. On a lieu d'être étonné que, depuis un siècle et plus que ce moyen curatif est connu en Europe, aucun médecin ne l'ait essayé jusqu'ici. Cependant le procédé de l'opération est peu douloureux, et le succès est si prompt que les accidens se calment ou cessent entièrement aussitôt que l'aiguille a été introduite à la profondeur de quelques lignes; le plus souvent néanmoins elle est seulement déplacée par la première introduction de l'instrument, et ce n'est qu'à la quatrième ou cinquième fois que la guérison est complète.

Les affections nerveuses simples démontrent spécialement combien l'acupuncture mérite l'attention des médecins; car il est peu de remèdes qui jouissent d'une activité aussi prompte et qui produisent des effets aussi merveilleux : en voici un exemple des plus remarquables.

Fièvre intermittente épigastrique, guérie par l'acupuncture. Une jeune personne de vingt-quatre ans, aussi intéressante par ses charmes extérieurs que par les agrémens de son esprit et la bonté de son cœur, maigre naturellement et ayant les cheveux blonds, éprouvait depuis deux ans une fièvre nerveuse survenue à l'occasion d'une frayeur vive et pro-

longée. Les accès se déclaraient entre une et deux heures de l'après-midi et entre huit et neuf du soir. Ils étaient caractérisés par le froid des extrémités inférieures, une sécheresse très-incommode de tout le corps, la couleur violette des joues, l'éclat brillant des yeux, la douleur de tête ainsi que de l'épigastre qui semblait comprimé. Les forces musculaires présentaient alors un tel degré d'affaiblissement, que la tête avait besoin d'être soutenue : le pouls était petit et fréquent; mais, dans le temps de l'intermission, on le trouvait presque un plus haut que l'état naturel ne semblait le comporter. L'accès de l'après-midi durait ordinairement deux ou trois heures, durant lesquelles la malade étant couchée, discourait avec une loquacité qui ne lui était pas naturelle : l'accès du soir durait moins long-temps et présentait moins d'intensité.

Elle avait peu d'appétit ; les alimens n'incommodaient pas cependant, et l'état de maigreur, voisin du marasme, rendait le pronostic fâcheux. Sans aucune inquiétude sur son état, sans aucun désir de guérir, elle ne se prêtait à prendre des remèdes que par complaisance pour sa famille; le sommeil était tranquille, mais un peu de trouble et de malaise suivait toujours l'instant du réveil; la menstruation s'opérait irrégulièrement, et les autres fonctions organiques se ressentaient de l'état de faiblesse générale.

Beaucoup de remèdes avaient été employés, parmi lesquels le quinquina avait paru nuisible, et le sulfate de zinc n'avait produit aucun effet : les bains de siège froids avaient constamment soulagé.

La malade se confia à mes soins dans l'hiver de 1810. La sensation douloureuse ressentie à la tête et

vers la région épigastrique fixa principalement mon attention. Ayant en vue de calmer d'abord l'irritation ressentie par ces parties, j'y fis appliquer de la glace : tous les accidens dont la réunion composait l'accès cessèrent sur-le-champ ; mais il fallait continuer cette application au moins une demi-heure.

En agissant de cette manière, l'état de la malade s'améliora beaucoup ; l'appétit devint plus vif, et les jambes supportaient une promenade assez longue. Cependant la difficulté de se procurer de la glace me fit tenter d'autres remèdes : la boisson de l'eau à la plus basse température n'eut aucun succès ; l'acide carbonique, dégagé du carbonate de potasse par l'acide citrique, modérait les accès, mais ne les supprimait pas : l'opium était un peu plus efficace, sans remplir entièrement nos vœux. Je pensai à l'acupuncture ; je la proposai, elle fut essayée.

La malade se servit d'une aiguille à coudre, enduite de cire d'Espagne vers son oeil ; elle l'introduisait elle-même perpendiculairement d'abord, et ensuite parallèlement aux parois abdominales, pour éviter la douleur.

Dès la première piqûre, les accidens cessèrent comme par enchantement, et le calme était complet. L'opération n'eut pas besoin d'être renouvelée le même jour ; bien loin de là, le lendemain et le surlendemain l'accès tenta vainement de se reproduire ; une espèce de souvenir de l'opération luttait avec avantage contre l'habitude morbide, ce qui engagea à ne pratiquer l'acupuncture que tous les trois jours.

Cependant cette espèce de souvenir thérapeutique s'évanouit au bout d'environ deux mois, et il fallut avoir recours aux aiguilles une ou deux fois chaque jour.

Par ce moyen, la fièvre nerveuse fut complètement détruite après six mois de son usage. Il n'en est resté que quelques malaises survenant avec irrégularité dans le jour, mais presque habituellement au réveil. L'acupuncture les dissipait pour peu d'instans seulement; et d'ailleurs, la multiplicité des piqûres rendant la peau de l'épigastre douloureuse, il a fallu recourir à l'opium.

Quatre grains de ce médicament, pris au moment du réveil, ont, dans les premiers temps, assuré la tranquillité du reste du jour. Ensuite il a été nécessaire d'en prendre une seconde dose, puis une troisième, ce qui élevait la totalité à douze grains pour les vingt-quatre heures.

Ce traitement a été ainsi continué pendant une année; et, craignant d'être obligé d'augmenter encore cette dose d'opium, je conseillai de faire usage, au moment où les malaises nerveux survenaient, d'une cuillerée d'eau-de-vie dans une verrée d'eau très-chaude. Cela réussit fort bien; et désormais quatre grains d'opium, pris au moment du réveil, suffirent pour procurer du calme le reste du jour. Trois mois après ce nouvel essai, quelques accès de fièvre nerveuse étant revenus, furent de nouveau chassés par l'acupuncture. Depuis lors, l'état de la malade est devenu tous les jours plus satisfaisant; ses forces et son embonpoint naturel sont revenus; elle n'est plus obligée de recourir à l'opium que par intervalles, et le secours de l'acupuncture est rarement nécessaire.

Cependant la malade ayant été obligée d'y recourir dans les derniers jours de février 1814, et s'étant servie d'une aiguille courte non armée de cire, elle

l'enfonça tellement qu'il fut impossible de la retirer, et les mouvemens de la respiration la firent complètement disparaître. L'aiguille chemina du côté gauche, et déterminait une douleur assez vive, si la malade montait ou descendait les escaliers et remuait les bras : une sensation désagréable était éprouvée lorsque les alimens descendaient dans l'estomac.

Durant tout le temps que l'aiguille est restée dans la région épigastrique, la malade se trouvait parfaitement délivrée de tous les accidens nerveux qu'elle éprouvait précédemment; ensuite, à mesure que la gêne et la douleur causées par la présence du corps étranger se sont évanouies, quelques accès de fièvre sont revenus, et ont été dissipés par l'opium.

La santé s'est ensuite assez bien rétablie; il n'y a pas eu de rechute, quoique cette jeune personne ait éprouvé depuis lors un très-violent chagrin de la perte d'une sœur chérie, et que le temps n'ait pas encore pu calmer sa douleur, ni diminuer ses regrets. L'aiguille n'a plus causé de douleur, et n'a manifesté sa présence nulle part depuis neuf mois.

Quoiqu'une seule observation soit peu concluante pour prouver l'efficacité d'un remède, je ne puis m'empêcher de rapporter le succès que j'ai obtenu chez un individu affecté de coqueluche. J'en prendrai sujet de discuter sur l'innocuité de la perforation de plusieurs viscères. Voici le fait.

Coqueluche guérie par l'acupuncture. Un paysan, âgé de quarante ans, était depuis un mois attaqué de toux convulsive avec douleur à l'épigastre. L'usage du lait de vache dans lequel j'avais prescrit de faire bouillir des crottes de chèvre, lui avait procuré quelque soulagement; l'opium avait eu encore plus

de succès; néanmoins il était extrêmement fatigué par la toux lorsqu'il marchait avec promptitude, et il eut beaucoup de peine à faire deux lieues à cheval pour se rendre chez moi.

Voyant l'inutilité des remèdes qui me réussissent le mieux contre la coqueluche, et m'occupant alors de recherches et d'expériences sur l'acupuncture, je résolus de l'essayer en cette circonstance. L'introduction de l'aiguille dans la région épigastrique ne lui semblant pas douloureuse, je continuai de l'enfoncer jusqu'à une profondeur telle, que j'ai lieu de croire d'avoir percé l'estomac. L'instrument fut laissé en place pendant trois minutes sans que cet homme éprouvât de malaise, et aussitôt après que je l'en retirai, il me dit qu'il était guéri. Il n'a pas éprouvé de rechute, en effet, et n'a pas même été malade depuis lors.

Contusions. Les *contusions* sans ecchymose en reçoivent un grand soulagement. J'ai vu, entre autres, un homme tombé de la hauteur de dix à douze pieds sur un tas de pierres, et dont toute la partie postérieure du corps était tellement meurtrie, qu'il ne pouvait plus exécuter le moindre mouvement. Placé sur son lit, il gardait la position qu'on lui avait donnée, et il ne pouvait en changer en aucune manière. Onze piqûres pratiquées sur la partie postérieure du cou, dans l'espace de demi-heure, lui permirent de lever la tête. La même opération, répétée les jours suivans, et d'après ses instances, sur diverses parties, lui procura la liberté de se tourner seul dans son lit, et bientôt il fut guéri.

Les douleurs qui sont la suite d'un effort ou d'un travail forcé n'éprouvent pas moins de soulagement de l'acupuncture que celles qui sont produites par une

contusion. Les habitans de la campagne me fournissent journellement des occasions de m'assurer de cette vérité. L'ouvrier qui a soulevé un fardeau trop lourd, le vigneron qui a long-temps fatigué ses bras par le poids de son hoyau, se plaignent fréquemment de douleurs dans les reins et les parois de la poitrine. Aussitôt après la première introduction de l'aiguille quelques-uns éprouvent un soulagement si subit, qu'il ne serait pas difficile de leur faire croire que le médecin emploie un procédé magique, et quelques-uns en ont énoncé le soupçon.

Le *rhumatisme vague* se jette parfois sur les muscles extérieurs qui servent à la respiration : le malade est obligé de demeurer immobile ; chaque mouvement du tronc lui fait jeter des cris ; une inspiration profonde est très-pénible, et la toux cause des douleurs si cruelles que l'expulsion des crachats est impossible. L'acupuncture dissipe sur-le-champ cet état d'angoisses, et rend aux muscles la liberté de leurs mouvemens. Dans l'espace d'une ou deux minutes de temps, celui dont les souffrances arrachaient des larmes se proclame guéri.

Les *douleurs nerveuses* de la tête et celles qui surviennent durant le paroxysme des fièvres intermittentes éprouvent bien quelque soulagement de l'acupuncture ; mais il est bien loin d'être aussi complet que dans les affections dont je viens de parler.

Enfin, on peut s'assurer que ce moyen curatif convient toutes les fois qu'une fluxion sanguine ou une congestion humorale ne complique pas la douleur locale, et le soulagement n'est jamais plus prompt que lorsque les souffrances sont très-vives.

Cependant l'acupuncture ne pourrait-elle pas rappeler à la vie les asphyxiés? Lorsqu'on a épuisé toutes les ressources ordinaires, et que le sort de l'individu paraît désespéré, pourquoi ne tenterait-on pas de perforer le ventricule droit, et de le soumettre, par ce moyen, à l'excitation galvanique ou électrique? Des expériences faites sur des animaux asphyxiés pourraient résoudre cette question.

Lorsque l'acupuncture est utile, la douleur qu'elle cause n'est jamais très-vive; si le malade en est incommodé ou fortement effrayé, il est rare qu'il éprouve du soulagement. Il est des circonstances, comme après les fortes contusions ou la distension des muscles, dans lesquelles l'opération est fort peu douloureuse, et le malade en demande la répétition. La piqûre est à peine apparente, très-rarement il en sort du sang; si cela arrive, elle devient inutile, et il faut la pratiquer de nouveau dans un autre point.

Je me sers d'une aiguille d'acier, longue de trois pouces, que je n'enfonce pas à coups de marteau, comme les Chinois et les Japonais; mais en la roulant entre mes doigts je l'introduis peu-à-peu, et je m'arrête quelques secondes, de temps à autre, pour demander au malade s'il est soulagé. Il est inutile de dire que j'évite le trajet des gros vaisseaux et le voisinage des troncs nerveux. Quoique l'introduction perpendiculaire paraisse préférable, l'introduction oblique peut aussi être avantageuse; dans tous les cas il faut laisser l'aiguille en place pendant quatre à cinq minutes.

L'introduction de plusieurs aiguilles ne m'a pas paru plus avantageuse que celle d'une seule; ce qui

porte à croire que l'acupuncture n'agit point en détruisant une irritation par une autre ; d'ailleurs , je le répète , elle n'a jamais plus de succès que lorsqu'elle est peu ou point douloureuse. Il paraît , au contraire , que ce remède agit en stimulant les nerfs ou en leur restituant un principe dont ils étaient privés par l'effet de la douleur. Néanmoins on obtient peu de différence dans les résultats , si après avoir introduit deux aiguilles de métaux différens , on les met en contact , soit immédiatement , soit au moyen d'une troisième. Vraisemblablement la communication du choc galvanique produit par un appareil de Volta accroîtrait les effets médicaux de l'acupuncture. (Ext. des *Mémoires* de M. L. V. J. Berlioz sur les *maladies chroniques*, les *évacuations sanguines* et l'*acupuncture* , p. 298 ; Paris , 1816.)

OBSERVATIONS *de hoquet spasmodique , de rhumatisme vague et de céphalée , guéris par l'acupuncture* ; par M. A. HAIME , médecin à Tours.

Les expériences et les observations de M. Berlioz étaient si éloignées de ce qu'on avait observé jusqu'alors et tenaient tellement du merveilleux , que loin de porter la conviction dans l'esprit des médecins , elles furent rejetées presque sans examen , les uns les regardant comme téméraires et dangereuses , les autres les assimilant aux cures magnétiques , qu'ils traitaient de fabuleuses. Cependant M. Haime ne jugea point de la sorte. L'ouvrage de M. Berlioz lui suggéra l'idée de tenter l'acupuncture dans un cas très-grave qui avait résisté à tous les moyens. Le succès qu'il obtint

lui fit recourir au même procédé dans deux autres circonstances, où il fut également avantageux. Voici ces trois observations.

PREMIÈRE OBSERVATION. *Maladie nerveuse, accompagnée d'un hoquet spasmodique et opiniâtre, guérie par l'acupuncture.* Une fille, âgée de vingt-quatre ans, était née saine et robuste, et avait joui d'une santé parfaite jusqu'à sa quinzième année, qu'elle devint pubère. Mais cette époque fut orageuse; la menstruation s'établit difficilement et ne fut point régulière. Alors la malade perdit sa gaité, sa fraîcheur et son embonpoint; le tempérament nerveux devint prédominant; différens symptômes nerveux apparurent, et entre autres un vomissement opiniâtre qui se renouvelait à des époques assez rapprochées. Cet état continua jusqu'à l'âge de dix-huit ans, où la malade contracta l'habitude de l'onanisme, et s'y livra sans réserve. Depuis lors son état empira, et à ses vomissemens habituels se joignirent, il y a deux ans, des convulsions générales extrêmement violentes. Un habile médecin, consulté, conseilla différens moyens qui calmèrent les vomissemens, et l'usage des bains froids qui suspendirent les mouvemens convulsifs. Ce fut environ au bout de deux mois de ce traitement, en octobre 1816, que je vis la malade, qui n'éprouvait plus que des convulsions partielles et quelques secousses rares de vomissemens. Je continuai les moyens employés par mon prédécesseur, en éclairant cette malheureuse sur l'extrême danger auquel l'exposait son mauvais défaut. Les symptômes se calmèrent, et elle parut se remettre un peu: mais ce calme ne fut pas de longue durée; les accidens revinrent avec une nouvelle violence, et cédèrent

dont l'effet fut aussi instantané et aussi efficace. Je répétais ainsi cette opération à des intervalles plus ou moins rapprochés, suivant la reproduction des accidens et toujours avec le même avantage. M. Bretonneau s'en est assuré en la pratiquant deux ou trois fois lui-même. Enfin, pour abréger, je puis affirmer que ce moyen n'a pas manqué son effet une seule fois, et qu'il a combattu aussi victorieusement tous les autres symptômes remplaçant ou concomitans du hoquet. C'est ainsi que la piqûre des muscles du cou, dans des mouvemens convulsifs de la tête, celle des *masseters* (*zygomato-maxillaires*), dans un bâillement continuel, et celle enfin des bras et des avant-bras, dans des convulsions qui agitaient ces parties, ont toujours fait cesser ces accidens sur-le-champ. J'ai souvent enfoncé l'aiguille à une telle profondeur, dans la région épigastrique, que l'estomac a dû infailliblement en être percé. La piqûre de ce viscère n'a pas été suivie de plus d'inconvéniens que celle des autres parties (1) : il est même fréquemment arrivé que les symptômes

(1) Il y a une masse de faits qui prouvent l'innocuité de la perforation de plusieurs viscères; et sans citer la plupart des auteurs de ces faits, je me contenterai de dire que le docteur Bretonneau a fait tout récemment, à l'hospice général, sur de jeunes chiens à la mamelle, des expériences dans lesquelles il a perforé d'outre en outre, et dans toutes les directions, le cerveau, le cervelet, le cœur, les poumons, l'estomac, etc., de ces animaux, sans qu'ils aient manifesté la moindre douleur, ni qu'il s'en soit suivi pour eux d'inconvénient notable. Il a seulement observé que si l'on piquait le cœur avec une aiguille d'un certain calibre, il pouvait y avoir effusion de sang; et dans un cas de cette espèce, il a trouvé un petit épanchement dans le péricarde. Ces mêmes expériences lui ont fourni occasion de vérifier ce qu'a dit M. Béclard, de l'élasticité des tuniques artérielles et du peu de danger de leurs piqûres par un instrument aigu, rond et lisse, même d'un certain calibre. Dans une circonstance, M. Bretonneau a vu, à la suite de la piqûre d'une artère, un jet de sang s'arrêter de suite par le prompt resserrement de la petite plaie.

ne disparaissaient complètement qu'en poussant l'aiguille aussi loin. Cependant je dois dire que, dans les derniers temps, la piqure, à une profondeur de cinq ou six lignes seulement, était plus efficace et moins douloureuse. Aujourd'hui on n'est plus obligé de recourir à l'opération; l'acupuncture a complètement détruit le clonisme désespérant dont il a été parlé; la malade a recouvré l'appétit, le sommeil, une grande partie de ses forces, et, bien que vaporeuse encore, elle jouit portant d'un état de santé satisfaisant.

Les effets de l'acupuncture ne sont pas moins étonnans ni moins salutaires dans ces rhumatalgies rebelles, qui suspendent tout mouvement dans la partie qu'elles affectent, en y causant des douleurs atroces. En voici un exemple.

II°. OBSERV. *Rhumatisme des parois pectorales, guéri par l'acupuncture.* Antoinette Croullebois, veuve Boulard, femme âgée de trente-huit ans, avait éprouvé, en avril 1818, une forte atteinte de rhumatalgie fixée sur le côté inférieur gauche du thorax, mais qui céda, au bout de quarante-huit heures, à l'emploi de quelques calmans, à un bain tiède et à l'application d'un vésicatoire sur l'endroit douloureux. Six semaines après, je fus appelé pour voir cette femme qui était retombée dans le même état. En effet, je la trouvai dans une immobilité complète du tronc; les mouvemens respiratoires paraissaient extrêmement pénibles; un ton plaintif indiquait la violence des douleurs qui arrachaient des cris à la moindre secousse; le pouls était petit, concentré, mais sans accélération sensible; une sueur froide couvrait le corps; enfin cette malheu-

reuse était dans un état inexprimable d'angoisses et d'abattement. Je crus devoir recourir aux mêmes moyens qui m'avaient déjà réussi antérieurement : mon espérance fut déçue. Trois jours s'étaient passés dans cette cruelle situation, et Antoinette n'éprouvait aucun soulagement; alors je n'hésitai point à pratiquer l'acupuncture. J'introduisis l'aiguille au bord inférieur des cartilages des côtes asternales gauches. A peine l'instrument avait-il franchi un trajet de quelques lignes, que la malade me dit que sa douleur changeait de place et descendait dans le ventre, en même temps qu'elle perdait de sa force. Je continuai l'introduction jusqu'à la profondeur de plus d'un pouce : par ce moyen la douleur fut tout-à-fait chassée dans l'abdomen, et permit à la malade de respirer. Cependant je maintins l'aiguille en place pendant cinq minutes, puis je fis une seconde piqure, et successivement une troisième, dans les endroits où s'était réfugié le mal. Cette troisième piqure fit totalement disparaître la douleur, et la malade s'écria que je lui avais rendu la vie. A ces premières opérations succédèrent en effet un sommeil de huit heures et un calme parfait de seize. Cependant, le lendemain, Antoinette m'envoya chercher, me dit que ses souffrances s'étaient renouvelées, quoique avec moins d'intensité, et me pria, avec une sorte d'instance, de réitérer les piqures, vu, disait-elle, qu'il n'y avait que la sonde qui la soulageait (c'est ainsi qu'elle nommait l'aiguille). Cette fois l'opération eut encore plus de succès. Enfin ce traitement simple fut appliqué pendant quatre jours, et la dernière piqure enleva tellement le reste de la douleur, que celle-ci n'a plus reparu.

A ces deux observations, déjà assez concluantes, j'en puis joindre une troisième d'une autre rhumatgie, dans laquelle le même moyen n'a pas eu moins d'avantage.

III°. OBSERV. *Rhumatisme vague et apyrétique guéri par l'acupuncture.* Une femme de la commune d'Artannes souffrait; depuis quelques jours, de douleurs rhumatismales vagues qui, loin de diminuer, n'avaient fait que s'accroître: toutefois elles s'étaient fixées à l'épaule, puis au bras droit, avaient acquis un tel degré de violence et devenaient si atroces, par intervalles, que la malade ne pouvait retenir ses cris. Ce fut en cet état, le 15 juillet 1818, qu'elle vint me consulter. Ne trouvant ni altération dans le pouls, ni augmentation de chaleur à la peau, ni rougeur, ni tension, ni gonflement dans la partie, je reconnus une rhumatgie simple. J'introduisis l'aiguille à la partie moyenne du bras, dans les fibres du triceps brachial (scapulo-huméro-olécranien), endroit désigné par la malade comme le lieu de la douleur; celle-ci fut chassée instantanément dans l'avant-bras. Une seconde piqûre la fit descendre dans la main; enfin, une troisième, pratiquée à cette partie, la fit totalement disparaître, et la malade me dit, avec un plaisir mêlé d'étonnement, qu'elle était guérie. Elle s'en fut si satisfaite, qu'elle racontait son aventure à tout le monde. Je ne l'ai pas revue, bien que je lui eusse enjoint et qu'elle m'eût promis de revenir à la moindre récidive; ce qui me porte à croire qu'elle n'a pas éprouvé de rechute.

M. Haime a encore essayé, à plusieurs reprises, l'acupuncture sur les membres de deux paralyti-

ques ; mais il n'en a obtenu aucun avantage. Nous verrons plus loin que d'autres médecins n'ont pas été plus heureux dans leurs essais contre la même maladie. (*Voy. Journ. univ. des Sc. méd.*, t. 13, 1819, p. 27.)

Depuis cette époque M. Haime a continué ses recherches sur le procédé thérapeutique en question. Il a publié dans le journal de la société médicale de Tours (3^e. trimestre 1823), deux observations de *céphalées nerveuses* , rebelles à tous les moyens , et qui ont été guéries par l'acupuncture. Chez l'une des deux dames qui en étaient affectées , la céphalalgie se calmait ordinairement le matin et reparaissait périodiquement chaque soir. Trois piqûres peu profondes aux tégumens du crâne et à la partie postérieure du cou , répétées deux fois à quelques jours d'intervalle , l'ont fait disparaître sans retour. Chez la seconde , où la céphalée était la suite de plusieurs menaces de congestion sanguine , trois aiguilles laissées en place pendant douze à quinze minutes ont procuré d'abord un amendement notable , et une seconde application faite quelques jours après a dissipé complètement les douleurs. (*N. Bibl. méd.*, t. 4, p. 92.)

OBSERVATIONS sur les effets thérapeutiques de l'Acupuncture ; par MM. JULES CLOQUET ET DANTU.

M. le docteur Jules Cloquet est un des médecins dont les travaux ont le plus contribué , dans ces derniers temps , à faire connaître les effets thérapeutiques de l'acupuncture , et à propager son emploi

parmi les praticiens. C'est aussi un de ceux qui ont pratiqué cette opération sur le plus grand nombre de malades. M. Dantu, qui a publié les expériences de M. Cloquet, dont il a été témoin à l'hôpital Saint-Louis, lui a vu faire l'acupuncture sur près de *cinq cents* malades. Malheureusement il n'a pas fait connaître le résultat général de toutes ces expériences; ce qui aurait été d'un grand intérêt pour apprécier à sa juste valeur l'agent thérapeutique dont il s'agit.

Il a publié *quatre-vingt onze* observations, dont les unes ont été recueillies par lui à l'hôpital Saint-Louis, sous les yeux de M. Jules Cloquet, et dont les autres lui ont été communiquées par différens médecins. Il a, de plus, indiqué les effets obtenus de l'acupuncture chez plus de *cent* autres malades, dont il n'a pas cru devoir insérer l'histoire dans son ouvrage; de sorte que les individus acupuncturés, chez lesquels il a noté les effets thérapeutiques produits par la piqure chinoise, sont au nombre de plus de *deux cents*.

Je ferai connaître ces effets d'une manière générale dans un tableau qui présentera le nombre et l'espèce de chaque maladie, et le résultat du traitement. Je donnerai ensuite quelques-unes des observations les plus importantes de M. Dantu. Je terminerai cet article en indiquant les modifications que M. Jules Cloquet a fait subir au procédé opératoire de l'acupuncture.

Tableau des Maladies traitées par l'Acupuncture.

		Guéris.	Non Guéris.	Guéris incomplètement.
NÉURALGIES.	Sciaticque.....	24	8	
	Plantaire.....	2		
	Tibiale antérieure.....	1		
	Poplitée externe.....	1		
	Sus-plantaire.....	1		
	Temporo maxillaire....	2		
	Faciale.....	3		
	Sus-orbitaire.....	1		
	Odontalgie.....	2		
	Temporale.....		1	
	Cervicale.....		1	
Guéris..... 37.				
Non guéries... 10.				
RHUMATISMES.	Aiguës.....	10	6	
	Chroniques.....	50	30 (1)	
Guéris..... 85.				
Non guéris... 41.				
Guéris incomplètement. 3.	Autres cas dont le caractère n'est pas désigné.	25	5	3
DOULEURS.	Dans deux cas de carie du bassin.....	2		
	Dans deux tumeurs blanches.....	2		
	Dans une fracture du radius.....	1		
	Lancinantes d'un testicule gonflé.....	1		
	Symptomatiques d'une maladie de l'articulation coxo-femorale...	1		
	Symptomatiques d'une dartre syphilitique...	1		
	Au sein.....	1		
	Suite de contusions...	1		
	Dépendantes d'une lésion profonde des tissus. (nombre indéterminé.).....			
	Céphalalgie chronique..	7		1
	Contusions.....	9		
	Gastralgie, gastralgie.	3		
MALADIES NERVEUSES, etc.	Asthme.....	1		
	Goutte.....	2		
	Roideur, tiraillement d'une articulation...	2		
	Total.....	156	51	4

(1) Ce nombre est purement approximatif, M. Dautu ne l'ayant point déterminé d'une manière précise. (N. de l'Édi.)

Suite du Tableau des Maladies traitées par l'Acupuncture.

		Guéris.	Non Guéris.	Guéris incomplète-ment.
MALADIES NERVEUSES, etc.	Report.	156	51	4
	Contracture musculaire.	2		
	Ophthalmie.....	1	1	
	Cécité.....	1		
	Diplopie.....	1		
	Affections chroniques des organes digestifs.			1
	Douleurs dans les parois du crâne.....			1
	Affaiblissement de la vue.....			1
	Tremblement mercuriel.....		2	
	Paralysie des membres inférieurs.....		2	
	Total.....	161	56	2

On voit, d'après ce relevé, que sur deux cent vingt-quatre malades acupuncturés, cent soixante, c'est-à-dire plus des deux tiers, ont été guéris, ou du moins, lorsque l'affection était incurable, ont éprouvé un très-grand soulagement de la douleur qui l'accompagnait. Cette proportion est sans doute très-favorable au procédé thérapeutique qui nous occupe; mais il est fâcheux pour la confiance que doit inspirer le tableau qu'on vient de lire, qu'il n'ait pas été composé avec la masse des quatre cents malades sur lesquels M. Dantu a vu pratiquer l'acupuncture.

Parmi les quatre-vingt-onze malades dont cet auteur a publié l'histoire, vingt-sept ont été guéris radicalement par une seule acupuncture; trente-trois par deux ou trois; huit par un plus grand nombre; onze étaient guéris imparfaitement au moment où

M. Dantu a écrit son livre; deux ont été soulagés de la douleur occasionée par une autre maladie; dix n'ont pas éprouvé de soulagement. Voici quelques-unes des observations de ce médecin; je les ai choisies parmi celles qui se sont terminées par la guérison.

PREMIÈRE OBSERV. *Névralgie faciale*. Le nommé Serbrousse (Adolphe), âgé de vingt-deux ans, d'une constitution lymphatico-nerveuse, sortant d'un bain chaud, qu'il avait pris par propreté, le 2 janvier 1825, sentit tout-à-coup un froid très-vif à la joue gauche. Le lendemain, léger gonflement, rougeur vive à la joue, œil de ce côté plus brillant, douleurs fortes, qui allèrent en augmentant jusqu'au 13. Elles furent alors si violentes, que le malade s'étant persuadé qu'elles dépendaient d'une dent molaire, se la fit arracher quoiqu'elle fût parfaitement saine. La douleur de l'extraction ne fut nullement comparable à celle qu'il ressentait déjà. Il ne s'écoula pas plus de sang qu'il ne s'en écoule ordinairement après cette opération. Alors les douleurs, loin d'être moins vives, devinrent de plus en plus intenses, et le malade passa une nuit fort agitée, au milieu d'angoisses inexprimables. Le 14, la joue étant toujours très-rouge et légèrement gonflée, les mouvemens de la mâchoire ne pouvant s'exécuter sans augmenter encore les douleurs, qui d'ailleurs étaient continuelles, M. Jules Cloquet introduisit une aiguille dans l'épaisseur de la joue malade, dirigeant sa pointe vers l'origine du nerf facial (on y adapta un conducteur métallique : au bout de huit minutes, engourdissement des parties affectées; la piqûre fut à peine douloureuse, les mouvemens de la mâchoire devinrent de plus en plus faciles. Au bout d'un quart-d'heure,

l'aiguille étant retirée, la rougeur de la peau s'était presque entièrement dissipée, ainsi que celle de l'œil, qui reprit sa mobilité naturelle : les douleurs avaient entièrement disparu. Le malade, qui auparavant ne pouvait ouvrir la bouche, put aussitôt manger sans difficulté; le léger gonflement persista seul, et ce ne fut que deux jours après qu'il disparut entièrement, sans autre moyen thérapeutique. Le 3 février 1825, il n'avait reparu aucun symptôme de la maladie.

11^e OBSERV. *Névralgie de la face.* Sophie Barbot, âgée de trente-deux ans, était affectée depuis trois mois d'une névralgie continue, qui occupait alternativement le côté droit de la face, du cou et du cuir chevelu.

Cette malade avait été soumise par le docteur Boutin, avec toute la sagacité qu'on lui connaît, à divers traitemens, sans pour cela qu'on eût obtenu de soulagement bien marqué. Soupçonnant alors que la maladie pouvait être entretenue par quelques dents gâtées, il me l'adressa le 22 janvier de cette année.

Je fis avec soin l'inspection de sa bouche, qui ne m'offrit rien qui pût me faire présumer la cause du mal; dès-lors je ne balançai pas à la soumettre à l'acupuncture.

La douleur occupait dans ce moment tout le côté droit de la face. Une première aiguille fut enfoncée dans la partie moyenne de la joue, de manière que la pointe fut dirigée vers l'origine du nerf facial. Voici ce qui eut lieu.

Engourdissement de la douleur, qui semble se porter vers la région temporale. Peu d'instans après,

elle se dissipe entièrement à la face, et se fixe sur le muscle antérieur de l'oreille, que bientôt elle abandonne, après avoir été poursuivie par l'introduction d'une nouvelle aiguille. La douleur monte peu-à-peu, se porte sur le cuir chevelu, où je fais une troisième piqûre. Elle quitte brusquement cet endroit, et va enfin se fixer au cou, près de l'angle de la mâchoire, où je la soumetts encore à une quatrième et dernière acupuncture.

Au bout d'un quart-d'heure, disparition totale de la douleur dans toutes les régions, et la malade me dit que c'est la première fois depuis trois mois qu'elle ne souffre pas.

Les aiguilles ne sont restées en place que trois quarts-d'heure.

Sophie Barbot, en sortant de chez moi, fut retrouver le docteur Boutin pour lui annoncer l'heureux changement qui venait de s'opérer en elle.

La douleur depuis n'a pas reparu.

III^e OBSERV. *Névralgie sus-orbitaire.* Madame Isaac, âgée de soixante ans environ, éprouvait depuis six semaines des douleurs très-vives dans toute la partie latérale gauche de la tête. Ces douleurs semblaient partir du trou sus-orbitaire, et se répandre de là à toute la partie correspondante du front et de la tempe, jusqu'à la nuque. Depuis quinze jours elles étaient continuelles et empêchaient la malade de dormir. Des applications narcotiques et des potions calmantes avaient été sans effet; l'œil et la partie gauche de la face étaient rouges et animés, les paupières légèrement gonflées; le côté gauche de la tête, et surtout la nuque, étaient très-douloureux à la pression. Ce fut à cette dernière partie que, le 22 décem-

bre 1824, M. Jules Cloquet pratiqua l'acupuncture, avec une aiguille d'acier armée d'un conducteur métallique dont il plongea l'extrémité libre dans un verre d'eau salée. Un quart-d'heure après l'opération, la malade sentit de la diminution dans ses douleurs; elle éprouva un sentiment de traction et de froid, depuis le trou sus-orbitaire jusqu'à la nuque, suivant la direction des nerfs. L'œil et la face semblèrent un peu moins rouges. L'aiguille fut retirée au bout de soixante-dix minutes. Alors l'œil et la face avaient presque entièrement perdu leur rougeur; la douleur à la nuque était nulle: la malade y appuya les doigts sans éprouver aucune sensation désagréable. Le soulagement fut partout complet, excepté au front, où madame Isaac éprouvait encore un léger sentiment de douleur quand elle y appuyait la main. Trois jours après, cette douleur du front existait encore, mais elle n'était sensible qu'à la pression, et elle était d'ailleurs si légère, que M. Jules Cloquet ne jugea pas nécessaire de pratiquer une nouvelle acupuncture. Le 8 janvier, M. Godart vit madame Isaac: elle dormait bien et ne ressentait pas la moindre douleur.

IV^e OBSERV. *Névralgie tibiale antérieure.* Le nommé Chartier (Jean Nicolas), âgé de soixante-quatre ans, d'une forte constitution, exerçant à l'hôpital Saint-Louis la profession de tourneur, avait éprouvé à différentes époques, tantôt dans le membre inférieur droit, tantôt dans le gauche, des douleurs qui chaque fois avaient cédé à des bains de vapeurs. Depuis trois jours, sans cause connue, il ressentait des élancemens le long de la partie antérieure de la jambe gauche, suivant le trajet du nerf tibial anté-

rieur. Les douleurs, vives et continuelles, allaient toujours en croissant; elles étaient devenues telles, que la veille le malade avait été obligé de suspendre ses travaux, et qu'il avait passé la nuit fortement agité. Pendant la marche les douleurs retentissaient dans le mollet. Le malade vint, le 1^{er} décembre 1824, nous trouver en boitant et en s'appuyant sur un bâton. M. Jules Cloquet introduisit une aiguille dans la partie moyenne de la face antérieure de la jambe, point le plus douloureux. Il se servit d'une aiguille à manche d'ivoire en spirale, semblable à celle des Chinois. Il pénétra à la profondeur d'environ un pouce. On n'y adapta point de conducteur; au bout de trois minutes les élancemens furent remplacés par de l'engourdissement; et, douze minutes après, quand on retira l'aiguille, l'engourdissement avait lui-même entièrement disparu. La marche devint extrêmement facile et non douloureuse, le malade s'en alla sans bâton et sans boiter. Ce jour-là même, il fut travailler comme à l'ordinaire; la nuit il dormit parfaitement, et le lendemain il nous dit qu'il était si bien guéri, qu'il ne saurait plus distinguer à quelle jambe il avait eu mal. Le 1^{er} janvier il n'y avait aucun retour des douleurs.

v° OBSERV. *Névralgie sciatique*. Le nommé Hubert (Jean), âgé de trente-deux ans, ancien militaire, actuellement jardinier, d'une constitution lymphatico-nerveuse, se présenta, le 22 novembre 1824, à la consultation chirurgicale de Saint-Louis. Il avait éprouvé, quatre ans auparavant, dans les membres inférieurs, des douleurs légères qui cédèrent à des bains de vapeurs; mais depuis dix mois il ressentait des douleurs dans toute la longueur du

membre inférieur gauche, suivant le trajet des nerfs sciatique et poplitée externe. Lorsque le malade était assis, c'était surtout dans la cuisse qu'elles se faisaient sentir : s'il se couchait, elles devenaient plus vives autour de la malléole externe ; d'ailleurs c'était en général au lit qu'elles étaient le plus vives, et alors accompagnées d'un sentiment de froid. (Le malade, étant militaire, avait eu un commencement de congélation du pied gauche.) Depuis quelques jours, les douleurs, devenues continuelles, l'avaient obligé de suspendre ses travaux. Les bains ne produisant aucun soulagement, le malade vint trouver M. J. Cloquet, qui introduisit une aiguille d'acier au-dessus de la malléole externe. Au bout de deux minutes un cercle rougeâtre se dessina autour de l'aiguille ; le malade nous dit s'apercevoir que ses douleurs diminuaient. Il commença à remuer ses doigts de pied, ce qu'il ne pouvait faire auparavant. Cependant le sentiment de froid existait encore. Hubert nous avertit alors « qu'il sentait sa douleur remonter vers la cuisse, où elle s'était pour ainsi dire accumulée. » Aussitôt M. J. Cloquet introduisit une aiguille dans le point le plus douloureux, vers la partie externe et inférieure de la fesse : douze minutes environ après la première acupuncture, il se manifesta dans tout le membre un sentiment de chaleur, qui fut aussitôt suivi d'une sueur abondante de ce côté du corps seulement. Immédiatement après, le malade put marcher tout aussi facilement que dans l'état sain. Il n'éprouvait même pas le moindre engourdissement. Revenu quatre jours après, Hubert nous dit que le 22, en rentrant chez lui, il étonna tous ses camarades quand ils le virent prendre la bêche pour aller

travailler. Ce n'est qu'après deux jours de fatigue qu'il survint, au-dessus de la malléole externe, un fourmillement incommode, qui ne l'empêchait pas, au reste, de travailler. Il n'était rien revenu à la cuisse. Une aiguille fut introduite au-dessus de la malléole externe. Le fourmillement, qui diminua au bout de quatre minutes, ne tarda pas à disparaître entièrement. Tous les mouvemens du membre devinrent extrêmement faciles; mais le sentiment de froid persista. Vingt jours après les douleurs n'avaient point reparu.

vi^e OBSERV. *Néuralgie sciatique.* Le nommé Colas (Pierre), âgé de quarante-deux ans, ouvrier, d'une forte constitution, éprouvait depuis cinq ans des douleurs au genou droit. Depuis trois semaines, de nouvelles douleurs plus fortes s'étaient manifestées à la partie supérieure de la fesse droite, d'où elles s'étendirent le long de la partie externe de la cuisse et de la jambe, jusqu'au pied. Ces douleurs étaient vives et continuelles; elles augmentaient à la pression, et avaient forcé le malade à suspendre ses travaux. En effet, il ne pouvait marcher qu'avec un bâton; il pouvait à peine rester assis, et ne se baissait qu'avec la plus grande difficulté. Le 29 décembre 1824, M. J. Cloquet introduisit deux aiguilles, l'une dans la partie supérieure de la fesse, et l'autre dans sa partie moyenne (on n'y adapta point de conducteur). Au bout de dix minutes, soulagement considérable; un instant après, la douleur de la jambe disparut entièrement; les mouvemens de flexion et d'extension de la jambe devinrent extrêmement faciles. Le malade resta une heure assis sans éprouver de sensation pénible; il se leva alors, et

quoiqu'il portât encore les aiguilles, il marcha et se baissa facilement. Les aiguilles furent alors retirées. Le lendemain les douleurs revinrent à la jambe seulement, mais aussi vives qu'auparavant. Une aiguille y ayant été introduite, elles disparurent entièrement au bout d'un quart-d'heure. La marche, la position assise, ni la pression n'occasionaient plus la moindre sensation pénible. Nous n'avons pas revu le malade depuis.

Cette cure s'est opérée sous les yeux de M. Ampère, membre de l'Institut, et de M. le docteur Edwards.

VII^e OBSERV. *Néuralgie sciatique.* Le nommé Dargent (François), scieur de bois, d'une constitution robuste, se présente à la consultation de l'hôpital Saint-Louis. Il y a six semaines qu'après avoir beaucoup sué, il fut pris, quelques heures après, de douleurs si vives, à la partie supérieure de la fesse gauche, qu'elles le forcèrent à quitter aussitôt ses travaux. En rentrant chez lui, il eut recours à du vin chaud pour exciter la transpiration, et s'en trouva assez soulagé pour qu'au bout de trois jours il pût reprendre ses occupations. Mais la force des douleurs les lui fit quitter encore quelques jours après. Dargent fit alors successivement usage de lavemens irritans et de purgatifs qui augmentèrent ses souffrances; puis de lavemens émolliens, de bains simples et de sangsues à la fesse, qui les diminuèrent; puis enfin d'un vomitif qui produisit également quelque soulagement; mais ce traitement le plongea dans une faiblesse extrême, et il se décida à venir trouver M. J. Cloquet le 17 janvier 1825. Les douleurs s'étendaient tout le long de la partie postérieure et externe de la

cuisse et de la jambe gauches, depuis la région lombaire jusqu'au pied. Plus fortes à la cuisse, ces douleurs étaient caractérisées par un engourdissement continuel et des élancemens qui se manifestaient à des intervalles rapprochés, mais toujours quand le malade se baissait, ou qu'on pressait sur les parties malades. Ces élancemens étaient si douloureux, et se reproduisaient tellement au moindre mouvement, que le malade nous dit que s'il venait à tomber, il ne pourrait se relever. Dans le lit il ne pouvait rester long-temps sur le côté affecté. Il dormait très-peu; la toux augmentait les douleurs de la cuisse seulement. La marche, en développant de la chaleur, finissait par les diminuer un peu. Dans le repos, la cuisse se refroidissait plus que celle de l'autre côté. Le malade ne pouvait rester assis pendant cinq minutes. M. J. Cloquet introduisit dans la fesse douloureuse une aiguille qui fut retirée au bout d'une heure et demie. Pendant tout ce temps Dargent resta assis. S'étant alors levé, il ne sentit que de l'engourdissement dans tout le membre. En se baissant il éprouvait une légère douleur à la fesse; mais la toux en développait à peine, et la pression n'était douloureuse qu'à l'endroit de l'aiguille. Il n'y avait plus aucune trace de douleur à la jambe. Pendant la nuit le malade se coucha sur le côté affecté. Le 18, même état qu'après l'acupuncture de la veille. Deux aiguilles furent alors introduites à la région lombaire, une de chaque côté de la colonne vertébrale. Pendant leur application il se manifesta quelques élancemens. La douleur de l'introduction fut aussi plus forte que la veille. On retira ces aiguilles au bout d'une heure, et alors tous les mouvemens possibles des

lombes et des membres inférieurs étaient exécutés sans aucune douleur; il n'existait que celles dépendantes des piqûres. Dargent se baissa jusqu'à terre avec une grande facilité, ce qu'il n'avait pas fait depuis qu'il était malade. En soulevant un fardeau il n'éprouva plus d'autre sensation que celle de faiblesse: il était revenu une légère douleur à la région lombaire, mais elle n'était sensible que dans les mouvemens étendus, et n'empêchait pas le malade de se baisser avec facilité. Deux aiguilles furent introduites à la région lombaire. Pendant des expériences galvaniques, des élancemens vifs se firent sentir aux aiguilles; après ces expériences ils diminuèrent peu à peu. Un quart-d'heure après les douleurs restaient encore plus vives qu'avant l'acupuncture; mais les aiguilles ayant été retirées, quelques minutes après le malade n'éprouva plus qu'une légère douleur aux piqûres, et quant à celle qui existait avant l'acupuncture, elle avait entièrement disparu. Le 30, il n'était revenu aucun symptôme de la maladie.

VIII^e OBSERV. *Névralgie sciatique.* Le nommé Rouland (Jean-Jacques), âgé de cinquante deux ans, seigneur de pierres, sentit des douleurs à la région lombaire, en ramassant des outils dont il avait besoin dans son travail (le temps était pluvieux). Des lombes, ces douleurs s'étendirent, quelques jours après, dans la cuisse et dans la jambe droites, et devinrent telles que le malade fut forcé de suspendre ses travaux, et qu'il perdit bientôt le sommeil. Voici, au reste, son état quand il vint consulter M. Cloquet: Engourdissement continuel fort douloureux, et par fois élancemens plus douloureux encore, dans toute la cuisse et la jambe; pression très-pénible. Le ma-

malade ne peut ni s'asseoir ni se toucher sur le côté affecté : il y fait appliquer dix-huit sangsues ; mais loin qu'elles l'aient soulagé, il prétend que son mal s'en est accru ; il ne peut marcher ; quand il pose le pied à terre il est pris de douleurs intolérables. Aussi est-ce en voiture qu'il est venu à Saint-Louis, et l'infirmier a dû le porter sur son dos jusque dans la salle des consultations. M. Cloquet ; après s'être assuré que la cuisse est le point le plus douloureux, y introduit une aiguille armée d'un conducteur. Au bout de deux minutes il se manifeste à la jambe des douleurs lancinantes si fortes que le malade s'agite sur sa chaise avec de vives angoisses. Dès-lors cessation des douleurs de la cuisse. On introduit une aiguille à la jambe. Au bout de quinze minutes, les douleurs diminuèrent beaucoup ; le malade devint calme. Un instant après il n'y a plus que de l'engourdissement. Le malade se leva et put marcher sans aucune gêne ; il exprima sa joie par des exclamations. Au bout d'une demi-heure il se met encore à marcher sans qu'on le lui dise. Il s'assied facilement sur le côté auparavant si malade, il n'y a plus de douleurs qu'à l'aiguille de la jambe ; il y a aussi un léger engourdissement dans les doigts du pied. Au bout d'une heure et demie de légers élancemens se manifestent à la partie supérieure du mollet : on y introduit une aiguille. Un instant après on en applique une autre au coude-pied, où il existe quelques élancemens. Cinq minutes après ces deux acupunctures, il ne restait plus aucune trace de ces douleurs. Les aiguilles furent retirées au bout de deux heures et demie environ, et le malade s'en alla à pied sans éprouver autre chose qu'un peu d'engourdissement, qui avait disparu quand il rentra chez lui. Il se coucha aussi-

tôt (à trois heures), et dormit si profondément jusqu'au lendemain à dix heures, qu'on fut encore obligé de le réveiller. (Il y avait quatre jours qu'il était entièrement privé du sommeil.) En se levant, il sentit, à la place des anciennes douleurs, des élancemens, mais si légers, qu'il nous dit que c'était plutôt de l'engourdissement. Du reste, il avait dormi sur le côté malade, et vint nous trouver à pied. M. J. Cloquet s'informa des endroits encore douloureux, et introduisit d'abord deux aiguilles dans la partie externe de la cuisse, et puis une troisième à la partie externe du mollet. Au bout de quelques minutes les élancemens disparurent; il ne resta plus qu'un léger engourdissement. Les aiguilles ayant été retirées au bout de trois heures et demie environ, le malade ne sentit, en marchant, d'autres douleurs que celles des aiguilles. Un instant après, la marche développait une légère douleur au-dessus de la malléole externe; on y introduisit une aiguille qui fut retirée au bout d'un quart-d'heure; il ne resta plus alors qu'un peu d'engourdissement. Le 25, le malade revint à l'hôpital à pied. Il avait parfaitement dormi, mais ressentait encore de légères douleurs au-dessus de la malléole externe et dans le pied. Dans la marche le pied s'engourdissait au point que le malade le sentait à peine, ce qui le faisait un peu boiter. Il y avait aussi un sentiment pénible à la partie moyenne de la face postérieure de la cuisse. On introduisit une aiguille dans les deux points douloureux. Un instant après toute douleur avait disparu à la cuisse. il ne restait plus qu'un peu d'engourdissement. Au bout d'une heure les douleurs avaient partout disparu. Il n'y avait plus de pénible que la présence des

aiguilles. On les retira, et la marche devint extrêmement facile.

ix° OBSERV. *Gastrodynie*. Une femme d'un tempérament nervoso-sanguin entre à la Charité, éprouvant à l'épigastre une douleur excessive, que la moindre pression et les mouvemens du tronc rendaient insupportable, mais sans aucun autre signe d'inflammation intérieure. M. Fouquier prononce, sans hésiter, le nom de *gastrodynie*, et M. Lantenôis, élève interne, est chargé de pratiquer l'acupuncture. La partie malade était extrêmement douloureuse; l'introduction de l'aiguille le fut également. Mais bientôt on put toucher cette aiguille, enfoncée à-peu-près de quatre à cinq lignes, sans faire trop souffrir, et la douleur primitive s'amointrit de plus en plus. Au reste, comme c'est le résultat qui nous intéresse, surtout en pratique, j'abrège en disant que l'aiguille ayant été enlevée une heure environ après son introduction, la malade se trouva tout-à-fait guérie; que le lendemain elle n'avait rien senti, et que le surlendemain sa première demande à M. Fouquier fut son billet de sortie.

Nota. M. Fouquier lui a bien recommandé de revenir à la Charité, si sa douleur reparaisait.

x° OBSERV. *Épigastralgie*. M. de Prémoré, ancien garde-du-corps de S. M., et capitaine au 7° régiment de ligne, ayant assisté aux expériences de l'acupuncture faites à l'hôpital Saint-Louis par M. J. Cloquet, le consulta sur des douleurs continuelles qu'il éprouvait depuis sept à huit mois en divers endroits de la région épigastrique; mais M. Cloquet n'ayant pas cru que le siège des douleurs fût suffisamment indiqué, crut devoir ajourner l'acupuncture.

Cependant, les douleurs s'étant manifestées plus vivement à la droite de l'appendice xiphoïde, M. de Prémoré se rappelant les effets étonnans et subits de l'acupuncture, effets dont il avait été témoin, voulut se pratiquer lui-même cette opération.

Il acheta quelques aiguilles dites à *reprise*, longues et fines, et s'en introduisit une sur le point douloureux à la profondeur d'un pouce, puis il y adapta un conducteur métallique, dont il plongea l'extrémité dans un vase rempli d'eau salée.

Au bout de trois quarts-d'heure il fut sensiblement soulagé, et voulut retirer l'aiguille : lui et son frère l'essayèrent en vain; il prit alors une pince, et à l'aide de cet instrument il retira l'aiguille, qui était fortement oxydée.

Les douleurs se renouvelant le lendemain, nouvelle acupuncture et nouveau soulagement.

Enfin une troisième acupuncture délivra M. de Prémoré de toutes ses douleurs, qui depuis quinze jours n'ont pas reparu.

XI^e OBSERV. *Céphalalgie chronique.* Le nommé Delacroix (Jean-Louis), âgé de trente-huit ans, éprouvait de temps à autre, depuis l'âge de douze ans, des maux de tête très-vifs. (Son père avait éprouvé la même affection, des suites de laquelle il paraît même être mort.) Depuis onze ans, ces douleurs étaient devenues continuelles, mais si fortes à certaines époques, que le malade était obligé de suspendre ses travaux et de garder le lit. Ses cheveux étaient devenus gris; sans cesse il éprouvait des pesanteurs de tête et des étourdissemens qui augmentaient quand il se baissait. Alors aussi, il semblait au malade qu'il s'écoulait un liquide de l'intérieur du

crâne, le long de la face, et cette fausse sensation était accompagnée de douleurs vives, pendant lesquelles la vue était trouble, comme si un nuage avait été étendu au-devant de l'œil droit particulièrement. De temps à autre (tous les quatre ou cinq jours), il se manifestait des élancemens très-vifs avec pesanteur de tête considérable, la vue devenait plus trouble; alors les objets paraissaient tourner et revêtir une couleur rougeâtre; les yeux étaient rouges et gonflés. Pendant ces accès, qui duraient de douze heures à vingt-quatre, le malade ne pouvait prendre aucun repos, ni aucun aliment. Immédiatement après, il éprouvait de la courbature dans tous les membres. Le lendemain les cheveux, quand on les touchait, donnaient la sensation de fils métalliques implantés dans le cuir chevelu, et occasionaient de vives douleurs. En vain employait-on des sangsues, des vésicatoires, des calmans, des purgatifs, etc., pour calmer ses accès; des bains et l'application d'un corps très-froid sur les parties malades pouvaient seuls apporter un léger soulagement.

Il y avait quelques jours que Delacroix n'avait eu d'accès semblables, lorsque, le 26 janvier, tous les symptômes ordinaires existant (céphalalgie intense, vue trouble, étourdissemens, etc.), M. J. Cloquet lui introduisit une aiguille à demeure dans le milieu du front. A peine quelques minutes s'étaient écoulées depuis l'opération, que des douleurs vives se firent sentir autour de l'aiguille; bientôt après, le malade eut la sensation d'un courant qui, de toute la région du front, se serait porté vers l'aiguille, et, un pouce environ avant d'y arriver, aurait donné lieu à de légers picotemens. Ce phénomène persista

jusqu'au lendemain. Pendant qu'il dura, les douleurs allèrent en diminuant; la vue devint de moins en moins trouble; le 27 il n'y avait plus d'étourdissemens, plus de douleurs; le nuage que le malade disait exister sur l'œil droit avait disparu. Dès-lors, la vue devint parfaitement nette; le malade put lire même à la lumière des flambeaux (chose impossible auparavant); en se baissant, il n'éprouvait plus rien. L'aiguille fut laissée jusqu'au 31, et à cette époque il ne s'était reproduit aucun symptôme de la maladie. Le 15 avril, Delacroix était en pleine santé, et cependant il nous dit qu'il aurait dû avoir au moins cinq ou six accès.

XII^e OBSERV. *Céphalalgie compliquée de strabisme et d'un grand trouble dans la vision.* Une femme âgée de cinquante-huit ans, d'un tempérament lymphatico-nerveux, éprouvait depuis six semaines une douleur extrêmement vive dans tout le côté droit de la tête, et spécialement dans la région orbitaire correspondante, avec une altération très-remarquable dans l'exercice de la vision de l'œil du même côté. L'affection avait paru sans cause connue, et les élancemens que cette femme ressentait dans les parties affectées étaient continuels et tellement violens, qu'il n'y avait point eu de repos ni jour ni nuit depuis l'invasion de la maladie. Le 20 décembre 1824, la malade vint à l'hôpital Saint-Louis trouver M. Cloquet, et voici l'état dans lequel nous la trouvâmes : sa face était pâle, resserrée, comme grippée, et portait l'empreinte d'une vive douleur; les paupières de l'œil droit étaient convulsivement contractées, et ce dernier organe offrait un léger strabisme au dedans. La vision était presque complètement

abolie. La malade ne distinguait les objets les plus volumineux qu'avec peine, et au lieu de les voir simples, elle apercevait trois images placées l'une à côté de l'autre, et entourées d'un épais brouillard. M. J. Cloquet introduisit une aiguille de deux pouces de longueur, et obliquement d'arrière en avant, dans la région temporale droite. L'opération fut à peine douloureuse, et, au bout de dix minutes; à notre grand étonnement, la malade n'éprouvait presque plus de douleurs dans la tête ni dans l'orbite. Les douleurs étaient moins contractées, et l'expression de la face beaucoup plus calme. Cinq minutes après les paupières s'ouvraient librement; la malade voyait beaucoup plus distinctement; la vue n'était plus que double, et les images enveloppées d'un nuage léger; le strabisme était beaucoup moins prononcé. Une demi-heure après l'introduction de l'aiguille, les douleurs avaient entièrement disparu; il n'y avait plus de strabisme; les paupières n'étaient plus contractées; les objets étaient vus simples et très-distinctement. L'aiguille fut encore laissée dix minutes, et lorsqu'on la retira il ne s'écoula pas une goutte de sang. Nous avons perdu la malade de vue, lorsque deux mois et demi après elle vint à l'hôpital Saint-Louis pour remercier M. Cloquet. Aucun symptôme de sa première affection n'avait reparu, et cette pauvre femme se portait parfaitement bien.

XIII^e OBSERV. *Céphalalgie chronique.* Madame Molé, âgée de trente-quatre ans, demeurant place du Marché au seigle, à Vannes, éprouvait depuis deux mois à la tête des douleurs tellement vives, qu'elle ne pouvait garder le moindre repos la nuit ni le jour; la seule position où elle se trouvait un peu soulagée,

c'était quand elle s'appuyait la tête sur ses genoux en la serrant de ses deux mains ; la douleur se répandait alors vers le sommet de la tête. Elle s'attendait si bien à ne pas goûter de repos pendant la nuit qu'elle ne se déshabillait pas. La cause de cette affection ne lui était pas connue ; quand elle s'est présentée à moi (le 23 mai 1825), les douleurs se faisaient vivement sentir dans toute la tête, mais plus particulièrement dans la région des tempes ; elles augmentaient à la pression, et consistaient en des élancemens qui, partant du cuir chevelu, se faisaient sentir profondément dans la tête. Je lui introduisis une aiguille à chaque tempe et la renvoyai chez elle. Le lendemain elle vint me dire qu'elle était parfaitement guérie ; qu'elle était à peine sortie de chez moi qu'elle s'était sentie considérablement soulagée ; elle avait parfaitement dormi toute la nuit : je lui retirai alors les aiguilles, et aujourd'hui, 20 juillet, il n'est rien survenu de cette affection.

XIV^e OBSERV. *Odontalgie.* La nommée Annette, âgée de dix-neuf ans, éprouvait depuis quelques jours des douleurs vives vers la première dent grosse molaire du côté gauche de la mâchoire inférieure. Cette dent n'était pas cariée. Ces douleurs se propageaient dans toute la joue de ce côté jusqu'à l'oreille. La mastication était devenue impossible. Les gencives étaient pâles.

Une aiguille fut introduite dans la gencive près de la dent. Un instant après, la douleur disparut à la dent et vers la région de l'oreille. Les mouvemens de la mâchoire étaient encore douloureux ; j'introduisis une autre aiguille dans l'épaisseur du muscle masséter, et bientôt la malade put mouvoir ses mâchoires

deur. Il fit devant nous exécuter à son bras les mouvemens les plus étendus. Il éprouvait cependant encore un sentiment de froid dans le côté gauche. M. J. Cloquet ne jugeant pas nécessaire une deuxième acupuncture, se contenta de lui prescrire des bains de fumigations aromatiques.

XVII^e OBSERV. *Rhumatisme musculaire.* François Lachaussée, âgé de soixante-cinq ans, cuisinier au collège de Louis-le-Grand, avait depuis six semaines des douleurs rhumatismales dans l'épaule et le bras droit. Ces douleurs l'empêchaient de faire son service, et privaient cet homme de tous les mouvemens de son membre supérieur.

M. Husson, médecin de ce collège, conseilla à Lachaussée de venir tous les matins à l'Hôtel-Dieu, et là, dans une des salles destinées à l'enseignement de la médecine clinique, il lui fit introduire dans l'épaule et dans la longueur du bras malade, des aiguilles de la longueur de deux à trois pouces, et les y laissa de une à trois heures; quatorze piqûres pratiquées en cinq jours (du 7 au 12 janvier 1825) ont suffi pour rendre à ce cuisinier l'usage de son bras, pour lui enlever ses douleurs, et pour le mettre en état de reprendre ses fonctions.

Toutes ces acupunctures ont été pratiquées devant un nombre considérable de docteurs en médecine et d'étudiants qui, au besoin, pourraient rendre témoignage de la vérité des faits.

XVIII OBSERV. *Lumbago.* Un teneur de livres est atteint d'un lumbago depuis près de deux mois; il ne peut se redresser, tant sont vives les douleurs qu'il éprouve. Il consulte plusieurs hommes de l'art; il met en usage les moyens qui lui sont conseillés:

Ses douleurs prennent plus d'intensité : c'est dans cet état qu'il me fait appeler. Tous les moyens rationnels et empiriques avaient été épuisés ; l'acupuncture seule n'avait pas été employée ; je la lui propose, et je me sers de deux aiguilles ordinaires, auxquelles je fais une tête en cire ; je les place de chaque côté, un peu au-dessus de la partie postérieure de la crête de l'os des îles, en les enfonçant dans l'épaisseur du muscle long dorsal. Les aiguilles restèrent une heure et demie. Le malade commença par éprouver un engourdissement dans les parties douloureuses et un chatouillement incommode dans la partie gauche du scrotum seulement ; enfin la douleur disparut, et le malade put se redresser. Trois jours après, les douleurs se firent sentir de nouveau, mais moins vivement : nouvelle application d'aiguilles, et cessation des douleurs, qui n'ont pas reparu depuis le 4 février jusqu'à ce jour, 12 juillet 1825.

XIX^e OBSERV. *Douleurs rhumatismales.* Un soldat du 7^e de ligne se plaignait de douleurs rhumatismales dans la cuisse droite, surtout à la partie externe, existant depuis une quinzaine de jours : deux aiguilles de deux pouces et demi, laissées seulement une demi-heure, ont fait disparaître sans retour ces douleurs.

Un fait à-peu-près semblable a eu lieu (salle 24, lit 59) sur un jeune militaire à qui il n'a fallu que deux piqûres pour être entièrement débarrassé.

X^e OBSERV. *Rhumatisme aigu du cou.* Madame Lancel, âgée de vingt-huit à trente ans, n'avait jamais eu de rhumatisme. Dans la nuit du 12 février 1815, elle fut réveillée par une douleur extrêmement vive au cou. Ses plaintes réveillèrent bientôt

toutes les personnes de la maison. Quand le jour parut, elle ne pouvait exécuter aucun mouvement, ni endurer le contact le plus léger, sans éprouver des souffrances intolérables.

Appelé le matin près de la malade, je reconnus un rhumatisme aigu qui occupait particulièrement le muscle sterno-mastoïdien.

Une aiguille fut introduite perpendiculairement à la partie moyenne de ce muscle, dans le point que la malade m'indiqua comme le plus douloureux. Au bout de quelques instans un soulagement sensible se manifesta, mais il fut de courte durée; la douleur sembla se porter un peu plus haut avec plus d'intensité. Une deuxième acupuncture fut faite à deux pouces de la première, dans la direction du muscle mentionné.

Quatre heures après je revis la malade. Elle souffrait moins, quoiqu'elle souffrit cependant encore beaucoup; mais à peine les aiguilles, que j'avais introduites à un pouce et quelques lignes de profondeur, furent-elles enlevées, que le visage de la malade, où se peignaient les plus grandes souffrances, changea d'expression: ses yeux devinrent brillans; un sourire de contentement et de bien-être intérieur annonça un soulagement que j'étais bien loin d'attendre.

Un quart-d'heure après que les aiguilles furent retirées, elle put mouvoir le cou, se mettre sur son séant, et même se lever et s'habiller. Le soir il ne restait qu'un peu de roideur dans les mouvemens de la tête. La malade se coucha à son heure ordinaire, dormit bien, et fut entièrement guérie le lendemain.

XXI^e OBSERV. *Torticolis*. Le nommé Colombert (An-

toine Louis), âgé de quatorze ans, garçon tailleur à l'hôpital Saint-Louis, en tournant brusquement la tête à droite éprouva tout-à-coup une douleur vive à la partie latérale droite du cou. Immédiatement après cet accident, sa tête se tourna à gauche, et il lui fut impossible de la tourner à droite ou de regarder ses pieds. Des cataplasmes émolliens avaient un peu diminué la douleur, mais ils n'avaient rien changé aux autres symptômes. Le 30 décembre 1824, M. J. Cloquet introduisit une aiguille sans conducteur dans les muscles de la partie latérale droite et un peu postérieure du cou (c'était l'endroit le plus douloureux). Une demi-heure après l'opération, le malade porta plus facilement la face à droite, il baissa la tête et la releva sans aucune douleur. Au bout de quarante-cinq minutes on retira l'aiguille; Colombert redressa la tête et la releva sans aucune gêne à droite et à gauche. On voyait cependant que, quand le malade n'y songeait pas, elle avait encore une certaine tendance à s'incliner à gauche. Le lendemain, il ne s'était manifesté aucune douleur; la tête avait repris sa rectitude naturelle, et le malade exécutait librement tous les mouvemens possibles. Le 18 janvier, il n'était rien survenu.

XXII^e OBSERV. *Ophthalmie très-douloureuse.* Le 6 décembre dernier, le nommé Schmit, chapelier, se présenta chez moi avec une ophthalmie violente à l'œil gauche: la conjonctive était boursoufflée et d'un rouge foncé. Le malade disait éprouver des douleurs intolérables dans toute la région orbitaire, mais particulièrement sur la bosse frontale. Cet homme réclamait avec instance du soulagement; ses douleurs étaient des plus vives; il se sentait, disait-il, inca-

pable de les supporter plus long-temps, et il était décidé à mettre un terme à son existence, si je n'apportais du remède à son mal. Je calmai d'abord son moral, et je lui proposai l'acupuncture comme le moyen le plus efficace pour faire cesser ses souffrances. Les bons effets obtenus à Saint-Louis par M. J. Cloquet, dans des cas de douleur inflammatoire, m'autorisaient à lui donner en quelque sorte cette assurance. Je pris une aiguille ordinaire, je lui fis une tète en cire, et j'en portai la pointe vis-à-vis de la partie externe gauche de l'arcade sourcilière. Après l'avoir enfoncée à-peu-près de toute l'épaisseur de la peau, je la dirigeai de gauche à droite, et je la fis pénétrer ainsi de dix-huit à vingt lignes. Peu de temps après l'introduction de l'aiguille, la douleur parut prendre beaucoup d'intensité. Cinq minutes après son introduction, Schmit me dit qu'il ressentait une sorte d'engourdissement dans les parties occupées par la douleur; plusieurs bâillemens successifs eurent lieu; le malade s'endormit. Après une heure de sommeil il se réveille, et ne ressent pas la plus légère douleur, seulement une gêne pour clore les paupières. Douze sangsues à l'anus furent mises le soir même, et six jours suffirent pour que la conjonctive reprit sa couleur ordinaire.

Schmit ne put rester long-temps sans se livrer à ses habitudes, il recommença à boire; la douleur reparut, moins vive que dans le principe, et céda à l'application d'une nouvelle aiguille. Le malade a repris ses travaux dix-huit jours après la première acupuncture, et jouit aujourd'hui, 12 juillet, d'une santé parfaite.

XXIII^e OBSERV. *Cécité.* Mademoiselle A..., âgée de

vingt-un ans, couturière, éprouvait depuis quatre ans des accès d'hystérie, et elle était depuis deux ans en proie à une affection névralgique, rebelle à tous les moyens connus (moxa, vésicatoires, sinapismes, saignées, bains, commotions électriques, etc. Cette affection, après avoir erré dans tous les membres, s'était fixée sur l'articulation coxo-fémorale du côté gauche, d'où elle se jetait de temps à autre sur les viscères thoraciques et abdominaux. Elle était accompagnée de douleurs extrêmement vives le long de la colonne vertébrale, avec incontinence, puis rétention d'urine. Pendant le cours de cette maladie, suppression presque complète des règles; maux de tête intolérables; le moindre mouvement les rendait si vifs, qu'il fallait plus de dix minutes à la malade pour porter sa tête d'un côté sur l'autre. Au mois de novembre 1824, il se manifesta un délire furieux accompagné de céphalalgie intense, de mouvemens convulsifs et de menaces de suffocation; ce délire dura cinq semaines environ, malgré l'emploi de tous les moyens curatifs possibles; il paraissait pendant deux ou trois heures chaque jour. Ce fut pendant un de ces accès (le 10 novembre), que la malade perdit entièrement la faculté de voir; ses paupières restèrent ouvertes pendant trois jours, après quoi elles se fermèrent pendant une application de glace sur la tête. Le délire ayant cessé, la malade pouvait écarter faiblement les paupières (sans voir aucunement); toutefois elles se rapprochaient aussitôt. Pendant cet état de cécité elle avait acquis un toucher extrêmement délicat, qui lui servait à reconnaître les personnes qui l'approchaient. Deux jours avant qu'on pratiquât l'acupunc-

ture, on approcha une lumière si près de ses paupières clignotantes, qu'on manqua de lui brûler les cils sans qu'elle témoignât la moindre sensation. Le 24 décembre, céphalalgie si intense avec étourdissemens, qu'il semblait à la malade qu'on lui fendait la tête; elle ressentait dans les yeux des élancemens si vifs, qu'il lui semblait qu'on les *perçait à coups de bistouri*; les douleurs les plus vives se manifestaient surtout aux tempes et au front. M. Roger introduisit deux aiguilles aux tempes (il était dix heures du matin). Ces deux aiguilles furent réitérées au bout de cinq quarts-d'heure, sans avoir produit aucun effet apparent. A midi, il en introduisit deux autres qui restèrent jusqu'au lendemain. A neuf heures on écarta les paupières, et la malade ne s'aperçut encore d'aucun changement. (Les aiguilles causèrent chaque fois des douleurs extrêmement vives et elles furent retirées très-oxidées.) M. Roger en introduisit encore deux autres qui restèrent jusqu'à trois heures de l'après-midi. En retirant alors celle du côté gauche, il causa une douleur très-vive et quelques gouttes de sang sortirent alors de la piqure; quant à l'extraction de l'autre aiguille, elle fut moins douloureuse. Immédiatement après, la malade dit qu'on « *lui lançait aux yeux une poignée de clarté*; » aussitôt elle écarta plus aisément les paupières; elle distingua des rubans; peu après, elle lut une lettre d'un caractère extrêmement fin; son clignotement des paupières devint de moins en moins fort; la céphalalgie, qui augmenta dans le moment, alla ensuite en diminuant. Le lendemain 26, encore un peu de clignotement, qui cessa entièrement le 28 aussi

bien que la céphalalgie, après des acupunctures prolongées aux tempes et au front. On vit alors la physionomie de mademoiselle A... changer. Sa figure, auparavant bouffie, comme oedématiée, diminua de volume et se colora, en même temps que la vivacité de ses yeux vint encore lui donner plus d'expression : la vision était complètement rétablie.

Trois semaines après, des maux de tête intolérables se manifestèrent de nouveau ; ils étaient accompagnés d'élancemens très-vifs dans les yeux, de rougeur à ces organes et à toute la face, avec étourdissemens, etc., et la vue commença à se troubler trois ou quatre jours après. Cet état empirant, M. J. Cloquet introduisit deux aiguilles aux tempes comme les fois précédentes ; elles restèrent à demeure pendant huit jours. Dès leur introduction, la céphalalgie alla en diminuant, ainsi que les élancemens des yeux, et la vue se rétablit.

Aujourd'hui 12 août, l'état de la malade est beaucoup amélioré, et mademoiselle A... se promène dans les cours de l'hôpital, et distingue les objets avec autant de netteté qu'avant son affection.

M. Cloquet se sert à-peu-près indifféremment de toute espèce d'aiguille pour pratiquer l'acupuncture. Il a soin qu'elles soient très-fines et de longueur différente, afin de pouvoir pénétrer plus ou moins suivant les indications. Il adapte quelquefois à leur tête un fil métallique, dont il plonge l'extrémité dans un vase de métal contenant de l'eau salée. Il laisse en général l'aiguille dans les tissus beaucoup plus long-

temps qu'on ne faisait avant lui. Mais ce temps varie. « Quelquefois, comme dans certaines névralgies récentes, l'acupuncture a produit son effet dès la cinquième ou sixième minute, très-rarement plus tôt; d'autres fois, comme dans certains rhumatismes anciens, il n'y a pas d'effet avant une heure. Il faut, dans tous les cas, attendre que la douleur morbide ait plus ou moins complètement disparu. » Enfin, quelquefois, il faut laisser l'aiguille plusieurs heures, un jour, ou même plusieurs jours, pour obtenir des effets marqués. « En général, après l'introduction de cet instrument dans un point douloureux, ou les douleurs disparaissent entièrement au bout de quelques minutes, ou elles changent de place, ce qui est d'un très-bon augure; ou enfin elles s'étendent, et dans ce cas, quand l'aiguille est retirée, assez souvent elles disparaissent entièrement ou bien elles sont moins vives. »

Quelquefois il se manifeste une douleur plus ou moins vive à une certaine distance de l'aiguille, soit que la première douleur se soit déplacée, soit qu'elle continue; dans ce cas, il faut introduire une ou même plusieurs aiguilles dans les parties douloureuses. La disparition des douleurs est ordinairement suivie d'un sentiment d'engourdissement qui se dissipe bientôt après. Pendant le séjour de l'aiguille, certains malades ne sentent rien, d'autres éprouvent des élancemens, un sentiment de traction douloureuse, la sensation d'un courant se dirigeant du côté de l'instrument, des chaleurs suivies de sueurs salutaires; quelquefois, mais très-rarement, des douleurs vives, des lipothymies, etc. (*Analys. du*

Traité de l'acupuncture, par M. Dantu, de Vannes.
Paris, 1826.)

*OBSERVATIONS de rhumatismes, de névralgies, etc.,
traités par l'acupuncture*, par MM. CHURCHILL,
LACROIX, MARTINET, MEYRANX, MORAND, PEYRON.

M. MORAND a publié dans sa dissertation inaugurale sur l'acupuncture (Paris, 1825), vingt-sept observations, dans la plupart desquelles cette opération a été pratiquée avec succès. Je passerai sous silence la plus grande partie de ces faits, parce qu'ayant été recueillis à l'hôpital Saint-Louis, dans le service de M. Cloquet, ils ont déjà été analysés, ou insérés dans l'extrait de l'ouvrage de M. Dantu.

Je me bornerai à parler de douze cas, que M. Morand a observés, la plupart à l'Hôtel-Dieu, dans les salles de M. Récamier, qui avait prescrit l'acupuncture.

Ces observations sont 1°. deux cas de *céphalalgie* guérie par l'acupuncture; 2°. une *sciaticque* nullement soulagée par cette opération, qui fut suivie d'une lipothymie (1); 3°. trois *rhumatismes* guéris; l'un d'eux, assez ancien, mais pas trop violent, occupait le deltoïde; un autre était chronique et très-vague; l'introduction des aiguilles fut peu douloureuse, mais suivie d'une lipothymie qui se passa bientôt; un troisième rhumatisme était accompagné de douleurs très-vives dans le ventre, que dissipèrent également des aiguilles enfoncées dans cette partie; 4°.

(1) D'après M. Morand, M. J. Cloquet estime à un trentième environ le nombre des malades chez lesquels l'acupuncture produit des lipothymies. (N. de l'Éditeur.)

deux *rhumatismes* non guéris; 5°, une *hématomèse* périodique suite d'aménorrhée. Le vomissement de sang et la douleur épigastrique cessèrent immédiatement après l'acupuncture; ils revinrent une heure après, mais à un degré beaucoup plus faible; 6° une *douleur utérine* avec leucorrhée, douleur qui fut dissipée pendant six jours par une aiguille qu'on enfonça de deux pouces dans les parois du vagin et qui reparut ensuite, mais bien moins forte. Les deux dernières observations étant remarquables sous plusieurs rapports, nous les insérerons en entier.

OBSERV. *Douleur pleurodynamique et hémoptysie, guéries par l'acupuncture.* La nommée B....., âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament essentiellement lymphatique, mariée depuis trois ans, mère d'un enfant bien portant, habitant un rez-de-chaussée humide, fut prise d'engorgement des ganglions du cou : cet engorgement n'était ni volumineux, ni inflammatoire. Il y a six mois, cette même femme ressentit des douleurs assez vives dans l'articulation du genou; bientôt cette partie se gonfla, devint rouge; la douleur s'accrut, il y eut impossibilité de marcher. Vingt sangsues furent appliquées, des cataplasmes émolliens prescrits. Il y eut du soulagement; les ganglions du cou disparurent alors dans l'espace de quelques jours sans cause connue. Presque aussitôt après, des douleurs pongitives se firent sentir dans le côté droit de la poitrine, la respiration devint très-gênée, très-courte; la pression sur ce point du thorax était très-douloureuse, le décubitus ne pouvait avoir lieu sur ce côté; la malade toussait; la toux était douloureuse, les crachats étaient mêlés de stries sanguinolentes; il y avait chaleur à

la peau, avec accélération du pouls. Vingt-quatre heures après l'apparition des premiers symptômes, l'acupuncture fut pratiquée, une seule aiguille enfoncée perpendiculairement à la profondeur de quinze lignes au-dessous du mamelon droit : l'introduction fut à peine sentie. Aussitôt que l'aiguille fut placée, la douleur diminua. Cinq minutes après, formation de l'auréole, puis disparition de la douleur ; la liberté de la respiration se rétablit. Après un séjour d'un quart-d'heure, l'aiguille fut retirée sans douleur pour la malade ; elle était peu oxidée, seulement vers sa pointe. Demi-heure après la sortie de l'instrument, les douleurs reparurent, pour disparaître au bout de cinq minutes : il n'y eut plus dès-lors ni crachement de sang, ni difficulté dans la respiration, enfin aucun symptôme maladif. On prescrivit quelques boissons adoucissantes, un régime léger ; la guérison fut instantanée, le mal ne reparut point. Le même jour, cette femme, si souffrante avant l'acupuncture, fut rendue à ses occupations.

L'effet fut si prompt, que, naturellement crédule, elle crut à l'effet d'un sortilège.

OBSERV. *Douleurs utérines très-vives, précédées et accompagnées de symptômes très-variés, guéries par l'acupuncture.* La nommée Adélaïde Colin, âgée de trente-cinq ans, cuisinière, a joui jusqu'à l'âge de trente-deux ans d'une bonne santé, quoique cependant la première menstruation se soit établie difficilement, et qu'elle ait éprouvé beaucoup de malaise. Depuis cette époque le flux menstruel a toujours été régulier, abondant, annoncé cependant par des douleurs abdominales, point assez vi-

ves pour troubler les fonctions. Ayant éprouvé une peur très-forte, il y a trois ans, au moment où ce flux périodique avait lieu, il fut supprimé instantanément ; dès-lors des élancemens se firent sentir dans la matrice ; le ventre se gonfla, les douleurs se propagèrent dans les hypochondres. A dater de ce jour, les règles n'ont point reparu. Cette fille a été prise, quelques mois après, d'attaques d'hystérie. Un volume ne suffirait pas pour la description de sa maladie depuis ce moment. Elle eut des vomissemens de sang, une diarrhée qui a duré plusieurs mois ; une pneumonie très-intense, des douleurs de tête très-fortes ; ces douleurs se portèrent ensuite vers le dos, mais le point vers lequel une douleur constante, extrêmement vive, se fait toujours sentir, c'est la matrice. Tous les autres symptômes maladifs éprouvés semblent partir de cet organe. Son état depuis trois ans n'a jamais été le même pendant huit jours consécutifs. Un seul phénomène constant, c'est la douleur utérine ; cependant le toucher fait et répété avec attention n'a pu faire reconnaître aucune lésion. Cette femme, que j'ai été à même de suivre pendant plus d'un an à Saint-Louis, dans les salles de M. *Lugol*, entra plus tard à Saint-Antoine, puis enfin à l'Hôtel-Dieu, où elle est depuis dix mois dans les salles de M. *Récamier*. On peut se faire une idée de la complication de cette maladie par l'aperçu des traitemens qu'on lui a fait subir. A Saint-Louis, saignées générales, saignées locales ; bains froids, soixante et quelques douches, antispasmodiques de toute espèce ; toniques, purgatifs, émétique, à la dose de dix, douze grains, répétés plusieurs fois ; le tout inutilement. Depuis

qu'elle est à l'Hôtel-Dieu, trente-trois saignées ont été pratiquées; elle a subi un traitement mercuriel jusqu'à salivation, souffert six moxas à la partie interne des grandes lèvres, deux autres à la région dorsale, un cautère, les préparations de ciguë, et beaucoup d'autres moyens: tout a été infructueux. On a diminué certains symptômes locaux; on n'a jamais pu rappeler les règles, jamais faire cesser la douleur utérine, douleur si vive que, selon les expressions de la malade, elle ressent toujours dans cette partie des *morsures de chien*; il semble qu'on lui déchire les tissus. Vers la fin de décembre, l'acupuncture lui fut pratiquée. Trois longues aiguilles furent placées dans les parois du vagin, enfoncées d'un pouce et demi environ, et laissées une heure et demie. L'introduction ne fut nullement douloureuse. Aussitôt que les aiguilles furent introduites, la douleur qui existait à l'utérus, se propageant dans tout le ventre, les lombes, les cuisses, les genoux même, cessa immédiatement; lorsqu'on les retira elles étaient entièrement oxidées, rouillées. Il y eut alors un suintement insolite de sérosité à travers les parois du vagin; toute sensation pénible avait disparu; la malade goûta un sommeil tranquille, réparateur; ce qui ne lui était pas arrivé depuis fort long-temps, car elle ne s'endormait auparavant que pendant quelques instans, excédée par les veilles et la souffrance; elle reprit de l'appétit, des forces, put même se lever, éprouva de la gaieté; enfin tout son être fut modifié. Elle resta pendant dix jours dans cet état satisfaisant. Il est à remarquer qu'on n'a pas répété l'acupuncture. Après ce temps, les douleurs utérines commencèrent à se faire sentir de

nouveau ; peu vives d'abord , elles se sont accrues insensiblement ; elles n'ont jamais repris cependant leur première intensité. On se bornait alors à employer les préparations de ciguë , lorsque le 1^{er} février la malade, ayant une gêne considérable dans la respiration, une oedématie générale du tronc et des cuisses , vomissant le sang pur et abondamment , étant enfin dans un état qui faisait augurer une mort prochaine , on lui plaça , le 2 au matin , trois aiguilles , deux au-dessous de la base de la poitrine , une de chaque côté , enfoncée sous le rebord cartilagineux des côtes , une troisième au-dessous de l'appendice xyphoïde à la profondeur d'un pouce au moins ; aussitôt cessation de la douleur utérine , du vomissement ; facilité dans la respiration , bien-être général ; l'introduction des aiguilles s'est à peine fait sentir. Elles ont séjourné huit heures , après quoi on les a retirées oxidées. Le lendemain 3 , je vis la malade gaie , contente , ayant bien dormi , se trouvant enfin dans un état tout-à-fait satisfaisant. L'oedème n'a point disparu ; il lui reste encore un peu de sensibilité dans le ventre. Deux nouvelles aiguilles sont placées le 3 comme précédemment , mais sur les côtés de l'ombilic. Laissées pendant le même espace de temps , on les a retirées très-oxidées : la douleur abdominale a cessé de se faire sentir. Il n'y a plus qu'un sentiment de tiraillement dans les aines. On se gardera sans doute maintenant de laisser l'aiguille dans l'oubli.

OBSERVATIONS de rhumatisme guéri par l'acupuncture ; par M. CHURCHILL , membre du collège des chirurgiens de Londres. Ces observations sont au nombre

de cinq, et toutes terminées par la guérison. L'une est relative à un homme qui ressentit tout-à-coup une douleur violente dans les lombes en soulevant une pièce de bois, et qui fit des efforts inutiles pour se relever. Une autre est un cas de pleurodynie chronique qui gênait considérablement la respiration; la troisième est un rhumatisme lombaire très-violent qui rendait la respiration et tout mouvement très-douloureux. La piqûre fit éprouver au malade la sensation connue d'un courant électrique provenant d'une pointe électrique. Quant aux deux derniers cas, je les insère textuellement.

PREMIÈRE OBSERV. *Rhumatisme violent guéri subitement par l'acupuncture.* George M.... Langhlau, maçon de profession, âgé d'environ trente ans, arriva chez moi, dans le mois de novembre dernier, marchant à l'aide d'un bâton d'une main, de l'autre en s'appuyant sur la muraille, et le corps tellement courbé, qu'il formait presque un angle aigu avec les cuisses. Il me rapporta qu'il éprouvait depuis trois jours des douleurs lancinantes et excessives dans les lombes et dans les hanches. Le moindre mouvement du corps provoquait un spasme douloureux analogue à une commotion électrique, et ses efforts pour se redresser lui causaient des souffrances intolérables. Il n'y avait d'autres symptômes en lui que ceux qui résultent de la persistance d'un état aussi douloureux. Le pouls battait un peu faiblement, et la langue était blanche. L'ayant fait placer de travers sur une chaise, je lui enfonçai de suite une aiguille d'un pouce et demi dans la région lombaire droite; après deux minutes d'attente sa jambe me parut supporter le tronc avec plus de force, ce qu'il m'annonça en me

disant que la douleur de la hanche avait disparu; il me confirma cet heureux changement en se redressant; et, sans la crainte qu'il eût de faire rompre l'aiguille, il aurait pu reprendre entièrement la position verticale. Je laissai l'instrument pendant six minutes dans la piqûre; alors cet homme m'assura qu'il ne ressentait plus de douleur. Il se redressa avec facilité, reprit son habit, et sortit de chez moi comme s'il n'y était pas entré malade; il me témoigna autant de reconnaissance que d'étonnement pour une cure aussi subite. Ne l'ayant pas revu depuis, j'ai tout lieu de croire que cette affection n'a pas récidivé.

II°. OBSERV. *Rhumatisme vague, fixé en dernier lieu au cœur, guéri par l'acupuncture* Anna Howard, servante dans ma maison, âgée de vingt-cinq ans, fut attaquée d'une rhumatalgie aux épaules, aux bras et aux hanches. Les antimoniaux, l'opium, le gayac, la jusquiame, la soulagèrent momentanément; mais au bout de trois mois une métastase eut lieu, et le cœur fut affecté subitement. Appelé de suite, je la trouvai évanouie; lorsqu'elle revint de sa syncope, elle se plaignit d'une douleur poignante au cœur, qu'elle me dit s'être manifestée depuis quelques heures, et qui s'était accrue graduellement. Le pouls était dur et battait cent six fois par minute, autant que l'irrégularité de la circulation me permit de compter les pulsations artérielles. Des saignées abondantes, des vésicatoires, des ventouses, la digitale, la teinture de colchique, calmèrent les accidens, et au bout de trois semaines cette fille fut en état de quitter Londres pour aller réparer ses forces à la campagne. Elle revint quelque temps après parfaitement guérie, et elle avait continué à bien se

porter quand elle eut une nouvelle attaque, s'étant exposée à l'humidité. Le rhumatisme, après avoir erré pendant quelques jours, se fixa sur le côté gauche. On eut de nouveau recours aux médications qui avaient réussi précédemment; mais cette fois elles faillirent dans leur effet. La teinture de colchique, qui, après la saignée, me paraît le meilleur remède à opposer aux maladies de ce genre, fut également inerte. La douleur devint tellement aiguë, que le moindre mouvement du corps était insupportable; la malade ne pouvait même proférer une parole sans accroître ses souffrances, et elle était obligée de parler à voix très-basse. L'acupuncture se présenta alors à mon esprit comme le meilleur moyen curatif à employer. Je la pratiquai sur la partie des tégumens qui recouvrent l'intervalle des huitième et neuvième côtes, à la partie où se joignent leurs portions osseuse et cartilagineuse. J'insinuai l'aiguille en la roulant doucement entre les doigts, et, lorsqu'elle fut parvenue à la profondeur d'un pouce, je demandai à la malade si la piqûre lui causait de la douleur, ou si elle éprouvait quelque soulagement. « J'ai à peine » senti l'aiguille, répondit-elle, mais le rhumatisme » a perdu sa violence. » Cette réponse, à ma grande surprise, me fut faite à haute voix, et elle ajouta : « Je puis parler et respirer maintenant avec facilité. » Je continuai à introduire l'aiguille plus profondément; en peu de minutes l'affection rhumatismale abandonna cette partie pour aller se fixer à la partie postérieure de la poitrine, proche l'angle des côtes. Je la poursuivis dans ce lieu, où j'introduisis l'aiguille, à la distance de deux pouces environ de la colonne vertébrale. Les symptômes se dissipèrent en-

tièrement; il fut possible à la malade de faire une inspiration profonde, et lorsque je retirai l'aiguille, au bout de cinq à six minutes, cette fille put se mouvoir en tous sens sans éprouver aucune gêne. Le lendemain, des douleurs s'étant fait ressentir à la partie antérieure du thorax, j'y introduisis une aiguille avec autant de succès que la veille; enfin, à l'exception de quelques symptômes très-légers, elle recouvra totalement sa santé, et put reprendre son service dans ma famille. (*Traité de l'acupuncture*; par J. M. Churchill, trad. par M. R. Charbonnier. Paris, 1825, p. 24.)

Le fait qu'on vient de lire est un exemple fort remarquable de rhumatisme du cœur qui a cédé avec la plus grande facilité à l'acupuncture de la région précordiale. En voici un autre non moins curieux que nous devons à M. le docteur PEYRON.

OBSERV. *Rhumatisme du cœur guéri par l'acupuncture.* La nommée H^{***}, âgée de dix-huit ans, d'une bonne constitution, d'un tempérament nerveux, après avoir habité pendant plusieurs années une maison très-humide, ne tarda pas à ressentir des douleurs dans les extrémités thoraciques, puis dans les extrémités abdominales : ces douleurs ne furent pas fixes; elles furent d'abord attribuées à la croissance; mais on ne tarda pas à reconnaître la nature de la maladie. Divers moyens furent employés avec peu de succès tant que la demoiselle H^{***} habita la même maison; mais dès qu'elle l'eut quittée, les douleurs diminuèrent d'intensité, et disparurent bientôt. En même temps il se manifesta au cœur une douleur très-vive, de nature semblable à celles

qu'elle venait d'éprouver, qui comme elle s'exaspérait à l'approche de la pluie et sous l'influence des vents d'ouest et du sud, dans les lieux humides, etc. Cette douleur n'était pas continue, mais paraissait souvent, non seulement aux changemens de température, mais encore à la moindre émotion vive, et il n'était pas rare que sa durée fût de plusieurs jours; elle s'accompagnait de palpitations, qui chaque fois devenaient plus fortes, et quelquefois d'une attaque qui consistait en une contraction involontaire de tous les muscles, contraction telle, qu'il eût été impossible d'imprimer à ses membres le moindre mouvement. Que si elle en exécutait quelques-uns, c'était pour porter ses deux mains sur la région précordiale, qu'elle pressait avec beaucoup de force, et pour les y laisser encore immobiles. Cette attaque survenait subitement, avant que la malade eût accusé la moindre douleur, si ce n'est par un cri. Quelquefois elles duraient d'un quart-d'heure à deux, trois heures, et plus; souvent elles étaient accompagnées de loquacité, d'une espèce de délire extatique, dont elle n'avait aucune idée à son réveil. Alors elle accusait une douleur excessive au cœur, qui donnait des battemens immodérés. Il est bon de noter ici que, quelques années avant, la malade, après avoir perdu sa mère, éprouva des attaques à-peu-près semblables; mais jamais elle n'avait eu la moindre douleur au cœur, la moindre palpitation. Cette maladie allait toujours s'aggravant. On lui opposa des saignées fréquentes, les sangsues appliquées successivement sur la région précordiale, à la jambe gauche, au cou, au bras gauche. Chaque fois que leurs douleurs apparaissaient, les bains, les pédiluves

sinapisés, les injections alvines, tout fut impuissant. Il est à remarquer que l'application des sangsues a toujours augmenté les souffrances.

Il y avait déjà quatre ans que la demoiselle H^{me} était dans cet état, lorsqu'elle fut soumise à notre examen. L'auscultation médiate nous fit observer que les battemens du cœur étaient plus forts que dans l'état naturel; on les entendait distinctement de la partie postérieure latérale gauche de la poitrine, et même de la partie droite; leur rythme avait cela de remarquable, que les ventricules donnaient une impulsion de beaucoup plus de durée que les oreillettes, comme un est à cinq huitièmes; la douleur était rapportée à l'espace qui sépare les cartilages des cinquième et huitième côtes gauches; le pouls était fréquent, arrondi, intermittent.

Après avoir examiné pendant quelque temps la malade, et avoir pu constater l'exaspération des douleurs à l'approche d'une température humide; après avoir été témoin de trois crises très-violentes, en établissant un rapprochement entre ce qu'on nous avait rapporté, et les phénomènes présens, ayant surtout égard à la manière dont la maladie s'était déclarée d'abord, nous crûmes être en droit de reconnaître un rhumatisme du cœur. Dans cette persuasion, nous osâmes tenter un moyen de curation, nouvellement rendu à la science, dont les effets sont remarquables dans les douleurs rhumatismales, et dont l'innocuité est bien constatée. L'acupuncture fut donc proposée, du consentement de la malade; on pourra juger des souffrances qu'elle éprouvait.

Voici comment nous procédâmes à l'introduction des aiguilles, et quels phénomènes se passèrent : la

malade, couchée sur le dos, et un peu penchée du côté droit, la première aiguille, de treize lignes, fut introduite en roulant dans l'espace qui sépare les cartilages des cinquième et sixième côtes, et à-peu-près au lieu correspondant au milieu du cartilage de cette dernière. De là elle fut dirigée vers le cœur en allant obliquement de bas en haut, et de droite à gauche, mais sans atteindre cet organe. La malade n'éprouva aucune douleur pendant l'introduction; mais cette introduction faite, elle roidit les membres, les contracte avec violence pendant quelques minutes sans proférer aucune parole, et bientôt elle tombe dans un délire tel que les magnétiseurs se plaisent à le dépeindre. Elle disait voir distinctement tous les objets, bien que ses yeux fussent fermés; mais elle s'est toujours trompée sur le nombre des doigts que nous lui présentions; elle parlait avec une volubilité étonnante, répondait d'une manière un peu extravagante aux questions qu'on lui faisait; et, ce qui est bien notable, elle ne pouvait souffrir le moindre attouchement. Ce délire ne dura que dix minutes; elle sortit alors comme d'un profond sommeil, se sentit fatiguée, ne se souvint pas de ce qu'elle avait dit: elle éprouva sa douleur très-vive. Une seconde aiguille de quinze lignes fut alors introduite dans le même espace intercostal à un point correspondant à la sixième côte, un pouce avant son union avec le cartilage correspondant, en allant de bas en haut et de gauche à droite. Une seconde attaque se déclare; la loquacité de la malade est plus grande, elle n'accuse aucune douleur, et demande encore une aiguille. Une troisième acupuncture est pratiquée pendant l'attaque dans le

même espace intercostal , au tiers interne de l'espace compris entre les deux aiguilles déjà appliquées , mais sur un plan horizontal inférieur. C'est à ce point que la malade rapportait ses douleurs ; c'est là que les battemens du cœur étaient plus sensibles. L'aiguille , qui était de dix-huit lignes , fut dirigée du bord supérieur du cartilage de la sixième côte , en haut et en dedans ; elle traversa le péricarde , atteignit même sans doute la pointe du cœur ; les sensations qu'elle donna furent différentes , la malade éprouva un saisissement , et l'attaque cessa bientôt. Cette sensation , la longueur de l'aiguille , les mouvemens qui suivaient exactement toutes les impulsions du cœur , prouvaient assez qu'elle était en communication directe avec cet organe. Et ce qui peut encore ajouter à la conviction , c'est que l'aiguille était agitée avant que l'espace intercostal qui la recevait eût répondu à l'impulsion du cœur. Dès ce moment la malade ne ressentit plus la douleur accoutumée ; celle qu'elle éprouvait était toute différente , selon son expression . Le séjour des aiguilles fut de quarante-huit heures environ : des engourdissemens , et une attaque vers la première heure , mais de courte durée , tels furent les phénomènes qui se manifestèrent pendant ce temps. La piqure de la dernière aiguille l'incommoda beaucoup , elle fut la seule à donner quelques gouttes de sang , qui sortirent rapidement à son extraction , qui fut très-douloureuse. Cette aiguille fut la plus oxidée ; la malade , dès-lors , n'éprouva plus qu'une douleur aiguë sur le trajet des piqûres , qui passa bientôt. Quant à la douleur rhumatismale , elle a complètement disparu. Le temps , cependant , a été pluvieux

plusieurs fois et pendant plus de quinze jours : la maladie, si l'on évite avec soin toutes les causes qui peuvent la produire ; si l'on observe surtout le repos des muscles volontaires, que nous avons conseillé, persuadé avec M. Matey que leur action activant la sensibilité du cœur, dispose cet organe à la récurrence, ne reparaitra pas sans doute, et la guérison sera parfaite. Voilà un nouveau moyen de repousser une affection qui, bien que peu fréquente, n'en est pas moins grave, et le plus souvent mortelle par les désordres organiques qu'elle produit. (*Rev. méd. et Journ. de Cliniq.*, t. II, 1826, pag. 275.)

OBSERVATIONS de rhumatismes traités par l'acupuncture, recueillies à l'Hôtel-Dieu dans le service et sous les yeux de M. HUSSON, par M. le D^r. LACROIX.

Ces observations, au nombre de sept, sont remarquables à cause de l'intensité des symptômes qu'elles nous offrent. La première est un lumbago existant depuis deux mois, qui rendait les plus légers mouvements extrêmement douloureux, et troublait le sommeil du malade. Les sinapismes sur le siège de la douleur, les bains, les pédiluves sinapisés, tout fut inutile. Quatre aiguilles enfoncées dans la région lombaire apaisèrent presque immédiatement les douleurs, qui disparurent tout-à-fait dans la soirée. Etant revenues le lendemain, quoiqu'à un degré beaucoup plus faible, sept autres aiguilles laissées pendant cinq heures et demie en place les dissipèrent sans retour. La deuxième observation est un lumbago également guéri par l'acupuncture et qui a beaucoup de rapport avec celui qui précède. La troisième est une douleur à la région sacrée, déplacée et diminuée

par les piqûres. La quatrième, un rhumatisme à l'épaule droite, qui fut guéri au bout de quelques jours par l'acupuncture. Le malade, après les premières aiguilles, éprouva une syncope qui n'eut d'ailleurs aucune suite. La cinquième est une sciatique qui fut considérablement améliorée par l'acupuncture. Quant aux deux dernières, je les citerai en entier.

PREMIÈRE OBSERV. *Douleurs dans la région lombaire guéries subitement par l'acupuncture.* Emilie Bellemieux, âgée de trente-deux ans, d'une habitude de corps assez maigre, mais d'une bonne constitution, fit un effort violent, le 10 février 1825, pour rejeter de dessus ses épaules une hotte trop chargée; elle entendit dans le même instant une sorte de bruit dans la région lombaire; peu d'heures après, une douleur vive s'y fit sentir. Le jour même, elle fit une fausse couche; elle était enceinte depuis deux mois. La nuit se passa sans sommeil; le lendemain, la douleur était encore très-grande; elle était augmentée par la pression. La malade se borna à garder le lit. Le repos pris ainsi pendant quelques jours diminua peu à peu les souffrances, et le 15, Emilie n'en éprouvant plus, crut pouvoir se lever et reprendre ses occupations ordinaires. Le lendemain, ses douleurs se réveillèrent; elle se remit au lit, le garda pendant une quinzaine de jours, et fut notablement soulagée. Cependant elles ne disparaissaient pas complètement, et même dans les premiers jours de mars 1825, sans aucune imprudence, au moins avouée de la part de la malade, elles redevinrent beaucoup plus fortes, au point qu'elle ne pouvait pas se tenir un seul instant debout, et que les moindres mouvemens dans son lit lui causaient beaucoup de souffrance. Le 8, en appli-

qua sur la région lombaire dix sangsues, qui ne produisirent aucun effet sensible; Emilie se fit transporter à l'Hôtel-Dieu le lendemain au soir. Le 10 au matin, examinée à la visite, elle se plaignoit de n'avoir pu goûter un instant de sommeil; elle souffrait beaucoup, surtout en se remuant dans son lit; les tegumens de la région lombaire étaient rouges et brûlans; la peau du reste du corps était chaude, le pouls petit et fréquent; la figure était animée, et avait une expression notable de souffrance. Prescription: diète absolue, cinq aiguilles dans la région lombaire: elles restèrent en place une heure et un quart, et produisirent pendant tout ce temps beaucoup plus de douleur qu'elles n'en avaient causé par leur introduction. Une heure après qu'on eut retiré les aiguilles, la malade n'éprouvait plus aucune douleur; elle était si bien, qu'elle se leva, et fit deux ou trois fois le tour de la salle où elle était couchée; le 11 mars, elle a dormi toute la nuit; les douleurs lombaires n'ont point reparu. Le 12 et le 13, elle restée levée presque toute la journée, et n'éprouve pas la plus légère douleur. Le 14, elle est dans l'état le plus satisfaisant possible. Sortie de l'hôpital.

III^e. OBSERV. *Rhumatisme chronique et violent à l'épaule guéri par l'acupuncture.* Sauvages, peintre en bâtimens, âgé d'une cinquantaine d'années, était sujet, depuis deux ans environ, à des douleurs à l'épaule droite, qui ne venaient que de loin en loin, et qui, n'étant jamais d'ailleurs extrêmement vives, ne lui avaient pas fait réclamer les secours de l'art. Dans le mois de janvier 1825, elles le devinrent beaucoup et obligèrent Sauvages de suspendre les travaux de sa profession. Il s'y joignit bientôt des élancemens qui

le fatiguaient beaucoup, et allaient même jusqu'à le priver presque entièrement de sommeil : il était obligé de tenir son bras droit dans une immobilité continuelle; car le moindre mouvement de cette partie lui causait des douleurs intolérables. Tel était à-peu-près son état depuis six semaines, quand il entra à l'Hôtel-Dieu le 18 février 1825. Le 19, neuf ou dix aiguilles furent appliquées autour de l'épaule : les douleurs furent diminuées, la nuit suivante le malade reposa assez bien. Le 21, on en appliqua encore qui produisirent du soulagement : cinq jours après la première application, il souffrait infiniment moins et il pouvait remuer son bras sans beaucoup de douleur. Cependant, pour dissiper ce qu'il en restait, on appliqua successivement d'autres aiguilles sur le bras, à la partie supérieure de la poitrine, du côté droit, autour du moignon de l'épaule; la douleur alla toujours en diminuant, et déjà, le 12 février, le malade pouvait remuer son bras avec rapidité sans douleur et dans tous les sens. Le 18, Sauvages n'éprouva plus absolument la moindre douleur dans l'articulation scapulo-humérale; les mouvemens de son bras étant aussi libres que possible, on cessa l'application des aiguilles, dont le nombre avait été porté à quatre-vingt-quinze. Le 23, le malade est parfaitement bien; il porte son bras dans toutes les directions et avec beaucoup de rapidité : il est complètement guéri. On remarque seulement qu'il ne peut assez élever son bras pour le rendre parallèle à l'axe perpendiculaire du corps; c'est le seul mouvement qui soit gêné ou même impossible chez lui; mais nous remarquons que ce mouvement ne peut non plus avoir lieu au bras gauche, qui n'a jamais été malade. La

difficulté de ce mouvement pourrait être attribuée à la rigidité des muscles, si ordinaire aux personnes âgées, et être ainsi tout-à-fait indépendante de la maladie. Sortie le 24. (*Journ. Univ.*, t. 38, p. 346.)

M. le professeur RÉCAMIER, qui s'occupe avec tant de zèle et de succès du perfectionnement de la thérapeutique, a fait pratiquer l'acupuncture sur un assez grand nombre de malades, à l'Hôtel-Dieu. Voici le résumé des résultats qu'il a obtenus sur onze sujets, tel qu'il a été publié par M. Martinet dans le relevé de la clinique de l'Hôtel-Dieu (4^e. trimestre de 1824).

« Deux femmes affectées de douleurs chroniques ayant leur siège dans le cuir chevelu, n'en ont nullement été soulagées. Les aiguilles sont restées environ une demi-heure, et l'on ne les a appliquées qu'une seule fois.

L'acupuncture pratiquée chez un homme affecté de sciatique a déterminé un soulagement très-notable. On enfonça trois aiguilles dans la région ischiatique, en ayant soin d'éviter le nerf sciatique : les aiguilles pénétrèrent de plus de deux pouces et restèrent vingt minutes.

Chez une autre malade qui vint à la consultation, l'introduction des aiguilles fut très-douloureuse et le soulagement fut nul, quoiqu'elles fussent restées près d'une heure.

Chez une femme affectée d'une douleur ancienne à l'épigastre, on n'obtint aucun effet de l'application d'une aiguille dans les parois de l'abdomen, immédiatement sur le point douloureux.

Un autre malade qui se plaignait d'une pleurodynie, fut sensiblement soulagé par cette opération.

Deux lumbago récents furent guéris par le même moyen ; il suffit d'une seule ponction pratiquée sur le point douloureux.

Une douleur névralgique du bras et de l'épaule fut supprimée presque complètement et d'une manière durable par l'application de trois aiguilles dans l'épaule.

Enfin, deux femmes qui souffraient depuis plus d'une année de douleurs excessives dans l'utérus, dans les lombes et dans les aines, éprouvèrent un très-grand soulagement de l'introduction d'une aiguille dans les parois du vagin. » (*Rév. méd. et Journ. de Cliniq.* t. I, 1825, p. 50.)

Nous insérerons encore ici une observation fort remarquable que nous devons également à M. MARTINET, et qui sera sans doute diversement interprétée par ceux qui la liront.

OBSERV. Colique saturnine suivie de mort, après une acupuncture dans laquelle les aiguilles se perdent dans le ventre.

Le nommé Antoine Bernard, âgé de cinquante-cinq ans, travaillant à la manufacture de céruse de Clichy, fut pris, le 6 janvier, de violentes coliques dans la région sus-ombilicale, lesquelles furent précédées de frissons dans le dos. Ces coliques s'accompagnèrent de nausées, de déjections alvines de matières noires, de besoins fréquens d'uriner, de picotemens à la verge et d'une impossibilité de fléchir les doigts. Du reste, le malade n'avait point de fièvre, ni de céphalalgie. Les deux jours suivans se passèrent dans le même état. Traité à l'hôpital, par la méthode de la Charité, pendant trois jours, il en éprouva une amélioration notable ; les coliques, les douleurs des

mollets et la faiblesse des fléchisseurs se dissipèrent ; le malade rendit beaucoup de vents par la bouche, et se trouva considérablement soulagé.

Le 14, les douleurs abdominales ayant reparu, la pression dirigée sur l'épigastre les augmentant sensiblement, quinze sangsues furent appliquées sur cette région.

Le 17, une seconde application de sangsues et un bain dissipèrent le peu de douleur qui était resté.

Le 28, le malade sortit de l'hôpital en bonne santé ; mais le 3 février il revint ; l'épigastre était sensible, il n'y avait point de fièvre ; la langue était un peu blanchâtre, il n'existait point de céphalalgie ; vingt-cinq sangsues sur le point douloureux.

Le 7 février, le malade se plaignait de constipation, le ventre était dur ; il existait des douleurs vagues dans les membres inférieurs et des tremblemens dans les supérieurs : trois onces d'huile de ricin furent administrées ; plusieurs selles s'en suivirent ; mais il n'y eut point de soulagement dans les douleurs du ventre. Ce fut alors qu'on plaça trois aiguilles qui pénétrèrent de deux pouces dans l'abdomen, et y restèrent cinq heures. Le malade ayant fait des mouvemens, l'une d'entre elles se cassa au niveau de la peau ; mais il n'en eut point connaissance. Le lendemain, à la visite, le ventre était beaucoup moins dur et moins tendu ; les douleurs étaient moindres que la veille ; le malade se trouvait en un mot beaucoup mieux ; ce qui engagea à en réappliquer trois autres, qui, comme les précédentes, furent placées, l'une à l'épigastre et les deux autres de chaque côté de l'ombilic : les aiguilles, qui avaient plus de cinq pouces de longueur, pénétraient dans le ventre de

deux pouces et demi, et en avaient autant à l'extérieur. Quoiqu'on eût eu la précaution de placer un cerceau sur le ventre du malade, et qu'on lui eût fortement recommandé de ne point se lever, ni de s'agiter, cet homme alla à la selle : l'après-midi, lorsqu'on vint pour les lui retirer, les deux aiguilles latérales avaient complètement traversé la peau, et comme elles n'avaient point de tête, elles pénétrèrent dans la cavité de l'abdomen. On retira d'abord celle de l'épigastre, qui était un peu rouillée ; mais pendant le temps qu'on pratiquait une petite incision à la peau pour faire ressortir l'extrémité de l'aiguille du côté gauche, qui s'apercevait encore sous les tégumens, celle de droite fuyait avec une étonnante rapidité, et en moins d'une demi-minute il ne fut plus possible de sentir ni l'une ni l'autre.

Le malade ayant vu entrer les deux aiguilles et en ayant lui-même averti la personne chargée de les ôter, il fut impossible de le tromper et de lui faire accroire qu'on les avait retirées. En outre, il paraît qu'il en causa le soir même avec ses voisins, et qu'il s'affected. La nuit il est pris de délire ; le lendemain matin il répond fort bien et juste lorsqu'on l'interroge, mais rêve lorsqu'on l'abandonne à lui-même : le ventre est complètement indolent à la pression ; sauf ce délire, on ne remarque aucun symptôme particulier. Le soir le malade succombe.

Autopsie cadavérique trente heures après la mort. L'encéphale et ses dépendances sont dans l'état naturel. Poumons, plèvre, cœur, péricarde, parfaitement sains. Deux pintes de sérosité citrine, sans aucune trace de flocons albumineux, étaient épanchées dans le péritoine ; cette membrane était dans l'état

naturel et sans la moindre trace d'inflammation ; la muqueuse des intestins était partout pâle et sans le moindre épaississement. Des matières fécales remplissaient presque la longueur des gros intestins ; la muqueuse gastrique présentait une très-légère injection de quelques points de son grand cul-de-sac. Une des deux grandes aiguilles fut trouvée implantée dans le côté opposé par lequel elle était entrée, et fixée dans le péritoine, qu'elle aurait traversé de dedans en dehors. La seconde était placée dans le mésocolon. Il n'existait autour d'elles aucune trace de la plus légère injection. La troisième aiguille, celle qui avait été cassée, était fixée à l'épigastre ; elle était rouillée et ne pénétrait dans l'abdomen que par la pointe, qui paraissait avoir déterminé dans un point de l'épiploon une auréole rouge de la largeur d'une piqure de puce. Voilà à quoi se réduisent les altérations que nous pûmes découvrir. (*Revue médicale et Journ. de Clinique*, tom. II, 1825, p. 29.)

Nous pensons, avec M. Martinet, que l'acupuncture n'a été nullement ici la cause de la mort, et qu'elle n'a agi qu'en donnant lieu à une affection morale violente, chez un sujet doué de peu de résistance vitale. L'absence de lésions organiques d'un côté, et de l'autre l'analogie qui existe entre cette observation et celle de M. Berlioz, dans laquelle des aiguilles s'étaient également perdues, confirment entièrement ces idées.

OBSERVATIONS sur l'emploi de l'acupuncture dans le rhumatisme, les névralgies, etc., recueillies à l'hôpital de la Pitié sous les yeux de M. BALLY, par M. MEYRANX. Ces observations, au nombre de vingt et une,

sont : 1°. *six cas de rhumatisme*. Le premier était accompagné de gonflement au genou, avec une gêne très-sensible et un sentiment d'engourdissement au moindre mouvement. Quelques aiguilles enfoncées dans cette partie dissipèrent ces deux derniers symptômes, qui avaient résisté à une foule de moyens. Le deuxième était un rhumatisme aigu du deltoïde avec gonflement. La douleur qui l'accompagnait se dissipa une heure après qu'on eut appliqué trois aiguilles sur l'épaule. Les autres cas étaient un lumbago très-intense et un rhumatisme du cou, qui furent promptement guéris par l'acupuncture, ainsi qu'un rhumatisme articulaire, qui ne fut nullement amélioré par ce moyen.

2°. *Sept cas de névralgie*. Parmi ces affections la première était une névralgie crurale très-ancienne qui fut guérie après deux acupuncture; la deuxième, une sciatique qui avait résisté à tous les moyens et qui céda également après qu'on eut enfoncé des aiguilles à deux reprises dans la partie malade; la troisième, une névralgie thoracique, qui ne fut nullement soulagée par la piqure chinoise; la quatrième était une névralgie plantaire, qui fut promptement guérie par cette opération; la cinquième, une douleur de nature vénérienne qui n'éprouva aucun soulagement; la sixième, une névralgie frontale qui ne fut calmée que passagèrement; enfin la septième était une douleur dans la partie postérieure de la jambe chez un sujet scorbutique, laquelle se dissipa après deux acupuncture.

Les autres cas rapportés par M. Meyranx consistaient en deux hémiplegies qui n'offrirent aucun changement par l'emploi de l'acupuncture, en une

céphalalgie avec des paroxysmes, qui fut soulagée; en deux hémicranies, qui furent guéries par les aiguilles; en une inflammation gastro-intestinale chronique, qui ne fut nullement modifiée par ce moyen; en une douleur pleurétique sub-aiguë, qui se calma assez promptement après l'usage de l'acupuncture; en une douleur vive dans le sein gauche avec des anxiétés précordiales, qui fut soulagée par cette opération; enfin en des douleurs, suite de contusion, et guéries par ce procédé. (Arch. de méd., t. VII, p. 231.)

OBSERVATIONS d'anasarque guérie par l'acupuncture.

PREMIÈRE OBSERV., par M. J. TWEEDALE. Une dame, affectée d'anasarque depuis plusieurs mois, avait le tissu cellulaire des extrémités supérieures et inférieures, et même celui du tronc, considérablement distendus par la sérosité; elle éprouvait de la toux et beaucoup de dyspnée. En vain on avait employé les diurétiques, les purgatifs, des vésicatoires sur la poitrine, et des pédiluyes excitans; on se décida enfin à pratiquer l'acupuncture, et pour cet effet on choisit une aiguille commune, de moyenne grosseur, armée de cire d'Espagne à son extrémité obtuse, afin d'empêcher que les doigts du chirurgien ne fussent blessés, et entourée de fil jusqu'à un quart de ponce de la pointe, pour que les piqûres ne pénétrassent point au-delà de la profondeur voulue. L'aiguille étant ainsi préparée, en quelques minutes on pratiqua environ douze piqûres à chaque jambe, sans presque causer la plus légère douleur.

Le résultat ne pouvait être plus avantageux : dans le cours d'une semaine , les bras et le tronc furent réduits à leur grosseur naturelle , et maintenant il ne reste plus qu'un léger œdème autour des malléoles. Les piqûres s'étant fermées, on renouvela l'opération avec une de ces petites aiguilles à pointe triangulaire , dont se servent les gantiers , parce qu'elles pénètrent plus facilement la peau , et qu'elles laissent une piqûre qui reste plus long-temps ouverte que celle que l'on obtient en se servant d'une aiguille à pointe ronde. (*Journ. univ.*, t. 38, p. 106.)

II°. OBSERV., par M. FINCH, D. M. (*communiquée par M. SULTON*).—Dans un cas d'anasarque très-considérable des extrémités inférieures et de l'abdomen, accompagnée de symptômes d'hydrothorax , l'auteur, conjointement avec M. Sulton , résolut de donner issue au liquide infiltré ; mais pour prévenir les accidens fâcheux qui résultent souvent des mouchetures faites avec la lancette , il pratiqua l'acupuncture. Le nombre des piqûres fut très-considérable ; le liquide fut évacué dans l'espace de deux jours , sans qu'il survint aucun symptôme fâcheux ; du reste, cette opération ne produisit presque aucune douleur. M. Finch se demande en terminant cette courte observation, si on ne pourrait pas se servir de l'acupuncture dans plusieurs cas de chirurgie : par exemple , pour s'assurer de la nature de certaines tumeurs , pour découvrir à quelle profondeur est située une collection de liquide , etc. (*Lond. med. Repository*, février 1828 ; p. 126 ; extr. des *Arch.*, t. III, pag. 621.)

*EXPÉRIENCES sur des animaux asphyxiés et ramenés
à la vie par l'acupuncture du cœur ; par le doc-
teur Ant. CARRARO.*

Le 20 avril dernier , en présence de plusieurs personnes dignes de foi , on plongea dans l'eau froide un petit chat de huit jours. On avait eu soin auparavant de marquer la place du cœur , en coupant quelques poils à l'endroit où le doigt sentait les battemens. Le chat fut retenu sous l'eau jusqu'à ce qu'il ne fit plus aucun mouvement. Alors il fut retiré , ayant la langue hors de la bouche , celle-ci remplie d'écume , les membres roides , aucun battement du cœur et pas le plus léger signe de vie. Replongé dans l'eau , il se précipita au fond. Retiré de nouveau , on l'exposa au soleil , on l'essuya avec des linges chauds , et l'on pratiqua des frictions sur le ventre ; aucun moyen ne réussissant , on recourut à l'acupuncture du cœur. Trois quarts-d'heure s'étaient écoulés depuis la submersion. Une aiguille fut enfoncée à l'endroit où les poils avaient été coupés , et sa pointe alla s'arrêter sur les vertèbres dorsales. Cinq minutes n'étaient pas encore passées que l'aiguille commença à être agitée légèrement , ce qui annonçait un mouvement du cœur. Ce mouvement communiqué s'augmenta rapidement , et fut bientôt suivi , d'abord de mouvemens des extrémités inférieures , puis de l'acte de la respiration , de cris , et enfin de mouvemens de tout le corps. Reporté dans son panier , ce petit chat y resta , cependant languissant pendant deux heures , parce que sa mère ne s'y

trouvait pas ; mais à son retour , elle le chauffa , lui donna à têter , et le raviva. D'où l'auteur conclut que cet état de faiblesse dépendait plutôt du froid qu'il avait éprouvé dans l'eau , que de la piqure du cœur. Un mois après , ce petit chat se portait très-bien , et avait toute la vivacité de son espèce.

Deux autres petits chats d'un jour et demi furent submergés , et maintenus sous l'eau jusqu'à ce qu'ils se précipitassent au fond par leur propre poids : la submersion fut répétée à deux reprises différentes. Après les avoir retirés , on traversa le cœur de chacun d'eux avec une aiguille , qui fut bientôt agitée de mouvemens aussi prompts que dans l'expérience précédente. Cependant , à cause de l'extrême jeunesse de ces petits animaux , les mouvemens musculaires et la respiration tardèrent un peu plus à se manifester ; mais les ayant approchés du feu , et après quelques frictions sur l'abdomen , ils se ranimèrent rapidement. On les rendit à leur mère , et une demi-heure après l'un d'eux fut trouvé mort au fond du panier. Ouvert le lendemain , on trouva au milieu du cœur une petite piqure , trace de l'acupuncture , sans que la plus petite goutte de sang se fût épanchée dans le péricarde ; les poumons présentaient tous les caractères de la suffocation : ce que l'on attribua à ce que le petit animal , replacé trop tôt au fond de son panier , s'y trouva au-dessous de sa mère et de deux autres frères et fut privé par là de l'air dont il avait besoin pour soutenir sa respiration affaiblie. L'autre petit chat , vingt jours après l'opération , était sain et agile , et l'a toujours été depuis. Quatre autres expériences furent faites sur d'autres chats de la même manière et avec le même succès ; ce qui , suivant

l'auteur, ne laisse aucun doute sur l'utilité de l'opération et l'innocuité de la piqure du cœur. Il fait des vœux pour que, dans les cas d'asphyxie chez l'homme, les médecins mettent en usage ce moyen de préférence à tout autre. (*Omodei, Annali univ. di Medic.* 1825; ext. du *Journal univers.* tom., 39, p. 360.)

EXPÉRIENCES sur la cause de l'oxidation des aiguilles enfoncées dans les chairs, et Observations sur l'emploi de l'acupuncture dans l'ophthalmie; par M. RENARD.

M. Renard, de Mayence, rapporte quelques expériences qu'il a faites sur l'acupuncture, et qui prouvent que l'oxidation des aiguilles dépend uniquement de la chaleur des parties, sans que l'action vitale, la nature des sucs ait sur elle aucune influence : M. Renard laissa pendant vingt-quatre heures deux aiguilles qu'il avait enfoncées à une certaine profondeur sous la peau de l'avant-bras d'une femme; il laissa pendant le même temps aussi deux aiguilles enfoncées à la même profondeur dans un morceau de chair fraîche de bœuf. Au bout de vingt-quatre heures, les deux aiguilles placées sur la femme étaient oxidées et bleues dans toute l'étendue qui avait pénétré dans les tissus; les deux autres étaient parfaitement intactes, à l'exception d'un petit cercle bleu d'un quart de ligne de hauteur, moitié au-dessus, moitié au-dessous du point d'immersion. Deux aiguilles placées dans la chair musculaire d'un homme mort d'un carcinome du rectum donnèrent le même résultat que celles-ci. La vie parut alors être la principale condition de l'oxi-

dation. Pour voir si la chaleur ne produisait pas ce qui paraissait tenir à la force vitale, l'expérience déjà citée fut répétée ; mais cette fois la chair morte, placée sur un papier très-fin, fut mise en contact avec une personne saine, de manière à prendre la température ordinaire de l'homme. Ces deux aiguilles furent alors autant oxidées que celles qu'on avait placées sur le vivant. La chaleur était donc la seule cause d'oxidation. On trouve, dans le même article du même Journal, plusieurs observations de guérison de douleurs rhumatismales et d'ophtalmies par l'acupuncture. Il ne sera question que des ophtalmies.

Un garçon de quatorze ans, scrophuleux, avait tous les ans, en été, des ophtalmies qui le faisaient cruellement souffrir, et qui s'étendaient autant dans l'intérieur de l'orbite qu'à l'extérieur. On essaya, sans aucun succès, tous les anti-scrophuleux, et la maladie fit des progrès jusqu'au mois de septembre, où les ophtalmies devinrent fréquentes dans la ville. L'ophtalmie de notre malade résistait à tous les moyens qui guérissaient les autres. Ce malade ne pouvait supporter la lumière ni écrire sans éprouver de violens maux de tête.

Un mardi, M. Renard enfonça une aiguille dans la région temporale droite, parce que l'œil droit était le plus malade. Le mercredi, il observa un tel amendement, qu'il répéta l'opération pour les deux yeux. Le jeudi, le petit malade put écrire très-bien ; le samedi, il parut à un examen, et la semaine suivante il partit pour la campagne.

Dans le même temps, un succès aussi prompt fut obtenu au moyen de deux aiguilles, sur deux enfans

de la même maison qui souffraient d'ophtalmie chronique.

L'acupuncture échoua complètement sur une jeune fille de quatorze ans, atteinte du même mal. (*Annales cliniq. de Heidelberger*, t. 2, 1^{er} cah., 1826; ext. des *Archiv. de méd.*, t. 12, p. 438.)

Quoiqu'il n'entre pas dans mon intention de compter scrupuleusement toutes les observations relatives aux effets thérapeutiques de l'acupuncture, je citerai encore les suivantes, comme dignes d'intérêt.

M. Goupil a guéri par ce moyen une *pleurodynie* tellement violente que le plus léger contact des parois thoraciques développait de très-vives douleurs. M. Andrieux a obtenu le même succès dans un cas de *rhumatisme goutteux*, en enfonçant deux aiguilles dans un pied qui était rouge, tuméfié et très-douloureux. Le genou droit, qui était gonflé et un peu sensible, n'éprouva aucun changement par la disparition de la douleur du pied. (*Rev. médic. et journ. de Cliniq.*, t. 3, 1825, p. 449.)

Nous devons à M. le docteur Pipelet un fait curieux de *maladie convulsive*, avantageusement modifiée par l'acupuncture. Le malade qui en fait le sujet, éprouvait, depuis une chute dans laquelle le cartilage xyphoïde fut violemment porté en arrière, des convulsions de l'abdomen, du diaphragme, du thorax, du cou et de la tête. Les premières aiguilles enfoncées dans le muscle sterno-mastoldien firent cesser les contractions. Depuis lors jusqu'à l'époque où M. Pipelet écrivait cette observation, il y a eu l'espace d'un an environ. Les convulsions ont toujours continué à revenir, mais elles se dissipent aussitôt

qu'on recourt à l'acupuncture. (*Journ. complém.*, t. 16, p. 186. 1823.)

M. le docteur Thion a publié, dans les *Annales de la société royale des Sciences d'Orléans* (t. 7, 1^{er} cahier) huit observations dans lesquelles il a fait usage de cet agent thérapeutique. La première est une *sciatique* qui a été guérie par douze acupunctures; la deuxième, une hémicranie rhumatismale également guérie; la troisième, la quatrième et la cinquième, sont des rhumatismes qui n'ont été soulagés que momentanément. La sixième est une douleur du poignet qui se dissipa après l'usage simultané des sangsues et de l'acupuncture; les deux dernières sont une douleur du globe de l'œil et une congestion sanguine, qui disparurent après l'emploi des mêmes moyens. (*Voyez Bullet. des Scienc. médic.*, t. 11, p. 194.)

M. le docteur Pajot est parvenu, à l'aide d'un certain nombre de piqûres répétées pendant plusieurs jours de suite, à se guérir d'une névralgie très-violente qu'il avait au bras et qui avait résisté aux antiphlogistiques, aux antispasmodiques et aux révulsifs. (*Archiv. de médec.*, t. 7, p. 562.)

Un des faits les plus curieux que nous puissions citer, c'est celui d'un *trismus* guéri par l'acupuncture et observé par le docteur Finch, de Grænwich, sur un homme qui avait été blessé à la suite d'une chute. Le poulx battait cent trente fois par minute; la mâchoire était très-serrée et la mastication totalement empêchée. Une aiguille ayant été introduite dans le masseter droit, le docteur Finch vit, avec un grand étonnement, tous les muscles du cou et de la bouche tomber subitement dans un état de relâ-

chement. Une autre aiguille, enfoncée dans le masseter gauche, produisit un nouveau soulagement, mais pas au même degré. Enfin, l'effet de l'opération fut tel, dit M. Finch, qu'avant que j'eusse quitté la chambre du malade, celui-ci put prendre une forte dose de teinture d'opium et une tasse de chocolat. La guérison fut complète. (*The Lond. med. Repository*, 1825, n°. 119; V. Omodei, *Annali di medic.*, t. 33, p. 404.)

Le docteur Bergamaschi a publié dans les *Annales d'Omodei* (t. 39, p. 5) deux cas fort remarquables de *névralgie* guérie par l'acupuncture.

I^{er}. CAS. Un ouvrier robuste, demeurant dans une chambre humide, fut assailli par une douleur très-violente à l'occiput, qui s'étendait à la mâchoire supérieure, à tout le front et de plus à l'arcade sourcilière du même côté, avec un sentiment de pulsation dans cette partie. Les paroxysmes se renouvelaient au plus léger mouvement. Après six mois de remèdes infructueux, la douleur devint de la plus grande violence; il s'y joignit une agitation spasmodique de la paupière droite et de la lèvre supérieure, avec rétraction de l'angle correspondant de la bouche. On fit usage de tous les remèdes connus, anti-rhumatismaux, résolutifs, eccoprotiques, musc, camphre, ciguë, belladone, jusquiame, stramoine, opium, mercure, sangsues, vésicatoires, électricité, le tout vainement. Les paroxysmes étaient si douloureux que le malade cherchait à attenter à sa vie. Deux aiguilles furent enfoncées dans les parties souffrantes. Le soulagement fut subit. Deux paroxysmes assez légers étant survenus, M. Bergamaschi renouvela l'acupuncture. La douleur cessa comme par en-

chamment, et depuis cette époque le malade fut complètement guéri.

II. CAS. Un serrurier fut pris d'une douleur aiguë dans le palais, qui se propageait à la langue, à la joue droite, au muscle masseter, à la mâchoire, à l'oreille, aux muscles et aux tégumens du cou. Les accès étaient très-violets, et le malade avait beaucoup maigri, lorsqu'il s'adressa à M. Bergamaschi, qui lui enfonça diverses aiguilles dans ces parties. L'effet en fut moins prompt que dans le cas précédent, mais le malade guérit complètement, à l'exception de quelques douleurs excessivement légères qui surviennent de temps en temps pour quelques instans.

Les *Annales de médecine* d'Omodei (t. 38, p. 214) contiennent encore sept autres observations du docteur Bistoloni, dans lesquelles l'acupuncture a été pratiquée avec un succès varié. Les quatre premières, dans lesquelles cette opération fut suivie de la guérison, consistaient en une *sciaticque* rhumatismale chronique très-intense, un *lumbago* aigu, amélioré, mais non guéri par les anti-phlogistiques; en une *névralgie tibiale* antérieure, et en un *tic douloureux*. Les trois dernières étaient une *affection goutteuse*, un *phlegmon*, une *sciaticque* aiguë, maladies qui ne furent nullement soulagées par les piqûres chinoises.

J'emprunterai également au même journal (t. 36, pag. 88) le fait suivant observé par le Dr. Bellini. Une femme de quarante-huit ans, sujette au rhumatisme, obligée, pendant plus d'un mois, à faire un long trajet, ayant les pieds et les jambes dans l'eau, fut prise de douleurs aux lombes, lesquelles descendant peu-à-peu dans les membres inférieurs, finirent par priver entièrement cette femme du mouvement

et d'une partie du sentiment des jambes et des cuisses. On introduisit dans ces parties, en un espace de temps assez long, cent trente-huit aiguilles qui y séjournèrent quarante-quatre heures. L'avantage que la malade en retira, ce fut de pouvoir exécuter quelques mouvemens et de se tenir d'elle-même droite sur ses pieds; ce qu'elle était loin de faire auparavant.

RÉSUMÉ

DES TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR L'ACUPUNCTURE.

1°. L'acupuncture, originaire de la Chine et du Japon, entièrement ignorée des auteurs grecs, latins et arabes, n'est connue en Europe que depuis un siècle et demi.

2°. Les Chinois et les Japonais en font usage contre la colique qu'ils appellent *senki* (Kæmpfer), contre la céphalalgie, l'assoupissement, l'épilepsie, l'ophtalmie, la colique nerveuse, la dysenterie, l'anorexie, l'hystérie, les douleurs des membres et de l'abdomen, la cataracte, l'apoplexie, le tétanos, les convulsions, le rhumatisme, les fièvres intermittentes et continues, l'hypochondrie, la diarrhée, le choléra-morbus, les lassitudes spontanées, la goutte et la gonorrhée. (Ten Rhyne.)

3°. Les travaux des modernes ont prouvé que l'acupuncture était un moyen très-efficace contre les maladies dont la douleur est un des principaux ca-

tracères, et qu'elle était souvent utile dans un assez grand nombre d'autres circonstances que nous rappellerons dans ce résumé.

4°. Parmi les maladies contre lesquelles cette opération obtient le plus de succès, le *rhumatisme* tient incontestablement le premier rang (Berlioz). Voici le résumé général des faits publiés sur ce sujet. Sur *cent vingt-neuf* malades, M. Jules Cloquet en a guéri environ *quatre-vingt-cinq*; *trois* ont seulement été soulagés; *quarante-un* n'ont éprouvé aucune amélioration (Dantu). *Vingt-huit* autres cas de guérison et *six* de non guérison ont été publiés par divers auteurs (Haime, Morand, Churchill, Lacroix, Meyranx, etc.) Ces rhumatismes étaient, les uns aigus, les autres chroniques et très-variés pour leur siège. Deux étaient fixés au cœur. (Churchill, Peyron.)

5°. Les maladies essentiellement nerveuses sont, avec le rhumatisme, celles où l'acupuncture réussit le mieux, et parmi ces dernières il faut placer en première ligne les *névralgies*.

Sur *quarante-sept* cas de névralgies sciatique, plantaire, tibiale antérieure, faciale, sus-orbitaire, odontalgique, etc., publiés par M. Dantu, il y en a *trente-sept* de guérison et *dix* de non guérison. Il existe une *douzaine* d'autres faits de guérison plus ou moins remarquables. (Meyranx, Bertoloni, Bergamaschi, etc.)

Quant aux autres maladies nerveuses traitées par l'acupuncture, voici le résultat de la plupart des faits publiés jusqu'aujourd'hui : 1°. *Quinze* cas de *céphalalgie*, d'hémicranie ou de céphalée guéries (Dantu, Thion, Haime, Morand, Meyranx); *trois* cas de

non guérison (Dantu, Martinet); 2°. trois *gastro-dynies*, ou *gastralgies* guéries (Dantu); une non guérie (Martinet); 3°. une *fièvre intermittente épigastrique* guérie (Berlioz); 4°. une *maladie nerveuse* avec un *hoquet* spasmodique *opiniâtre* guérie (Haime); 5°. des *convulsions* non guéries mais suspendues chaque fois qu'on faisait usage de l'acupuncture (Pipelet); 6°. un *asthme* guéri (Dantu); 7°. un cas de *cécité* accompagnée d'une *céphalalgie* très-intense et guérie (Cloquet); 8°. une *diplopie* guérie (Dantu); 9°. un *affaiblissement* de la *vue* guéri incomplètement (Dantu); 10°. deux *tremblemens mercuriels* non guéris (Dantu); 11°. six *paralysies* non guéries (Haime, Meyranx, Dantu); une *paraplégie* rhumatismale soulagée (Bellini); 12°. une *colique saturnine* suivie de mort, après l'introduction des aiguilles, qui se perdent dans l'abdomen sans occasioner toutefois aucune espèce de lésion (Martinet); 13°. une *coqueluche* guérie (Berlioz); 14°. un *trismus* guéri (Finch).

6°. L'ophtalmie cède quelquefois très-bien à l'acupuncture. Sur quatre cas où M. Renard en a fait usage, il a réussi dans trois. M. Cloquet a réussi dans un cas et échoué dans un autre (Dantu).

7°. L'acupuncture est un excellent moyen contre la douleur, l'engourdissement et l'immobilité des membres occasionés par les *contusions*, et contre les douleurs qui suivent quelquefois les grands efforts (Berlioz). M. Dantu a publié neuf cas de guérison de contusion, et un de guérison incomplète, et quatre cas où cette opération a dissipé la *roideur* d'une articulation et une *contraction* musculaire.

8°. Quoique l'acupuncture ne puisse point guérir

TABLE

DES MATIÈRES.

PREFACE	Pag. j
TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR L'IODE ET SES PRÉPARATIONS	1
<i>Premier Mémoire de M. Coindet. Découverte d'un nouveau Remède contre le Goître.</i>	<i>1b.</i>
<i>II. Mémoire de M. Coindet. Nouvelles recherches sur les Effets de l'Iode et sur les précautions à prendre dans le traitement du goître par ce nouveau remède. . . .</i>	<i>11</i>
<i>III. Mémoire de M. Coindet. Notice sur l'administration de l'Iode par frictions, et sur l'application de ce médicament au traitement des scrophules et de quelques maladies du système lymphatique.</i>	<i>25.</i>
Première lettre de M. Jean de Carro, médecin à Vienne, aux éditeurs de la <i>Bibliothèque universelle</i> , sur l'emploi de l'Iode contre le Goître.	33.
Deuxième lettre de M. de Carro aux éditeurs de la <i>Bibliothèque universelle</i>	43.
Observations sur les effets de l'Iode contre le goître ; par M. Baup, médecin suisse.	52
Observations sur l'emploi de l'Iode dans le goître, les scrophules, les dartres et la leucorrhée ; par M. Gimelle.	59.
Emploi de l'Iode dans le goître, les scrophules et les dartres ; par M. Kolley, médecin à Breslau.	74.
Observations sur l'heureux emploi de l'Iode dans le traitement des scrophules, de la leucorrhée et de l'aménorrhée ; par M. J. Sablairoles.	93.
Essai sur les Effets de l'Iode dans le goître, les scrophules, et les affections tuberculeuses de la poitrine et de l'abdomen ; par W. Gairdner, médecin anglais.	104.

Observations sur l'Emploi thérapeutique de l'Iode contre plusieurs affections scrophuleuses ; par M. G. Benaben.	113
Observations sur l'Emploi de l'Hydriodate de potasse contre des tumeurs lymphatiques, et sur deux cas d'empoisonnement par la teinture d'iode ; par M. Zink, médecin à Lausanne.	126
Essai sur l'Iode et ses préparations, d'après les résultats obtenus à la Clinique médicale de Padoue ; par M. V. L. Brera, professeur de l'université de la même ville, et conseiller-d'état de S. M. l'Empereur d'Autriche.	129
Recherches sur les effets de l'Iode dans le bronchocèle, la paralysie, la chorée, les scrophules, la fistule lacrymale, la surdité, la dysphagie, les tumeurs blanches, les difformités de la colonne vertébrale ; par Alexandre Manson, médecin de l'Hôpital général de Nottingham, en Angleterre.	146
Observations sur l'emploi de l'Iode contre la syphilis, les engorgemens lymphatiques et l'anasarque ; par E. Buisson.	150
Observations de scrophules et de cancer traités par l'Iode ; par M. Delisser, médecin de l'établissement national de vaccine de Londres.	154
De l'Efficacité de la teinture d'Iode contre les scrophules et la leucorrhée ; par M. Gœden.	156
Observations sur les effets thérapeutiques de l'Iode dans la céphalalgie et les engorgemens lymphatiques ; par M. Locher-Balber.	159
Observations sur les effets nuisibles de l'Iode.	161
Emploi de l'Iode dans le traitement de la blennorrhagie et des bubons vénériens ; par M. A. Richond, D. M., chirurgien aide-major de l'hôpital militaire de Strasbourg.	163
De l'emploi de l'Iode contre les engorgemens vénériens chroniques des testicules ; par M. Eusèbe de Salle, D. M.	172
Emploi de l'Iode contre les maladies cancéreuses.	178
Emploi de l'Iode dans quelques cas de maladies cancéreuses et scorbutiques ; par M. le docteur Magendie, membre de l'Institut.	190

Résumé des travaux thérapeutiques sur l'Iode. 193

TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR L'ÉMÉTIQUE À HAUTE DOSE. . . 198

De l'emploi de l'Émétique à haute dose dans le traitement
de la péripneumonie inflammatoire; par M. Rasori,
ancien professeur de clinique médicale à Milan. Ib.

Traitement des fluxions de poitrine par l'émétique à haute
dose; par M. Ch. Peschier, docteur en chirurgie à Ge-
nève. 240

Emploi de l'Émétique à haute dose dans la pneumonie,
les inflammations des membranes séreuses, l'hydrocé-
phale aiguë, le rhumatisme et quelques autres affec-
tions; par M. T. H. Laennec, professeur de clinique
médicale à la Faculté de Paris. 246

Autres travaux thérapeutiques sur l'Émétique à haute
dose dans la pneumonie, le rhumatisme, l'apoplexie,
la chorée, l'hydrocéphale, etc.; par MM. Bang, Blache,
Delourinel de la Picardière, Lagarde, Méniadec-Laen-
nec, Palais, Spadafora, Strambio, Vaidy, Wolff, etc. 268

Résumé des travaux thérapeutiques sur l'Émétique à
haute dose. 309

TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR L'ÉCORCE DE RACINE DE GRE-
NADIER CONTRE LE TÉNIA. 313

Remède indien contre le ténia; par F. Buchanam, chirur-
gien des établissemens anglais du Bengale. 315

Observations sur l'emploi de l'écorce de racine de Gren-
adier contre le ténia, par Adam Burt, P. Breton, A. Go-
mès, Boiti, MM. Bourgeoise, Deslandes, Grimaud,
Moulin, Wolff, etc. de 316 à 339

Résumé des travaux thérapeutiques sur l'écorce de racine
de grenadier contre le ténia. 379

TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR LE BAUME DE COPAHU. . . . 341

De l'emploi du Baume de copahu dans la phthisie pulmo-
naire, la gonorrhée, les plaies et les ulcères; par J. A.
Murray, d'après Fuller, Hoffmann, Hunter, Gessner,

TABLE DES MATIÈRES.

511

Monro, Simons, Schwédian, Valcareggi, etc. . . .	543
Mémoire sur le Traitement de la Blennorrhagie par le Baume de Copahu à haute dose; par M. le docteur Ansiaux, chirurgien en chef des hospices civils de Liège.	548
Mémoire sur l'emploi du Baume de Copahu à haute dose dans la gonorrhée et l'engorgement consécutif du testi- cule, par M. F. Ribes.	359
Mémoire sur l'emploi du Baume de copahu dans la blen- norrhagie, le catarrhe de la vessie et l'engorgement consécutif des testicules; par M. Delpech, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Montpellier.	370
Recherches sur l'emploi du Baume de copahu, adminis- tré en lavement contre la blennorrhagie; par M. le docteur Velpeau.	383
Observations de Catarrhes pulmonaires chroniques, gué- ris par le Baume de copahu; par M. le docteur Laroche.	391
Résumé des travaux thérapeutiques sur le Baume de co- pahu	404
TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR L'ACUPUNCTURE.	407
De l'Acupuncture des Chinois et des Japonais; par W. Ten Rhyne, médecin de la compagnie des Indes dans le dix-septième siècle	408
De l'usage que font les Japonais de l'Acupuncture dans le traitement de la colique appelée <i>Senki</i> ; par Engelbert Kämpfer, D. M., ayant fait partie de deux ambassades hollandaises au Japon, en 1691 et 1692.	412
De l'emploi de l'Acupuncture dans la fièvre intermittente épigastralgique, la coqueluche, les contusions, les dou- leurs et le rhumatisme vague; par le docteur L. V. J. Berlioz	420
Observations de hoquet spasmodique, de rhumatisme vague et de céphalée, guéris par l'Acupuncture; par M. A. Haime, médecin de Tours	428
Observations sur les effets thérapeutiques de l'Acupunc- ture; par MM. Jules Cloquet et Dantu.	436

Observations de rhumatismes, de névralgies, etc., traités par l'Acupuncture; par M ^M . Churchill, Lacroix, Martinet, Meyranx, Morand, Peyron	469
Observations d'anasarque guérie par l'Acupuncture; par M ^M . J. Tweedale et Finch	493
Expériences sur des animaux asphyxiés et ramenés à la vie par l'Acupuncture du cœur, par le docteur Ant. Carraro.	495
Expériences sur la cause de l'oxidation des aiguilles enfoncées dans les chairs, et Observations sur l'emploi de l'Acupuncture dans l'ophtalmie; par M. Renard.	497
Résumé des travaux thérapeutiques sur l'Acupuncture.	503

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

A.

Acupuncture. Historique de cette opération, 407. — Procédé opératoire, 408. — des Chinois et des Japonais, par *Ten Rhyn*, 408. — Maladies où l'on en fait usage au Japon, 410. — Garde de l'empereur du Japon guéri de vomissements, 411. — Son usage dans le traitement de la colique appelée *senki*, par *Kampfer*, 412. — contre la fièvre intermittente épigastrique, la coqueluche, les contusions, les douleurs et le rhumatisme vague, par *Berlioz*, 420. — Procédé opératoire de *Berlioz*, 427. — Observations de hoquet spasmodique, de rhumatisme vague et de céphalalgie, guéris par l'acupuncture, par *M. Haime*, 428. — Piqure du cerveau, du cœur, des poumons, etc., pratiquée sans inconvénient sur de jeunes chiens, 432. — Observ. sur ses effets thérapeutiques, par *MM. J. Cloquet* et *Danta*, 436. — Procédé opératoire de *M. Cloquet*, 467. — Observations de rhumatisme et de névralgie, etc., traités par l'acupuncture, par *MM. Churchill*, *Lacroix*, *Martinet*, *Meyranx*, *Morand*, *Peyron*, 469. — Produit quelquefois des lipothymies, 469. — Observ. de rhumatisme traité à l'Hôtel-Dieu par l'acupuncture, par *M. Lacroix*, 485. — Observ. sur son emploi, par *M. Meyranx*, 491. — Expér. sur des animaux asphyxiés et ramenés à la vie par l'acupuncture du cœur, par *Carraro*, 495. — sur la cause de l'oxidation des aiguilles, et observations sur l'emploi de l'acupuncture dans l'ophtalmie, par *M. Renard*, 497. — Maladie convulsive suspendue par cette opé-

ration, 499. — Rhumatisme goutteux guéri, 499. — Contre la sciatique, l'hémicranie, le rhumatisme, etc., par *M. Thion*, 500. — Névralgies guéries, 500, 501. — Trismus guéri, 501. — Contre la sciatique, le lambago, les névralgies, etc., par *Bertoloni*, 502. — Paraplégie rhumatismale soulagée, 502. — Résumé des travaux thérapeutiques sur l'acupuncture, 503.

Aiguilles employées pour l'acupuncture, cause de leur oxidation, 497.

Aliénation avec méningite chronique, traitée par l'émétique à haute dose, 500.

Aménorrhée. Usage de l'iode contre cette maladie, d'après *Coin* et 24. — guérie par l'iode; observ. de *M. Sablaivoles*, 97. — de *M. Brera*, 130, 135. — améliorée par l'iode, 136, 137.

Anasarque guérie par l'iode; observ. de *M. Buisson*, 152. — Guérie par l'acupuncture; deux observ. de *MM. Tweedale* et *Finch*, 495.

Andrieux. Rhumatisme goutteux guéri par l'acupuncture, 499.

Angelot. (v. Goitre.)

Angine traitée par l'émétique à haute dose, 265, 295.

Ansiaux. Mémoire sur le traitement de la blennorrhagie par le baume de copahu à haute dose, 548.

Apoplexie traitée par l'émétique à haute dose, 299.

Arachnitis guéries par l'émétique à haute dose, 265, 298.

Armstrong. Baume de copahu contre la gonorrhée, la leucorrhée et la phthisie pulmonaire, 401.

Asphyxie. Pourrait être traitée par l'acupuncture d'après *Berlioz*, 427. — Animaux noyés et ramenés à la vie par l'acupuncture du cœur, 495.

Asthme guéri par l'acupuncture, 438.

B.

Bally. Acupuncture pratiquée à la Pitié, 491.

Bang. Pneumonie traitée par l'émétique à haute dose, 368.

Bard. (v. Cullerier.)

Baron. Observations sur l'emploi de l'iode dans diverses maladies scrophuleuses de l'abdomen et de la poitrine, 310.

Baume de copahu. v. Copahu.

Barp. Observations sur les effets de l'iode contre le goitre, 52.

Bayle. Emploi de l'iode contre les affections goutteuses (en note), 193. — Aliénation avec paralysie traitée par l'émétique à haute dose, 300. — Huit cas d'expulsion du ténia par l'écorce de racine de grenadier, 328.

Bellini. Paraplegie rhumatismale soulagée par l'acupuncture, 502.

Benaben. Observations sur l'emploi thérapeutique de l'iode contre plusieurs affections scrophuleuses, 113.

Bergamasci. Névralgies guéries par l'acupuncture, 501.

Berlioz. Emploi de l'acupuncture dans la fièvre épigastrique, la coqueluche, les contusions, les douleurs et le rhumatisme vague, 420.

Bertoloni. Emploi de l'acupuncture contre la sciatique, le lumbago, les névralgies, etc, 502.

Bielt. Maladies de la peau traitées par l'iode, 192.

Blache. (v. Guersent), 370.

Blaud. Engorgement de testicule guéri avec le baume de copahu, p. 402.

Blennorrhagie guérie par l'iode ; résultat de cinquante observations, par M. *Richond*, 163. — Guérie par l'iode ; deux observations, par M. *Henry*, p. 167. — Traitée par le baume de copahu ; observations de M. *Ansiaux*, 348. — Potion de *Chopart* contre cette maladie, p. 349. — Traitée par le copahu, quatre cents malades traités par M. *Delpech*, 370. — Par le

baume de copahu en lavement, par M. *Palpeau*, 383.

Boit. Observations sur l'écorce de racine de grenadier contre le ténia, 357.

Bourgeois. Quinze observations de ténia, traité par l'écorce de racine de grenadier, 328.

Braza. Essai sur l'iode et ses préparations, d'après les résultats de la clinique médicale de Padoue, p. 129. — Formules, sur l'administration de l'iode, p. 144.

Bréton. Observations sur l'emploi de l'écorce de racine de grenadier contre le ténia, 357.

Bretonneau. Catarrhes pulmonaires traités par le baume de copahu, 390. — Expériences sur l'acupuncture du cerveau, du cœur, du poumon, etc. chez de jeunes chiens, 432.

Bronchite guérie par l'émétique à haute dose, 369.

Bronchocté. (v. Goitre.)

Bubons vénériens traités par l'iode, résultat de vingt-six observations, par M. *Richond*, 167.

Buchanam. Remède indien contre le ténia, 315.

Buisson. Observations sur l'emploi de l'iode contre la syphilis, les engorgements lymphatiques et l'anasarque, 150.

Burt. Observations de ténia guéri par l'écorce de racine de grenadier, 316.

C.

Cancer du sein, non guéri par l'iode, observation de M. *Delisser*, 155. — Induration guérie par l'iode, observation de M. *Hirsch*, 179. — de l'utérus, amélioré par l'iode, observation de M. *Hennemann*, 183. — Affection d'apparence squirrheuse de l'utérus, observation de M. *Klaproth*, 185. — Tumeur cancéreuse guérie par l'hydriodate de potasse, observation de M. *Wagner*, 186. — Ulcère cancéreux du sein amélioré par l'iode, observation de M. *Nasse-Hill*, 187. — Ulcères cancéreux traités par l'iode, 189. — Deux cancers de la langue

- guéris par l'iode; par M. *Magen-*
die, 190.
- Garceau amélioré par l'iode, obser-
vation de M. *Gardner*, 109. —
Guéri par l'iode, observation de
M. *Benaben*, 116. — de M. *Brera*,
129.
- Carraro*. Expériences sur des ani-
maux asphyxiés et ramenés à la
vie par l'acupuncture du cœur,
495.
- Carro* (Première lettre de M. de)
sur l'emploi de l'iode contre le
goitre, 55. — Deuxième lettre, 45.
- Catarrhe suffoquant des adultes
traité par l'émétique à haute
dose, 264. — pulmonaire traité
par le baume de copahu; par M.
Bretonneau, 590. — pulmonaire
guéri par le baume de copahu;
observations de M. *Laroche*, 591.
— pulmonaire, observation de
Hallé, 400. — traité par le
baume de copahu; par *Armstrong*,
401.
- Cattet*. Lencorrhée traitée par le
baume de copahu, 402.
- Cécité guérie par l'acupuncture,
464.
- Cephalalgie guérie par l'iode; deux
observations de M. *Locher-Kal-*
ber, 159. — chronique; sept cas
de guérison par l'acupuncture,
458. — autres cas, 456, 455, 455,
469. — traitée par l'acupuncture,
487. — soulagée par l'acupunc-
ture, 495.
- Chauffard*. Deux cas de ténia ex-
pulse par le grenadier, 556.
- Chlorose guérie par l'iode; obser-
vations de M. *Brera*, 11, 155,
156.
- Chopart*. Sa potion contre la blen-
norragie, 549.
- Ghorée guérie par l'iode, 148. —
traitée par l'émétique à haute
dose, 265, 279, 294. — guérie
par ce médicament, 280.
- Churchill*. Observations de rhuma-
tisme guéri par l'acupuncture,
475, 476.
- Cloquet (J.)*. Observations sur les
effets thérapeutiques de l'acu-
puncture, 456.
- Cœur (rhumatisme du) guéri par
l'acupuncture; observation de
Churchill, 476. — de M. *Peyron*,
478. — (Acupuncture du) sur des
animaux asphyxiés, 495.
- Coindet*. Premier mémoire. Décou-
verte d'un nouveau remède contre
le goitre, 1. — Deuxième mémoire
sur l'iode; précaution à prendre
dans son emploi contre le goitre,
11. — Troisième mémoire; admi-
nistration de l'hydriodate de po-
tasse en frictions, 16. — Compte
rendu de cent goitres traités par
l'iode, 145.
- Colique *Senhi* des Japonais, traitée
par l'acupuncture, 412. —
saturnine suivie de mort après
une acupuncture dans laquelle
les aiguilles se perdent dans l'ab-
domen, 488.
- Contracture musculaire guérie par
l'acupuncture, 459.
- Contusions traitées par l'acupunc-
ture; par *Berlioz*, 425. — (dou-
leurs, suite de), guéries par l'a-
cupuncture, 458. — guéries par
l'acupuncture, neuf cas, d'après
M. *Dantu*, 458.
- Convulsions. Maladie convulsive
suspendue par l'acupuncture,
499.
- Copahu (baume de). Historique sur
son emploi en médecine, 541.
— Son emploi dans la plithisie
pulmonaire, la gonorrhée, les
plaies et les ulcères; par *Murray*,
d'après *Fuller*, *Hoffmann*, *Hun-*
ter, *Gessner*, *Monro*, *Simons*,
Schwediaur, *Valcaregh*, p. 543.
— à haute dose contre la blen-
norragie; observations de M.
Anstaux, p. 548. — Potion de
Chopart, p. 549. — contre la go-
norrhée et l'engorgement du tes-
ticule; par M. *Riles*, p. 559.
— Mémoire sur son emploi dans
la blennorrhagie, le catarrhe de
la vessie et l'engorgement consé-
cutif des testicules; par M. *Del-*
pech, p. 570. — administré en
lavement contre la blennorha-
gie; par M. *Felpeau*, p. 585. —
Sept observations de catarrhe
pulmonaire guéri par le baume
de copahu; par M. *Laroche*, 5.

391. — administré en lavement ; par M. *Guillon*, p. 405. — Résumé des travaux thérapeutiques sur le baume de copahu, p. 404.
 Coqueluche guérie par l'acupuncture ; observation de *Berlioz*, 424.
Coster. Compte rendu de cent goitreux traités par l'iode ; par M. *Coindat*, p. 143. — Goitre guéri par l'iode et la pile voltaïque, p. 143.
Cullerier. Trente-trois gonorrhées guéries avec l'huile essentielle de copahu, p. 403.

D.

Danse de Saint-Guy. (v. Chorée.)
Dantu. (v. J. Cloquet)
 Dartres guéries par l'iode, observations, 64, 65. — Dartres traitées par l'iode, observation, par M. *Kolley*, 91.
Delissier. Observations de scrophules et de cancer, traités par l'iode, 154.
Delourmel de la Picardière. Rhumatisme articulaire traité par l'émétique à haute dose, 301.
Delpech. Mémoire sur l'emploi du baume de copahu contre la blennorrhagie, le catarrhe de la vessie, et l'engorgement consécutif des testicules, 370.
Desalle. Emploi de l'iode contre les engorgemens vénériens chroniques, 172.
Deslandes. Trois observations d'expulsion du ténia par le grenadier, 330.
 Diplopie, guérie par l'acupuncture, 459.
 Douleurs, nerveuses des fièvres intermittentes traitées par l'acupuncture, par *Berlioz*, 426. — dans diverses parties, guéries par l'acupuncture, 458. — Rhumatismes guéries par l'acupuncture, 461. — Uterine dissipée par l'acupuncture, 470, 471. — Dans le sein, soulagée par l'acupuncture, 495. — Suite de contusion, guérie par l'acupuncture, 495. — Pleurétique sub-aiguë calmée par l'acupuncture, 495. — du globe de l'œil guérie par l'acupuncture, 500.

Dublant. Emploi de l'huile volatile de copahu, 405.
 Dysenterie guérie par l'iode, observation de M. *Bréna*, 132.
 Dysménorrhée améliorée par l'iode observation de M. *Bréna*, 135.
 Dysurie guérie par l'émétique à haute dose, 395.

E.

Émétique à haute dose. — Son emploi dans le traitement de la péripneumonie inflammatoire, par M. *Rasori*, 198. — Dans le traitement des fluxions de poitrine, par M. *Peschier*, 240. — Dans la pneumonie, les inflammations des membranes séreuses, l'hydrocéphale aiguë, le rhumatisme et quelques autres affections ; Mémoire de M. *Legnec*, 246. — Dans le tétanos, 264. — Autres travaux thérapeutiques sur l'émétique à haute dose dans la pneumonie, le rhumatisme, la chorée, l'apoplexie, etc., par MM. *Bang*, *Blache*, *Delourmel*, *Lagarde*, *Miriadec* - *Laennec*, *Palais*, *Spadafora*, *Strambin*, *Vaidy*, *Wolff*, etc., 268. — Dans la pneumonie, le catarrhe pulmonaire, etc., 309. — Résumé des travaux thérapeutiques sur l'émétique à haute dose, 309.
 Empoisonnement par l'iode ; deux cas, par M. *Zink*, 127.
 Épigastralgie. Fièvre épigastralgique guérie par l'acupuncture ; observation de *Berlioz*, 420. — guérie par l'acupuncture, 452. — traitée par l'acupuncture, 487.
 Épilepsie occasionnée par le ténia et guérie par le grenadier, 336.
 Éponge calcinée, contient de l'iode, 6.

F.

Finch. Anasarque guérie par l'acupuncture, 494. — Trismus guéri par l'acupuncture, 500.
Fontaneillis. Sur l'émétique à haute dose dans la pneumonie, traduction du mémoire de *Rasori* sur ce sujet, 199. — Ictère guéri par l'émétique à haute dose, 309.
Forney. Son opinion sur l'iode, 37.

G.

Gairdner. Essai sur les effets de l'iode dans le goître, les scrophules et les affections tuberculeuses de la poitrine et de l'abdomen, 104.

Gastralgie guérie par l'acupuncture; trois cas, d'après M. Dantu, 438, 452.

Gastrodynie. (v. Gastralgie.)

Gaube. Cas d'épilepsie occasionnée par un ténia et guérie par le grenadier, 336.

Gendrin. Iode contre la goutte, 192.

Genou (Gonflement du), suite de gonorrhée, guéri par le baume de copahu, 366.

Gimelle. Emploi de l'iode contre le goître, les scrophules, les dartres et la leucorrhée, 59.

Gorden. De l'efficacité de la teinture d'iode contre les scrophules et la leucorrhée, 156.

Goître. Nouveau remède contre le goître, 1. — Description du goître; par *Coindet*, 2 et suiv. — Changemens produits sur la tumeur pendant l'usage de l'iode, d'après *Coindet*, 9. — Malades traités par M. *Irminger* avec l'iode, 12. — Première lettre de M. de *Cerro*, sur l'emploi de l'iode contre le goître, 35. — Deuxième lettre, 45. — Malades traités par M. *Baup* avec l'iode, 52. — Observations de M. *Gimelle*, 59. — Observations de M. *Kolley*, 74. — Guéri par l'iode; observat. de M. *Zink*, 127. — Guéri par l'iode; observations, 141, 145. — Résultats thérapeutiq. sur cent seize goîtres traités par l'iode; par M. *Manson*, 146. — Six cas guéris par l'iode; par M. *Benning*, 161. — Divers cas guéris par l'iode; observations de MM. *Lacroix*, *Angelot*, *Ulrich*, *Musfeld*, *Richwood* (à la note), 192.

Gomès. De la vertu de l'écorce de racine de grenadier contre le ténia, 318.

Gonorrhée traitée par le baume de copahu, d'après *Swédiaur*, *Hunter*, etc., 455. — Mémoire de

M. *Ribes*, 559. — traitée par le baume de copahu, 401.

Goupil. Pleurodynie guérie par l'acupuncture, 499.

Goutte traitée par l'iode, 192. — traitée par l'émétique à haute dose, 295. — guérie par l'acupuncture, 458, 502.

Grenadier (écorce de racine de), historique sur son emploi contre le ténia, 313. — Recette de *Buchanam*, 315. — Observations de *Burt*, 316. — Observations de *Breton*, 317. — Observations de *Gomès*, 318. — Observations de *Boiti*, 327. — Observations de l'auteur, 328. — Observations de M. *Bourgeois*, 328. — Observations de M. *Deslandes*, 350. — Trente cas d'expulsion du ténia par M. *Grimaud*, 334. — Trente autres cas d'expulsion; par M. *Moulin*, 354. — Observations de *Wolff*, 354. — Observations de MM. *Husson*, *Souza de Felho*, *Raisin*, *Mérat*, *Chaussard*, 355. — Cas de guérison d'épilepsie, occasionnée par le ténia, 356. — Résumé des travaux thérapeutiques sur l'écorce de racine de grenadier contre le ténia, 359.

Grimaud. Trente cas d'expulsion du ténia par le grenadier, 334.

Guersent. Pneumonies traitées par l'émétique à haute dose, 270.

Guillon. Baume de copahu en lavement contre la gonorrhée, 405.

H.

Haine. Observations de hoquet spasmodique, de rhumatisme vague et de céphalalgie, guéris par l'acupuncture, 428.

Haillé. Observation de catarrhe pulmonaire guéri par le baume de copahu, 400.

Hématémèse périodique suspendu par l'acupuncture, 470.

Hémicranie guérie par l'acupuncture, 193. — rhumatismale guérie par l'acupuncture, 500.

Hémoptysie guérie par l'iode; obs. de M. *Brera*, 110.

Hémoptysie. (v. Pleurodynie.)

Hennemann. Observation de cancer

- de l'utérus, amélioré par l'iode, 183.
Henning. Six cas de goitre et deux de scrophules guéris par l'iode, 161.
Henri. Deux cas de blennorrhagie guérie par l'iode, 167.
Hirsch. Indurations squirrheuses guéries par l'iode, 183.
Hoquet spasmodique guéri, par l'acupuncture, 428.
Hufeland. Plusieurs goitres guéris par l'iode; squirrhe traité avec quelque avantage par le même moyen (en note), 192. — Réflexions sur l'emploi de l'émétique contre les fluxions de poitrine, 274.
Husson. Rhumatisme traité par l'émétique à haute dose, 279. — Ténia traité par le grenadier, 535. — Acupuncture pratiquée à l'Hôtel-Dieu; observations de M. Larroix, 485.
Hydriodate de potasse en frictions, 26.
Hydrocéphale guérie par l'émétique à haute dose, 265.

I.

- Ictère traité** par l'émétique à haute dose, 309.
Iode. Premier mém. de M. Coindet. Découverte d'un nouveau remède (l'iode) contre le goitre, 1. — Teinture d'iode à l'intérieur, sa dose d'après Coindet, 8. — Propriété stimulante, 10. — Emménagogue, *ibid.* — Accidens produits par son usage, 12, 15, 20. — tiennent toujours à une mauvaise administration, 11. — L'hydriodate de potasse ioduré plus facile à manier que les autres préparations, suivant Coindet, 16. — Sa préparation et sa dose, 16. — Accidens de l'iode : symptômes appelés *iodiques*, ou de saturation; par Coindet, 17. — Cas où il ne faut pas l'employer, 22. — Son usage contre l'aménorrhée, les tumeurs indolentes du sein et les scrophules, d'après Coindet, 24. — Lettre de M. de Carro sur son emploi contre le goitre, 33 et 43. — Goitres traités

- par M. Baup, 52. — Scrophules guéris, 54. — Son action sur le goitre continue après qu'on a suspendu le remède, 58. — Contre le goitre, les scrophules, les dartres et la leucorrhée; observations de M. Gimelle, 59 et suivantes. — Contre les mêmes maladies; observations de M. Kolley, 74. — Accidens, suite de son emploi; observation de M. Kolley, 83. — Contre les scrophules, la leucorrhée et l'aménorrhée; observations de M. Sablaïrolles, 95. — Contre diverses maladies scrophuleuses de la poitrine et de l'abdomen; observations de M. Baron, 114. — Accidens de l'iode mal administré ou pris à trop haute dose; par Guiraudner, 104. — Contre le goitre, les scrophules et les affections tuberculeuses de la poitrine et de l'abdomen; observations de M. Guiraudner, 104. — Contre un gonflement scrophuleux du poignet, un carreau, une tumeur du sein, un rétrécissement de l'urètre; observations de M. Benaben, suivies de guérison, 113. — Hydriodate de potasse contre des tumeurs lymphatiques; observations de M. Zink, 126. — Empoisonnement par la teinture d'iode; deux cas, par M. Zink, 127. — Résultats cliniques de l'emploi de l'iode; observations de M. Brera, 129. — Cent goitres traités avec l'iode; par Coindet, d'après M. Coster, 143. — Goitre guéri par la pile voltaïque et l'iode; observation de M. Coster, 145. — Formules de Brera pour son administration, 144. — Recherches sur les effets de l'iode dans le bronchocèle, la paralysie, la chorée, les scrophules, la fistule lacrymale, la surdité, la dysphagie, les tumeurs blanches, les difformités de la colonne vertébrale; par Alex. Manson, 146. — Contre la syphilis, les engorgemens lymphatiques et l'anasarque; observations de M. Buisson, 150. — Observations de scrophules et de cancer, traités par l'iode, par M. Delisser, 154. — De l'efficacité de la

- teinture d'iode contre les scrophules et la leucorrhée ; par M. *Goëden*, 156. — Observations sur les effets thérapeutiques de l'iode dans la céphalalgie et les engorgemens lymphatiques ; par M. *Locher-Balber*, 159. — Sur ses effets nuisibles ; observations de MM. *Schmid* et *Hufeland*, 161. — Emploi de l'iode dans le traitement de la bleunorrhagie et des bubons vénériens ; par M. *Richond*, 165. — Contre les engorgemens vénériens chroniques des testicules ; par M. de *Salte*, 172. — Son emploi contre les maladies cancéreuses, 178. — Son emploi dans quelques cas de maladies cancéreuses et scorbutiques ; par M. *Goëden*, 190. — Contre les maladies de la peau (en note), 192. — Divers cas de goîtres guéris ou traités par MM. *Lacrosse*, *Angelot*, *Ulrich*, *Hufeland*, *Richwood*, 192. — Contre la goutte ; par l'auteur, 192. — Résumé des travaux thérapeutiques sur l'iode, 193.
- Irmingier*. Soixante-dix malades atteints du goître, traités par lui avec l'iode, 192.
- K.**
- Kämpfer*. Traitement de la colique *senhi* des Japonais par l'acupuncture, 412.
- Klaproth*. Observation de squirrhe de l'utérus guéri par l'iode, 185.
- Kolley*. Emploi de l'iode contre le goître, les scrophules et les dartres, 74.
- L.**
- Lacombe*. (v. *Cattet*.)
- Lacroix*. Observations de rhumatisme traité par l'acupuncture, 485.
- Lacrosse*. (v. *Goître*.)
- Laennec*. Emploi de l'émétique à haute dose dans la pneumonie, les inflammations des membranes séreuses, l'hydrocéphale aiguë, le rhumatisme et quelques autres affections, 246.
- Laennec* (Mériadec.) Observations sur l'emploi de l'émétique à haute dose dans le rhumatisme, l'apoplexie, la chorée, la goutte, etc., 289.
- Laennec* (Amb.) Pneumonie traitée par l'émétique à haute dose, 258. — Tétanos guéri par l'émétique à haute dose, 264, 506.
- Lagarde* (de). Observations sur l'emploi de l'émétique, contre la pneumonie, le rhumatisme, et la chorée, 275.
- Laroche*. Sept observations de catarrhe pulmonaire guéri par le baume de copahu, 591.
- Leveat-Parrotou*. Pneumonie guérie par l'émétique à haute dose, 272.
- Leucorrhée guérie par l'iode, observations de M. *Gimelle*, 68. — De M. *Sablairoles*, 94. — De M. *Goëden*, 156. — Traitée par le baume de copahu, par *Armstrong*, 401. — Douze malades traités avec le baume de copahu, par MM. *Cattet* et *Lacombe*, 402.
- Locher-Balber*. Observations sur les effets thérapeutiques de l'iode dans la céphalalgie et les engorgemens lymphatiques, 159.
- Lumbago*. Guéri par l'acupuncture, 460, 488, 502.
- M.**
- Magendie*. Emploi de l'iode dans quelques maladies cancéreuses et scorbutiques, 190.
- Mamelles (disparition des), par l'emploi de l'iode ; trois cas par M. *Hufeland*, 162. (v. *Cancer*.)
- Manson*. Recherches sur les effets de l'iode dans le bronchocèle, la paralysie, la chorée, les scrophules, la fistule lacrymale, la surdité, la dysphagie, les tumeurs blanches, les difformités de la colonne vertébrale, 146.
- Martinet*. Emploi de l'acupuncture chez onze malades, à la clinique de M. *Récamier*, 387. — Colique saturnine suivie de mort, après une acupuncture dans laquelle les aiguilles se perdent dans l'abdomen, 488.
- Ménorrhagie, causée par l'iode, observation, 162.
- Mérite, guérie par l'émétique à haute dose, 296.

Meyrand. Observations sur l'emploi de l'acupuncture dans le rhumatisme, les névralgies, etc., 491.

Miquel. Deux cas de gonorrhée guérie avec le baume de copahu, 403.

Moulin. Trente cas d'expulsion du ténia par la racine de grenadier, 334.

Murray. Emploi du baume de copahu dans la phthisie pulmonaire; la gonorrhée; les plaies et les ulcères, d'après *Faller*, *Hoffman*, *Hunter*, *Gettsner*, *Monro*, *Simon*, *Schwödiar*, *Valcarough*; etc., 343.

N.

Nerveuses (maladies) guéries par l'acupuncture, 458.

Nesse-Hill. Observation de cancer du sein amélioré par l'iode, 187.

Névralgie. Tic facial guéri par l'iode; observation de M. *Locher-Balber*, 159. — Trente-sept cas de névralgies avec guérison, et dix d'insuccès, traitées par l'acupuncture, d'après M. *Dantu*, 438 à 457. — Traitée par l'acupuncture, 492. — Guérie par l'acupuncture, 500, 501, 502.

Noyés. (v. Asphyxie.)

O.

Odontalgie guérie par l'acupuncture, 438, 457.

Œil (douleur du globe de), guérie par l'acupuncture, 500.

Ophthalmie traitée par l'iode, 31. — scrophuleuse guérie par l'iode; observation de M. *Kolley*, 87. — traitée par l'émétique à haute dose, 265, 279. — suite de gonorrhée guérie par le baume de copahu, 435. — traitée par l'acupuncture, deux cas, d'après M. *Dantu*, 459; autre cas, 497. — guérie par l'acupuncture, 465.

P.

Pajot. Névralgie guérie par l'acupuncture, 500.

Palais. Pneumonies guéries par l'émétique à haute dose, 271.

Paralysie traitée par l'iode, par M. *Manson*; observations, 147. — traitée par l'émétique à haute dose, 279. — traitée sans succès par l'acupuncture, 459.

Paralysie rhumatismale soulagée par l'acupuncture, 502.

Peau. Maladies de la peau traitées par l'iode, 192.

Péripneumonie, (v. Pneumonie.)

Peuchier. Traitement des fluxions de poitrine par l'émétique à haute dose, 240.

Peyron. Rhumatisme du cœur guéri par l'acupuncture, 478.

Phthisie pulmon. Usage de l'iode contre cette maladie; d'après *Gairdner*, 189. — commençante; guérie par l'iode et ses préparations; observation de M. *Barns*, 112. — laryngée non guérie par l'iode; observation de M. *Brens*, 153. — pulmonaire traitée par le baume de copahu, 343, 401.

Pipelet. Maladie convulsive suspendue par l'acupuncture, 499.

Plaies traitées par le baume de copahu, 343, 370.

Pleurésie traitée par l'émétique à haute dose, 262.

Pleurodynne avec hémoptysie guérie par l'acupuncture, 470. —

Traitée par l'acupuncture, 487. — Guérie par l'acupuncture, 499.

Pleuro-pneumonie. (v. Pneumonie.)

Pneumonie traitée par l'émétique à haute dose, par M. *Rasori*, 198.

— par M. *Peuchier*, 240. — par M. *Laennec*, 246. — Observations

par M. *Amb. Laennec*, 253. — par M. *Bang*, 268. — Divers cas de guérison par l'émétique à

haute dose, 271, 272, 274. — Traitée par l'émétique à haute

dose, 255, 500, 509.

Poitrine (fluxion de), v. pneumonie.

R.

Rasori. Emploi de l'émétique à haute dose dans la pneumonie inflammatoire, 198.

Récamier. Émétique dans le catarrhe pulmonaire, 309. — Résultats de l'emploi de l'acupuncture chez onze malades, 487.

Renard. Expériences sur la cause de l'oxidation des aiguilles à acupuncture, et observations sur l'emploi de cette opération dans l'ophtalmie, 497.

Renoult. Mauvais effets des antiphlogistiques contre la syphilis, 168.

Rhumatisme articulaire, traité par l'émétique à haute dose, 265, 276, 279, 288, 289, 301. — guéri par l'émétique à haute dose, 281, 283. — vague, traité par l'acupuncture, par *Berlioz*, 426. — du thorax guéri par l'acupuncture, 433. — vague et appétit guéri par l'acupuncture 455. — traité par l'acupuncture, 85 cas de guérison, 41 de non guérison, 3 de guérison incomplète, d'après *M. Dantu*, 438, 459. — guéri par l'acupuncture; 3 cas, par *M. Morand*, 469. — non guéri, 2 cas, 470. — guéri par l'acupuncture, observations de *Churchill*, 475, 476; de *M. Peyron*, 478. — Traité par l'acupuncture, par *M. Lacroix*, 483, 492. — gouteux, guéri par l'acupuncture, 499. — soulagés momentanément par l'acupuncture, 500. — Paraplégie rhumatismale soulagée par l'acupuncture, 502.

Ribes. Mémoire sur l'emploi du baume de copahu contre la gonorrhée et l'engorgement consécutif du testicule, 359.

Richond. Emploi de l'iode dans la blennorrhagie et les bubons vénériens, 163.

Richwood. (*V. Goitre.*)

S.

Sablairdes. Observations sur l'heu-

reux emploi de l'iode dans le traitement des scrophules, de la leucorrhée et de l'aménorrhée, 93.

Sciaticque, traitée par l'acupuncture, 458, 487. — guérie par l'acupuncture, 500, 502.

Scorbut. Gonflemens scorbutiques des gencives, guéris par l'iode, 191.

Scrophules, traitées par l'iode, par *Coindet*, 24, 26; observation, 30. — Engorgemens scrophuleux guéris avec l'iode par *M. Baup*, 54, — guéries par l'iode, observations de *M. Gimelle*, 60, 61, 63; — traitées par l'iode, observations de *M. Kolley*, 85. — guéries par l'iode, observations de *M. Sablairoles* 93. — Tumeurs cervicales guéries par l'iode, observations de *M. Baron*, 111. — Gonflement scrophuleux du poignet guéri par l'iode; observation de *M. Benaben*, 115. — Gonflement et endurcissement des glandes sous-maxillaires, d'origine scrophuloso-syphilitique, guéris par l'iode; observations de *Bréra*, 158. — guéries par l'iode. — Autres observations de guérison, 141, 142. — Quatre-vingts malades traités par l'iode, par *M. Manson*, 148. — guéries par l'iode; observations de *M. Delisser*, 154. — Quatre observations de *M. Gaden*, 156. — traitées par l'iode, par *M. Calaway*, 192.

Sein. Tumeurs du sein traitées par l'iode, deuxième mémoire de *Coindet*, 24. — Tumeur au sein, guérie par l'iode; observations de *Gairdner*, 107. — Tumeur peut-être squirrheuse des seins, guérie par l'iode; observation de *M. Benaben*, 120.

Souza-de-Velho. Ténia expulsé par le grenadier, 335.

Spadafora. Rhumatismes articulaires, guéris par l'émétique à haute dose, 281.

Squirrhe. (*V. Cancer.*)

Strambio. Pneumonie, traitée par l'émétique à haute dose, 500.

Stromb. Catarrhe vésical guéri par le baume de copahu, 402.

Syphilis. Gonflement d'origine scrophuloso-syphilitique guéri

par l'iode, 138. — tuméfaction syphilitique guérie par l'iode; observation, 140. — Bronchocèle syphilitique guéri par l'iode, observation, 141. — Guérie par l'iode; trois observations de M. *Buisson*, 150. — Traitée par les anthrophlogistiques, mauvais effets, par M. *Renault*; 168. — Par M. *Vulpea*, 169. — Engorgement vénéériens chroniques des testicules; quatre observations de M. de *Salle*, 172.

T.

Trigone. Guérie par l'iode; observation de M. *Locher-Balber*, 160.
Ton Rhyno. De l'acupuncture des chinois et des japonais, 408.
Ténia. Historique de l'emploi de l'écorce de racine de grenadier contre ce ver, 313. — Remède indien contre le ténia, par *Buchanam*, 315. — Traité par l'écorce de racine de grenadier, observations de M. *Breton*, 317. — De *Gomès*, 318. — Huit cas d'expulsion, par le grenadier; observations de l'auteur, 328. — De *Boiti*, 327. — De M. *Deslandes*, 350. — Trente cas d'expulsion, par M. *Grimaud*, 334. — Trente autres cas, par M. *Moulin*, 334. — Traitée par l'écorce de racine de grenadier; observations de *Wolff*, 334. — Observations de Mm. *Husson*, *Sorza de Velho*, *Raisin*, *Marat* et *Chauffard*, 335. — Occasionnant l'épilepsie. expulsé par le grenadier, 336. — Traité par le grenadier; observations de M. *Bourgeoise*, 328.

Testicule (engorgement consécutif du), traité par le baume de copahu; observations de M. *Ribes*, 359. — Guéri par le copahu, 402. (v. Syphilis.)

Tétanos guéri par l'émétique à haute dose, 264, 308, 306.

Thorax. (v. Rhumatisme.)

Tolérance. (v. Rasori, Laennec.)

Tumeur blanche guérie par l'iode; observation de M. *Maunoir*,

108. — Blanche guérie par l'iode, observation de M. *Delissar*, 154. — Observation de M. *Buisson*, 151. — Blanche guérie par l'hydriodate de potasse; observation de M. *Zink*, 126. — Au sein non guérie par l'hydriodate de potasse, 127. — Gonflement lymphatique non guéri par l'iode; observation de M. *Locher-Balber*, 160. — Guérie par l'iode; deux observations du même, 160. — Abdominale guérie par l'iode; observation de M. *Gairdner*, 109. — Abdominales guéries par l'iode; observations de M. *Baron*, 110. — Deux tumeurs lymphatiques guéries par l'hydriodate de potasse; observations de M. *Zink*, 126.

Thion. Huit cas d'emploi de l'acupuncture, 500.

Tic douloureux guéri par l'acupuncture, 502.

Triamus guéri par l'acupuncture, 500.

Troscodala. Observation d'anasarque guérie par l'acupuncture, 495.

U.

Ulcères traités par le baume de copahu, 343, 370.

Ulrich. (v. Goitre.)

Urétrite. Rétrécissement de l'urètre guéri par l'iode; observation de M. *Bénaben*, 125.

Utérus. (v. Cancer.)

V.

Vaidy. Bronchite et pneumonie guéries par l'émétique à haute dose, 269.

Veines. Inflammation des veines guérie par l'émétique à haute dose, 264.

Velpeau. Ophthalmie, paralysie, danse de Saint-Guy, traitées avec succès par l'émétique à haute dose, 279. — Baume de copahu donné en lavement contre la blennorrhagie, 383.

Vénérienne (maladie). (v. Syphilis.)

Vessie (catarrhe de la) guéri par le

baume de copahu; observations de M. *Nelpsch*, 374. — guéri par le baume de copahu, 402.

Vidal. Rhumatisme traité par l'émétique à haute dose, 288.

Vomissements (cas de) guéris par l'acupuncture, 411.

Vulpés. Mauvais effets des antiphlogistiques contre la syphilis, 169.

W.

Wagner. Observations de tumeur cancéreuse guérie par l'hydriodate de potasse, 186.

Wolff. Pneumonies guéries par l'émétique à haute dose, 273. — Dix malades atteints de ténia, traités par l'écorce de racine de greusdier, 334.

Z.

Zink. Observations sur l'emploi de l'hydriodate de potasse contre des tumeurs lymphatiques, et sur deux cas d'empoisonnement par la teinture d'iode, 126.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

FAUTES A CORRIGER.

Page 144, lignes 13 et 51, supprimez la lettre M.

- 148, au lieu des quatre lignes qui suivent le mot *Chorée*, lisez : Sur dix-huit malades atteints de chorée, M. Manson en a guéri quinze.
- 192, après la ligne 9, ajoutez : (Magendie, *Formulaire*, art. *Iode*)
- 321, 324, 325, 328, 329, 332, 333, 336, lisez, pour la pagination, comme ci-dessus, au lieu de 381, 384, 385, 388, 389, 392, 393, 396.





